Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Michel Zévaco

BORGIA

La Petite République Socialiste
22 avril – 11 septembre 1900

Paris, Arthème Fayard, Le Livre populaire, 1906

Table des matières

I PRIMEVÈRE 6
II RAGASTENS 14
III LE PALAIS-RIANT 25
IV LES NUITS DE ROME 34
V LES CAPRICES DE LUCRÈCE 42
VI L'IDYLLE APRÈS L'ORGIE 57
VII ALEXANDRE BORGIA 65
VIII LE MOINE À L'ŒUVRE 81
IX LA MAGA 91
X LA VIERGE À LA CHAISE 99
XI LE CRUCIFIX DU PAPE 108
XII RAPHAËL SANZIO 123
XIII LA VOIE APPIENNE 132
XIV ÂME EN PEINE 141
XV CONJONCTION 142
XVI LA PAPESSE 150
XVII UNE BONNE IDÉE DE PAPE 157
XVIII LE CINQUIÈME CERCLE 169
XIX ROSA 178
XX FANTÔMES D'HYSTÉRIE 191

XXI CÉSAR BORGIA 198
XXII LA NUIT DU CONDAMNÉ.. 201
XXIII LA TIGRESSE AMOUREUSE 212
XXIV LA VENTE DE CAPITAN.. 223
XXV LE TOCSIN 228
XXVI SPADACAPPA 233
XXVII L'AUBERGE DE LA FOURCHE.............................. 244
XXVIII UNE LITIÈRE PASSA... 255
XXIX LA VIEILLESSE DE BORGIA.................................. 268
XXX PERPLEXITÉ D'UN JARDINIER.............................. 279
XXXI LE GOUFFRE DE L'ANIO 291
XXXII UN GLAS DANS LA NUIT 299
XXXIII LE PHILTRE D'AMOUR 307
XXXIV LE PÈRE 316
XXXV LA MORTE.. 324
XXXVI DES HONNEURS FUNÈBRES 340
XXXVII SOLITUDE DE RAGASTENS 364
XXXVIII UNE TONNELLE PRÈS D'UNE FENÊTRE 372
XXXIX MARIAGE DE PRIMEVÈRE.................................. 375
XL LA RENCONTRE 386
XLI LA PRINCESSE MANFREDI.................................... 403
XLII LA DUCHESSE DE BISAGLIA 422

XLIII LA GLOIRE DES BORGIA.. 428

XLIV NUIT DE NOCES 433

XLV LA LÉGENDE DU DÉFILÉ ET DU ROCHER DE LA TÊTE 447

XLVI LE CAMP DE CÉSAR 463

XLVII LE DUEL 466

XLVIII LE SAULE PLEUREUR..469

XLIX APRÈS LA BATAILLE...477

L LA VENGEANCE DE LUCRÈCE 486

LI SOIS BRAVE, FIDÈLE ET PUR 495

LII CAPRERA...505

LIII LA CHUTE DE LA MAISON ALMA............................. 519

LIV LE FILS DU PAPE...536

LV L'ABBÉ ANGELO 542

LVI RENCONTRE DANS LA NUIT.....................................547

LVII LE PÈRE ET LA FILLE... 551

LIX À L'AVENTURE...557

LIX GIACOMO...563

LX LE PORT D'OSTIE 570

LXI LA TARTANE « LA STELLA » 574

LXII L'AILE DE LA MORT 582

LXIII UN BON LECTEUR 587

LXIV LA LISEUSE DE PENSÉES..592

LXV BORGIA RASSURÉ 597
LXVI VIE POUR VIE ! 599
LXVII DÉSESPOIR 603
LXVIII DISCUSSION DE FAMILLE 609
LXIX SUPRÊMES RÉSOLUTIONS 616
LXX NAVIRE EN VUE 621
LXXI LA COUPE D'OR ET LA COUPE D'ARGENT 624
LXXII LE BON GÉNIE D'ALEXANDRE VI 628
LXXIII STATUE VIVANTE SUR STATUE DE BRONZE 633
LXXIV SPERANZA ! 638
LXXV LES DERNIÈRES PAROLES DE ROSA VANOZZO . 645
ÉPILOGUE LES JARDINS DE MONTEFORTE 651
À propos de cette édition électronique 653

I

PRIMEVÈRE

Rome ! L'antique capitale du monde civilisé dormait, appesantie en une morne tristesse.

Une sorte de terreur mystérieuse et profonde glaçait la superbe cité jusque dans ses moelles. Rome se taisait, Rome priait, Rome étouffait.

Là où la voix puissante de Cicéron avait fait retentir la tribune d'un Forum tumultueux, psalmodiaient des voix sinistres. Là où les Gracchus avaient combattu pour la liberté, pesait de tout son poids le sombre et farouche despotisme de Rodrigue Borgia.

Et Rodrigue Borgia n'était qu'une personne dans la trinité menaçante qui régnait sur la Ville des Villes. Rodrigue avait un fils qui, plus que lui, représentait la Violence, et une fille qui, mieux que lui, symbolisait la Ruse !

Le fils s'appelait César. La fille s'appelait Lucrèce…

Nous sommes au mois de mai de l'an 1501, à l'aube du seizième siècle. Ce jour-là, le soleil s'est levé dans un ciel rutilant. La matinée est radieuse. Une joie immense est dans les airs.

Mais Rome demeure glacée, glaciale, car les prêtres règnent sur terre. Pourtant, devant la grande porte du château

Saint-Ange, la forteresse qui, près du Vatican, hérisse ses odieuses tourelles, des hommes du peuple sont rassemblés par la curiosité.

Pieds nus, en haillons, la tête couverte de crasseux bonnets phrygiens, ils contemplent, avec une admiration pleine de respect, un groupe de jeunes seigneurs qui, réunis sur la place, paradent, causent bruyamment, rient aux éclats et dédaignent de laisser tomber un regard sur la tourbe qui, de loin, les envie.

Ces cavaliers, couverts de velours et de soie, par-dessus les fines cuirasses, parfois entrevues dans un mouvement des manteaux chatoyants, brodés d'or, montés sur de beaux chevaux, sont groupés près de la porte du château… Soudain, cette porte s'ouvre toute grande.

Le silence se fait. Les têtes se découvrent. Un homme à figure basanée, vêtu de velours noir, paraît sur un magnifique étalon noir et s'avance vers les jeunes seigneurs qui, sur une seule ligne, se rangent pour le saluer.

Il laisse errer ses yeux sur la ville qui, à son aspect, semble plus silencieuse encore, comme prise d'une angoisse.

Puis, sa tête tombe sur sa poitrine. Et il murmure quelques paroles que nul n'entend :

– Cet amour me brûle… Primevère !… Primevère !… Pourquoi t'ai-je rencontrée ?…

Alors, il fait de la main un signe aux cavaliers et la petite troupe, riant et caracolant, se met en marche vers l'une des portes de Rome tandis que, parmi les gens du peuple courbés, passe comme un frisson ce mot sourdement répété par des bouches haineuses et craintives :

– Le fils du Pape !… Monseigneur César Borgia !…

En cette même matinée de mai, à sept lieues de Rome environ, sur la route de Florence, cheminait, solitaire, au pas de son rouan, un jeune cavalier, qui, sans hâte, insoucieusement, se dirigeait vers la Ville des Villes. Il paraissait vingt-quatre ans.

Son costume était fatigué, délabré. Il y avait plus d'une reprise à son pourpoint, et ses bottes en peau de daim étaient rapiécées par endroits.

Mais vraiment, il avait fière mine sous ses longs cheveux qui retombaient sur les épaules en boucles naturelles, avec sa fine moustache retroussée en crocs, sa taille svelte, hardiment découplée, ses yeux vifs et perçants, et surtout cet air d'ingénue gaîté qui rayonnait sur son visage.

Bien que le jeune homme n'eût ni l'allure, ni la physionomie d'un contemplatif, il semblait s'abandonner à une sorte de rêverie et son regard parcourait avec indolence la campagne romaine brûlée par le soleil, vaste plaine déserte et nue.

– Parbleu ! s'écria-t-il, voilà qui ne ressemble guère aux tant joyeux environs de mon cher Paris, avec ses bois ombreux, ses bouchons et ses guinguettes où l'on boit de si joli vin, et ses filles accortes… Allons, Capitan, un temps de trot, mon ami… et voyons si nous ne pourrons rencontrer quelque honnête hôtellerie où deux bons chrétiens comme toi et moi puissent s'abreuver…

Capitan, c'était le nom du cheval. Celui-ci dressa les oreilles et prit un trot relevé.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées lorsque le cavalier, se dressant sur ses étriers, aperçut au loin un petit nuage de pous-

sière blanche qui, rapidement, s'avançait au-devant de lui. Quelques instants plus tard, il distingua deux chevaux lancés au galop.

Sur l'un d'eux flottait une robe noire : un prêtre ! Sur l'autre, une robe blanche : une femme !

Presque aussitôt, ils furent sur lui.

Le jeune Français s'apprêtait à saluer la dame blanche avec toute la grâce que la nature lui avait départie, lorsque à sa grande stupéfaction, elle arrêta net sa monture lancée à fond de train et vint se ranger près de lui.

– Monsieur, s'écria-t-elle d'une voix tremblante, qui que vous soyez, secourez-moi !...

– Madame, répondit-il avec chaleur, je suis tout à vous, et si vous voulez me faire l'honneur de me dire en quoi je puis vous servir...

– Délivrez-moi de cet homme !...

Du doigt, elle désignait le moine qui s'était arrêté et qui haussait dédaigneusement les épaules.

– Un homme d'église ! s'exclama le Français.

– Un démon... Je vous en supplie, faites que je puisse continuer seule mon chemin...

– Holà, sire moine, vous avez entendu ?...

L'homme noir ne jeta même pas un coup d'œil sur celui qui lui parlait ainsi et, s'adressant à la jeune femme :

– Vous vous repentirez amèrement… mais il sera trop tard.

– Silence, moine ! éclata le jeune cavalier. Silence ou, par le ciel, tu vas faire connaissance avec cette épée !

– Vous osez menacer un prêtre ? fit le moine d'une voix fielleuse.

– Vous osez bien, vous, menacer une femme ! Arrière ! Tournez bride à l'instant, ou vous n'aurez plus jamais occasion de menacer qui que ce soit.

En même temps, le Français tirait son épée et marchait sur le moine. Celui-ci lança au jeune homme un regard de rage affreuse, puis, tournant bride, il s'enfuit au galop dans la direction de Rome. Une minute on put voir son manteau noir qui voltigeait au vent comme les ailes d'un oiseau de malheur. Puis il disparut.

Le jeune cavalier se retourna alors vers la dame blanche. Il demeura saisi d'admiration.

C'était une jeune fille d'environ dix-huit ans, d'une merveilleuse beauté. D'admirables cheveux d'un blond cendré encadraient harmonieusement un visage qu'éclairaient deux grands yeux noirs. Une sorte de grâce hautaine se dégageait de toute sa personne.

À ce moment, la rougeur de l'indignation empourprait son visage et la rendait mille fois plus belle encore. Elle aussi avait suivi des yeux l'affreux moine qui s'envolait comme un hibou.

– Je vous dois, dit-elle d'une voix pure et chantante, je vous dois toute ma reconnaissance, monsieur… ?

– Le chevalier de Ragastens, répondit le cavalier en s'inclinant profondément.

– Un Français !

– Parisien, madame…

– Eh bien… monsieur le chevalier de Ragastens, soyez mille fois remercié pour l'immense service…

– Bien faible service, madame, et j'eusse été heureux de tirer l'épée contre un ennemi sérieux, en l'honneur d'une dame aussi accomplie… Mais pourrais-je savoir pourquoi ce moine…

– Oh ! c'est bien simple, monsieur, fit la jeune fille qui ne put s'empêcher de frissonner. J'ai commis l'imprudence de m'écarter seule, plus que je ne devais… Cet homme s'est tout à coup approché de moi… Il m'a outragée par ses paroles… j'ai voulu fuir… il m'a poursuivie…

Il était visible qu'elle ne disait pas toute la vérité.

– Et vous ne le connaissez pas ? reprit le jeune homme. Elle hésita un instant. Puis, se décidant :

– Je le connais… pour mon malheur !… C'est le vil instrument d'un homme néfaste et puissant… Oh ! monsieur, vous disiez que c'est là un ennemi peu sérieux… Ce moine est au contraire, pour vous, et dès ce moment, un redoutable ennemi… Si vous le rencontrez, fuyez-le… Si votre destinée est de vous trouver avec lui, n'acceptez rien de lui… Redoutez le verre d'eau qu'il vous offrira, le fruit dont il mangera une moitié devant vous, l'arme qu'il vous priera d'accepter… Redoutez surtout qu'il ne vous fasse saisir et jeter dans quelque oubliette du château Saint-Ange… Le moine que vous venez de voir s'appelle dom Garconio…

– Madame, reprit le chevalier de Ragastens, je vous rends grâce pour les inquiétudes que vous voulez concevoir à mon sujet… Mais je ne crains rien, ajouta-t-il en se redressant…

– Il faut que je vous demande un autre service…

– Parlez, madame !

– C'est de ne pas chercher à voir de quel côté je me dirige… de ne pas chercher à savoir qui je suis…

– Quoi ! madame !… Je n'aurai donc aucun souvenir de cette rencontre que je bénis… Je ne saurais même pas quel nom je dois mettre sur ce visage charmant qui va, dès cette heure, hanter mes rêves ?…

Le chevalier parlait d'une voix émue et tendre. Elle le regarda avec un intérêt non dissimulé. Un sourire vint se jouer sur ses lèvres.

– Je ne puis vous dire mon nom, dit-elle. De trop graves intérêts m'obligent à le tenir caché… Mais je puis vous dire le surnom que m'ont donné ceux qui me connaissent.

– Et quel est ce surnom ? demanda le Français.

– Quelquefois… on m'appelle… Primevère !…

Et, faisant un signe d'adieu, la dame blanche prit le galop et s'enfonça dans la direction de Florence…

Le chevalier était demeuré sur place, tout étourdi, ébloui par cette éclatante et fugitive apparition. Son regard demeurait invinciblement attaché sur la robe blanche qui flottait dans un nuage de poussière.

Il la vit tourner brusquement à droite et se jeter en pleine campagne. Puis elle disparut.

Longtemps, il demeura au même endroit… Enfin, il poussa un soupir.

– Primevère ! fit-il. Le joli nom ! Primevère… *primavera*… printemps ! Elle est belle, en effet, belle comme le printemps en fleur… Mais à quoi bon songer à cela ! Sans doute elle m'aura oublié dans une heure… Et quand même, que pourrais-je espérer, pauvre aventurier ?

Sur cette mélancolique réflexion, le chevalier de Ragastens poursuivit vers Rome son voyage interrompu.

II

RAGASTENS

La brillante escorte de jeunes seigneurs qui accompagnaient César Borgia trottait depuis près de deux heures sur la route de Florence. Le fils du Pape interrogeait fiévreusement la campagne, et de temps à autre, un juron lui échappait.

– Enfin ! s'exclama-t-il tout à coup.

Et il se précipita au-devant d'un cavalier qui accourait vers lui.

– Dom Garconio !… Quelles nouvelles ? demanda César impétueusement.

– Bonnes et mauvaises…

– Ce qui veut dire ? Explique-toi, par la madone !

– Patience, monseigneur ! Mon ami Machiavel m'affirmait, hier encore, que la patience est une inestimable vertu pour les princes.

– Drôle ! Prends garde que ma cravache…

– Eh bien… j'ai vu la jeune fille…

Borgia pâlit.

– Tu l’as vue !… fit-il en frémissant.

– Je lui ai parlé…

– Garconio !… Je te ferai donner par mon père le bénéfice du couvent de Sainte-Marie-Mineure…

– Monseigneur, vous êtes un maître généreux…

– Ce n’est pas moi qui paie ! grommela César dans sa moustache… Mais achève !… Donc… tu lui as parlé ?… Qu’a-t-elle dit ?…

– C’est là que les nouvelles deviennent mauvaises…

– Elle refuse !…

– Elle se dérobe… Mais nous en viendrons à bout…

– As-tu su son vrai nom ?…

– Je n’ai rien su… sinon qu’elle se montre indomptable, pour le moment.

– Mais tu l’as suivie ? Tu sais en quel recoin elle se cache ?… Parle, tu me fais mourir…

– Monseigneur, j’ai suivi la jeune fille selon vos instructions et vous allez voir que si je n’ai pas encore découvert son nid, ce n’est pas de ma faute…

– Enfer !… Elle m’échappe…

– Je l’ai rencontrée près du bois d’oliviers, et ce fut un vrai miracle… Dès lors, je m’attachai à ses pas… je lui parlai comme

il convenait… Elle voulut fuir… Je la serrai de près… Affolée, telle une biche aux abois, j'allais enfin savoir la vérité lorsque…

– Elle t'échappa, sans doute, misérable moine…

– Nous fîmes, continua dom Garconio sans broncher, la rencontre d'un jeune bandit qui me chercha dispute et fonça sur moi, l'épée à la main… Pendant ce temps, le bel oiseau blanc s'envolait…

– Malédiction !… Et cet homme… ce misérable… où est-il ?… Qu'est-il devenu ? Tu l'as perdu de vue aussi, lâche ?…

– Non pas ! Je l'ai épié de loin… Et, en ce moment même, le drôle déjeune à l'auberge de la Fourche, à vingt minutes d'ici…

– En route ! hurla le fils du Pape en enfonçant ses éperons d'or dans les flancs de son cheval qui bondit en avant.

– Le compte du Français me paraît clair ! murmura le moine.

Ruée en un galop infernal, la troupe ne tarda pas à se trouver devant l'hôtellerie signalée par le moine.

C'était une méchante auberge, une sorte de bouchon de bas étage où le voyageur altéré ne trouvait pour se rafraîchir qu'un mauvais vin et de l'eau tiède. Un jardin s'étendait contre cette masure, le long de la route, dont il n'était séparé ni par un fossé, ni par une palissade quelconque. Dans ce jardin quelque chose se dressait, qui avait la prétention de ressembler à une tonnelle.

C'est sous cette tonnelle recouverte d'une toile, à défaut de verdures grimpantes, que déjeunait en effet le chevalier de Ragastens.

– Voilà l'homme ! fit le moine.

César examina d'un œil sombre le jeune homme qui, à l'arrivée soudaine de ces nombreux cavaliers, avait salué, puis s'était remis tranquillement à son déjeuner.

Ragastens avait reconnu le moine et, aussitôt, il avait rajusté la ceinture de cuir qui soutenait son épée et qu'il avait dégrafée. Puis, son œil perçant, en parcourant le groupe, avait aussi reconnu un autre homme. Et celui-là, c'était César Borgia !…

– Parbleu ! murmura le chevalier entre ses dents, la rencontre est admirable. Ou je me trompe fort, ou ma bonne étoile m'a ménagé une heureuse surprise…

Cependant, Borgia s'était tourné vers les jeunes seigneurs qui l'entouraient et, s'adressant à l'un d'eux :

– Que te semble, dit-il d'un ton goguenard, de cet illustre seigneur qui déjeune en ce palais ? Parle franchement, Astorre.

Le chevalier ne perdit pas une syllabe de cette interrogation et il en saisit le sens méprisant.

– Oh ! oh ! pensa-t-il, je crois que décidément la surprise n'aura rien d'heureux et que ma bonne étoile n'y est pour rien…

Le seigneur que Borgia avait interpellé s'était avancé de quelques pas. C'était un homme d'une trentaine d'années, taillé en hercule, avec une encolure de taureau, des yeux sanglants… Il avait, à Rome, une réputation de spadassin terrible. Les quinze duels qu'on lui connaissait s'étaient terminés par quinze morts.

Le colosse considéra un instant le chevalier et éclata d'un gros rire.

– Je pense, dit-il, que je vais donner à ce magnifique inconnu l'adresse du savetier qui raccommode les bottes de mes domestiques…

Il y eut un éclat de rire général. Borgia seul demeura sérieux, mais il fit un signe imperceptible à Astorre. L'imagination de celui-ci étant à bout de ressources, il se contenta de répéter la même plaisanterie :

– Je lui donnerai aussi l'adresse d'un tailleur pour recoudre son pourpoint… Mais j'y pense, ajouta-t-il…

Il s'avança encore.

– Eh ! monsieur… je veux vous rendre un service… car votre air me plaît…

Le chevalier de Ragastens se leva alors et s'avançant à son tour :

– Quel service, monsieur ? Voudriez-vous, par hasard, me prêter un peu de cet esprit qui pétille dans vos discours ?

– Non, répondit Astorre sans comprendre. Mais si vous voulez passer chez moi, mon valet a mis de côté son dernier costume… Je lui ordonnerai de vous en faire présent… car le vôtre me paraît en mauvais état.

– Vous faites allusion sans doute, monsieur, aux nombreuses reprises qui ornent mon pourpoint ?…

– Vous avez deviné du premier coup !…

– Eh bien, je vais vous dire… Ces reprises sont une mode nouvelle que je veux acclimater en Italie… Aussi, il me déplaît fort que votre pourpoint, à vous, soit intact, et j'ai la prétention d'y pratiquer autant d'entailles qu'il y a de reprises au mien…

– Et avec quoi, s'il vous plaît ?…

– Avec ceci ! répondit le chevalier.

En même temps, il tira son épée. Astorre dégaina.

– Monsieur, dit-il, je suis le baron Astorre, garde noble, avantageusement connu à Rome.

– Moi, monsieur, de la Bastille, au pied de laquelle je suis né, jusqu'au Louvre, on m'appelle le chevalier de la Rapière… parce que ma rapière et moi ne faisons qu'un… Est-ce que ce nom vous suffit ?…

– Un Français ! murmura César Borgia étonné.

– Va pour la rapière, riposta Astorre. Cela me permettra de faire coup double… car je vais vous briser et vous percer en même temps…

Les deux hommes tombèrent en garde et les fers s'engagèrent.

– Monsieur le baron Astorre, vous qui avez un si bon œil, avez-vous compté combien il y a de reprises à mon pourpoint ?

– Monsieur La Rapière, j'en vois trois, répondit Astorre en ferraillant.

– Vous faites erreur… Il y en a six… Vous avez donc droit à six entailles… et en voici une !

Astor bondit en arrière, avec un cri : il venait d'être touché en pleine poitrine, et une goutte de sang empourpra la soie grise de son pourpoint. Les spectateurs de cette scène se regardèrent avec surprise.

– Prends garde, Astorre ! fit Borgia.

– Par l'enfer ! Je vais le clouer au sol…

Et le colosse se rua, l'épée haute.

– Deux ! riposta Ragastens en éclatant de rire.

Coup sur coup, le chevalier se fendit trois fois encore. Et, à chaque fois, une goutte de sang apparaissait sur la soie. L'hercule rugissait, bondissait, tournait autour de son adversaire. Ragastens ne bougeait pas.

– Monsieur, dit-il, vous en avez cinq déjà… Prenez garde à la sixième.

Astorre, les dents serrées, porta sans répondre une botte savante, celle qu'il réservait aux adversaires réputés invincibles. Mais, au moment où il se fendait, il jeta un hurlement de douleur et de rage en laissant tomber son épée. Ragastens venait de lui transpercer le bras droit.

– Six ! fit tranquillement le chevalier.

Et, se tournant vers le groupe de spectateurs :

– Si quelqu'un de ces messieurs veut se mettre à la mode…

Deux ou trois des jeunes seigneurs sautèrent à terre.

– À mort ! crièrent-ils.

– Holà ! silence… et paix !

C’était Borgia qui parlait. Dans l’âme de ce bandit, il n’y avait qu’un culte : celui de la force et de l’adresse. Il avait admiré la souplesse du chevalier, son sang-froid, son intrépidité. Et il s’était dit que c’était là, peut-être, une excellente recrue…

– Monsieur, dit-il en s’avançant, tandis que ses compagnons s’empressaient autour d’Astorre, comment vous nommez-vous ?

– Monseigneur, je suis le chevalier de Ragastens…

Borgia tressaillit.

– Pourquoi m’appelez-vous « monseigneur » ?

– Parce que je vous connais… Et, ne vous eussé-je pas connu, qui ne devinerait, à votre prestance et à votre air, l’illustre guerrier que la France admire comme un grand diplomate sous le nom de duc de Valentinois et que l’Italie salue comme un moderne César sous le nom de Borgia ?

– Par le ciel ! s’écria César Borgia, ces Français sont plus habiles encore dans l’art de la parole que dans l’art de l’épée… Jeune homme, vous me plaisez… Répondez-moi franchement… Qu’êtes-vous venu faire en Italie ?…

– Je suis venu dans l’espoir d’être admis à servir sous vos ordres, monseigneur… Pauvre d’écus, riche d’espoir, j’ai pensé que le plus grand capitaine de notre époque pourrait peut-être apprécier mon épée…

– Certes !… Eh bien, votre espoir ne sera pas trompé… Mais comment se fait-il que vous parliez si bien l’italien ?…

– J’ai longtemps séjourné à Milan, à Pise, à Florence, d’où je viens… et puis, j’ai lu et relu Dante Alighieri… C’est dans la *Divine Comédie* que j’ai pris mes leçons.

À ce moment, dom Garconio s’approcha de Borgia.

– Monseigneur, dit-il, vous ne savez pas que cet homme a osé porter la main sur un homme d’Église… Songez que, sans lui, Primevère serait en votre pouvoir…

Ragastens n’entendit pas ces mots. Mais il en devina le sens. Il comprit, à l’expression de sombre menace qui envahissait le visage de Borgia, que son affaire allait peut-être prendre mauvaise tournure.

– Monseigneur, dit-il, vous ne m’avez pas demandé où et quand je vous ai connu… Si vous le désirez, je vais vous l’apprendre…

Le chevalier déganta rapidement sa main droite. Au petit doigt de cette main brillait un diamant enchâssé dans un anneau d’or.

– Reconnaissez-vous ce diamant, monseigneur ?

Borgia secoua la tête.

– C’est mon talisman, reprit le chevalier, et il a fallu que j’y tienne pour que je ne le vende pas, même pour me présenter en une tenue décente devant vous… Voici l’histoire de ce diamant… Un soir, il y a quatre ans de cela, j’arrivais à Chinon…

– Chinon ! s’exclama Borgia.

– Oui, monseigneur… et j’y arrivai le soir même du jour où vous y fîtes une entrée dont on parle encore en France… Jamais on n’avait vu, et jamais sans doute on ne verra rien d’aussi magnifique… Les mules de votre escorte étaient ferrées d’argent… et quant aux chevaux, ils portaient des clous d’or à leurs fers… et ces clous tenaient à peine à la corne, en sorte que mules et chevaux semaient de l’or et de l’argent sur votre passage, et que la population se ruait pour ramasser ces bribes de votre faste…

» Le soir, vers minuit, vous commîtes une grande imprudence… Vous sortîtes du château… seul !… Ayant franchi la porte de la ville, vous vous dirigiez vers une certaine demeure écartée, de riche apparence, lorsque…

– Lorsque je fus attaqué par trois ou quatre malandrins qui en voulaient sans aucun doute à mes bijoux…

– Tout juste, monseigneur… Vous rappelez-vous la suite ?

– Par le ciel ! Comment pourrais-je l’oublier ?… J’allais succomber. Tout à coup, un inconnu survint et s’escrima si bien de l’épée qu’il mit en fuite les drôles…

– Ce fut alors, monseigneur, que vous me donnâtes ce beau diamant…

– C’était vous ?…

–… en me disant qu’il me servirait à me faire reconnaître de vous partout où vous seriez, dès que j’aurais besoin d’aide et de protection…

– Jeune homme ! Touchez là… Mon aide et ma protection vous sont acquises… Dès cette heure vous êtes à mon service et malheur à qui oserait seulement vous vouloir du mal !…

Un regard circulaire jeté autour de lui appuya ces paroles. Toute l'escorte, jusqu'à Astorre, dont le bras était bandé, jusqu'à dom Garconio, s'inclina devant le jeune Français qui, d'une façon aussi imprévue, venait de conquérir la faveur de César Borgia.

– En route, messieurs, commanda celui-ci. Nous retournons à Rome. Quant à vous, jeune homme, je vous attends ce soir, à minuit... Minuit, ajouta-t-il avec un singulier sourire, c'est mon heure, à moi !...

– Où vous trouverai-je, monseigneur ?

– Au palais de ma sœur Lucrèce... Au Palais-Riant... Tout le monde, à Rome, vous l'indiquera.

– Au Palais-Riant !... À minuit !... On y sera !...

Le chevalier de Ragastens s'inclina.

Quand il se redressa, il vit la troupe des seigneurs qui s'éloignait dans un nuage de poussière. Mais, si vite que s'éloignât cette troupe, le chevalier n'en distingua pas moins deux regards de haine mortelle qui lui furent jetés à la dérobée : l'un par le baron Astorre, l'autre par le moine Garconio.

Ragastens haussa les épaules. Il acheva tranquillement son modeste déjeuner et, ayant payé son écot, se remit en selle.

III

LE PALAIS-RIANT

Il était environ quatre heures de l'après-midi, lorsque le chevalier de Ragastens pénétra dans la Ville Éternelle. Il avait fait au pas le reste de la route, tant pour donner du repos au brave Capitan qu'il aimait comme un bon et fidèle compagnon, que pour se livrer à l'aise à ses méditations…

Enfant du pavé parisien, le chevalier de Ragastens avait jusqu'à cette époque vécu un peu au hasard. Il n'avait connu ni son père, ni sa mère.

En effet, celle-ci était morte en lui donnant le jour. Et quant à son père, pauvre gentilhomme gascon, venu à Paris pour tâcher de faire fortune, il avait succombé à la misère, alors que le petit chevalier tétait encore le sein d'une nourrice.

Cette nourrice, marchande de hardes sous un auvent placé à l'encoignure de la rue Saint-Antoine, presque en face la grande porte de la Bastille, s'était attachée au petit orphelin. Elle s'était mis en tête d'en faire son successeur dans son négoce de friperies.

Or, étant devenue veuve, elle prit un amant pour remplacer le digne homme que l'on venait de porter en terre. Le petit chevalier avait alors sept ans.

L'amant de la fripière était un clerc. Vrai savant qui lisait, écrivait, et même calculait. Toute la science du clerc passa de son cerveau à celui de l'enfant.

À quatorze ans, celui-ci en savait presque autant qu'un abbé. La digne fripière rêvait déjà pour lui de flamboyantes destinées, lorsqu'une épidémie de petite vérole l'emporta.

Le jeune chevalier suivit en pleurant, jusqu'au cimetière, le corps de celle qui lui avait servi de mère. Puis il revint, s'ébroua, sécha ses larmes et dans la boutique de la défunte, choisit un équipement complet dont le principal ornement était une immense rapière qui traînait sur le pavé dès qu'il cessait d'appuyer sur la poignée.

Vers l'âge de dix-huit ans, c'était un fieffé spadassin, redouté dans les cabarets et tavernes, grand coureur de filles, grand videur de brocs de Suresnes, un peu dépenaillé, friand de la lame, l'épée toujours à moitié hors du fourreau, courant la prétentaine, rossant le bourgeois et battant le guet : enfin, un vrai gibier de potence.

Le chevalier était surtout une nature aventureuse. Généreux, il partageait ce qu'il avait – quand il avait ! – avec de plus pauvres que lui. Il défendait les faibles avec sa bonne rapière. Il n'eût pas commis une mauvaise action. Mais, sans ressources, n'ayant pour guide que son robuste appétit d'aventures, jeté d'ailleurs dans un milieu d'une morale infiniment élastique, il vivait comme il pouvait, prenait son bien où il le trouvait…

Un beau jour, celui qu'on appelait le chevalier La Rapière et qui, entre la Bastille et le Louvre, était devenu ce qu'on appelait une « Terreur », disparut soudain.

Nous le retrouvons assagi. Les bonnes qualités l'ont emporté sur les mauvaises. Le chevalier de Ragastens a jeté sa gourme

et, à bon droit, il peut alors se considérer comme un parfait gentilhomme.

Au moment où le cavalier franchit la porte de Rome, il conclut, en secouant la tête comme pour laisser derrière lui un passé qui était bien mort :

– Me voici avec deux ennemis sur les bras : le signor Astorre et le moine Garconio. J'ai menacé l'un et malmené l'autre. Oui, mais j'ai un protecteur puissant…

Et le chevalier jeta autour de lui un regard conquérant. Pourtant, dans cet avenir rose et or qu'il entrevoyait, un point noir obscurcissait son horizon. Bien qu'il s'en défendît, il pensait à cette mystérieuse inconnue au nom si doux, au visage plus doux encore, et ce fut avec un profond soupir, qu'il répéta :

– Primevère !… La reverrai-je jamais ?… Qui est-elle ?… Pourquoi cet horrible moine la poursuivait-il ?…

Cependant, ayant tout à coup levé la tête, il s'aperçut que des gens le regardaient avec curiosité. Il jeta les yeux autour de lui et vit qu'il se trouvait sur un pont.

– Quel est ce pont ? demanda-t-il à un gamin en lui jetant une menue pièce de monnaie.

– Excellence, c'est le pont des Quatre-Têtes…

– Et le Palais-Riant, le connais-tu ?

– Le palais de la signora Lucrézia ! s'exclama l'enfant, avec une évidente terreur.

– Oui, sais-tu où il est ?

– Là ! fit le gamin en étendant le bras.

Puis, il s'enfuit comme s'il eût eu à ses trousses une armée des diables d'enfer. Le chevalier se dirigea dans la direction qui venait de lui être désignée, réfléchissant à cette étrange frayeur qu'avait manifestée l'enfant.

Une fois encore, il demanda son chemin à un homme. Et l'homme, au nom du Palais-Riant, le regarda tout à coup d'un air sombre, puis passa son chemin en grommelant une malédiction.

– Étrange ! murmura le chevalier.

Il arriva enfin sur une place déserte. Au fond de cette place se dressait une somptueuse demeure. Une double rangée de colonnes en marbre rose, que doraient les rayons du soleil à son déclin, formaient une sorte de galerie couverte qui s'étendait en avant du palais.

Au fond de cette galerie, par une large baie ouverte, on apercevait un escalier monumental, également en marbre… Quant à la façade du palais, elle était décorée de motifs d'ornements, précieux travaux de sculpture antique pris, raflés au hasard des trouvailles parmi les trésors de l'ancienne Rome.

Le chevalier se dit que ce devait être là le Palais-Riant qui, à coup sûr, méritait son nom grâce à la profusion de statues blanches et riantes qui l'ornaient, grâce aussi à la profusion de plantes rares et de fleurs merveilleuses qui formaient, sous la galerie, un incomparable jardin.

En avant de ce jardin, pareils à deux statues équestres, deux cavaliers immobiles, silencieux, montaient la garde. Ragastens s'adressa à l'un d'eux.

– C’est ici le Palais-Riant ? demanda-t-il.

– Oui… au large ! répondit la statue d’un ton menaçant.

– Diable ! murmura le chevalier en poursuivant son chemin, voilà un palais bien gardé.

La place était déserte : pas un passant… pas une boutique ouverte On eût dit d’un lieu maudit ! Ragastens poussa son cheval et une cinquantaine de pas plus loin, en entrant dans la rue qui faisait suite à la place, il se trouva devant une hôtellerie. Là, la vie semblait renaître, mais avec une sorte de crainte et d’hésitation encore.

Ragastens mit pied à terre et pénétra dans l’hôtellerie qui, par un singulier caprice du patron, ou par un excès de bizarre latinité, s’appelait *Auberge du beau Janus*.

Le chevalier demanda une place à l’écurie pour Capitan et une chambre pour lui. Un domestique s’empara du cheval et l’hôtelier conduisit Ragastens à une chambrette du rez-de-chaussée.

– C’est humide, observa-t-il.

– Nous n’en avons pas d’autre disponible.

– Je la prends tout de même, parce que vous êtes tout près du Palais-Riant.

– Vous êtes bien servi, fit l’hôte étonné, car de votre fenêtre vous pouvez justement voir le derrière du palais.

L’hôte ouvrit la fenêtre ou plutôt la porte-fenêtre, et Ragastens reçut au visage une bouffée d’humidité.

– Qu’est-ce que cela ? fit-il.

– Cela ?… C’est le Tibre, donc !

En effet, le fleuve coulait entre deux rangées de maisons, sans quai, sans berge. Derrière chaque maison, un escalier de quelques marches aboutissait au ras de l’eau. Devant sa porte-fenêtre, un de ces escaliers montrait quatre marches de pierre verdâtre.

– Tenez, reprit l’hôte, voyez là-bas… au coude du fleuve, cet escalier plus large que les autres… c’est celui du Palais-Riant.

– Bon ! fit Ragastens en rentrant et refermant la porte, cette chambre me plaît, tout humide qu’elle est…

– On paie d’avance, seigneur, observa l’hôte.

Le chevalier s’exécuta.

Puis, ayant demandé du fil et une aiguille, il s’absorba en une méticuleuse réparation de ses pauvres effets, qu’il brossa, battit, nettoya de fond en comble. Après quoi, il dîna de bon appétit.

Ces diverses occupations le conduisirent jusqu’à neuf heures. Une heure plus tard, Ragastens, flamboyant de propreté, l’épée au côté, attendait avec impatience le moment de se rendre au palais de Lucrèce Borgia.

Un profond silence pesait sur la ville, endormie depuis longtemps. Seul, le sourd murmure du Tibre qui roulait au pied de la maison ses eaux grisâtres, élevait dans la nuit des voix tristes comme des plaintes fugitives. Le chevalier les écoutait avec une émotion dont il n’était pas le maître… Il se secoua pour

échapper à cette impression nerveuse. Bientôt, d'ailleurs, il allait être minuit…

Le chevalier souffla sa chandelle et, drapé dans son manteau, s'apprêta à sortir. À ce moment, une plainte plus déchirante monta du fleuve. Ragastens tressaillit.

– Cette fois, murmura-t-il, ce n'est pas une illusion… c'est une voix humaine.

Un nouveau cri de détresse se fit entendre. On eût dit qu'il venait de retentir dans la chambre. Ragastens frémit… Ses tempes se mouillèrent. Pour la troisième fois une plainte s'éleva, étouffée comme un râle d'agonisant.

– Cela vient du Tibre ! s'écria Ragastens.

Il s'élança, ouvrit la porte-fenêtre… La nuit était opaque. Le Tibre, resserré entre les maisons au haut desquelles on apercevait à peine un pan de ciel étoilé, roulait des flots noirs. À tâtons, le chevalier descendit les quatre marches ; il se baissa… allongea les mains.

Ses mains rencontrèrent une étoffe soyeuse. L'étoffe couvrait le corps d'un homme. L'homme râlait, haletait. Ragastens le saisit par les épaules.

– Qui êtes-vous ? demanda l'inconnu.

– Ne craignez rien… un étranger… un ami…

– Il n'y a pas d'amis… Oh ! je vais mourir… Écoutez !…

L'homme incrusta ses mains sur les dalles… Ragastens voulut le tirer de l'eau…

– Non ! fit l'homme dans un hoquet d'agonie… inutile… je vais… mourir… mais je veux… me venger… Écoutez…

– J'écoute ! fit Ragastens, les cheveux hérissés.

– Le comte Alma… prévenez-le… prévenez sa fille… il veut l'enlever… il ne faut pas…

– Qui, le comte Alma ? Qui, sa fille…

– Sa fille !… Béatrix… Primevère !…

– Vous dites, fit Ragastens d'une voix rauque d'angoisse, vous dites qu'il veut l'enlever… Qui ?…

– Celui qui vient de me tuer… mon…

À ce moment, l'homme fut secoué d'un spasme mortel… il se raidit… ses mains lâchèrent la pierre, le corps roula dans l'eau… et disparut dans un remous des flots noirs.

Ragastens se redressa. Ses yeux fouillèrent avidement l'ombre épaisse. Mais en vain !

Alors, il rentra dans la chambre, et essuya son visage couvert d'une sueur d'angoisse.

– Oh ! prononça-t-il sourdement, quel est cet horrible secret que je n'ai pu saisir !… Elle s'appelle Béatrix… elle est la fille du comte Alma… Et quelqu'un veut l'enlever… Mais qui ?… Qui ?…

À ce moment, l'heure sonna lentement à Saint-Pierre.

– Minuit, fit le chevalier bouleversé.

Et il s'élança au dehors, courant vers le Palais-Riant où l'attendait son illustre protecteur, César Borgia.

IV

LES NUITS DE ROME

À peu près au moment où le chevalier de Ragastens, se transformait en tailleur et s'occupait à recoudre à son pourpoint quelques passementeries destinées à en rehausser la bonne mine, César Borgia, escorté de quatre jeunes gens, pénétrait au Palais-Riant.

César et son escorte traversèrent rapidement ces magnifiques salons où se trouvaient accumulées les merveilles de l'art italien. Ils arrivèrent à une porte de bronze doré que gardaient deux Nubiens, noirs comme la nuit, muets comme le silence.

César fit un signe. L'un des Nubiens posa le doigt sur un bouton et la porte de bronze s'ouvrit.

… Là commençait la partie intime du palais.

Dès que César et ses amis eurent franchi la porte, elle se referma sans bruit. Ils se trouvèrent alors dans une sorte de vestibule, aux hautes murailles de jaspe.

Face à la porte de bronze se trouvait une porte en bois de rose incrusté de délicates orfèvreries d'argent…

Cette fois, c'étaient deux femmes qui gardaient la porte : deux femmes nues, d'une sculpturale beauté, assises ou plutôt à demi couchées sur d'épais coussins…

Cette porte s'ouvrit mystérieusement comme la première, sur un signe de César. Toujours suivi de son escorte, il pénétra alors dans une pièce de moindre dimension, mais d'un luxe plus raffiné, plus subtil.

Une musique douce où dominaient les accords d'harmonie de flûte, de viole et de guitare, se faisait entendre en un murmure à peine perceptible. Et cette musique, arrivant comme par bouffées mystérieuses, se mêlait de voix féminines qui chantaient la gloire et l'amour.

Il n'y avait pas de meubles dans cette salle, hormis un dressoir et une immense table ; mais çà et là, une profusion de larges et moelleux coussins, des tapis épais, richement brodés, invitait au repos.

La table dressée supportait des plats d'une fabuleuse richesse dans lesquels des fruits glacés, des confitures exotiques, des pâtisseries délicates dont Lucrèce avait seule la formule et qu'elle faisait pétrir dans son palais...

Autour de cette table, plusieurs hommes déjà avaient pris place. Ils n'étaient pas assis, mais à demi couchés sur une sorte de lit, à la mode des anciens Romains.

Parmi eux se trouvait une femme, une seule : la maîtresse du palais, la Circé de cette caverne enchantée, la prodigieuse magicienne qui régnait sur les sens des hommes, la sœur de César, la fille du Pape, Lucrèce Borgia !

– Comme vous venez tard, mon frère !

– Excusez-nous, ma chère Lucrèce, répondit César, ces seigneurs et moi, nous sommes rentrés à la nuit, après une longue promenade sur la route de Florence...

– Vous êtes pardonné… mais vous ne dites rien à votre frère ?

César se tourna vers un homme qui, près de Lucrèce, avait tressailli d'inquiétude en voyant entrer César. C'était François Borgia, duc de Gandie, deuxième fils du pape, frère de César et de Lucrèce.

Les deux frères se tendirent la main avec un sourire. Mais chacun d'eux surveillait étroitement chaque mouvement de l'autre.

Lucrèce se pencha tout à coup vers François, saisit sa tête à pleines mains et l'embrassa sur la bouche.

– Voilà de l'amour fraternel, ricana César, ou je ne m'y connais pas ! Et pourtant, je suis expert en la matière…

– C'est vrai, fit Lucrèce, j'aime François… c'est le meilleur d'entre nous.

– Vous me comblez, ma sœur, dit avec inquiétude le duc de Gandie… vous oubliez que si notre maison est glorieuse, et le trône pontifical de notre père inébranlable, nous le devons à l'épée de notre cher César…

– C'est juste ! reprit César. J'ai assez joliment manié l'épée… L'arme blanche, c'est mon affaire…

En disant ces mots, il sortit son poignard et, d'un coup violent, l'enfonça sur la table. Un frémissement parcourut les convives. François pâlit affreusement. Mais Lucrèce éclata de rire.

– Soupons ! fit-elle gaiement.

Elle avait jeté un rapide coup d'œil sur une portière en étoffe de brocard qui s'était agitée doucement.

Aussitôt les servantes commencèrent leur office.

Lucrèce Borgia était vêtue – mais juste assez pour apparaître aux convives plus désirable encore. Une gaze légère recouvrait sa nudité, sa beauté, un peu massive – des formes qui semblaient taillées en plein marbre.

De temps à autre, elle jetait un regard furtif vers la portière de brocard qui frémissait imperceptiblement. Mais si léger que fût ce frisson de l'étoffe, il suffisait à Lucrèce pour lui faire comprendre que quelqu'un la regardait et l'écoutait.

– Que dit-on dans notre bonne ville de Rome ? demanda-t-elle.

– Parbleu, madame, on raconte une chose fabuleuse, inouïe, incroyable…

– Et que raconte-t-on, duc de Rienzi ?

– Duc ! interrompit François Borgia d'un ton presque suppliant.

– C'est une histoire d'amour ! reprit le duc.

– Voyons l'histoire… dit Lucrèce… L'amour… la seule chose vraie, la seule digne qu'on vive et qu'on meure pour elle !…

En même temps, elle enlaçait le cou de François…

– Racontez, duc ! ordonna-t-elle d'une voix pâmée.

– Oui, oui ! s'écrièrent les convives. De l'amour ! Ne parlons que d'amour !

– Oh ! continua le duc de Rienzi, c'est un amour pur et virginal. J'ai presque de la honte à le dire ici…

– Parlez, fit César d'un ton bref.

– Puisque c'est vous-même qui l'ordonnez, monseigneur… On dit donc qu'un célèbre capitaine, le plus noble qui soit, se trouve amoureux…

Les regards convergèrent vers César.

– Mais, reprit le duc, amoureux comme il ne le fut jamais. Lui qui, assure-t-on, avait un cœur de bronze, a maintenant un cœur de colombe… il soupire, il gémit… Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'objet de sa flamme se trouve être une inconnue que nul n'a pu approcher… Et enfin, où l'histoire devient invraisemblable, mais demeure pourtant véridique, c'est que l'inconnue loin d'accueillir avec transport et reconnaissance les offres de ce grand capitaine, les repousse et les dédaigne !…

– Et le nom du bel amoureux ? demanda Lucrèce.

– Cherchez ! bégaya le duc de Rienzi tout à fait ivre… Il est parmi nous…

– Inutile ! gronda César Borgia. L'amoureux, c'est moi !… Et malheur à qui trouverait à y redire !…

– Monseigneur !… Croyez…

– Quant à la femme je vous jure que, sous peu, elle aura cessé de me dédaigner !…

Lucrèce éclata de rire.

– Ainsi, mon cher César, fit-elle, vous me trahissez ?… Vous m'abandonnez ?…

– Non pas ! répondit César qui sentait son cerveau se troubler dans une ivresse envahissante, ivresse du vin, ivresse des sens, ivresse de l'orgueil.

Et il continua, balbutiant :

– Non, Lucrèce, je ne te trahis pas, tu es à moi ! Comme elle sera à moi, elle aussi !… Comme ta femme, Rienzi, a été à moi !… Comme tout doit être à moi ! à moi ! à moi seul ! Entendez-vous, vous tous !…

Il haletait. Son regard lançait des éclairs sanglants… Ce fut à cette minute précise que Lucrèce, se levant, saisit François, duc de Gandie, dans ses deux bras.

François subit ce baiser, avec une pâleur croissante. Il essaya vainement de se dégager…

– Enfer ! rugit César Borgia qui, d'une poussée furieuse, repoussa la table.

En même temps, il saisit son poignard qui était resté planté devant lui et, hagard, s'avança sur son frère François… D'un bond, il fut sur lui.

Son bras se leva, puis s'abaissa dans un geste foudroyant. L'arme pénétra tout entière dans la poitrine du duc de Gandie. Celui-ci tomba à la renverse. Sa bouche vomit un flot de sang.

Les spectateurs de cette scène, épouvantés, demeurèrent comme pétrifiés. Lucrèce s'était reculée, simplement, et un singulier sourire vint errer sur ses lèvres.

– À moi, râlait l'infortuné duc de Gandie… à moi !… Oh !… je brûle… De l'eau !… par pitié !… Un peu d'eau…

– Ah ! tu veux de l'eau, fit César dans un ricanement sinistre. Attends, mon frère, je vais te faire boire !…

Alors on vit une chose monstrueuse. César Borgia se baissa, saisit son frère par les pieds et, traînant ainsi le corps dont la tête livide s'ensanglantait sur les dalles, il l'emporta en hurlant :

– De l'eau pour mon frère François ! De l'eau pour l'amant de Lucrèce !… Toute l'eau du Tibre pour le duc de Gandie !…

César parcourut ainsi une enfilade de pièces et parvint enfin à une dernière porte. Il l'ouvrit lui-même… Le Tibre était là qui coulait dans la nuit. César souleva le corps et, d'une poussée violente, le lança dans le fleuve.

Les témoins de cette scène s'étaient enfuis, blêmes d'horreur et d'effroi… Alors Lucrèce Borgia s'élança vers la portière de brocard, la souleva et pénétra dans une sorte de cabinet à peine éclairé.

Là, un vieillard aux traits rudes et empreints d'une indéfinissable malice était assis dans une sorte de fauteuil. Ce vieillard avait tout entendu, tout vu !… C'était le père de François, duc de Gandie, le père de César, duc de Valentinois, le père de Lucrèce, duchesse de Bisaglia, c'était Rodrigue Borgia… C'était le pape Alexandre VI…

– Êtes-vous content, mon père ? demanda Lucrèce.

– Per bacco, ma fille, tu as été un peu loin… Ce pauvre François !… Enfin, je dirai moi-même une messe pour le repos de son âme !… C'est dommage, *peccato !*… C'était un bon diable, ce François… mais… mais le duc de Gandie gênait mes projets… Allons, adieu, ma fille… je te donne la bénédiction pontificale, que ce nouveau péché te soit entièrement remis…

Lucrèce s'inclina. Le pape se leva, étendit la dextre. Lorsque Lucrèce Borgia se releva, son père avait disparu.

V

LES CAPRICES DE LUCRÈCE

Lucrèce Borgia rentra dans la salle du festin et s'aperçut qu'elle était vide.

– Les lâches, murmura-t-elle, ils ont fui… l'ivresse de l'épouvante a remplacé dans leurs veines l'ivresse de la volupté… Ah ! il n'y a pas d'hommes !… Mon père en fut un… mais c'est un vieillard… Pourquoi la nature m'a-t-elle donné ce sexe, à moi… à moi qui me sens d'appétit à dévorer un monde…

Elle se renversa sur une pile de coussins, et s'étira.

Une ombre se dressa près d'elle tout à coup. Elle tourna négligemment la tête.

– C'est vous, mon frère ? dit-elle en tendant la main à César.

Il venait de rentrer, et qui l'eût vu en ce moment n'eût jamais pu supposer que cet homme venait d'assassiner son frère. Il montrait un visage enjoué à sa sœur qui, de son côté, le regardait en souriant. C'était quelque chose d'effroyable que le double sourire de ce couple monstrueux.

– Méchant ! fit Lucrèce, pourquoi *avez-vous fait du mal à ce* pauvre François ?… Vous étiez donc jaloux ?…

– Ma foi, oui, Lucrèce… Il me déplaît que, devant mes amis, en quelque lieu que ce soit, en quelque circonstance qui se présente, je ne sois pas le premier…

Lucrèce hocha la tête et demeura pensive.

– Au fait, reprit-elle soudain, mais tu hérites, mon César… Cette mort t'enrichit, toi déjà si riche… et l'« accident » te fait duc de Gandie…

– C'est vrai, petite sœur… mais tu auras ta part. Je te réserve un million de ducats d'or sur la succession… es-tu contente ?…

– Mais oui, répondit Lucrèce avec un bâillement. J'avais justement envie de bâtir un temple…

– Un temple ? s'écria César étonné.

– Oui… un temple à Vénus… Je veux rétablir son culte dans Rome… Je veux que le temple s'élève entre Saint-Pierre et le Vatican… Et, tandis que notre père dira sa messe, au prochain jour de Pâques, en son temple chrétien, je veux, moi, dire la mienne en mon église païenne, et nous verrons qui des deux aura le plus de fidèles.

– Lucrèce, s'écria César, tu es vraiment une femme admirable. Ton idée est sublime.

– Moins que ton idée de t'emparer de l'Italie et d'en faire un seul royaume dont tu serais le roi, le maître absolu, mon César…

– À nous deux, Lucrèce, lorsque j'aurai réalisé mon plan, à nous deux, nous dominerons le monde et nous le transformerons…

À ce moment, un bruit de clameurs s'éleva près d'eux. Ils prêtèrent l'oreille. Le bruit venait des appartements du palais.

Lucrèce jeta un manteau de soie sur ses épaules et, précédée de César, s'élança dans le vestibule aux statues, puis ouvrit la porte de bronze. Le frère et la sœur s'arrêtèrent sur le seuil.

Une trentaine de domestiques hurlant, vociférant, tourbillonnant, se bousculant, se culbutant, entouraient ou essayaient d'entourer un homme, un étranger qui tenait tête à toute la meute enragée.

– Quel est l'insolent ?... s'écria Lucrèce.

Elle allait s'élancer. César la saisit par le poignet et la retint.

– Eh ! s'écria-t-il, c'est mon petit Français... Je lui avais donné rendez-vous ici, à minuit... Par le diable ! Quel gaillard ! Quels coups ! Pan ! à droite ! Pan ! à gauche ! En voici deux à terre... et deux autres qui crachent leurs dents !

César, enthousiasmé, battit des mains, frénétiquement ! L'homme qui s'escrimait contre la meute des valets, à la grande admiration de César et à la grande satisfaction de Lucrèce, était en effet le chevalier de Ragastens. Comme minuit sonnait, il s'était élancé de l'auberge du Beau-Janus.

– Oh ! l'abominable vision ! songeait-il tout en courant. Cet homme dans le Tibre !... Ce malheureux qu'on vient d'assassiner... oh ! ces deux mains crispées sur la dalle... ce corps qui disparaît dans les eaux noires... Et ces paroles mystérieuses... On veut enlever Primevère !... Et celui qui veut l'enlever, c'est précisément l'assassin ! Mais qui est cet assassin ?... Où le trouver ?... Comment prévenir le comte Alma ?... Il

faut que je raconte ces étranges événements à l'illustre capitaine qui m'attend… Lui seul, à Rome, est assez puissant pour démêler la vérité, et prévenir peut-être de nouveaux meurtres !…

En monologuant ainsi le chevalier atteignit rapidement le palais de Lucrèce. Il voulut pénétrer sous la colonnade que nous avons décrite. Mais les deux gardes équestres se jetèrent au-devant de lui.

– Au large ! ordonnèrent-ils.

– Eh ! l'ami, fit Ragastens, doucement, que diable ! On m'attend en ce palais…

– Au large ! répondit le garde.

– Vous êtes bien entêté, mon cher !… Je vous dis que je suis attendu… par monseigneur César Borgia, s'il vous plaît !… Place donc !…

Non seulement le cavalier n'obéit pas à cette injonction, mais encore une douzaine de valets, attirés par le bruit, accoururent et se ruèrent sur le chevalier.

– Oh ! oh ! s'écria Ragastens, il paraît que la valetaille est enragée en ce beau pays… Morbleu !… Est-ce qu'ils oseraient porter la main sur moi ! Arrière, valets !

De fait, l'air du chevalier devint si terrible que les domestiques reculèrent, effarés. Mais le garde, lui, fonça sur le jeune homme. Ragastens comprit que sa victoire serait de courte durée et qu'il allait être cerné, malmené, s'il ne faisait pas un exemple salutaire.

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, il s'élança sur le garde et se suspendit à sa jambe, cherchant, par de violentes secousses, à lui faire perdre l'équilibre.

À la première secousse, le garde vociféra un « sang et tripes ! » à faire trembler les fenêtres des maisons environnantes, et se raccrocha à la crinière de son cheval.

À la deuxième secousse, il leva le pommeau de son sabre pour en assommer son impétueux adversaire. Mais il n'eut pas le temps de mettre ce projet à exécution.

Une troisième secousse venait de se produire, plus violente que les deux premières. La bouche du cavalier, qui s'apprêtait à envoyer à toute volée un nouveau juron bien senti, demeura entr'ouverte et silencieuse de stupéfaction. Ragastens, de son côté, avait reculé de plusieurs pas et avait failli tomber…

Qu'était-il arrivé ?… Avait-il lâché prise ?… Non !… Il arrivait tout simplement qu'à force de tirer sur la jambe du géant, Ragastens avait fait venir l'énorme botte du cavalier, et que celui-ci, hébété de surprise, demeurait déchaussé d'un pied, mais toujours vissé sur son cheval, tandis que le chevalier, emporté par l'élan de la secousse, reculait, tenant à pleines mains une botte gigantesque…

Il y eut une débandade parmi les valets. Mais cette hésitation fut de courte durée. Les assaillants avaient reçu du renfort. Ils étaient maintenant une trentaine, armés de bâtons.

Ragastens jeta les yeux autour de lui et se vit entouré de toutes parts.

– Ah ! maroufles, tonna-t-il, ah ! ramassis de primauds ! C'est à coup de bottes que je vais vous chasser…

Et il fit comme il avait dit !… Saisissant la botte par le pied, il se servit de la tige comme d'une masse d'armes et exécuta un moulinet terrible. En même temps, il se dirigea vers l'escalier qu'il atteignit en quelques enjambées toujours poursuivi par la meute hurlante.

Au bout de l'escalier, Ragastens se vit dans une salle immense… Il choisit son champ de bataille, et s'accula à un coin. Alors, ce fut épique.

Ragastens manœuvrait sa tige de botte comme Samson dut jadis manœuvrer sa mâchoire d'âne pour en assommer les Philistins. Cette tige tourbillonnait, voltigeait au-dessus de sa tête.

À chaque instant, comme une claque retentissante, elle s'abattait sur une tête, sur une joue, sur un dos… Il y eut des cris de douleur, des grincements de dents, des menaces apocalyptiques proférées à tue-tête par la bande affolée. Cela dura jusqu'au moment où, une dizaine de valets, étant hors de combat, les autres reculèrent en désordre, en appelant au secours…

Maître du champ de bataille, sans une égratignure, son manteau à peine dérangé, Ragastens partit alors d'un éclat de rire formidable et s'écria :

– Allons, valets ! Allez prévenir votre maître que le chevalier de Ragastens est à ses ordres…

– Je suis tout prévenu, fit une voix, vous vous chargez de vous annoncer vous-même, monsieur !…

Ragastens se retourna et se trouva en présence de César et de Lucrèce. Une seconde, il demeura ébloui, fasciné par la beauté fatale de la fille du pape. Lucrèce vit l'effet qu'elle venait de produire et elle sourit. Mais déjà le chevalier se remettait, s'inclinait et répondait :

– Monseigneur, et vous, madame, daignez m'excuser d'avoir quelque peu malmené vos valets… Je n'ai d'autre défense à présenter que l'ordre que vous m'aviez donné de me trouver ici à minuit… Or, pour être à un tel rendez-vous, j'eusse passé à travers une légion de démons…

– Venez monsieur, dit César, c'est moi qui suis coupable de n'avoir pas prévenu ces imbéciles…

Ragastens suivit le frère et la sœur, tandis que les valets, courbés jusqu'au sol, demeuraient stupéfaits de l'accueil fait à cet intrus si mal vêtu.

Près des Nubiens, postés à la porte de bronze, Lucrèce s'arrêta un instant. Les deux muets n'avaient pas bronché. Ils avaient une porte à garder : ils la gardaient.

– Et vous, demanda-t-elle, qu'eussiez-vous fait si on eût essayé de franchir cette porte ?

Les noirs sourirent largement en montrant une double rangée de dents éblouissantes. Ils touchèrent du bout du doigt le fil de leurs yatagans, puis ils montrèrent le cou du chevalier.

– C'est clair ! fit celui-ci en riant : ils m'eussent tranché le col. Mais, pour avoir le bonheur de vous contempler, madame, je jure que j'eusse affronté ce péril…

Lucrèce sourit de nouveau. Puis, ayant tapoté la joue des deux Nubiens, ce qui parut les plonger dans une extase de ravissement, elle passa, suivie de César et du chevalier.

Elle les conduisit dans une sorte de boudoir dont Ragastens admira le luxe raffiné. Mais le chevalier se garda bien de laisser paraître les sentiments qui l'agitaient.

– Ma sœur, dit alors César, monsieur est le chevalier de Ragastens, un Français, un enfant de ce pays que j'aime tant… Son titre de Français serait donc une suffisante recommandation à vos bontés, ma chère sœur… mais ce n'est pas tout : lors de mon voyage à Chinon, M. le Chevalier que voici me sauva la vie…

– Oh ! monseigneur, vous êtes trop bon de parler de cette misère, fit le chevalier ; je ne vous ai rappelé cette aventure que pour me faire reconnaître…

– J'aime les Français, dit à son tour Lucrèce, et j'aimerai M. le chevalier particulièrement, pour l'amour de vous, mon frère… Nous vous pousserons, chevalier…

– Ah ! madame, je suis confus de la faveur que vous me faites l'honneur de me témoigner si promptement.

– Vous la méritez, fit Lucrèce avec enjouement. Mais j'y pense, ajouta-t-elle tout à coup… Vous devez avoir besoin d'un rafraîchissement, après cette grande bataille… Venez, venez, chevalier !

Elle le saisit par la main et l'entraîna. Le chevalier fut agité d'un frisson. Cette main tiède, langoureuse, parfumée avait serré la sienne.

L'aventurier ferma les yeux une seconde, la gorge nouée par l'angoisse d'inexprimables voluptés.

– Tant pis ! songea-t-il. Je risque gros peut-être… Mais la partie en vaut la peine.

Et sa main, fortement, presque brutalement, rendit la pression amoureuse à la main de Lucrèce. L'instant d'après, ils se trouvaient dans la fabuleuse salle des festins…

Enfiévré, Ragastens se crut transporté dans quelque paradis mahométan… Lucrèce elle-même plaçait devant lui des cédrats confits, des pastèques glacées par un procédé qu'elle avait imaginé, puis elle versait dans sa coupe un vin qui moussait et pétillait.

– Buvez, dit-elle avec un regard qui acheva de bouleverser le chevalier… C'est du vin de votre pays… mais je le fais traiter par une méthode spéciale…

Le chevalier vida sa coupe d'un trait. Ses veines charrièrent des flammes…

Il goûta aux confitures que lui présentait Lucrèce. Et ses tempes se mirent à battre, tandis que son imagination s'ouvrait à des visions délirantes…

– Madame, s'écria-t-il, je bois, je mange, j'entends, je vois… et je me demande si je ne fais pas quelque rêve splendide après lequel la réalité me paraîtra plus cruelle !… Où suis-je !… Dans quel palais enchanté !… Dans la demeure de quelle adorable fée !…

– Hélas ! vous êtes simplement chez une mortelle… chez la pauvre Lucrèce Borgia, qui cherche à se distraire et qui y arrive rarement.

– Quoi ! madame, vous seriez malheureuse ? Ah ! dites quel vœu vous avez formulé… lequel de vos désirs est resté inassouvi… Morbleu ! quand je devrais remuer le monde… quand je devrais, comme les Titans de jadis, escalader l'Olympe pour aller demander le secret du bonheur…

– Bravo chevalier ! s’exclama César. Et s’il ne suffit pas de l’Olympe, nous escaladerons le ciel pour demander au Père Éternel la recette des confitures idéales par quoi Lucrèce se tiendra satisfaite !…

– Je ne suis qu’un gentilhomme sans fortune, répondit Ragastens en reprenant son sang-froid. Mais j’ai un cœur qui sait vibrer, un bras qui ne tremble pas et une épée ; je les mets, madame, à votre dévotion, trop heureux si vous daignez en accepter l’hommage.

– J’accepte cet hommage, dit Lucrèce, avec une gravité qui fit tressaillir le chevalier.

– Et maintenant que vous voilà l’homme-lige de la duchesse de Bisaglia, reprit César, voyons, chevalier, à vous trouver une situation officielle où vous puissiez utiliser vos talents… Je puis obtenir de mon père un brevet de garde-noble pour vous.

– Monseigneur, fit le chevalier, rappelé par ces paroles à la réalité, je vous avoue que j’aimerais mieux autre chose.

– Diavolo ! Vous êtes difficile, mon cher ! Les gardes-nobles doivent prouver six quartiers de noblesse… et, après tout, ajouta-t-il, avec une brutalité voulue, j’ignore, au fond, qui vous êtes…

Ragastens se leva et se campa fièrement.

– Monseigneur, dit-il d’une voix mordante, vous ne m’avez pas demandé mes parchemins à Chinon.

– Aïe ! je suis touché ! fit César.

– Quant à mes titres de noblesse, ils sont écrits sur mon visage ; chez nous, les gentilshommes se devinent au premier coup d'œil… et ces titres, je suis prêt à les contresigner du bout de ma rapière.

– Bravo ! Bien riposté !…

– Puisque vous pensez que je suis venu en Italie pour monter la garde dans les églises, autour d'un vieillard qui dit des prières, adieu, monseigneur !…

– Eh là ! Quel diable d'enragé êtes-vous donc… ? Je sais, parbleu, que vous méritez mieux ! Aussi, ne vous l'ai-je proposé que pour vous éprouver… Vous me plaisez, tel que vous êtes… La manière dont vous avez arrangé mon terrible Astorre, dit l'Invincible, vos réponses, votre air, et jusqu'à cette magnifique volée, tout à l'heure… ah ! cela surtout… j'en ris encore…

César se renversa, riant en effet à pleine gorge. Le chevalier se rassit, en souriant.

– Donc, vous voulez entrer à mon service ?…

– Je vous l'ai dit, monseigneur !

– Eh bien, c'est fait, monsieur… Dans peu de temps, je vais recommencer la campagne contre certains principicules qui se croient tout permis… Mais je m'entends… À ce moment-là, je compterai sur vous, chevalier. Les hommes braves et spirituels sont rares… je vous connais depuis quelques heures, mais le peu que j'ai vu me répond de vous… Chevalier de Ragastens, vous entrerez en campagne sous mes ordres, à la tête d'une compagnie.

– Ah ! monseigneur, fit Ragastens en bondissant, que dites-vous là ?… Vous voulez vous moquer, sans doute…

– Après-demain, au château Saint-Ange, venez chercher votre brevet...

Ivre de joie, tous ses rêves dépassés d'un coup par la plus singulière fortune, le chevalier s'inclina, saisit la main de César et la porta à ses lèvres...

– Maintenant, vous pouvez vous retirer, monsieur... Un mot encore, cependant. Ce matin, lorsque vous fîtes peur à ce bon Garconio, vous avez rencontré une jeune dame vêtue de blanc et montée sur un cheval blanc ?...

Il allait parler... Il cherchait les mots qui devaient assurer à Primevère les bonnes grâces de César... Tout à coup, une pâleur livide s'étendit sur son front. Les paroles s'étranglèrent dans sa gorge...

En s'inclinant, Ragastens avait jeté les yeux, par hasard, sur la mosaïque de marbre qui formait le plancher de la salle. Et il venait d'apercevoir une large tache de sang !...

Pourquoi cette vue arrêta-t-elle les mots irréparables qu'il allait proférer... Frémissant, il se tut...

– Eh bien, monsieur, fit César, vous alliez dire...

– J'allais dire, monseigneur, que j'ai en effet rencontré la dame dont vous me parlez et que j'ai bien regretté d'avoir interrompu la conversation de ce digne moine, lorsque j'ai su qu'il était à vous !

– Ainsi, reprit Borgia devenu sombre, vous ne la connaissez pas ?...

– Comment la connaîtrais-je monseigneur ?… J'ignore son nom : je ne sais même pas par quel chemin elle a disparu…

– Bien, monsieur… Vous pouvez vous retirer. Après-demain, au château Saint-Ange… N'oubliez pas !

– Diable, monseigneur, pour oublier, il faudrait que j'eusse perdu l'esprit.

Et Ragastens, de l'air le plus naturel du monde, fit une profonde et gracieuse salutation à Lucrèce, qui lui donna sa main à baiser. Puis il sortit, se réservant de réfléchir à la découverte qu'il venait de faire.

Ses soupçons éveillés, il se demandait maintenant si toute cette aventure, commencée comme un beau rêve, n'allait pas aboutir à quelque traquenard. Avec un frisson, il se rappela les avertissements de Primevère. À ce moment, une petite main douce saisit la sienne et une voix lui glissa à l'oreille :

– Venez, et ne faites pas de bruit…

Ragastens était brave. La voix n'avait rien de sinistre au contraire… Et pourtant, il fut saisi d'un malaise. Mais il se remit promptement et, s'en remettant à sa bonne étoile, il suivit son guide féminin.

Après des tours et des détours, il se retrouva tout à coup dans la salle des festins. La vaste pièce était maintenant faiblement éclairée par un seul flambeau. Le cœur de Ragastens battait à rompre.

– Ne bougez pas… ne remuez pas, murmura son guide, et attendez ici… jusqu'à ce qu'on vienne vous chercher.

Puis la servante qui avait conduit le chevalier disparut.

Les yeux de Ragastens furent aussitôt invinciblement attirés vers la tache de sang… Elle était là encore… Il s'approcha sur la pointe du pied… se baissa… toucha le sang… il n'était pas encore complètement coagulé.

– Il y a une heure à peine que ce sang a été répandu ! murmura-t-il… Oh ! Qu'est cela ?…

Une autre tache apparaissait plus loin… puis d'autres… tout un chemin rouge, une piste sanglante ! Haletant, il suivit cette piste, courbé sur les dalles, pas à pas…

Il arriva à une porte et mit la main sur le verrou… La porte s'ouvrit… Au delà, la piste continuait…

Guidé par elle, Ragastens traversa plusieurs salles et parvint enfin à une dernière porte qu'il ouvrit. Il étouffa alors une exclamation de surprise épouvantée. Il se trouvait au bord du Tibre !…

Un instant, il eut la pensée de se laisser glisser dans le Tibre, de se sauver… Mais l'idée de fuir – de fuir devant une femme ! – le révolta.

Il raffermit son épée, ferma la porte et rapidement, d'un pas léger, regagna la salle des festins, toujours obscure et silencieuse. Quelques minutes pleines d'angoisse s'écoulèrent.

Enfin la même servante reparut. Comme tout à l'heure, elle le prit par la main et lui fit traverser trois ou quatre pièces obscures. Elle s'arrêta alors devant une porte et lui dit simplement :

– Vous pouvez entrer.

Ragastens hésita une seconde ; puis, haussant les épaules, poussa la porte…

Il se trouva au seuil d’une sorte de réduit mystérieusement éclairé, comme le sont les chapelles, pendant les nuits de prières.

Au fond de ce réduit, sur un amas de peaux de panthères, une femme !… Une femme nue qui souriait, les bras tendus… C’était Lucrèce !…

VI

L'IDYLLE APRÈS L'ORGIE

Il était environ trois heures du matin, lorsque Ragastens, rentré à l'hôtellerie du Beau-Janus, tomba sur son lit, épuisé de fatigue, et s'endormit d'un sommeil de plomb. Il dormit d'une traite jusqu'à huit heures et fut réveillé par son hôte.

Le digne Romain venait lui demander le prix de la journée qui commençait. C'était, dans son honorable maison, une règle invariable : on payait d'avance.

Le chevalier tâta ses poches et constata qu'il était pauvre comme Job. Il soupira, jeta un coup d'œil sur son diamant et pria l'hôte d'aller lui chercher un joaillier. L'hôte avait surpris le coup d'œil et comprit.

– Le Ghetto est à deux pas, seigneur ; dans cinq minutes, je vous amène un Juif de mes amis qui achète les pierres précieuses.

– Amenez-en aussi un autre qui vende des hardes.

– Ce sera le même ! répondit l'aubergiste, qui partit en courant. Quelques minutes plus tard il revenait, en effet, suivi d'un vieillard à barbe majestueuse, mais sale et crasseuse, lequel se confondit en salutations et déposa sur le lit un assortiment complet de costumes. Ragastens lui tendit son diamant.

Le Juif tira une petite balance de sa poche, pesa la superbe pierre et l'examina à la loupe.

Il y eut un débat. Le Juif commença par offrir le quart de la valeur du diamant. Mais, il s'aperçut bientôt qu'il avait affaire à forte partie et, avec force gémissements, il dut se résigner à ne gagner que le tiers du prix réel.

Ragastens, alors, fit choix d'un équipement tout neuf et s'habilla au fur et à mesure qu'il choisissait les diverses pièces de son costume, dont chacune donna lieu à un marchandage effréné.

Finalement, le chevalier se trouva équipé de pied en cap, luisant, rayonnant, flamboyant. Mais, tout payé, et l'hôte prudemment soldé pour trois jours d'avance, il ne lui restait plus que quelques écus.

Il allait sortir, lorsque l'hôtelier introduisit dans sa chambre un personnage bizarre qui demandait à le voir.

Ce vieillard entra en exécutant une série de courbettes. L'hôtelier l'avait introduit en lui témoignant un respect étrange, où il y avait de la terreur. Et, comme il demeurait là pour satisfaire une intense curiosité, Ragastens, d'un signe impérieux, lui ordonna de sortir.

L'hôte s'éclipsa. Mais il n'en perdit pas un coup d'œil car, penché à la serrure de la porte, il assista à l'entrevue. Dès qu'ils furent seuls, Ragastens interrogea son visiteur d'un regard.

– Il signor Giacomo, pour vous servir.

– Monsieur Giacomo, que me vaut le plaisir ?…

– Je suis chargé de vous remettre ceci.

En parlant ainsi, le signor Giacomo avait entr'ouvert son vaste manteau et déposé sur le coin d'une table un petit sac rebondi. Le sac rendit un son de métal…

– Il y a là cent pistoles, continua Giacomo en multipliant les courbettes… si vous voulez vous donner la peine de compter…

– Hein ? s'écria Ragastens. Vous dites qu'il y a là cent pistoles ? Et c'est pour moi ?

– Vous êtes bien le seigneur chevalier de Ragastens ?…

– En chair et en os, bien que doutant s'il rêve ou s'il veille, depuis cette nuit.

– En ce cas, les cent pistoles sont pour vous.

– Mais qui me les envoie ?… Je veux être pendu si je comprends…

– Chutt !… Comptez, signor mio…

Abasourdi, Ragastens défit le sac, tandis qu'un large sourire sardonique balafrait la figure ratatinée de Giacomo. Les cent pistoles y étaient bien.

Et, tout émerveillé qu'il fût, Ragastens les engloutit à l'instant même dans la ceinture de cuir qu'il portait autour des reins. Cette besogne accomplie, il se prépara à interroger l'étrange visiteur. Mais celui-ci s'était évanoui !… Il appela l'hôte.

– Où est passé le signor Giacomo ?

– Il vient de s’en aller, monseigneur, répondit l’aubergiste courbé en deux.

Cette soudaine vénération surprit Ragastens.

– Oh ! oh ! fit-il en saisissant l’hôtelier par l’oreille, tu as tout vu, toi ?...

– Monseigneur, excusez-moi... mais vous voudrez bien pardonner à un pauvre aubergiste qui ignorait quel puissant seigneur il avait l’honneur de loger...

– Ah çà ! interrompit Ragastens étourdi, m’apprendras-tu ce que cela signifie ?...

– Cela signifie que je sais maintenant ce que je ne savais pas tout à l’heure... que je loge sous mon humble toit un allié... un ami... un parent peut-être des plus illustres et des plus redoutables seigneurs de Rome... Et je le sais, puisque le signor Giacomo qui sort d’ici est l’homme de confiance de Lucrèce Borgia... l’intendant du Palais-Riant.

Sur ces mots, prononcés avec un frisson d’émoi, l’hôte sortit à reculons, en saluant plus bas que terre !...

Ragastens demeura une minute rêveur.

Puis, secouant la tête, il s’en alla à l’écurie, sella Capitan, sauta à cheval avec la légèreté d’un homme qui se sent en passe de faire bonne fortune. Au pas, il prit le chemin de la porte Florentine par laquelle, la veille, il était entré dans la Ville Éternelle.

Il se donnait à lui-même pour prétexte qu’il fallait absolument prévenir Primevère de ce qui se tramait contre elle. En

réalité, il voulait ardemment la revoir, pour le seul bonheur de la contempler encore.

Et, des deux genoux, il pressa les flancs de Capitan comme s'il eût pensé la sauver en allant plus vite vers le lieu où il l'avait rencontrée. La brave bête comprit ce qu'on lui demandait, sans l'intermédiaire de l'éperon, et accentua son galop.

Ce fut ainsi qu'il parvint à l'endroit précis où Primevère, poursuivie par le moine Garconio, s'était tout à coup approchée de lui pour implorer son aide.

Il alla plus loin et se jeta à travers champs, sur la droite, à l'endroit exact où il avait vu tourner Primevère.

Il ne tarda pas à se trouver à la lisière d'un bois d'oliviers et dut se mettre au pas, le sol étant hérissé de racines qui crevaient la terre, pour darder au ciel de nouvelles pousses. Le bois, clairsemé au début, se fit épais et serré. Il mit pied à terre.

Ragastens parvint sur les bords d'un ruisselet qui courait sous le bois. Il s'arrêta donc, débrida Capitan et le fit boire. Alors, il songea à lui-même et tira de ses fontes un pain, un carré de viande froide et un fiasco de vin blanc, protégé par une enveloppe d'osier. Il mit le fiasco à rafraîchir dans le ruisseau et attaqua son morceau de viande froide.

– Corbleu ! fit-il presque à haute voix, le joli bois ! Et le joli ruisseau que voilà ! Il n'y manque que la naïade ou la nymphe.

– C'est que vous ne la voyez pas ! Car elle est là qui assiste à votre repas, répondit une voix pure avec un éclat de rire moqueur.

Le chevalier se leva d'un bond, effaré… Et il demeura tout troublé en voyant, de l'autre côté du ruisseau, sortant d'un buis-

son de verdure, celle qu'il cherchait en vain, la jeune fille à la robe blanche… Primevère !

Dans ce cadre, elle semblait plus que jamais mériter son surnom. Elle était vraiment l'incarnation radieuse du printemps.

– Eh bien ! reprit-elle, il paraît que la nymphe du ruisselet vous fait peur, chevalier ?

– Madame, répondit Ragastens, sans trop savoir ce qu'il disait, je n'ai peur que d'une chose… c'est que l'apparition s'évapore…

– Que faisiez-vous donc en ces lieux écartés ? reprit-elle pour se donner une contenance.

– Je vous cherchais ! Et vous, madame ?

– Je vous attendais, répondit-elle.

Ragastens jeta un léger cri de joie, franchit d'un bond le ruisseau qui les séparait et il allait tomber aux pieds de la jeune fille, lorsque, d'un geste plein d'une charmante dignité, celle-ci l'arrêta.

– Je vous attendais, chevalier, continua-t-elle d'une voix altérée par une subite émotion, parce que j'ai vu en vous, un je ne sais quoi me disant que je pouvais me fier à vous… Ai-je eu tort ?…

– Oh non, madame, dit le chevalier en se courbant avec un profond respect, non, vous n'avez pas eu tort d'avoir confiance en un homme qui, depuis qu'il vous a vue, ne songe plus qu'à se dévouer à votre défense…

– En effet, chevalier, j'ai besoin d'être défendue, hélas !…

– Je le sais, madame !

– Vous le savez ?

– Vos paroles suffiraient pour me l'apprendre… mais je sais aussi autre chose, et ceci m'amène à vous dire pourquoi je vous cherchais…

– Qu'avez-vous donc appris ? s'écria la jeune fille avec une surprise mêlée de frayeur.

– D'abord votre vrai nom !… Je sais que vous vous appelez Béatrix, que vous êtes la fille du comte Alma…

À ces mots, elle pâlit et recula, en jetant autour d'elle un regard de terreur. Une soudaine méfiance parut dans ses yeux.

– Oh ! rassurez-vous, madame, fit ardemment Ragastens ; ce nom ne sortira jamais de ma bouche.

Elle se rapprocha, toute tremblante encore, et tendit sa main que le chevalier porta à ses lèvres.

– Pardonnez-moi, monsieur… c'est que je suis entourée d'embûches et d'ennemis… c'est que ce nom est, en effet, un secret et que je suis épouvantée que quelqu'un l'ait appris, fût-il le loyal et brave gentilhomme que vous êtes !

– Un hasard m'a seul fait connaître ce secret… et j'avoue d'ailleurs que ce hasard est assez effrayant…

– Que voulez-vous dire ?…

Ragastens raconta alors dans tous ses détails la scène terrible à laquelle il avait assisté et il répéta textuellement les paroles lugubres du blessé du Tibre.

– Je suis perdue !... finit-elle par murmurer.

– Par le soleil qui nous éclaire, s'écria Ragastens, je vous jure que les jours du misérable qui vous fait pleurer sont comptés, si vous me révélez son nom...

Primevère secoua la tête et un frisson l'agita. Puis elle jeta un profond regard sur le chevalier.

– Eh bien, oui, fit-elle tout à coup. Vous saurez tout !... Mais pas aujourd'hui... pas ici !... Vendredi, à une heure de la nuit, rendez-vous sur la voie Appienne... Comptez sur votre gauche vingt-deux tombeaux... au vingt-troisième, arrêtez-vous, approchez-vous et à celui qui vous dira : *Roma !* répondez : *Amor !...* Alors, chevalier, vous saurez quels terribles ennemis sont les miens.

Le chevalier mit la main sur son cœur, qui battait à rompre et voulut répondre. Mais, légère et gracieuse, Primevère s'était déjà enfoncée dans l'épais feuillage...

Pensif, agité de mille pensées diverses, le chevalier rebrida Capitan, sortit du bois et sauta en selle. Puis il prit le chemin de Rome. Mais, rendu prudent par le peu qu'il savait, et surtout par ce qu'il supposait, il fit un grand détour, et, vers le soir, rentra dans la ville par une autre porte que celle qu'il avait prise pour en sortir.

VII

ALEXANDRE BORGIA

Le lendemain, de bonne heure, Ragastens, resplendissant dans son beau costume se prépara à se rendre au château Saint-Ange. Comme il allait sortir, il vit une foule de gens du peuple qui, causant et riant entre eux, se dirigeaient tous dans le même sens.

– Où vont donc tous ces gens ? demanda le chevalier à son hôte qui, respectueusement, lui tenait l'étrier.

– À Saint-Pierre, seigneur.

– À Saint-Pierre ? Il y a donc une fête religieuse ? Nous ne sommes ni à Pâques, ni à la Pentecôte…

– Non, mais il y aura cérémonie tout de même ! Et une belle ! On dit que ce sera magnifique. Pour tout dire, il s'agit des funérailles de monseigneur François Borgia, duc de Gandie, mort lâchement assassiné…

– Assassiné ?…

– Hélas, oui ! On a retrouvé son cadavre, percé d'un maître coup de poignard !

– Et où a-t-on retrouvé ce cadavre ?… demanda Ragastens avec une avide curiosité.

– Dans le Tibre !... À trois cents pas à peine d'ici !

– Dans le Tibre !...

– Les brigands, non contents d'assassiner le pauvre seigneur, ont jeté à l'eau son corps, dans l'espoir peut-être qu'il serait entraîné jusqu'à la mer...

– Ainsi, on a trouvé le cadavre dans le Tibre ! interrompit Ragastens.

– Comme j'ai l'honneur de vous le dire, à trois cents pas d'ici !... La découverte en fut faite hier matin, une heure à peine après que vous eûtes quitté l'hôtellerie...

– Et soupçonne-t-on l'assassin ?...

– On a arrêté une douzaine de gens mal famés... Il est sûr qu'on retrouvera les criminels, car c'est monseigneur César en personne qui dirige les recherches...

– Merci de vos renseignements, mon cher monsieur Bartholomeo.

– Savez-vous, seigneur chevalier, ce que quelques-uns disent tout bas ?...

– Que dit-on ? fit Ragastens en se penchant sur sa selle, car il était déjà à cheval.

Mais Bartholomeo se tut soudain. Il venait de se rappeler que le chevalier avait reçu, la veille, la visite de Giacomo, l'intendant du Palais-Riant, et que, selon toute apparence, il était l'ami des Borgia... Il jeta un regard effaré sur Ragastens.

– Rien ! fit-il en balbutiant ; on ne dit rien...

– Eh bien, je vais vous l'apprendre, ce qu'on dit ! On dit que le Palais-Riant est bien près du Tibre où l'on a retrouvé le duc de Gandie… n'est-ce pas ?

Bartholomeo devint cramoisi, puis livide de terreur.

– Je n'en sais rien, Excellence… Rien, je vous jure ! je ne dis rien, je ne suppose rien, je ne sais rien…

Le chevalier se dirigea, au pas de sa monture, vers le château Saint-Ange et passa Saint-Pierre. Là, sur la place dallée, venaient aboutir et se perdre en de sombres remous les fleuves d'hommes que déversaient toutes les rues.

La nouvelle de la mort de François Borgia avait produit une profonde impression.

Ragastens observa la foule qu'il fendait lentement du poitrail du Capitan. De sourdes rumeurs faisaient tressaillir cette foule et couraient à sa surface comme les souffles d'une prochaine tempête sur la face des mers. Dans certains groupes, on n'hésitait pas à dire qu'il fallait venger la mort de François. Et, au mot de vengeance, des regards se tournaient vers le château Saint-Ange. De toute évidence, ces regards menaçaient César.

Préoccupé de ce qu'il voyait et entendait, Ragastens ne fit pas attention à un homme – un religieux, un moine ! – qui parcourait les groupes, glissant un mot dans l'oreille des uns, faisant à d'autres des signes mystérieux. Ce moine, c'était Dom Garconio.

À quelle besogne se livrait-il ?

C'est ce que se fût demandé le chevalier s'il eût vu le moine. Mais, comme nous l'avons dit, il marchait, tâchant de recueillir

les impressions qui se dégageaient de la foule, puis songeant à l'étrange entrevue qu'il avait eue la veille avec Béatrix. L'image de la jeune fille flottant devant ses yeux finit par l'absorber complètement.

Et lorsqu'il fut parvenu devant la porte du château Saint-Ange, une modification extraordinaire s'était opérée dans l'attitude de la foule. Tout brave qu'il était, Ragastens eût sans doute frémi s'il eût vu à ce moment les yeux luisants qui se braquaient sur lui, et les sourires mauvais qui l'accompagnaient. Mais il ne vit rien et, paisiblement, pénétra dans la cour du château, sillonnée de laquais, de soldats, d'officiers et de seigneurs.

Ragastens avait mis pied à terre et, assez embarrassé, regardait autour de lui sans trop savoir à qui s'adresser, lorsqu'une voix de basse-taille retentit à ses côtés.

– Comment, « facchini » !… Vous ne voyez pas que M. le chevalier de Ragastens vous tend la bride de sa monture ?

Les laquais auxquels s'adressait cette apostrophe se précipitèrent vers le chevalier et, avec toutes les marques d'un grand respect, s'emparèrent de Capitan, qu'ils conduisirent dans l'une des vastes écuries du château. Ragastens s'était retourné vers celui qui venait si à propos de le tirer d'embarras.

– Le baron Astorre ! s'écria-t-il non sans surprise.

– Moi-même, répondit le colosse, enchanté de me mettre à votre disposition, pour vous guider à travers cette petite ville touffue qu'est le château de Saint-Ange !

– Ma foi, mon cher baron, je vous suis vraiment obligé de l'offre… Mais permettez-moi de m'enquérir de votre santé… Bien que vous ayez le bras en écharpe, j'espère que je n'aurais pas été assez maladroit pour vous endommager sérieusement…

– Vous le voyez, chevalier, je n'ai pas l'air d'un moribond ; par tous les diables, l'épée qui doit m'envoyer *ad patres* n'est pas encore forgée… Mais venez… je vais vous conduire jusqu'aux appartements de monseigneur César qui, en ce moment, est en conférence avec son illustre Père…

Le baron lui fit monter un somptueux escalier de granit rose, au haut duquel commençait une enfilade de salles décorées avec un luxe plus sobre que celui du Palais-Riant. Ils arrivèrent ainsi à une sorte de vaste salon où grouillait tout un monde de seigneurs chamarrés, de gardes, de courtisans, qui bavardaient sans la moindre retenue.

– Messieurs, dit Astorre de façon à dominer les conversations, permettez-moi de vous présenter M. le chevalier de Ragastens, gentilhomme français, venu en Italie pour nous montrer à tous comment on manie une épée et qui a débuté par me donner, à moi l'Invincible Astorre, une leçon dont je me souviendrai longtemps !

Tous les regards convergèrent sur le chevalier. Ragastens tressaillit. Car il lui avait semblé démêler dans la voix d'Astorre quelque intonation ironique et c'étaient des regards moqueurs qui se tournaient vers lui…

César Borgia se trouvait en effet chez le pape, ainsi que le baron Astorre l'avait annoncé à Ragastens.

Alexandre VI était, à cette époque, un vieillard de soixante-dix ans. Sa physionomie « ondoyante et diverse » portait les marques d'une subtile diplomatie.

Alexandre était de taille un peu au-dessus de la moyenne ; il se tenait droit, bien que parfois il feignît de courber la tête

comme sous le poids de la pensée. C'était un vieillard d'une admirable verdeur. Ses origines espagnoles se révélaient dans son œil dur et hautain, dans le circonflexe de la bouche fine et serrée, dans les sourcils demeurés touffus et presque noirs.

Au moment où nous pénétrons auprès du pape, il se trouve dans une sorte d'oratoire sévèrement meublé, assis dans un vaste fauteuil à haut dossier sculpté.

Un jeune homme, qui semblait à peine avoir dépassé la vingtième année, était devant lui, debout, dans une attitude de respect pleine de dignité et le pape achevait un entretien commencé depuis une demi-heure. Ses yeux pétillants se fixaient sur un tableau qu'on venait d'accrocher à la muraille. Le jeune homme suivait ce regard avec une évidente inquiétude.

– Admirable ! disait le pape. Merveilleux ! Raphaël, mon cher enfant, tu seras un grand peintre…

– Ainsi… Votre Sainteté n'est pas mécontente de cette madone ?…

– Admirable, Sanzio ! Je ne trouve pas d'autre terme… Elle est si simple dans cette chaise populaire…

Le jeune homme aux yeux rêveurs écoutait ces éloges avec une noble simplicité. Il allait se retirer, lorsque le pape le retint d'un geste.

– Et cette « Transfiguration », dit-il, avance-t-elle ?

Raphaël Sanzio devint soucieux et poussa un soupir.

– Cette œuvre me désespère, fit-il sourdement.

– Allons, allons ! Du courage *per bacco !* Va, mon enfant, tu es libre… Ah ! un mot encore. Où prends-tu tes modèles ? Où trouves-tu ces parfaites beautés que tu peins ?… Quelque grande dame, sans doute…

– Que Votre Sainteté daigne me pardonner, répondit Raphaël. Ce n'est pas parmi les grandes dames que je pourrais trouver cette suavité de lignes, cette pure harmonie des contours et ces reflets de profonde noblesse qui viennent des âmes vraiment pures…

– Et où donc, *per bacco ?…*

– Dans le peuple qui sait aimer, qui sait souffrir…

– Ainsi, ta madone ?…

– Est une simple fille du peuple, une humble fornarina[1].

Le pape demeura songeur et ferma les yeux une minute. Puis, simplement, il ajouta :

– Eh bien, Raphaël, je veux la connaître !… Va, maintenant.

Le jeune homme se retira, étonné, presque inquiet. Quant au pape, les yeux fixés sur la « Vierge à la chaise », il murmurait :

– Oui… connaître cette pure enfant !… Réveiller peut-être quelques étincelles dans les cendres déjà froides de mon vieux cœur !… Aimer encore une fois !… Vivre… Oh ! ne fût-ce qu'une heure !

---

[1] *Fornarina :* petite *fornara* – *Fornara :* proprement, celle qui enfourne le pain, qui vit, travaille au four.

Alexandre VI se tourna alors à demi vers une porte et dit : « Entre ! »

La porte s'ouvrit aussitôt. César parut.

Une singulière transformation venait de s'opérer dans la physionomie du pape. La tête penchée sur la poitrine, les mains jointes, il paraissait horriblement souffrir. Mais il eût été impossible de dire si son mal était corporel ou moral. Sur un geste de lui, César s'assit.

Le duc de Valentinois, cuirassé, botté, la figure rude, le poing appuyé sur le pommeau d'une lourde épée, l'œil en éveil, la bouche plissée par un sourire d'une cynique impudence, formait un violent contraste avec son père. C'était le reître en présence du diplomate…

– Eh bien, mon fils, dit enfin le pape, cette immense douleur nous était donc réservée ?… J'étais donc destiné, sur la fin de ma vie, à voir tomber un de mes enfants sous le poignard d'un misérable bravo ? Le plus soumis de mes enfants… le meilleur, peut-être !… Ah ! malheureux père que je suis ! Le ciel réservait ce châtiment cruel à mes péchés, sans doute !

César ne répondit pas un mot. Le pape essuya ses yeux où d'ailleurs il n'y avait pas de larmes.

– Mais, reprit-il, ma vengeance sera éclatante. Sais-tu le châtiment qu'a mérité l'assassin, César ? Le sais-tu ?

César tressaillit et une ombre passa sur son front. Mais il continua à se taire. Alexandre lui saisit la main.

– Je veux que ce soit terrible. L'assassin, quel qu'il soit, du peuple ou de la noblesse, fût-il même quelque puissant seigneur, même un de nos parents, l'assassin subira le supplice

dont j'ai dicté tout à l'heure l'ordonnance : il aura les ongles arrachés, la langue coupée, les yeux crevés, et demeurera exposé ainsi au poteau d'infamie jusqu'à ce que mort s'ensuive. Alors, on lui arrachera le cœur et le foie pour les jeter aux chiens, puis le cadavre sera brûlé et les cendres jetées au Tibre..., Cela te paraît-il suffisant, César ?... Parle !

César garda le silence. Il était seulement un peu pâle. Le pape reprit :

– Ah ! mon pauvre François ! Quand je songe que l'autre soir, plein de vie et de gaîté, il vint me trouver... et que je lui conseillai d'aller passer la soirée chez ta sœur Lucrèce... Ah ! maudit conseil... Car c'est sûrement en sortant du Palais de Lucrèce qu'il a été tué... pauvre François ! Si bon ! Si tendre !... Mon cœur en saigne... Mais tu ne pleures donc pas, César ?...

– Mon père, j'attends, pour vous parler de choses sérieuses que vous ayez fini de jouer la comédie...

– *Per bacco !* Que signifie !...

– Cela signifie que la mort de François vous enchante ou sinon je ne comprends plus, moi !

– Malheureux enfant ! Comment peux-tu penser de pareilles abominations ! Tu outrages ma douleur !

– François vous gênait, mon père, reprit César en haussant la voix. Fourbe, lâche, imposteur, indigne de ce nom de Borgia qu'il portait, ennemi en secret de votre gloire et de votre grandeur, impuissant conspirateur, ne sachant ni aimer ni haïr, il nous déshonorait, mon père ! Sa mort est la bienvenue !

– Conspirateur ?... Tu dis qu'il conspirait ?...

– Vous le savez aussi bien que moi, mon père !

– N'importe ! Le crime est atroce et doit être puni ! Tu m'entends, César ?… Quoi qu'ait pu faire contre nous le pauvre François, il est intolérable que quelqu'un au monde ait osé porter la main sur un Borgia ! Un châtiment exemplaire doit apprendre à l'univers que les Borgia sont inviolables !

– Je suis de votre avis, mon père, dit froidement César. Aussi, je vous jure que l'assassin sera retrouvé : c'est moi-même qui m'en occupe !

– Alors je commence à me tranquilliser, César… Si après avoir réduit la noblesse et muselé le peuple, si après avoir dompté l'Italie et mis Rome dans une cage, nous laissons assassiner, ce n'est pas la peine d'avoir fait ce que nous avons fait !… Seul, un Borgia peut toucher à un Borgia !

– Mon père, votre sagesse est infinie et je m'incline humblement devant votre génie. François nous trahissait…

– La Providence l'en a puni avec une sérénité qui fait trembler de douleur mon cœur paternel…

– Maintenant que nous avons réglé la question des justes vengeances…

– Tu retrouveras l'assassin, n'est-ce pas, César ? Promets-le-moi pour me tranquilliser.

– C'est juré, mon père… et vous savez ce que valent les serments d'un Borgia… quand il y va de son intérêt !… Maintenant que cette question est réglée, je voudrais connaître un détail qui m'échappe…

– Parle, César.

– Vous avez dit que François conspirait, et que sa mort vous délivrait d'un danger.

– *Per bacco !* C'est toi qui as dit cela !

– Oui, mais vous l'avez pensé. Mettons que vous l'ayez dit par l'intermédiaire de ma bouche…

– Soit, admettons-le… Après ?…

– Eh bien, mon père, achevez de m'éclairer : avec qui conspirait François ? Il est important que je le sache…

Le pape réfléchit quelques instants.

– Mon fils, dit-il enfin, il n'est que trop vrai que François avait fait alliance avec nos pires ennemis…

– Nommez-les, mon père !

– Te les nommer ! s'écria-t-il. Comme tu y vas ! Si je pouvais te les nommer, la besogne serait trop facile !

– Ainsi, vous ne savez pas le nom des conspirateurs ?

– Je sais que l'on conspire, voilà tout !… Je sais qu'on veut ma mort – et la tienne, César !… Je sais que les traîtres avaient mis leur confiance en ton frère François… que la divine Providence ait pitié de son âme…

– Songeons à nous, mon père !

– Juste, *per bacco !*… Et, à ce propos, il m'est venu une idée.

Les idées du pape étaient généralement funestes à ceux à qui il les confiait. César ne l'ignorait pas.

– Je songe à te marier ! fit tout à coup le vieux Borgia.

César éclata de rire, rassuré.

– Quel mal vous ai-je fait, mon père ? s'écria-t-il.

– Ne plaisante pas, César… Je connais tes goûts, je sais que le sacrement du mariage inspire à ton indépendance une répulsion que je ne veux pas contrarier… Donc, si je te parle d'un mariage possible, c'est que j'y vois le moyen de consolider à jamais notre puissance…

– Je vous écoute, mon père ! dit César redevenu attentif et sérieux.

– Écoute, César, il m'arrive parfois de regarder derrière moi dans ma vie et de me rappeler tout ce que j'ai fait pour la gloire et la fortune de notre maison…

La voix du vieillard devint rocailleuse… sa figure s'assombrit.

– Alors, César, il me semble que des fantômes se mettent à rôder autour de moi !… Des princes, des comtes, des évêques, des cardinaux… toute une ronde infernale de têtes livides qui me menacent… tous ceux qui sont tombés autour de nous, par le fer ou par le poison… Les Malatesta, les Manfredi, les Vitelli, les Sforza… tous sortent de leurs tombeaux et me disent : « Rodrigue Borgia, quiconque tue sera tué ! Borgia, tu périras par le poison !… »

– Mon père !… Chassez ces puériles imaginations…

– César ! César ! murmura le pape en saisissant la main de son fils, j'en ai l'horrible pressentiment : je mourrai avant peu… et c'est par le poison que je mourrai !… Tais-toi !… Laisse-moi achever ! Que je meure, moi, ce n'est rien ! Mais toi !

– Suis-je donc menacé ?…

Le pape jeta à son fils un de ces coups d'œil en dessous qui lui étaient familiers et vit que la terreur commençait à faire son œuvre dissolvante dans l'esprit de César.

– Enfant ! s'écria-t-il. T'imagines-tu donc que ce soit à moi qu'on en veut ? Allons donc ! S'il n'y avait que moi, on me laisserait mourir de vieillesse… car je suis usé… Mais toi ! Toi !… Le digne héritier de ma puissance ! Toi, qui as conquis les Romagnes ! Toi, qui rêves de restaurer l'empire de Néron et de Caligula ! Toi, César, mon fils, c'est toi que l'on veut atteindre, et pour te frapper plus sûrement, il faut que je disparaisse le premier…

– Par l'enfer ! gronda César, avant qu'on ait touché à un cheveu de votre tête, mon père, j'incendierai l'Italie, du cap Spartivento jusqu'aux Alpes !…

– Il y a mieux à faire, César ! reprit le pape dont l'œil noir s'éclaira de satisfaction.

– Parlez… je suis prêt à tout !

– Eh bien, César… ce mariage… il arrangerait tout !

– Encore faut-il que je sache…

– Le nom de celle qui nous apportera en dot la pacification de l'Italie et la certitude de notre puissance consolidée ? Je vais te le dire : c'est la fille du comte Alma… Béatrix !

– La fille du comte Alma !... fit César étonné.

– Tu la connais ?

– J'ignorais même que le comte eût une fille !... Mais, mon père, comment pouvez-vous supposer qu'une alliance soit possible entre les Borgia et les Alma ?... Vous disiez que j'ai conquis les Romagnes... C'est vrai, mais je n'ai pu faire capituler la citadelle de Monteforte, qui a résisté à six assauts et à un siège de quatorze mois ! Le comte Alma, seigneur de Monteforte demeure debout, insolent, superbe, comme une perpétuelle menace...

– Eh ! tu mets le doigt sur la plaie... Monteforte est devenu le rendez-vous de tous les mécontents... de tous ceux que nous avons dépossédés et dépouillés. Intrigant, actif, courageux, le comte Alma a concentré autour de lui, en un faisceau, les haines et les rancunes éparses dans l'Italie... Vois-tu bien l'intérêt que nous avons à ce que Béatrix devienne ta femme ?...

– Jamais le comte n'y consentira...

– Tu l'y obligeras.

– Comment ?

– En enlevant sa fille, d'abord.

César, soucieux, le front barré d'un pli de défiance, cherchait dans sa tête les arguments pour se dispenser de cette opération qui lui souriait médiocrement. L'amour sauvage qui, d'heure en heure, grandissait dans ce cœur, n'y laissait plus de place pour l'aventure proposée.

– Marcher sur Monteforte, reprit le pape, avec des forces suffisantes, s'emparer de ce dernier rempart, tenir le comte à ta merci, et alors lui proposer d'épouser sa fille : c'est un coup magnifique, superbe… C'est la fin des révoltes… c'est l'apaisement définitif… la déroute de nos ennemis désormais découragés…

» La fille est belle, sais-tu ?… Cette Béatrix est jolie à damner un pape !…

César haussa les épaules. Le pape se leva.

– Je vois que cette affaire ne te convient pas…

César demeura muet, obstiné.

– Soit ! reprit le vieux Borgia en dardant sur lui un regard empreint d'une inexprimable malice. J'y renonce… Je trouverai bien le moyen de me défendre et de te défendre aussi, sans t'obliger à un désagréable mariage avec cette petite Primevère…

César bondit. Il était devenu très pâle.

– Qu'avez-vous dit, mon père ? fit-il d'une voix rauque.

– J'ai dit : Primevère… C'est un surnom que des gens ont donné à Béatrix…

– Vous dites ? Primevère est la fille du comte Alma ?

– Je le dis ! Qu'y a-t-il qui puisse t'émouvoir ?

César souffla bruyamment, assura son ceinturon et, se tournant vers le pape :

– Mon père, quand faut-il marcher sur Monteforte ?…

– Je te dirai cela d'ici quatre jours… Tu acceptes donc ?

– Oui, fit César les dents serrées.

– Bien !… Va maintenant t'occuper des funérailles de ce pauvre François. On me dit qu'il y a, à ce sujet, quelque fièvre parmi le peuple…

César sortit en haussant les épaules avec mépris. Le pape écouta un instant le bruit décroissant de ses éperons qui résonnaient sur les dalles. Puis, simplement, il murmura :

– Imbécile !…

Quant à César, après avoir franchi un grand nombre de salles, il avait descendu un escalier, puis un autre… puis s'était enfin trouvé dans les vastes caves du Vatican. Personne ne l'accompagnait.

Au fond des caves – immense enchevêtrement de sous-sols – il ouvrit une trappe et descendit encore. Alors, il parvint à un caveau circulaire.

Il appuya des deux mains sur une pierre que rien ne distinguait des autres – et la muraille s'entr'ouvrit, laissant le passage libre pour un homme. Une sorte d'étroit boyau, noir et humide, commençait là. César s'y engagea sans lumière.

Ce boyau, c'était le fameux souterrain qui réunissait le Vatican au château Saint-Ange. À cette époque-là, trois personnes seulement connaissaient l'existence de ce souterrain : le pape, César et Lucrèce.

VIII

LE MOINE À L'ŒUVRE

Après la pompeuse et ironique présentation du baron Astorre, la foule des courtisans s'était tournée vers le nouveau venu. Le chevalier salua avec cette grâce impertinente dont il avait le secret.

– Messieurs, dit-il avec une modestie qui frisait de près l'insolence, M. le baron Astorre est trop bon de vous rappeler l'avantage que j'ai eu de le toucher six fois de suite.

Astorre pâlit et, par un regard circulaire, implora l'aide de ses amis. Il était évident que, sur le terrain des allusions, il n'était pas de force à lutter avec le chevalier. Un jeune homme s'avança et, saluant Ragastens :

– Ainsi, monsieur le chevalier est venu… Comment as-tu dit, Astorre ? Pour nous enseigner l'escrime ?

– À votre disposition, monsieur, fit Ragastens avec son imperturbable politesse.

– Prends garde, cher Rinaldo, dit Astorre en riant. Monsieur porte un nom terrible : il s'appelle le chevalier La Rapière.

Il y eut des éclats de rire tout autour de Ragastens.

– Ma foi ! s'écria Rinaldo, je serais enchanté de voir jusqu'à quel point ce nom est justifié…

– Cela vous sera difficile, monsieur, répondit Ragastens.

– Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

– Parce que je ne veux pas vous battre.

– Dites que vous ne voulez pas *vous* battre…

– Vous n'y êtes pas… je ne demande pas mieux que de vous donner la petite leçon dont vous paraissez avoir aussi grand besoin que *notre* ami, le baron Astorre…

Il s'était fait un grand silence, et chacun attendait la suite de la provocation. Le chevalier continua :

– Malheureusement, j'ai fait hier un serment…

– Celui de ne plus vous exposer ?…

– Voyant combien il était facile de vous toucher, vous autres Romains…

Des murmures menaçants se firent entendre.

– J'ai été pris, continua Ragastens avec son sourire, de remords et de pitié…

– Et alors ? s'écria Rinaldo, livide de fureur.

– Alors, j'ai résolu de ne plus accepter de duel, à Rome, à moins d'avoir deux adversaires… Pour ma rapière, il faut deux épées – au moins !

Trois épées étincelèrent, parmi lesquelles celle de Rinaldo.

– J'en demandais deux, on m'en offre trois… Je les accepte, puisqu'on me les offre !

Aussitôt, il tira sa rapière et tomba en garde. Il était rayonnant et superbe d'audace.

– Messieurs, ricana-t-il, pour aujourd'hui encore, ce sera une simple leçon… Vous allez voir comment on fait décrire à trois épées des courbes élégantes dans l'espace… Attention… une !…

L'un des trois spadassins jeta une exclamation furieuse ; son épée venait de lui sauter des mains.

– Deux ! continua tout à coup le chevalier.

C'était l'épée de Rinaldo qui sautait. Fendant le cercle des spectateurs, il courut après l'arme. L'épée était tordue…

Au moment où il se baissait pour la ramasser, un moine qui, debout dans un coin obscur, notait les phases de cette passe d'armes, s'avança vers lui. Il entr'ouvrit son manteau et, tendant une épée nue à Rinaldo :

– En voici une, dit-il, qui ne se tordra pas. Pour l'honneur de Rome, pour notre salut, touchez cet insolent…

Rinaldo n'écoutait plus. Il avait saisi l'arme qu'on lui tendait et, s'élançant vers le chevalier de Ragastens, il tomba en garde devant lui au moment où il s'écriait :

– Trois !

Son troisième adversaire, en effet, venait d'être désarmé.

– Ah ! fit Ragastens en se tournant vers Rinaldo, il paraît qu'une leçon ne vous suffit pas… J'aime cette ardeur… Tiens ! Vous avez une épée neuve ?… Je croyais avoir tordu la vôtre…

Rinaldo ne disait rien et s'escrimait froidement, résolu à toucher au moins une fois l'indomptable chevalier.

– Je vois que vous n'avez pas bien compris, reprit celui-ci… Tenez, regardez bien… Je commence par vous endormir le poignet par ces battements… bon !… Puis, par cette série de doublés, je lie votre épée… un dernier coup… et… ça fait quatre !…

Une fois encore, l'épée venait de sauter… Elle décrivit une courbe et alla retomber par-dessus le cercle des spectateurs… On entendit un léger cri : l'arme, en retombant, venait d'égratigner à la main un laquais qui passait.

– Ce n'est rien ! fit le moine en s'élançant vers le laquais. Tais-toi et suis-moi. Je vais te guérir cela à l'instant.

Le laquais suivit le moine, très étonné, car l'égratignure, à peine visible, n'offrait rien de grave.

Pendant ce temps, un remous s'était opéré dans le cercle des courtisans. Toutes les têtes se découvraient. César Borgia venait d'apparaître.

– À cheval, messieurs, dit-il… À cheval, aujourd'hui, pour la cérémonie funèbre qui nous attend… Mais, dans quelques jours, à cheval pour la bataille !…

Un grand vivat s'éleva, et la cohue entoura César.

– Oui, messieurs, continua celui-ci ; sous peu nous partons… que chacun soit prêt au plus tôt pour une campagne qui sera dure… En attendant, allons enterrer mon bien-aimé frère

François… M. le chevalier de Ragastens, ajouta-t-il en apercevant le chevalier, vous vous tiendrez près de moi, vous entendez ?… Messieurs, je vous présente M. le chevalier de Ragastens, mon ami… l'un des meilleurs !

Aussitôt, César se dirigea vers le grand escalier d'honneur qui aboutissait à la cour du château. La foule des courtisans le suivit avec un grand cliquetis d'épées et d'éperons.

Des mains nombreuses s'étaient tendues vers Ragastens. Les uns s'empressaient à saluer en lui un favori du maître. D'autres, simplement heureux de témoigner une sympathie à sa vaillance.

Dom Garconio – le moine qui avait tendu une épée neuve à Rinaldo désarmé – dom Garconio avait entraîné le laquais que cette épée venait d'égratigner légèrement à la main. Mais il n'avait pas fait vingt pas que l'homme s'arrêta soudain, comme frappé d'un vertige. Il devint livide. Une mousse apparut au coin de ses lèvres. Il voulut parler. Mais sa gorge ne put émettre qu'une sorte de cri guttural. Puis ses genoux fléchirent et il s'abattit.

Garconio, penché sur lui, suivait attentivement les phases de l'agonie. Cette agonie fut courte.

– Bien, murmura Dom Garconio… Selon mes prévisions, le poison paralyse la langue dès que ses effets commencent à se produire… Donc, pas de bavardages inutiles au moment de l'agonie… Mais, d'autre part, cette agonie vient beaucoup trop vite… j'avais calculé qu'elle se produirait au moins deux heures après la blessure… Il faudra modifier le dosage…

Puis, Garconio ayant jeté un dernier regard sur le cadavre, s'en alla lentement, la tête penchée, absorbé par de savants calculs.

Les funérailles de François Borgia, duc de Gandie, avaient eu lieu en grande pompe. Après la messe solennelle célébrée à Saint-Pierre, le corps avait été promené par la ville, en procession.

Il était environ cinq heures lorsque, ayant fait le tour de la ville au son des cloches de toutes les églises, le cercueil fut ramené à Saint-Pierre. Là, il fut fermé et le cadavre fut déposé dans un des caveaux de la crypte.

Sur tout le parcours, des cris retentirent, comme s'il y eût eu un commencement de sédition. À ces cris, César qui, jusque-là, avait paru s'absorber en une profonde méditation, releva la tête.

– Oh ! oh ! fit-il, nos Romains sont bien courageux aujourd'hui ! Ils osent me regarder en face !...

Mais aussitôt il s'aperçut avec stupéfaction que ce n'était pas vers lui que convergeaient les mille menaces jaillies de la foule.

– *Corpo di bacco,* comme dit mon vénéré père... À qui en ont-ils donc ?

Près de lui, sur sa droite, comme il le lui avait recommandé, se tenait le chevalier de Ragastens. Un peu en arrière, venait Astorre, favori détrôné, puis Rinaldo, le duc de Rienzi et une centaine de seigneurs.

César avait jeté un rapide coup d'œil derrière lui. Chose étrange, les courtisans qui, en vingt circonstances pareilles, s'étaient massés autour de lui, l'épée haute, ne bronchaient pas. Et même, il lui sembla que des signes s'échangeaient entre certains seigneurs et la foule.

César pâlit. Était-il donc trahi ?...

Mais, presque aussitôt, il se rassura.

Non ! Ce n'était pas à lui qu'on en voulait !... Les clameurs éclataient maintenant, brutales et significatives :

– Mort à l'assassin de François !...

– Au Tibre, le Français maudit !...

– Justice ! Au bourreau, le meurtrier !...

Et c'était vers Ragastens que se tendaient les poings. Borgia eut un mauvais rire.

– Parbleu ! fit-il, entendez-vous, chevalier ?

– J'entends, monseigneur, mais je ne comprends pas.

– C'est pourtant du bon italien...

– Peuh ! De l'italien de bas étage !

– Mais enfin, que leur avez-vous fait ?

– Le diable y perdrait son latin, monseigneur... Holà... ils sont enragés... Attention, Capitan !...

La situation devenait périlleuse. En effet, dans les moments de flux et de reflux de la foule que l'impunité excitait, Ragastens fut tout à coup enveloppé dans un tourbillon et violemment séparé de Borgia.

Le chevalier ramassa les rênes de son cheval et, par une pression des genoux, le mit en garde.

Borgia voulut se retourner et donner l'ordre de charger la multitude. Mais il se vit entouré de ses courtisans. Rinaldo saisit la bride de son cheval et s'écria :

– Au château, monseigneur ! Tout à l'heure nous sortirons en force pour dompter cette rébellion... Maintenant, nous serions écrasés.

Ragastens demeura seul. Il ne se demanda pas pourquoi la foule l'accusait de l'assassinat du duc de Gandie. Il ne vit pas le moine Garconio qui, vêtu en homme du peuple, courait de groupe en groupe. Mais il vit qu'il était cerné de toutes parts.

Et il résolut de vendre chèrement sa vie. La vision de Primevère flotta un instant devant ses yeux. Il eut comme un soupir de regret.

– Bah ! murmura-t-il, un peu plus tôt, un peu plus tard... peu importe ! Montrons à ces faquins comment sait mourir le pauvre aventurier qui n'a pour capital que sa dague et son courage !

En même temps, il enfonça ses éperons dans les flancs de Capitan. Celui-ci, peu habitué à semblable traitement, se cabra, pointa et finalement détacha coup sur coup une douzaine de formidables ruades. En un clin d'œil, un vaste cercle vide s'était formé. Des hurlements de fureur s'élevèrent, mêlés aux gémis-

sements de trois ou quatre assaillants dont Capitan venait de fracasser les mâchoires.

Ragastens répondit aux clameurs par un éclat de rire.

Il avait dédaigné de tirer sa rapière qui, d'ailleurs, contre cette masse compacte lui eût été d'un faible secours. Mais, crânement campé sur sa selle, le buste haut, le rire sonore, il apparaissait comme un Hercule qui eût entrepris de bousculer à lui tout seul un peuple de Cacus.

Capitan, tenu dans les rênes par la main de fer du chevalier, piétinait rageusement, écumait, soufflait bruyamment ; ses naseaux grands ouverts semblaient aspirer la bataille. Tout à coup, Ragastens lui rendit la bride… Le cheval bondit, se rua, tourbillonnant, battant l'air de ses fers…

– Place, faquins ! Place, truands ! tonna Ragastens.

– Mort à l'assassin ! Mort au Français ! répondit la foule dans une clameur délirante.

Des coups d'arquebuse avaient retenti. Mais pas une balle n'atteignit le cavalier qui, dans un tourbillonnement vertigineux, insaisissable, gagnait du terrain vers la place du Château maintenant tout proche… Mais, entre cette place et le chevalier, un rang de forcenés dressait une barrière vivante et infranchissable.

Ragastens, pourtant, s'avança… Tout à coup, il vit un homme s'approcher en rampant de son cheval. L'homme avait à la main un large coutelas.

L'homme allait couper les jarrets de Capitan !…

Ragastens se vit perdu.

À cette minute où sa vie ne dépendait plus que d'une inspiration d'héroïsme fou qui, seule, pouvait le sauver, le chevalier sentit ses forces centuplées. À l'instant précis où l'homme au coutelas bondissait sur Capitan, il se baissa, rapide comme la foudre, et saisissant l'homme par la ceinture, il le souleva, l'enleva, le plaça en travers de sa selle… Cet homme, c'était Garconio ! Mais Ragastens ne le reconnut pas. Il ne le regarda pas… Il poussa droit à la barrière vivante, qui redoublait ses invectives furieuses et s'ébranlait sur lui…

Alors, Ragastens, lâchant la bride de Capitan, empoigna à deux mains l'homme qui rugissait et se démenait… Il le souleva jusque par-dessus sa tête, à bras tendus, se dressa tout droit sur ses étriers et, d'une secousse formidable, d'un effort qui fit craquer ses nerfs et ses muscles, il balança un instant le moine, puis, à toute volée, comme une catapulte, le projeta violemment sur ses assaillants !…

En même temps, il ressaisissait la bride et enlevait Capitan dans un élan de tempête. Le cheval, fou de terreur, se ramassa sur ses jarrets, exécuta un bond prodigieux et, sautant par-dessus plusieurs rangs, alla retomber de l'autre côté de la vivante barrière et galopa vers la grande porte du château.

IX

LA MAGA

Il y avait à Rome, comme dans la plupart des grandes villes, un quartier spécial qu'on appelait le Ghetto. C'était un enchevêtrement de sombres ruelles au milieu desquelles, parmi des pavés disjoints, croupissait l'eau des ruisseaux où les détritus et les ordures achevaient de pourrir.

Toutes les langues du monde connu résonnaient dans cet étrange capharnaüm, comme si les peuples s'y fussent donné rendez-vous après la destruction de la tour de Babel.

Ce quartier, dont les habitants avaient à peine le droit de sortir – et à certaines heures seulement – ce Ghetto dont les chrétiens s'écartaient avec horreur et dégoût, était réservé aux incroyants, aux infidèles.

Là, vivaient des Égyptiens, marchands de sortilèges ; des Bohémiens, diseurs de bonne aventure ; des Juifs, trafiquants de pierres précieuses et d'étoffes ; des Maures fabricants d'armes, de cuirasses et de cottes d'acier.

Le soir même des funérailles de François, donc, comme onze heures sonnaient, un homme pénétra dans l'une de ces ruelles infectes. Il était accompagné de quatre serviteurs, dont l'un marchait en avant, une lanterne à la main, et dont les trois autres suivaient par derrière, armés de pistolets et de poignards.

L'homme ainsi escorté franchit la chaîne qui barrait la ruelle et que le porteur de lanterne avait au préalable détachée. Puis il s'enfonça dans le Ghetto, indiquant parfois d'un mot bref le chemin qu'il fallait prendre au serviteur chargé du soin de l'éclairer.

Le nocturne visiteur s'arrêta enfin devant une maison basse, délabrée, fendillée de lézardes, d'aspect plus répugnant et plus sinistre que ses voisines.

D'un geste, il ordonna à son escorte de l'attendre dans la rue. Puis, sans hésitation, il pénétra dans l'allée, grimpa lentement un escalier en bois, très raide, et se trouva devant une porte qu'il ouvrit.

Il entra et referma la porte. Il se trouva alors dans une pièce qu'éclairait la lueur sombre et fumeuse d'une torche de résine. Au fond de cette pièce était assise, sur une natte, ou plutôt accroupie, le menton sur les genoux, une femme qui paraissait prodigieusement vieille tant son visage était sillonné de rides, mais à qui un observateur, après avoir constaté la vie de son regard, n'eût pas donné plus d'une soixantaine d'années.

À l'entrée du visiteur, la femme n'eut pas un geste, pas un mot. Seulement, un imperceptible tressaillement, comme si la vue de cet homme eût avivé en elle une profonde et secrète douleur.

– Tu m'attendais, Maga, fit l'homme ; c'est bien…

– Prévenue de votre visite dans la soirée, je me suis préparée à vous répondre. Maintenant je suis prête…

L'homme, alors, dégrafa son manteau et rabattit le capuchon qui lui couvrait entièrement la tête. Mais son visage demeura invisible. Il était masqué…

Pour plus de précautions, des gants recouvraient ses mains et ses cheveux disparaissaient sous un bonnet qui, par derrière, retombait jusqu'au-dessous de la nuque.

La sorcière qui habitait cet antre était vêtue d'oripeaux bariolés, à la mode des Égyptiennes. Nul ne savait qui elle était, ni d'où elle venait. Nul ne connaissait son nom.

Elle était là depuis très longtemps, depuis des années et des années ; on venait lui demander des consultations dans une foule de cas ; on la redoutait pour le pouvoir diabolique qu'on lui accordait et on l'appelait la Maga[2]. C'était là toute son histoire.

– Tu sais qui je suis ? demanda le visiteur.

La vieille demeura silencieuse.

– Je suis Lorenzo Vicini, riche bourgeois qui ne regardera pas au prix de ta consultation, pourvu que tu le satisfasses...

La sorcière hocha la tête.

– On m'a parlé de ta science... et, bien que mon âme de chrétien réprouve tes sortilèges, j'ai voulu m'adresser à toi... Fasse le ciel que je ne me repente pas d'être venu ici... pour la première et, j'espère, la dernière fois de ma vie...

La Maga eut une sorte de rire discret qui grinça sur les rares dents déchaussées qui lui restaient.

– Que signifie ?... Est-ce que tu ne me crois pas ?...

---

[2] La magicienne.

À ce moment, un coq noir s'agita et remua bruyamment ses ailes.

– La paix, Altaïr ! commanda la vieille.

Puis elle poursuivit tranquillement :

– C'est la troisième fois que vous venez ici, maître ! L'homme sursauta, épouvanté.

– La première fois... oh ! il y a longtemps !... vous êtes venu me demander le moyen de tuer sans que personne pût se douter de rien... Je composai pour vous cette eau mortelle dont vous avez fait un si prodigieux usage...

Le visiteur demeura sur son fauteuil, sans voix, comme anéanti.

– La deuxième fois, maître, vous êtes venu me demander de vous sauver d'une langueur qui lentement, mais sûrement, vous conduisait au tombeau... Un mois plus tard, vous étiez vigoureux comme au temps de votre jeunesse... Il y a dix ans de cela, maître !

– Mais tu es donc réellement sorcière ! s'écria le visiteur qui frissonna longuement.

– La première fois, maître, vous vous appeliez Stéfano ; la deuxième, Giulio de Faënza ; aujourd'hui, Lorenzo Vicini... Eh bien ! moi, je vais vous dire le nom redoutable que vous portez...

Elle se pencha plus encore et murmura ce nom à l'oreille du visiteur.

– Par le ciel, vieille sorcière, tu en sais trop long... Tu vas mourir.

– Je ne mourrai pas, dit-elle avec une étrange solennité… tu ne me tueras pas… car mon heure n'est pas venue… car ma destinée ni la tienne ne se sont accomplies… Tu ne me tueras pas, parce que tu sais que je ne t'ai pas trahi… et que tu as encore besoin de moi !…

– Tu as raison, sorcière ; tu aurais pu me trahir ; tu ne l'as pas fait… j'ai confiance en toi !… Mais ce nom…

– Maître, interrompit la Maga, ce nom est plus en sûreté dans mon cœur que dans votre esprit lui-même…

» Eh bien ! maître, reprit-elle, votre première visite fut pour me demander de la mort ; votre deuxième pour me demander de la vie… Que venez-vous maintenant me demander ?…

– De l'amour !… répondit sourdement l'homme.

La vieille fut secouée d'un frisson. Son visage blême devint plus livide encore.

– Je veux aimer… ne fût-ce qu'une nuit encore, ne fût-ce qu'une heure, dût cette heure d'amour éteindre d'un coup ce qui me reste de vie vacillante… Une nuit d'amour, Maga, et c'est un trésor que je jetterai à tes pieds…

La Maga secoua la tête. L'homme laissa retomber ses bras qu'il avait tendus.

– Tu refuses ? fit-il durement.

– Ce sont vos trésors que je refuse ! Quant au philtre dont vous me parlez, c'est pour moi un jeu d'enfant… Demain, la li-

queur qui doit vous rendre la jeunesse pour quelques heures sera prête…

– Mais, songes-y, reprit le visiteur, il faut aussi que ton philtre donne à celle que j'ai choisie le pouvoir d'oublier que je suis vieux… le pouvoir de m'aimer !

– Il faut que je sache qui elle est ! fit la vieille.

– Qui elle est !… Je le sais à peine moi-même ! Je l'ai vue une fois, une seule fois, aujourd'hui ! Ce matin, j'ignorais qu'elle existât… Mais son portrait m'a donné l'ardent désir de la voir… Le portrait d'un ange, Maga !… Je l'ai vue cet après-midi… Caché dans ma loge de Saint-Pierre, j'ai pu la contempler longuement, détailler sa beauté souveraine… Jamais… jamais, dans ma longue vie, je n'ai éprouvé semblable émotion.

– Jamais ? interrompit la sorcière d'un ton lugubre.

– Non, jamais !…

– Et comment l'appelle-t-on ?

– C'est une pauvre fille du peuple… une fornarina… on ne lui connaît pas de nom, pas de famille…

– Et le portrait, demanda-t-elle d'une voix en apparence indifférente, qui l'a fait ?…

– Un jeune peintre… nommé Raphaël Sanzio… mais qu'importe !… Feras-tu ce que je te demande ?

– Je le ferai !

– Combien de temps te faut-il ?

– Un mois.

– Un mois ? Jamais je ne pourrai me résigner…

– Il le faut !

– Mais réussiras-tu au moins ?

– Je réussirai.

– Eh bien soit ! Dans un mois, tu me reverras.

– Je serai prête…

Alors, le visiteur se leva et se dirigea vers la porte. Mais avant de disparaître, il esquissa une dernière recommandation dans un geste de prière et de menace tout à la fois. Puis il descendit l'escalier, rejoignit son escorte et, par les ruelles noires, se mit en route vers le château Saint-Ange.

Parvenu sur la place, il tendit à chacun des hommes qui l'avaient accompagné une pièce d'argent. Les hommes s'éloignèrent en remerciant.

Quelques minutes plus tard, quelqu'un qui l'eût épié l'eût vu se perdre dans l'obscurité de l'étroit boyau que César Borgia avait, le matin même, parcouru en sens inverse. Le mystérieux promeneur, partant des caves du château Saint-Ange, arriva enfin par une porte dérobée dans une chambre à coucher du Vatican où il retira son masque… et où, après s'être déshabillé, il se coucha dans un vaste lit armoiré d'une tiare et de deux clefs. Aussitôt, il frappa avec un petit marteau sur un timbre d'argent.

Un valet accourut.

– Ma tisane ! commanda-t-il.

Le domestique s'empressa et exécuta l'ordre.

– Maintenant, envoie-moi mon lecteur…

Le valet disparut comme une ombre et fut instantanément remplacé par un jeune abbé.

– Angelo, mon enfant, voilà deux heures que je me retourne dans mon lit sans pouvoir trouver le sommeil… Lis-moi quelque chose… Tiens ! Prends donc le quatrième livre de l'« Énéide » !…

– Tout de suite, *Saint-Père,* répondit l'abbé.

X

LA VIERGE À LA CHAISE[3]

Depuis le départ de son visiteur, la Maga était demeurée accroupie dans son coin, près de ses serpents. Une profonde rêverie la tenait les yeux ouverts, fixés sur de flottantes images.

– Voici bientôt le jour ! murmura-t-elle au moment où le coq chanta, saluant l'aurore.

Elle se leva, alla à tâtons vers un vieux bahut qu'elle ouvrit. Puis elle fit jouer un ressort, et un tiroir s'ouvrit.

Au fond de ce tiroir, ses mains saisirent un coffret en bois d'érable, merveilleusement sculpté, enrichi d'incrustations d'or… Dans le coffret, il n'y avait que deux objets.

Un poignard à lame acérée, de fabrication maure. Le poignard était très simple et s'emboîtait dans une gaine recouverte de velours d'un cramoisi déteint.

L'autre objet était une miniature enchâssée dans un cadre d'or ouvragé, orné de diamants et de rubis. Le cadre eût suffi pour faire la fortune de la Maga… si elle eût voulu le vendre. Cette miniature représentait un jeune homme vêtu du costume en usage parmi les étudiants espagnols du XV[e] siècle. La tête

---

3 Le tableau de Raphaël, connu sous le nom de *Vierge à la chaise,* se trouve à Florence dans la collection Pitti. À propos de Raphaël, disons qu'il s'appelait Rafaëlo, ou Raffaëlo Santi ou Santo. Il signe quelquefois Sanctius.

était expressive, empreinte d'un caractère de résolution hautaine, avec des yeux noirs et durs, un front que barrait le trait touffu des sourcils, une bouche ironique, et un air d'incroyable audace, de violente obstination.

Mais ce que ce portrait pouvait dégager de dureté, presque de cruauté, s'adoucissait, s'estompait, fondu dans le rayonnement de la jeunesse. La Maga le regardait avec une expression d'infinie douleur.

– Ô mon amour, ma jeunesse ! murmura-t-elle. Où êtes-vous ?… Là, dans ce coffret que je n'ai pas osé ouvrir depuis dix ans… depuis sa dernière visite…

Brusquement, elle tomba sur ses genoux et éclata en sanglots… sa bouche frémissante collée sur la bouche froide de la miniature…

– Mère !… Vous pleurez donc encore ?

Une voix d'une incomparable pureté, d'une ineffable tendresse venait de prononcer ces quelques mots. La Maga se releva d'un bond, referma précipitamment le coffret, le tiroir, le bahut et se retourna vers une porte qui donnait sur une pièce voisine.

– Où êtes-vous, mère ? reprit la voix. Je vous ai entendue…

La Maga alluma une torche. Et, dans l'encadrement de la porte, apparut une jeune fille d'environ seize ans.

Ce n'était pas une vierge. Elle était la virginité même.

Lorsque la torche fut allumée, la jeune fille, à peine vêtue, les pieds nus, s'avança vers la vieille, jeta autour du cou flétri ses

bras d'une éclatante blancheur et laissa reposer sa tête sur la poitrine décharnée.

– Rosita !… mon unique consolation ! fit la Maga.

– Comme votre cœur bat vite, pauvre mère Rosa…

Celle à qui la vieille Maga venait de donner le nom de Rosita[4] leva les yeux vers la sorcière. Et il y avait un monde de tendresse dans ses yeux.

– Vous pleuriez, mère Rosa, reprit-elle… Vous avez un grand chagrin, et vous ne voulez pas me le dire… à moi, votre fille ?

La sorcière frissonna.

– Ma fille !… Oui, ma fille… ma seule fille !… Et, sourdement, en elle-même, elle ajouta :

– Que « l'autre » soit maudite pour avoir achevé de briser mon cœur de mère… comme « lui » avait brisé… mon cœur d'amante !…

Elle continua :

– C'est vrai, ma Rosita : j'ai un grand chagrin… un chagrin qui me tue lentement. Mais ce chagrin, je ne dois pas te le dire parce qu'il faudrait, enfant, te raconter ma vie !… Et te raconter ma vie, à moi, ce serait jeter sur ta candeur un voile impur, ce serait ternir ta joie et ton innocence, comprends-tu ?

---

[4] Ce nom est à désinence espagnole. La désinence italienne donnerait : *Rosina*.

– Je ne comprends qu'une chose, ma mère, c'est que je vous aime de tout mon cœur et que je souffre de vous voir souffrir, et que je voudrais connaître vos douleurs pour les partager… pour vous consoler…

– Ah ! ma Rosita, ta présence seule est une consolation infinie… Une seule de tes caresses suffit à me faire oublier pour un moment le mal terrible qui ronge mon âme… Tiens, vois, je ne pleure plus… Et puisque te voilà éveillée, causons un peu… J'ai des choses à te dire… Depuis longtemps, j'hésitais… le moment est venu…

Le jour se levait et envahissait le taudis, Rosita s'était assise. La Maga éteignit la torche de résine.

– Quelles choses voulez-vous me dire, ma mère ?

– Hélas ! Que ne suis-je vraiment ta mère !

Un nuage de tristesse passa sur le front de la jeune fille.

– Vous l'êtes ! reprit-elle. Vous êtes ma seule mère… puisque la vraie… m'a… abandonnée…

– Oui ! Abandonnée… Et c'est de cela que je veux te causer, mon enfant.

– À quoi bon, mère Rosa !… Pourquoi éveiller ces souvenirs ?…

– Il le faut, ma fille… Mais, dis-moi, dois-tu aller aujourd'hui à l'atelier de Raphaël ?…

À ce nom, Rosita eut une exclamation de joie. Son visage s'éclaira.

– Tu l’aimes donc bien ?…

– Oui, mère Rosa ! Je l’aime de toute mon âme, comme il m’aime… Il est si beau… si bon… Nous avons fixé la date de notre mariage, mère !… Sauf votre approbation, bien entendu ! Raphaël doit venir demain vous en parler…

– Chère enfant ! Qu’importent les dates !… Sois heureuse, c’est cela seulement qui m’importe… Mais tu ne m’as pas répondu… Dois-tu le voir aujourd’hui ?

– Non, mère : il a donné avant-hier le dernier coup de pinceau à cette Vierge si belle… pour laquelle j’ai posé. Et il m’a dit que nous nous reverrions ici, demain… Il a dû porter son tableau à Notre Saint-Père…

– Au pape ? s’exclama sourdement la Maga.

– Oui, mère ! Et la peinture de mon Raphaël est bien digne de figurer parmi les chefs-d’œuvre du Vatican…

Il y eut un silence de quelques minutes.

Puis celle que la mystérieuse vieille appelait Rosita, et que les voisins appelaient simplement « la Fornarina » ne lui connaissant pas d’autre nom, eut un sourire rêveur et extasié :

– Quand je pense à tout mon bonheur, fit-elle doucement, je me demande si je ne vais pas l’expier par quelque soudaine catastrophe…

La Maga tressaillit.

– Que veux-tu dire, enfant ?… demanda-t-elle avec angoisse.

– Oh ! rien… des idées folles, mère… Mais voyez vous-même si je ne suis vraiment pas trop heureuse… depuis six ans que je suis avec vous… Rappelez-vous combien j'ai souffert avant de vous connaître…

– Par ma faute ! murmura-t-elle si bas que la jeune fille ne l'entendit pas.

– J'avais alors dix ans, poursuivit Rosita, les yeux perdus dans le vague. Je me voyais maltraitée, méprisée, battue… Les uns m'appelaient petite bâtarde… d'autres juraient que je n'étais même pas baptisée… Mais tout cela n'était rien encore. La femme qui me gardait chez elle… me battait cruellement. À la moindre faute, elle levait sur mes épaules un lourd bâton…

Immobile, la sueur au front, la vieille écoutait avec une profonde attention ce récit que, pourtant, elle avait entendu déjà plus d'une fois.

– Cette femme était si méchante qu'on l'appelait la Stryga[5]. Je ne lui connaissais pas d'autre nom, et elle disait que moi-même je n'en avais pas… C'est pourquoi les gens prirent l'habitude de m'appeler la Fornarina… et ce nom m'est resté, si bien que Raphaël lui-même m'appelle ainsi le plus souvent… Oh ! mère, quelle triste époque de ma vie !… J'étais maigre à faire pitié… La Stryga me donnait à peine à manger… Quelquefois, je disputais au chien les restes qu'elle lui jetait… Un jour, je crus que ma dernière heure était venue… J'avais vu au four de la Stryga des pains qui me faisaient bien envie… Il y avait si longtemps que je n'en avais mangé ! J'avais faim… j'attendis la nuit… je me glissai vers le fournil… je volai un pain, un tout petit… Au moment où j'allais me sauver dans la niche où je couchais sur un peu de paille, la Stryga se dressa devant moi ! Elle m'avait épiée… elle m'avait vue !… Elle me jeta par terre d'un

---

[5] La Stryga : la Vampire.

seul coup… j’étais si faible !… puis elle me piétina… et enfin, se baissant sur moi, elle me mordit si fort que le sang jaillit !… Glacée d’horreur et d’épouvante, je m’évanouis… Lorsque je me réveillai, j’étais ici, dans vos bras, mère Rosa… et vous sanglotiez… tenez… comme vous sanglotez maintenant !… Pourquoi pleurez-vous, mère ?… Ces choses sont passées…

– Mais ce souvenir me brûle comme un fer chaud…

– Bonne mère Rosa ! s’écria la jeune fille. Suis-je assez sotte d’augmenter ainsi vos chagrins, en vous parlant de choses que vous auriez ignorées… si je ne vous les avais racontées… Chassez ces souvenirs, mère… c’est fini…

– Ce qui n’est pas fini, c’est le remords, dit la vieille.

– Le remords ? s’exclama la Fornarina.

– Pussé-je te faire horreur ! Ce serait une juste punition !

– Mère ! balbutia la Fornarina, quel vertige vous saisit ? Revenez à vous… vos paroles m’épouvantent…

– Et pourtant, il faut que tu saches ! fit la Maga en se tordant les bras et s’agenouillant. Maudis-moi, Rosita !… Car ce fut moi ton bourreau…

– Vous maudire alors que vous m’avez sauvée, alors que par vous j’ai connu la douceur de vivre, d’aimer et d’être aimée…

– Écoute… c’est moi qui t’ai livrée à la Stryga !…

– C’est un affreux rêve ! bégaya la Fornarina.

– Non seulement je t'ai livrée à ce démon, mais je lui ai donné de l'argent pour te haïr, pour te battre, pour te faire souffrir…

– Oh ! mère Rosa ! Vous n'avez pas votre raison… Relevez-vous… je vous en supplie…

– Pas avant que tu saches tout ! Tes douleurs, je les épiais, et je m'en repaissais. Tes larmes rafraîchissaient mon cœur ulcéré. Et cela dura jusqu'à cette nuit où je te vis palpitante, agonisante sous la dent de la Stryga. Alors, une incompréhensible révolution se fit en moi… Je te saisis… je t'emportai… Mais tu ne pouvais oublier… tu n'as pas oublié… Oh ! les heures effroyables que j'ai passées lorsque de ta voix si douce, tu me racontais ta misère passée… C'est que le remords m'étreignait à la gorge… Maintenant que tu sais… maudis-moi !

La Fornarina jeta un cri. Elle se baissa, souleva presque la vieille femme, l'enlaça dans ses bras.

– Mère ! fit-elle d'une voix tremblante, mère, je vous aime… et vous… vous n'aimez donc plus votre fille ?…

– Seigneur ! Seigneur ! cria-t-elle. Elle me pardonne !… Elle ne me repousse pas… elle m'appelle encore sa mère !

La vieille Rosa refoula ses larmes, comprima la violente émotion qui l'étouffait, et reprit :

– Maintenant, ma fille, il faut que tu saches tout…

– Mère, dit la Fornarina, il est temps que j'aille au four de Nuncia…

– Aujourd'hui, tu n'iras pas, mon enfant.

– Pourtant, mère, le prix de ma journée, vous fera défaut.

– Rosita !… Je t'ai dit que tu saurais tout, répondit la Maga avec une volubilité fiévreuse. Ton pauvre salaire, enfant ! Tiens, regarde !

Elle entraîna la jeune fille devant le bahut, ouvrit un tiroir. Ce tiroir était rempli de pièces d'or et d'argent. La Fornarina regarda la vieille avec stupéfaction.

– Ne comprends-tu pas ? s'écria la sorcière. Ne vois-tu pas que si je t'ai laissée te livrer à ces humbles travaux, c'est que je ne voulais pas… qu'on devine… qu'on soupçonne !… Aujourd'hui, ma fille, tu n'iras pas au four, ni demain, ni les jours suivants…

La vieille s'arrêta.

– Oh ! murmura-t-elle… Il est venu !… Il était là… là, sur ce fauteuil…

Puis, revenant à la Fornarina toute frissonnante, elle ajouta :

– Écoute, Rosita ! Tu vas savoir pourquoi tu es une fille sans nom et sans famille…

XI

LE CRUCIFIX DU PAPE

Il était environ dix heures du matin.

Une chaise de poste s'arrêta près de la porte Florentine, non loin d'un bouquet de chênes où elle se mit à l'ombre. Une femme vêtue de noir en descendit et, pénétrant à pied dans Rome, se dirigea rapidement vers le Vatican. Mais ce ne fut pas du côté de la façade qu'elle se présenta. En arrière, s'étendait un jardin d'une étendue considérable et clôturé de murs. Il n'y avait, pour pénétrer dans cette partie du Vatican, qu'une petite porte basse depuis longtemps hors d'usage.

La femme en noir, le visage couvert d'un voile épais, longea ces murs, parvint à la petite porte, introduisit en tremblant une clef dans la serrure qui, rouillée par le temps, grinça sous l'effort, résista, et enfin céda.

La visiteuse se trouva dans le jardin. Un instant elle s'arrêta, puis, à pas précipités, elle se dirigea vers un élégant pavillon qui disparaissait à moitié dans un massif de lauriers-roses géants.

À l'entrée du pavillon, un vieux domestique revêtu d'une simple livrée noire, se promenait mélancoliquement. Tout à coup, il aperçut l'inconnue et jeta cette exclamation de colère.

– Madame, par où êtes-vous entrée ici ? Dehors… vite !

Sans répondre, la femme tira de son sein un petit crucifix d'or, et le tendit au domestique soudain courbé en deux.

– Veuillez faire... parvenir ce crucifix... où vous savez... dit la dame d'une voix étouffée par l'émotion.

Il prit le crucifix, s'effaça pour laisser entrer la visiteuse dans le pavillon et s'élança vers le palais.

La dame entra dans une pièce retirée. Et, s'étant assise, elle attendit, l'oreille aux aguets, le cœur battant.

Plus d'une heure s'écoula. Enfin, un bruit de pas fit crier le sable du jardin. Un homme apparut bientôt dans l'encadrement de la porte et jeta sur la visiteuse un regard de curiosité, de méfiance et d'inquiétude tout à la fois.

La dame s'était vivement levée. D'un geste lent, elle découvrit son visage...

– La comtesse Alma ! s'exclama l'homme sourdement.

– Autrefois, Rodrigue, vous m'appeliez Honorata ! répondit faiblement la femme.

– Madame, reprit l'homme, il n'y a ici ni Rodrigue, ni Honorata... je ne vois que la comtesse Alma... une femme ennemie de notre Église... et je ne suis moi-même qu'un pauvre pécheur qui passe les derniers jours de sa vie à demander pardon de ses erreurs au Tout-Puissant miséricordieux... Mais asseyez-vous, madame...

La femme obéit, tremblante. Des larmes vinrent poindre à ses yeux. L'homme l'observait de son regard aigu, fouilleur.

– Dix-sept ans ! murmura la dame en jetant les yeux autour d'elle. Voilà dix-sept ans que, pour la dernière fois, je pénétrai ici… Vous parlez de vos fautes… Mais qui me pardonnera la mienne !…

– Dieu est grand, madame…

Et, la tête baissée, les mains jointes, l'homme attendit, sans poser une question…

– Oui ! reprit la dame, depuis ces temps éloignés, je souffre, je pleure ; femme parjure, infidèle, j'ai trahi mes devoirs… une minute d'orgueil et d'ambition m'a jetée dans vos bras… oh ! j'ai été cruellement punie ! L'enfant… cette enfant que, lâche jusqu'au bout, j'abandonnai au seuil d'une église… que de fois j'ai songé à la pauvre petite abandonnée !… que de fois aussi je me suis dit que les malheurs qui ont frappé notre maison n'étaient qu'un juste châtiment de mon crime !…

– Dieu est juste, madame…

– Est-ce à vous de me dire cela ! s'écria la comtesse Alma dans un élan de révolte… Vous, Rodrigue, qui m'avez conseillé l'abandon de l'enfant ! Vous par qui la maison des Alma a souffert comme ont souffert toutes les nobles maisons d'Italie ! Rodrigue !

– Le pape n'est pas responsable des fautes de l'amant.

– Oui, répondit amèrement la comtesse, oui, Saint-Père… en effet, vous n'êtes plus Rodrigue, et je ne suis plus Honorata… C'est donc au Saint-Père que je m'adresse… c'est au souverain pontife que va mon humble prière…

– Parlez, ma fille, et s'il est en mon pouvoir de vous soulager, je le ferai…

– Saint-Père, reprit la comtesse d'une voix qu'elle s'efforçait en vain d'affermir, s'il ne s'agissait que de moi, j'aurais tôt fait de renoncer à ce monde… Un cloître se refermerait comme une porte de tombeau sur ma honte…

– C'est là une belle résolution, fit vivement le pape.

– Mais je n'ai pas le droit de l'exécuter !… S'il ne s'agissait que du comte Alma, sa faiblesse morale s'accommoderait vite de ce que Votre Sainteté pourrait lui offrir en échange de la citadelle de Monteforte.

– Le comte Alma, interrompit le pape avec la même vivacité, peut être sûr de trouver à Rome, au Vatican même, une splendide situation quand il lui plaira de quitter son nid d'aigle… Je vous autorise à le lui dire…

– Je n'ai pas besoin de l'en informer, Saint-Père… le comte sait tout ce qu'il gagnerait à se soumettre… Et souvent il y songe !…

– Eh bien ! Qui l'empêche ? Je lui ouvrirai mes bras !

– Qui l'empêche de rendre Monteforte ? Qui m'empêche, moi, de m'enterrer vivante dans un cloître ? C'est ma fille… C'est Béatrix…

– Une enfant ! Je la doterai magnifiquement. Je la créerai princesse. Je ferai plus encore pour elle… Je lui chercherai un parti qui peut prétendre dès maintenant à la main d'une fille de roi. Et l'homme que je lui destine montera peut-être lui-même sur un trône… Ainsi votre fille deviendra reine ! Reine, entendez-vous, Honorata !…

– Votre Sainteté vient de m'appeler « Honorata ! »

– Cela m’a échappé !

– Et quel est, reprit la comtesse Alma, ce parti que vous offririez à Béatrix ?…

Le pape se redressa et, avec une sorte de solennité :

– Il s’appelle César Borgia, duc de Valentinois… en attendant mieux…

– Votre fils ?…

– Lui-même ! Ah ! comtesse, croyez que je vous donne en ce jour une preuve d’affection singulière entre toutes…

– Vous ne connaissez pas Béatrix !… Le sang que je lui ai transmis, c’est du sang des Sforce. Mais alors que j’ai pu l’oublier, moi, ce sang coule dans ses veines avec une impétuosité qui m’effraie… Vous croyez sans doute, Saint-Père, que le comte Alma a défendu Monteforte, la seule forteresse qui ait résisté à César Borgia, vainqueur des Romagnes. Tout le monde le croit… Eh bien ! ce fut Béatrix qui enflamma la garnison, ce fut elle qui prépara l’échec de votre fils… Et aujourd’hui encore, elle est prête à se battre.

Le pape garda longtemps le silence, tandis que la comtesse pleurait à ses pieds. Puis, par une manœuvre dont il avait l’habitude et l’habileté, il répondit par une question à la supplication de l’infortunée.

– Ainsi, dit-il, vous refusez ce mariage entre César et Béatrix ?…

La comtesse releva la tête, surprise :

– Je ne le refuse pas… il est impossible… Béatrix a contre vous tous une haine qu'elle a héritée des Sforce…

– Que la volonté du Seigneur s'accomplisse !

– Saint-Père, j'attends votre décision. Quelle réponse vais-je porter à Monteforte ?

– Hélas ! ma fille… Je ne puis rien sur César. Depuis longtemps il a échappé à mon influence. Ses guerres, il les a faites contre mon gré. Je crois que nulle puissance au monde ne l'empêchera de marcher sur Monteforte…

La comtesse se releva lentement. Elle jeta un dernier regard désespéré sur le pape.

– Adieu, Rodrigue ! dit-elle.

– Dieu vous protège, ma fille ! répondit le pape.

Honorata, comtesse Alma, sortit d'un pas chancelant. À peine se fut-elle éloignée, que le pape se redressa.

– *Per bacco !* murmura-t-il. Quel spectre ! Voilà une visite à laquelle je ne m'attendais guère…

Le vieillard eut un sourire aigu. Alors, il poussa une portière et pénétra dans une pièce voisine. Là, dans la pénombre, un homme était assis.

C'était César Borgia, César lui-même, que le pape avait amené avec lui au moment où on lui avait remis le crucifix d'or de la comtesse Alma.

– Eh bien, tu as entendu ? demanda le vieux Borgia.

– Tout !… Par l’enfer… je raserai Monteforte.

– À moins que la guerrière Béatrix…

– Primevère ! fit César en pâlissant.

– Tu as entendu quels bons sentiments elle a pour toi !

– Je l’en ferai changer ! dit César d’une voix sombre.

– En attendant, après la déconvenue qu’elle est venue chercher ici, nous voici avec une ennemie de plus… Cette comtesse Alma… sur laquelle, au fond, je comptais un peu pour aplanir les difficultés et préparer ton mariage, maintenant, loin de nous être une alliée, elle va se tourner contre nous…

– Si elle arrive à Monteforte… Quant à sa fille, elle ne la verra peut-être pas tout de suite.

– Que veux-tu dire ?

– Qu’on a vu Béatrix aux environs de Rome.

– Aux environs de Rome ?… s’écria le pape avec un frémissement. Ah ! ces Sforce sont de terribles jouteurs… Va, César, mon fils… Je vais prier. Fasse le ciel que la mère et la fille ne se rejoignent plus !…

– Je m’en charge ! grommela César.

Il allait s’élancer. Le pape le retint d’un geste.

– À propos, dit-il, la comtesse a oublié ici un petit bijou… Tiens… ce crucifix d’or… Je crois que tu pourrais la rejoindre et lui rendre cet emblème sacré auquel, si je ne me trompe, elle doit tenir fort…

César regarda son père attentivement.

– Au surplus, reprit le pape, si ce n'est là son crucifix, c'en est un qui lui ressemble exactement. Il n'y a qu'une toute petite différence… Tiens, regarde, César… Le Christ n'a pas d'épines, sur le crucifix de la comtesse… tandis que, sur celui-ci, la tête est couronnée de piquants… Vois… Et voici une épine qui est bien pointue, *per bacco*… elle doit bien piquer…

César arracha le crucifix d'or des mains du pape et s'élança au-dehors.

La comtesse Alma, s'éloignant rapidement, avait rejoint la chaise de poste qui l'attendait sous le bouquet de chênes, non loin de la porte Florentine. La voiture s'ébranla.

Elle n'avait pas fait cinq cents pas qu'un cavalier accourut à fond de train, la rejoignit et fit signe au postillon de s'arrêter. Celui-ci obéit.

Le cavalier se pencha à la portière et salua gravement. La comtesse releva la tête et reconnut cet homme.

– César Borgia ! murmura-t-elle en pâlissant.

– Moi-même, madame… Bien que nos deux maisons soient ennemies, j'ai tenu à vous présenter l'hommage de mon respect… Lorsque mon vénéré père a voulu envoyer un serviteur pour vous remettre un objet oublié par vous, je n'ai pas voulu que ce serviteur fût un autre que moi !…

– Un objet oublié ? interrogea la comtesse.

– Ce crucifix… Mon père m'a affirmé que vous regretteriez sans doute sa perte… J'ai voulu vous éviter ce léger chagrin.

La comtesse eut un sourire de tristesse.

– Je vous remercie, monsieur, fit-elle en rougissant.

Elle tendit la main pour recevoir le crucifix d'or que César lui présentait. Au même instant, elle poussa un léger cri.

Une aspérité du crucifix venait de lui érafler la paume de la main, mais d'une éraflure si mince qu'elle était à peine visible.

– Maladroit ! s'écria César. Vous ai-je fait mal, madame ?… Je ne me le pardonnerais pas.

– Ce n'est rien…

– Adieu donc, madame… Voilà ma mission accomplie… Laissez-moi ajouter un seul mot : c'est que, quoi qu'il arrive, quelles que soient les nécessités de la politique et de la guerre, je conserverai toujours pour vous et les vôtres une ardente sympathie…

Sur ces mots, César tourna bride et disparut dans la direction de Rome. Avant de s'enfoncer dans la ville, il s'arrêta, se retourna, et contempla un instant la voiture qui disparaissait au loin.

– Cette chaise de poste arrivera dans trois jours à Monteforte, murmura-t-il, mais elle n'y ramènera qu'un cadavre !…

Ce n'est pas à Monteforte qu'allait la chaise de poste. Elle s'arrêta à cette même Auberge de la Fourche où nous avons vu le chevalier de Ragastens lier connaissance avec César Borgia, et donner au signor Astorre une consultation sur les modes parisiennes.

La voiture fut remisée. La comtesse Alma s'enferma dans une chambre d'où elle ne sortit qu'à la nuit. Alors, elle monta à cheval et, seule, continua son chemin.

Bientôt elle quitta la route de Florence et, après deux heures de marche au pas à travers champs, parvint enfin à une sorte de gorge resserrée entre des rochers. Au fond de cette gorge se dressait une sorte de villa d'assez modeste apparence.

Au moment où la comtesse parut en vue de cette maison, une ombre blanche surgissant d'entre les rochers couverts de myrtes et de lentisques se dressa tout à coup sur le sentier.

– Béatrix ! s'exclama la comtesse dans un élan de joie.

– Ma mère ! Quelles inquiétudes !... Comme vous rentrez tard !... répondit Primevère en serrant la comtesse dans ses bras.

Les deux femmes se hâtèrent d'entrer dans la maison dont un serviteur armé ferma les portes.

– Eh bien, ma mère,... avez-vous réussi ? demanda Béatrix lorsqu'elles furent installées dans une pièce du rez-de-chaussée. Avez-vous pu voir les personnages que vous espériez rencontrer ?...

– Ces personnages ne sont pas à Rome ! répondit la comtesse d'une voix sourde.

– Ah ! ma mère... vous m'en voyez toute joyeuse... Lorsque vous m'avez appris hier votre détermination d'aller faire ces démarches qui pouvaient aboutir à une sorte de paix entre nous et les Borgia, je n'ai pu me défendre d'un serrement de cœur... Il n'y a pas de paix possible en Italie tant que ces monstres verront le jour...

– Rassure-toi, Béatrix, fit amèrement la comtesse, je crois que la guerre est inévitable…

– Courage, mère !… Je suis résolue à lutter jusqu'au bout… Mais, dites-moi, êtes-vous sûre que cette retraite ne sera pas découverte, qu'on ne vous a pas suivie ?

– Sûre, mon enfant ! Je me suis d'ailleurs conformée à ton plan. La chaise de poste est restée à « l'Auberge de la Fourche ».

– Bien, ma mère ! D'ailleurs notre exil va prendre fin… Demain soir, à Rome, c'est la dernière réunion… Et après-demain, à l'aube, nous quittons cette retraite où nous sommes ensevelies depuis un mois, et nous reprenons le chemin de Monteforte…

– Ah ! Tu as une âme héroïque, Béatrix…

– Il le faut bien, puisque les hommes ont des cœurs de femmes.

La comtesse tressaillit.

– Tu fais allusion à ton père…

– Oui ! À mon père qui n'a pas osé venir ici… Mais qu'avez-vous donc, mère ?… Vous pâlissez…

– Ce n'est rien… J'ai voulu prendre ce verre d'eau et… ma main… n'a pu saisir le verre…

– Buvez, ma mère, fit la jeune fille en présentant le verre à la comtesse.

Celle-ci voulut le saisir, mais ses doigts raidis le lâchèrent brusquement et le verre se brisa sur le plancher...

– Je ne sais... ce que j'ai... Depuis un instant... ma main est comme paralysée...

– En effet, mère, cria Primevère effrayée, votre main est blanche comme de la cire... vos doigts se crispent... Mère ! Qu'avez-vous ?

– Je sens que mon bras s'engourdit... le froid... jusqu'au coude... Ma tête tourne... Oh ! je devine !

Cette dernière exclamation, la comtesse la jeta dans un cri déchirant d'angoisse et de terreur. Primevère avait saisi sa mère dans ses bras comme pour la protéger contre un invisible danger.

– Que faire ? murmurait-elle éperdue.

– Rien, ma fille... répondit la comtesse. Rien. Tous les soins sont inutiles, car le poison qui coule dans mes veines est un poison qui ne pardonne pas...

– Le poison ? exclama Primevère épouvantée.

– Le poison des Borgia !...

La jeune fille demeura stupéfaite, atterrée, se demandant si la raison de sa mère ne s'égarait pas... Mais la comtesse reprit d'une voix déjà haletante :

– Fouille dans mon sein, car mes mains sont mortes.

Primevère se hâta d'obéir.

– Le crucifix !... Prends-le...

– Le voici, mère...

– Montre... Je vois ! Ce n'est pas mon crucifix... Il a été changé... Le poison est là... dans la couronne d'épines... Béatrix... prends garde à cette croix...

– Oh ! Ce n'est pas possible ! bégaya la jeune fille, c'est un rêve atroce.

– C'est une terrible réalité, Béatrix... Écoute-moi, ma fille... Je vais mourir. Dans une heure, je ne serai plus... Écoute-moi sans m'interrompre... Ce que j'ai à te dire est grave...

Béatrix s'agenouilla, entoura la taille de sa mère de ses bras, posa la tête sur ses genoux et se prit à sangloter doucement.

– Béatrix, reprit la comtesse, tu es jeune fille... mais tu as une âme intrépide et forte. Tu es de celles qui peuvent tout entendre... Il me faut, pour te dire ces choses, un courage que la mort seule peut m'inspirer... la certitude de ne plus te voir... de n'avoir pas à rougir devant toi...

– À rougir... Vous... Ma mère ?...

– Béatrix, je suis une femme coupable ! Écoute, un homme vint... ton père s'éloigna de Monteforte... Que le ciel me pardonne la pensée horrible qui traverse en ce moment mon cerveau !... Quoi qu'il en soit, ton père fut absent huit jours... Un soir, je sentis une étrange folie m'envahir... l'homme m'entraîna... je succombai...

Un atroce sanglot déchira la gorge de Primevère. Mais elle ne dit pas un mot.

– Cet homme, je le revis… à Rome… dans son palais… Si je te fais cet aveu qui m'écrase, Béatrix, c'est que cette liaison eut une suite qu'il faut que tu saches… Je devins mère… Une petite fille naquit…

En disant ces mots, la comtesse jeta un regard ardent sur Primevère. Mais celle-ci, la tête enfouie dans les genoux de sa mère, ne montra pas son visage.

– Si je fus une épouse coupable, continua alors la comtesse, je devins mère criminelle… Cette enfant, sur les conseils de l'homme, je l'abandonnai ! Je l'exposai au seuil de la petite église qui est à l'entrée du Ghetto, l'église des Anges… Depuis, tourmentée de remords, je l'ai vainement cherchée… Ce fut là mon vrai crime, Béatrix… Tu m'écoutes, ma fille ?

Primevère fit un signe de la tête.

– C'est ce crime que j'expie aujourd'hui… non par la mort, comme tu pourrais le croire… mais par les regrets qui étreignent mon cœur… Cette enfant, Béatrix… ta sœur… elle est vivante… je le sens… Ce que je n'ai pu faire… Béatrix… ta mère mourante te supplie de le faire… Cherche ! Trouve… Fais que ta sœur ne soit pas malheureuse en ce monde.

– Je le ferai, ma mère !… dit Béatrix dans un chuchotement. Cette sœur, je la trouverai… je l'aimerai, ma mère !…

Et Primevère se relevant approcha du front de sa mère et longuement, tendrement, y déposa un baiser.

– Ne songez plus au passé, supplia-t-elle.

La moribonde secoua la tête.

– Il faut que je… te dise… le nom !…

– Le nom ?

– Oui… Tu dois connaître le père de l’enfant… de ta sœur !… C’est l’homme qui ensanglante l’Italie… c’est celui qui m’a fait empoisonner par son fils… C’est Borgia… c’est le pape !…

Un cri d’horreur échappa à la jeune fille. Elle saisit la main de sa mère et la secoua violemment.

– Oh ! répétez… Est-ce possible ?

Mais la comtesse Alma se tenait à jamais immobile et muette. Elle venait d’expirer dans une effrayante secousse… Primevère tomba sur les genoux, glacée, désespérée, en proie à la douleur et à l’épouvante…

XII

RAPHAËL SANZIO

Nous conduirons maintenant nos lecteurs dans une grande et belle maison, située sur les flancs du Pincio – l'une des collines de Rome.

Au premier étage, c'était une vaste pièce où, par une baie immense ouverte sur un balcon, la lumière entrait à flots. C'était l'atelier de Raphaël Sanzio.

Aidé d'un jeune homme qui avait à peu près son âge, le peintre s'occupait activement à décrocher les toiles qui garnissaient les murs de cet atelier. Au fur et à mesure que les toiles étaient décrochées, les deux jeunes gens les attachaient à une corde et, par le balcon, les descendaient sur une charrette qui stationnait en bas devant le seuil et sur laquelle un ouvrier les arrangeait méthodiquement. Cela ressemblait à un déménagement hâtif et, eût-on dit, aux préparatifs d'une fuite.

Tout en travaillant à cette besogne, les jeunes gens causaient sans s'interrompre.

– Ainsi, disait l'ami de Raphaël, c'est à Florence que je te ferai parvenir tout cela ?

– Oui, mon cher Machiavel… à Florence… Là, j'espère trouver aide et protection, grâce à l'influence de mon vénéré maître Le Pérugin…

– Dans quinze jours au plus tard, tous tes trésors seront à Florence, je t’en réponds, Sanzio.

– Merci, Machiavel. Je sais que je puis compter sur ton amitié. Mais pourquoi, au lieu de m’envoyer mes toiles, ne les apporterais-tu pas toi-même ? Viens me rejoindre, Machiavel… Rome est une ville morte… Florence, au contraire, c’est le cerveau de l’Italie…

Machiavel secoua la tête.

– Oui, dit-il, j’aime Florence, comme toi… Et un jour, c’est là que j’irai pour mettre en ordre mes notes et commencer le livre qui hante mes songes… Mais ici, je trouve des matériaux que je ne trouverais nulle part…

– Que veux-tu dire ?…

– Que pour écrire mon livre, je ne pouvais souhaiter de meilleur modèle que Borgia… Quel somptueux criminel ! Peut-on rêver assemblage plus parfait de cruauté, d’astuce et de violence ? Quel admirable type de despote, pour inspirer au peuple l’horreur du despotisme !… Ah ! combien je suis heureux de ne pas avoir donné suite à mon projet de poignarder Borgia !…

Machiavel se tut subitement. Puis, il passa sur son front sa main brûlante et, revenant tout à coup à Raphaël qui le contemplait :

– Pardonne-moi, mon ami, de me laisser emporter par mes songes, alors que de graves périls t’entourent… Mais à quoi pensais-tu ?…

– Rosita ! murmura-t-il, pris d’une soudaine angoisse.

– Ta Fornarina ! continua Machiavel. Et à ce propos, tu devais me dire les causes de ce départ précipité… de cette fuite.

– Machiavel… les minutes sont précieuses… Un jour, lorsque tu seras venu nous rejoindre, soit à Florence, soit à Urbin, tu sauras tout… Aujourd'hui, sache seulement que Rosita est menacée d'un affreux danger… Ce que m'a raconté hier la Maga, du Ghetto, m'a atterré… Demain matin, à l'aube, la Fornarina et moi nous serons loin de Rome, sur la route de Florence… Mais avant notre départ, notre union sera consommée…

– Soit… Et le mariage a lieu ?…

– Cette nuit, dans la petite église des Anges, qui est à l'entrée du Ghetto… C'est là que ma pauvre Fornarina fut jadis trouvée par la Maga…

– Quelle heure ?…

– La première messe nocturne… deux heures du matin… aussitôt après la cérémonie, nous quittons Rome à pied et nous allons rejoindre la chaise de poste à l'endroit que tu me désigneras.

– Sois tranquille, tout sera prêt… voiture solide, chevaux rapides… Je m'en charge… À propos, j'ai une cinquantaine de ducats dans un tiroir… les veux-tu ?

– Non, je suis riche, j'ai touché chez le trésorier du pape le prix de ma Vierge à la chaise.

Le déménagement des toiles était achevé.

Les deux amis descendirent et se dirent au revoir jusqu'à la cérémonie de l'église des Anges. Machiavel serait le témoin de la Fornarina.

Raphaël gagna l'église des Anges et y entra. Le peintre chercha des yeux un prêtre et, n'en voyant pas, il allait se diriger vers la sacristie lorsqu'il en vit sortir un moine qui, le capuchon rabattu sur les yeux, traversa la nef. Raphaël l'aborda.

– Mon père, lui dit-il, pourriez-vous me dire si le desservant de cette église est ici en ce moment ?...

Le moine jeta un rapide coup d'œil sur le jeune homme et eut un geste de surprise vite dissimulé.

– Ce vénérable prêtre est malade, répondit-il, mais je le remplace... Auriez-vous besoin des secours de notre sainte religion ?...

– Mon père, reprit le peintre après une légère hésitation, c'est pour un mariage...

– Bien, mon enfant... Et alors ?...

– Un mariage... sans faste... sans bruit... La fiancée... par caprice... désire que ce mariage soit consommé la nuit...

– C'est vous le fiancé ?...

– Oui, mon révérend.

– Et la fiancée... qui est-ce ?...

– Vous saurez les noms au moment nécessaire...

– Bien, bien... mon enfant... Et vous désirez que ce mariage se fasse la nuit ?... Peut-être voulez-vous qu'il demeure secret ? Vous pouvez tout me confier, mon fils...

– Eh bien, oui, digne père… Il faut que cette union demeure secrète…

– Nous avons une messe à une heure de la nuit… une autre à deux heures…

– Celle-ci me convient…

– C'est très bien… Et, pour quand ?

– Cette nuit, mon père ! Y voyez-vous un inconvénient ?

– Aucun, aucun ! Soyez ici cette nuit, à deux heures, avec votre fiancée et vos témoins… et je vous unirai.

Raphaël remercia le moine et s'élança au-dehors. Quant au révérend, il attendit que le jeune homme eût disparu, puis se dirigea vivement vers la sacristie. Là, un vieux prêtre mettait en ordre une armoire.

– Fra Domenico, dit le moine, vous allez rentrer chez vous.

Le prêtre leva un regard surpris sur le révérend.

–… Car vous êtes malade, continua celui-ci.

– Je suis malade, dom Garconio ?…

– Oui ! Jusqu'à demain ! Vous m'entendez ? reprit le moine d'un ton d'autorité.

Le prêtre s'inclina humblement.

– Que votre volonté soit faite, dom Garconio !

– Dès le matin, vous pourrez revenir à l'église. Jusque-là, croyez-moi, gardez le lit…

Le prêtre soupira, remit au moine la clef de l'église et s'éloigna. À son tour, le moine sortit, ferma à clef la porte de la petite église et, en toute hâte, prit le chemin du Vatican…

– Il est une heure… Gens de la ville, dormez en paix !…

Le veilleur de nuit venait jeter ce cri à l'entrée du Ghetto… sans y entrer.

Dans le sombre logis de la Maga, Raphaël Sanzio et Rosita, la petite Fornarina, sa fiancée, venaient de faire leurs adieux à la vieille sorcière. Calme et presque indifférente, en apparence, la Maga consolait d'une caresse la Fornarina qui pleurait dans ses bras…

– Mère, suppliait celle-ci, venez avec nous…

– Il faut que je reste ! répondit la sorcière d'une voix ferme. Plus tard, je vous rejoindrai… peut-être ! Mais maintenant, ma tâche n'est pas terminée…

– Vous ferez selon votre volonté, Maga, dit Raphaël d'une voix émue.

– Mère ! Comment vais-je vivre, loin de vous ? reprit à son tour la Fornarina.

– Allez, enfants ! fit-elle. Voici l'heure !…

– Un dernier mot ! dit Raphaël. N'oubliez pas que vous avez promis de me faire savoir quels ennemis menaçaient Rosita… et qui est son père !

– Oui, vous le saurez… mais quand il sera temps… Pour le moment, fuyez Rome au plus tôt…

– La chaise de poste nous attend… Dans peu de jours, nous serons à Florence…

– Alors, seulement, je respirerai… Allez… il est temps…

La Maga étreignit Rosita sur son sein. Puis, précipitamment, elle se retira dans la pièce voisine – la chambre qu'avait habitée la Fornarina – en larmes.

Demeurée seule, la Maga s'accroupit selon son habitude, la tête sur les genoux : une immense douleur bouleversait ses traits.

Raphaël et Rosita avaient rapidement franchi l'espace qui les séparait de l'église des Anges. Il allait être deux heures lorsqu'ils atteignirent la chapelle.

Au fond de la nef, une chapelle latérale brillait faiblement, éclairée par la lueur de deux cierges. Les témoins, des jeunes gens amis de Machiavel et de Sanzio, attendaient… Un prêtre, accompagné d'un enfant de chœur, sortit de la sacristie.

La messe fut dite. Les anneaux s'échangèrent. Lorsque ce fut fini, Machiavel s'approcha de Sanzio :

– La voiture attend près de la porte Florentine, en dehors des murs… je cours devant pour faire ouvrir la porte… Hâte-toi…

Le jeune homme disparut. Sanzio et Rosita sortirent de l'église. Les trois autres témoins s'approchèrent, saluèrent la nouvelle épousée et se hâtèrent de s'éloigner.

Raphaël et la Fornarina demeurèrent seuls. Puis ils se mirent en route, à pas pressés, vers la porte Florentine, et s'engagèrent dans une rue étroite et tortueuse.

Soudain, autour d'eux, surgirent une quinzaine d'ombres silencieuses qui les entourèrent. Sanzio tira sa dague. Rosita jeta un cri de terreur.

Sans un mot, gardant toutes ses forces pour la lutte, Raphaël souleva, enleva sa jeune femme dans un de ses bras et, le poignard levé, se rua sur un groupe qui se dressait devant lui. Mais il n'avait pas fait deux pas qu'il trébucha, roula sur le pavé ; un coup furieux venait de l'atteindre à la tête…

Le jeune homme entendit comme un cri de détresse éperdue… Puis, presque aussitôt, il s'évanouit.

Lorsque Raphaël revint à lui, il faisait encore nuit.

– Rosita ! appela-t-il d'une voix angoissée.

Ses mains cherchèrent à tâtons dans l'obscurité. Autour de Raphaël étendu, il n'y avait que le pavé. Le sentiment d'horreur qui l'envahit fouetta ses forces. Il put se mettre sur les genoux… Il regarda, hagard.

– Rosita ! appela-t-il encore.

Mais il ne vit rien, et nul ne lui répondit.

Alors, l'affreuse vérité se fit jour dans le cerveau du jeune homme. Rosita avait disparu ! Enlevée !

Sanzio ne poussa pas un cri, ne proféra pas une plainte… Un espoir lui restait : prévenir la Maga !

Tout étourdi encore par le coup de pommeau d'épée qu'il avait reçu sur la tête, Raphaël prit en chancelant le chemin du Ghetto et du logis de la sorcière.

Haletant, il entra. Une torche achevait de se consumer dans un coin… À sa lumière, Raphaël vit le bahut ouvert, ses tiroirs bouleversés.

– Maga ! Maga ! fit-il d'une voix angoissée.

Il se rua dans la chambre de Rosita où il supposait que la sorcière se trouvait. Et une exclamation de douleur, un cri de malédiction montèrent à ses lèvres. La chambre était vide. La Maga avait disparu.

XIII

LA VOIE APPIENNE

En cette même nuit où s'était consommé le mariage secret de Raphaël Sanzio et de la Fornarina, le chevalier de Ragastens avait quitté l'hôtellerie du Beau Janus qu'il habitait encore.

À la suite de l'échauffourée où le chevalier avait failli être écharpé par la foule qui voyait en lui l'assassin du duc de Gandie, César Borgia lui avait offert un logement au château Saint-Ange. Mais, soit par bravade du danger, soit qu'il voulut garder une certaine liberté de ses faits et gestes, Ragastens avait refusé.

– Monseigneur, avait-il dit, j'étoufferais dans la belle cage que vous me proposez ; je suis resté un peu le vagabond nocturne que je fus dans mon adolescence…

César Borgia n'insista pas et se contenta d'admirer l'insouciance du chevalier, comme il avait admiré d'abord son intrépidité dans l'émotion populaire.

Le chevalier erra longuement par les rues désertes, noires, pleines d'ombre et de silence et se trouva enfin à l'entrée de la Voie Appienne.

– Elle m'a dit : le vingt-troisième tombeau à gauche. Quant au mot de passe, j'aurai à prononcer l'anagramme de Roma – puisse-t-il m'être de bon augure !

Et il s'avança en comptant les édifices tantôt serrés l'un contre l'autre, tantôt séparés par de longs espaces où croissaient tamaris et lentisques.

Ragastens songeait que, pour la troisième fois, il allait revoir cette étrange jeune fille dont la destinée était encore une énigme à ses yeux, cette Primevère dont son imagination ne pouvait plus se détacher. Et lorsqu'il atteignit le vingt-troisième tombeau, le cœur lui battait certes fort.

Il fit le tour du tombeau et ne vit personne.

– Serais-je venu trop tôt, ou trop tard ? pensa-t-il.

À ce moment, près de lui, dans l'ombre des fourrés, une voix murmura :

– *Roma !*

– *Amor !* répondit le chevalier.

Aussitôt, un homme parut, surgissant d'un bouquet d'arbustes sauvages. Sans dire un mot, il poussa la petite porte de bronze qui fermait l'entrée du tombeau et s'effaça pour laisser passer Ragastens.

Le chevalier entra et se trouva dans une sorte de cellule étroite qu'éclairait faiblement un flambeau. Le sol était composé de larges dalles. L'une d'entre elles, arrachée de son alvéole et posée debout contre la muraille, laissait béant un trou noir…

Ragastens s'étant penché sur ce trou vit un escalier de pierres branlantes qui s'enfonçait dans les entrailles de la terre. Il s'y engagea sans hésiter.

Au bas de l'escalier commençait une galerie au bout de laquelle il apercevait une lueur… Ce fut vers cette lueur qu'il se dirigea.

La galerie aboutissait à une assez vaste salle dans laquelle rayonnaient de nombreux boyaux semblables à celui que Ragastens venait de parcourir.

– Les catacombes ! murmura-t-il.

Alors, il ramena les yeux autour de lui. La salle où il se trouvait était circulaire. Tout autour, le long des murs, des sièges communs, mais confortables étaient disposés : il y en avait une vingtaine. Sur chacun de ces sièges était assis un homme. D'un geste, l'un de ces hommes montra au chevalier un siège inoccupé : Ragastens y prit place et attendit.

La plupart de ces hommes étaient jeunes. Sur leurs visages s'accentuait le type de la beauté italienne dans ce qu'il y a de sévère et de doux à la fois. Une même gravité imprimait à ces physionomies un caractère commun de décision, d'inébranlable volonté…

– Morbleu ! Voilà des hommes !… S'ils conspirent, je plains celui ou ceux à qui ils en veulent… Mais contre qui conspirent-ils ?… Et « elle » ?… Où est-elle ?… Quel rôle joue-t-elle dans le formidable drame que j'entrevois sur ces visages ?… Quel rôle me réserve-t-elle à moi-même ?…

À ce moment, un bruissement de robe, des pas légers se firent entendre dans la galerie que Ragastens avait suivie. Toutes les têtes se tournèrent de ce côté.

Presque toutes les figures de ces hommes exprimaient l'impatience. Mais trois ou quatre d'entre elles laissaient percer

un sentiment auquel l'instinct du chevalier ne pouvait se tromper : c'était de l'amour !…

À l'entrée de la salle, une femme parut. Ragastens la devina : c'était Primevère ! Son visage se cachait sous un long voile noir et elle était vêtue de noir…

À l'aspect de ces signes d'un deuil récent, un murmure d'étonnement parcourut l'assemblée ; tous ces hommes se levèrent et entourèrent la jeune fille qui, debout, appuyée au mur, laissa éclater une douleur qu'elle ne pouvait plus contenir. L'un des conjurés, le prince Manfredi, vieillard à barbe grise, s'approcha et lui prit la main.

– Béatrix, dit-il, que signifient ces vêtements de deuil ? Parlez… quelle catastrophe…

Primevère, alors, souleva son voile.

– Ma mère est morte !

– Morte ? La comtesse Alma ?

– Assassinée !… Empoisonnée !… En est-ce assez ? Seigneurs dépouillés, princes, barons et comtes dépossédés, faut-il encore de nouveaux crimes ?… Et c'est toujours la même main qui frappe, infatigable, jamais rassasiée de meurtres… c'est toujours le même homme… le même tyran qui conçoit l'assassinat : le pape !… Et c'est toujours le même homme… le même tigre qui se rue sur la victime désignée à ses coups… son fils… César Borgia !…

– César Borgia ! exclama sourdement le chevalier de Ragastens devenu livide. César ! Mon protecteur !

Au nom de Borgia, un frémissement agita les conspirateurs. Aucun cri ne leur échappa. Mais un sentiment d'implacable haine se lut sur leurs visages.

– Béatrix ! reprit alors le prince Manfredi… ma fille !… laissez-moi vous donner ce nom, puisque votre père n'est pas à la place qu'il devrait occuper… mon enfant, je cherche en vain les paroles qui pourraient consoler votre douleur… C'est un affreux malheur, mon enfant… Mais si une chose au monde peut vous consoler, c'est la certitude d'une prochaine et éclatante vengeance… Nos amis, tous présents à ce dernier rendez-vous que vous aviez indiqué, nous apportent de bonnes nouvelles… Les Romagnes s'agitent… Florence s'inquiète de la puissance des Borgia… Bologne et Plombino vont se soulever… Forli, Pesaro, Imola, Rimini, lèvent des hommes… Il suffit d'une étincelle pour enflammer cet incendie qui couve…

Béatrix s'essuya ses yeux. Sur ce charmant visage s'étendit comme un masque volontaire d'intrépide énergie…

– Seigneurs, dit-elle, la douleur où vous me voyez n'a point abattu mon ardeur. Si terrible que soit le coup qui me frappe, il n'a rien ajouté à ma haine, rien retranché à ma décision… Une première fois, Monteforte a résisté à César… Cette fois-ci, c'est de Monteforte que partira le signal libérateur… Je sais que César se prépare à marcher sur la forteresse des Alma, dernier rempart de nos libertés… Seigneurs, c'est donc à Monteforte que nous devons concentrer toutes les forces de résistance… Et c'est là que je vous donne rendez-vous…

– À Monteforte !

Ce fut un cri, ou plutôt une exclamation brève et forte qui jaillit de toutes les bouches.

– Nous allons nous séparer, reprit alors Béatrix ; mais je veux d'abord remplir un devoir envers vous tous en vous présentant le nouveau compagnon qui est parmi nous.

Les regards se portèrent, avec une curieuse sympathie, sur Ragastens. Primevère saisit la main du chevalier.

– Seigneurs, dit-elle, voici le chevalier de Ragastens, une fière épée, un noble cœur… Vous comprendrez toute la confiance qu'il m'a inspirée, puisqu'il n'a pas hésité, pour me sauver, à risquer la haine de Borgia !…

Un murmure de sympathie se fit entendre. Le prince Manfredi tendit sa main à Ragastens.

– Chevalier, dit-il, soyez le bienvenu parmi nous…

Mais, à la stupéfaction générale, Ragastens ne prit pas la main qui lui était offerte. Il avait baissé la tête. Une expression de tristesse bouleversait son visage si insoucieux d'habitude.

Un silence plein de menace et de méfiance se fit dans la crypte. Primevère recula de deux pas. Elle pâlit et ses yeux anxieux interrogèrent le chevalier.

Celui-ci releva la tête. Son regard fit le tour de l'assemblée et se posa enfin sur Primevère.

– Madame, dit-il, et vous, messieurs, un terrible malentendu s'élève entre nous… Il ne me convient pas de dissimuler la vérité… Quelles que soient les suites de ma franchise, je dois vous dire que j'appartiens à Monseigneur César Borgia depuis mon arrivée à Rome…

– Trahison ! s'exclama le prince Manfredi, tandis que plusieurs poignards jetaient dans l'ombre de sinistres lueurs.

– Non, pas trahison, monsieur ! répondit Ragastens avec une souveraine hauteur… Malentendu dont je ne suis même pas responsable !… En d'autres circonstances, monsieur, vous paieriez de votre vie le mot que vous venez de prononcer… Mais pour votre vieillesse, pour vos inquiétudes, et surtout pour des pensées que je n'ai pas à vous expliquer… je vous pardonne !

– Vous me pardonnez ! se récria le vieillard. Mort Dieu ! C'est la première fois qu'on parle ainsi à un prince Manfredi !

– Oui, monsieur… et j'ai le droit de parler ainsi parce que vous m'avez outragé par une fausse accusation. Fussiez-vous roi, fussiez-vous empereur, fussiez-vous souverain pontife, moi chétif, je suis plus grand que vous, puisque je m'interdis d'user de représailles…

Ragastens avait prononcé ces mots avec une singulière douceur. Et il y avait dans son attitude une telle noblesse et dans la tristesse de son accent une si réelle grandeur que tous ces hommes, connaisseurs en intrépidité, ne purent s'empêcher de l'admirer.

Primevère, à l'écart, assistait à cette scène pénible sans qu'il fût possible de deviner les sentiments qui agitaient son cœur.

– Expliquez-vous, reprit Manfredi d'un ton bref.

Le chevalier se tourna vers Primevère.

– Madame, dit-il, lorsque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer et que j'ai pu m'interposer entre vous et ce moine, j'ignorais quelles étaient vos amitiés et vos haines !… Si, en accomplissant un devoir que tout homme eût accompli à ma place, je m'exposais à la vengeance du prince Borgia, du moins je ne le

savais pas… L’eussé-je su, madame, j’eusse considéré comme un grand honneur de m’exposer pour vous…

– Eh bien, monsieur, fit vivement le prince Manfredi, si vous n’êtes pas engagé…

– Je le suis ! interrompit Ragastens. J’ai vu le prince Borgia. L’accueil qu’il m’a fait a dépassé mes espérances…

– En sorte qu’en venant ici ?

– En venant ici, je jure que j’ignorais que je dusse rencontrer des ennemis de Borgia…

Primevère, alors, s’avança :

– Seigneurs, dit-elle non sans fermeté, M. le chevalier de Ragastens a raison, il est ici par suite d’un malentendu dont, seule, je suis responsable… Monsieur, vous êtes libre de vous retirer… Votre parole de ne pas révéler ce que vous avez vu ou entendu nous suffira…

Ragastens pâlit. Il eut la sensation atroce qu’un fossé venait de se creuser entre lui et celle qu’il adorait. Il répondit d’une voix altérée :

– À vous aussi, madame, je vous pardonne… Vous demandez ma parole de ne rien révéler des secrets que le hasard m’a livrés… Et cela seul suppose que vous me croyez capable d’une trahison, si je ne suis enchaîné par un serment… Mais vous avez ma parole.

Les conjurés, étonnés de la simplicité, de l’assurance et de la noblesse qui éclataient dans les paroles et l’attitude du chevalier, s’inclinèrent.

Ragastens, avec une sorte de mélancolie douloureuse, reçut cet hommage de ces hommes intrépides. Il salua d'un grand geste et, d'un pas assuré, s'enfonça dans la galerie qui conduisait au tombeau.

Primevère, glacée, le vit s'éloigner lentement. Il lui sembla que la douleur de la mort de sa mère lui déchirait le cœur plus cruellement…

XIV

ÂME EN PEINE

Ragastens, lorsqu'il fut remonté à la surface de la terre, était livide, comme si, du tombeau de la Voie Appienne, il fût réellement sorti un mort. Quelque chose de nouveau et de profond venait d'entrer dans sa vie. C'était une poignante sensation de désespoir et un sentiment confus de joie orgueilleuse à peine perceptible.

Il allait à pas lents, entre les deux rangées de tombeaux, silencieux, s'interrogeant, cherchant à comprendre ce qui se passait en lui. Et sa pensée s'épandait en phrases hachées :

– Jadis, lorsqu'il m'arrivait de sentir battre mon cœur à l'aspect d'une femme, maintes fois, je me suis dit que j'aimais… Puis, en quelque cabaret, une querelle, un duel me faisaient oublier la femme aimée… J'étais libre alors… Libre de parcourir l'univers, avec la joie d'être partout chez moi !…

Il s'arrêta, essuya son front d'un revers de main. Puis il murmura :

– Libre !… Et seul !… Primevère ! murmura-t-il.

Et comme sa main crispée se posait, dans un mouvement machinal, sur ses yeux brûlants de fièvre, il sentit que cette main se mouillait… Oui !… Ragastens pleurait !…

XV

CONJONCTION

Ragastens rentra dans Rome.

Il se dirigea vers l'hôtellerie du Beau-Janus. Comme il longeait une rue qui le conduisait directement à l'auberge, son pied heurta quelque chose qui était étendu sur le pavé.

– Qu'est-ce que cela ? murmura-t-il en se baissant. Un homme !… Un ivrogne peut-être ?… Ou un blessé ?… Eh ! l'homme, éveillez-vous, que diable !…

Le chevalier se baissa davantage et secoua l'homme qui ne bougea pas.

– Le pauvre est dans un triste état, pensa-t-il. Cependant, il n'est pas blessé… mes mains toucheraient du sang…

À la lueur indécise du jour qui commençait à filtrer entre les toits, Ragastens constata alors que l'inconnu était un jeune homme aux cheveux ondulés châtain foncé, au front large et bombé, à la figure expressive ; ce jeune homme était simplement évanoui, car le chevalier, en posant sa main sur la poitrine, sentit nettement les battements du cœur.

Il jeta les yeux autour de lui et s'aperçut qu'il n'était pas à vingt pas du Beau-Janus. Alors, il souleva l'inconnu, le chargea sur ses épaules et l'emporta.

Réveillé par quelques coups de pied vigoureusement distribués dans la porte, maître Bartholomeo, l'aubergiste, s'empressa d'ouvrir et, tout en prodiguant les exclamations et les *Santa Maria !* aida Ragastens à transporter le jeune homme, toujours évanoui, jusque dans la chambre du chevalier.

Là, l'inconnu fut déposé sur le lit. Ragastens et son hôte se mirent à le frictionner, à lui frapper dans les mains et à bassiner ses tempes avec de l'eau fraîche.

– Serait-il mort ? fit Bartholomeo… Mais, ajouta-t-il tout à coup, je le connais ! Il vient quelquefois ici boire un fiasco de vin blanc et manger une murène, avec un de ses amis. C'est un peintre. Il s'appelle Raphaël Sanzio…

– Enfin ! murmura-t-il.

Le jeune homme ouvrait les yeux. Rapidement, il revenait à la vie.

– Êtes-vous mieux, monsieur ? demanda Ragastens.

– Merci… Oui, mieux… beaucoup mieux… Qui êtes-vous, je vous prie ?

– Chevalier de Ragastens, homme d'épée.

– Et moi, Raphaël Sanzio, peintre… Je vous remercie de vos bons soins, monsieur… Mais qui m'a porté ici ?…

– Moi-même… Je vous ai trouvé dans la rue, étendu tout de votre long et ne donnant plus signe de vie… à vingt pas d'ici…

Raphaël passa ses deux mains sur son visage. Un soupir rauque comme un sanglot souleva sa poitrine.

– Quel épouvantable rêve ! murmura-t-il.

Ragastens, cependant, l'examinait avec une vive sympathie. Il eût voulu savoir pourquoi le jeune peintre s'était évanoui… il eût voulu pouvoir lui offrir son aide… car tout, dans l'attitude du jeune homme, dénonçait la violente douleur qui le bouleversait.

– Monsieur, dit-il à Raphaël, je vois à votre visage que quelque tourment d'importance est cause de l'état où je vous ai trouvé… Peut-être puis-je disposer… du moins pour quelques heures encore… d'une certaine influence… Si quelqu'un peut vous venir en aide dans le malheur que semble annoncer votre mine affligée, je serais heureux d'être ce quelqu'un…

– Oui, fit-il doucement, après examen, je vois que je puis me fier à vous. Je sens en vous un ami…

D'un même mouvement spontané les deux hommes se tendirent la main et leur étreinte cimenta la sympathie mutuelle qui naissait de cette aventure.

– Monsieur, s'écria Ragastens, puisque vous voulez bien m'appeler votre ami, disposez de moi, je vous prie, et dites-moi en quoi je puis vous être utile.

– Chevalier, dit-il, vous voyez en moi l'homme le plus malheureux de Rome…

– Auriez-vous donc l'infortune d'aimer et de ne pas être aimé ? demanda-t-il machinalement.

Raphaël secoua la tête.

– J'aime, répondit-il, et je suis aimé… Mais mon infortune n'en est peut-être que plus grande. Mais vous-même, mon-

sieur… au son de vos paroles, je vois que votre cœur souffre autant que le mien…

Le visage de Ragastens se crispa dans l'effort qu'il fit pour contenir une larme prête à lui échapper.

– Ah ! monsieur, s'écria Raphaël en joignant les mains, je vous plains de toute mon âme…

– L'aventure est plaisante, fit-il… c'est vous qui souffrez… c'est vous qui avez besoin d'aide, et c'est moi qui me plains, qui me fais consoler !… Ne parlons pas de moi… D'ailleurs, avec le caractère que je me connais, dans quinze jours, lorsque je serai loin d'ici, lorsque j'aurai repris ma vie errante au grand soleil, je n'y penserai plus…

– Vous allez donc quitter Rome ?…

– Au plus tôt ! répondit sans hésiter le chevalier… À moins que je ne puisse vous être vraiment utile… et, en ce cas, je retarderai volontiers mon départ…

Ragastens parlait de bonne foi. Il était bien résolu à fuir. Et s'il ne s'avouait pas qu'il serait bien heureux de rester, de se raccrocher encore à quelque vague espoir, c'est que cette pensée, enfouie au fond de son cœur, ne se formulait pas encore en lui.

Raphaël reprit gravement :

– Je crois, monsieur, que votre secours me sera précieux… Pour lutter contre des ennemis que je ne connais pas, mais qui, sans doute, sont tout puissants, je suis seul… avec un ami… chez qui je me rendais…

– Parlez donc, en ce cas, et soyez sûr que mon aide ne vous défaut.

Raphaël se recueillit quelques instants. Il raconta tout à Ragastens : comment il était venu à Rome d'Urbin, sa ville natale, sur la recommandation du Perrugin, son maître. Comment il rencontra La Fornarina et celle qui l'avait recueillie. Il raconta son amour partagé, sa décision de prendre Rosita pour femme, celle de la Maga de précipiter, avant de fuir, ce mariage en secret. Il raconta ses préparatifs, dans la hâte de quitter Rome, son union à Rosita, à l'église des Anges, la nuit même. Au souvenir de la catastrophe qui suivit, Raphaël pâlit. L'angoisse mouillait son front.

– Courage ! lui dit Ragastens.

– Je vous jure qu'il m'en faut… Nous sortions de l'église, un peu après deux heures, et nous nous hâtions vers la porte Florentine où nous devions trouver une voiture lorsque, tout à coup, nous fûmes attaqués… Je reçus un coup violent à la tête et je perdis connaissance… Lorsque je revins à moi, Rosita avait disparu… Je courus chez la Maga… elle n'était plus dans la maison du Ghetto !…

– Et que supposez-vous ?…

– Le sais-je ! s'écria Raphaël en contenant son désespoir. Rosita a été enlevée… Je pense que c'est là le danger dont me parlait la Maga… Je pense que la Maga elle-même a dû être enlevée… Mais par qui ?… À quels ennemis ai-je affaire ?… Que veulent-ils ?… Voilà le problème que je retourne en vain dans ma tête… En sortant de chez la Maga, j'ai voulu aller retrouver l'ami qui m'avait préparé une voiture… Mais la douleur a surpassé mes forces…

Ragastens avait attentivement écouté ce récit. Sanzio en avait prononcé les derniers mots d'une voix à peine distincte. Ragastens lui prit les mains :

– Courage ! répéta-t-il. Votre aventure est triste, cela est sûr… mais il n’y a rien de désespéré… Voyons : vous n’avez aucune idée de ces ennemis ?

– Aucune, hélas !…

– Un rival, peut-être ?…

Raphaël fut secoué d’un frémissement.

– C’est cela qui me désespère ! s’écria-t-il. C’est cette pensée qui me brûle la poitrine et fait éclater ma tête… Ah ! vous avez vu juste… Il n’en faut pas douter. Il y avait quelqu’un qui aimait Rosita… La Maga l’a su… Elle m’a prévenu… trop tard !…

– Croyez-moi, reprit Ragastens ému, vous n’arriverez à triompher qu’à force de calme et de sang-froid…

Raphaël fit un geste d’accablement.

– Oui… avec du sang-froid seulement, vous verrez clair dans cette situation… Mettons les choses au pis. Supposons que votre Rosita a été enlevée par un rival… Elle vous aime, n’est-ce pas ?…

– Oh ! cela, du moins, j’en suis sûr !…

– Une femme qui aime est forte ! Les ressources de son esprit se décuplent… Car vous n’imaginez pas que Rosita va accepter tranquillement la situation qui lui est faite… Sans doute elle sera surveillée… mais vous pouvez tenir pour certain que, dès maintenant, elle travaille à vous prévenir…

– Oh ! vous me rendez la vie !… Je n’avais songé à rien de cela !…

– D’autre part, comme je vous le disais, je puis disposer de quelque influence… Un grand seigneur de Rome me veut du bien… Il est vrai que je vais le quitter… Mais je ne doute pas qu’il consente à provoquer des recherches sérieuses.

Raphaël se leva et se jeta dans les bras de Ragastens.

– Vous me sauvez ! s’écria-t-il. Vous me sauvez doublement… Et quand je songe qu’il y a une heure, vous m’étiez inconnu, que vous pouviez passer près de moi sans me voir, quand j’examine le concours de circonstances qui fait de vous l’ami le plus inattendu, le plus précieux, je me sens renaître.

Ragastens sourit. Cette joie débordante qui était son œuvre, calmait un peu son propre tourment.

– Allez, reprit-il, et tenez-vous tranquille jusqu’à ce que je vous aie revu…

– Quand vous reverrai-je ? demanda ardemment Raphaël.

– Dans deux heures au plus tard… Dites-moi où je vous trouverai…

– Chez l’ami dont je vous ai parlé. Il s’appelle Machiavel et demeure dans la rue des Quatre-Fontaines, juste en face le monument qui porte ce nom.

– Bien… Attendez-moi donc chez votre ami Machiavel… Et ayez bon espoir…

Les deux nouveaux amis se serrèrent la main et Ragastens, partit réconforté, plein d’espoir et de courage. Quant à Ragastens, il poussa un profond soupir et murmura :

– Il est bien heureux, lui… puisqu’il est aimé !

XVI

LA PAPESSE

Ragastens venait de passer une nuit blanche. Cependant, il n'éprouvait aucun besoin de repos. Surexcité par les événements de la nuit et les pensées qui tourbillonnaient dans sa cervelle enfiévrée, il n'eût pu fermer l'œil.

Il recommanda Capitan aux bons soins de maître Bartholomeo, et se dirigea à pied vers le château Saint-Ange. L'heure était matinale encore. Mais Ragastens savait que le prince Borgia se levait tôt.

Lorsque le chevalier arriva dans les antichambres qui précédaient les appartements de César, il les trouva vides : ni courtisans, ni officiers… Un intendant s'avança au-devant de Ragastens.

– Monseigneur se trouve en ce moment au Vatican, lui dit-il ; je suis chargé d'en prévenir M. le chevalier.

– Au Vatican ?…

– Oui : il y a ce matin solennelle audience de Sa Sainteté.

– Et vous dites que le prince vous a chargé de me prévenir ?

– Monseigneur m'a même chargé d'ajouter qu'il attend M. le chevalier dans la salle des audiences pontificales…

Ragastens sortit. Quelques minutes plus tard, il entrait au Vatican et gagnait les salons officiels.

Là, une foule sur laquelle planait le bruissement des murmures attendait, attentive, les yeux tournés vers une porte monumentale.

De temps à autre, cette porte s'ouvrait. Un introducteur, encadré de deux hérauts, tout raide dans un costume de lourd satin blanc, s'avançait de quelques pas. L'introducteur prononçait un nom et l'un des hérauts le répétait à haute voix.

Aussitôt, un cardinal, ou un officier, ou un groupe de députés s'avançait et passait la porte, précédé par l'introducteur.

Alors, le grand silence qui venait de se faire était à nouveau remplacé par le bruissement des conversations échangées à voix basse et la foule attendait une réapparition de l'introducteur.

Un laquais le toucha au bras. Ragastens tressaillit.

– Que monsieur le chevalier me pardonne, fit le laquais dans un murmure.

– Que désirez-vous ?

– Si monsieur le chevalier veut me suivre…

– Où me conduisez-vous ?…

– Dans la salle des audiences, où j'ai l'ordre de vous introduire. Monseigneur vous attend.

Ragastens suivit sans plus de réflexion le laquais qui se glissait entre les groupes. Cependant, aux regards d'envie et de

stupéfaction qui convergèrent sur lui, il dut se rendre compte qu'une faveur inouïe venait de lui être accordée.

Il poussa un soupir, en songeant que cette faveur allait lui être inutile. En effet, il était fermement résolu à faire ses adieux à César. La seule idée de combattre contre Primevère lui causait une insurmontable horreur. Et, d'autre part, l'accueil qu'il avait jusque-là reçu de César le mettait dans l'impossibilité de se tourner contre lui… Mais, tout au moins, il pourrait profiter de l'évidente amitié de Borgia pour apporter à son nouvel ami Raphaël Sanzio une aide efficace.

Ce fut en agitant ces diverses pensées qu'il pénétra dans la salle des audiences – non par la porte monumentale et officielle, mais par une porte plus petite, réservée aux allées et venues des intimes – dernière faveur qui provoqua parmi les courtisans un murmure de véritable admiration.

Près de la porte, se tenait immobile l'introducteur, entouré de ses deux hérauts. Devant une haute fenêtre, douze abbés faisant office de secrétaires, penchés sur une table immense, écrivaient fiévreusement. Tout autour de la salle, des gardes nobles debout, l'épée à la main, se tenaient droits et rigides, sans un geste.

Enfin, au milieu, assise à une table, une femme décachetait activement des lettres amoncelées devant elle. À quelques pas de là, un homme, botté, cuirassé, à demi renversé dans un fauteuil, les jambes croisées l'une sur l'autre, se balançait.

L'homme, c'était César…

La femme, c'était Lucrèce Borgia.

– Ah ! s'écria César en l'apercevant, voici le chevalier, le brave Ragastens à qui, comme à son compatriote Bayard, on

pourrait donner le titre de « chevalier sans peur et sans reproche !… »

– Monseigneur… interrompit Ragastens embarrassé.

– Ma sœur, continua César, vous n'avez pas vu le chevalier empoigner un homme et s'en servir comme une catapulte qui lancerait un bloc de rocher… Vous n'avez pas vu le chevalier faire sauter à son cheval un triple rang de faquins armés de poignards…

– Vous m'avez raconté tout cela, mon frère. Asseyez-vous, terrible chevalier… nous aurons à causer.

Ragastens s'était incliné devant la jeune femme et une rapide évocation des magnifiques splendeurs du Palais-Riant passa devant ses yeux.

– Allons bon ! reprit Lucrèce en parcourant une lettre, voilà le cardinal Vicenti qui proteste contre la redevance que nous demandons sur chaque mariage et enterrement… Écrivez-lui, ajouta-t-elle, en se tournant vers les abbés secrétaires, qu'il n'a qu'à s'en référer aux termes formels de notre dernière bulle *Esto matriomonium*… Aidez-moi donc, chevalier… décachetez-moi ce paquet.

Ragastens obéit, abasourdi, stupéfait.

Lucrèce parlait, agissait, commandait, comme si elle eût été le pape ! Ce n'était plus la Lucrèce du Palais-Riant. C'était une reine aux yeux durs, à la parole brève, au geste impérieux, un diplomate, un ministre travaillant à l'expédition des affaires d'État !…

– Ah ! ah ! s'écria César en riant, vous êtes étonné, chevalier… Avouez que vous êtes stupéfait… Vous en verrez bien d'autres… Notre Lucrèce, voyez-vous, c'est notre forte tête !

– Monseigneur ! fit Ragastens, j'admire sans en être étonné, l'activité d'esprit et la puissance de travail de Mme la duchesse de Bisaglia.

– Une lettre de notre envoyé à Pesaro ! fit Lucrèce. Il nous prévient que les bons habitants de Pesaro s'agitent… deux mille hommes en armes… À toi, César !…

– Bon ! Nous allons régler tout cela d'un coup !

– Écrivez à l'ambassadeur d'Espagne que ce qu'il demande est impossible, reprit Lucrèce. Le pape ne peut tolérer une pareille usurpation de ses droits… Le roi d'Espagne est trop catholique pour ne pas le comprendre… Et, s'il le faut, on l'aidera à comprendre…

– Diable ! Tu te fâches, Lucrèce ? ricana César. Qu'y a-t-il ?…

– Rien… une misère.

Ragastens assistait avec une stupéfaction croissante à cette scène où Lucrèce se révélait. Elle était la papesse !… Une sorte d'écœurement lui venait devant le flagrant délit de cette impudente audace. Il s'était un peu reculé, dans la pénombre d'une encoignure. Mais de là, il voyait tout, il entendait tout…

– Écrivez, dit à ce moment Lucrèce en se tournant vers l'un des secrétaires, écrivez au cardinal Orsini que Sa Sainteté le prie à déjeuner demain, en sa villa du Belvédère…

– Alors, ce pauvre cardinal Orsini déjeune avec nous, demain ? interrogea César à demi-voix.

– Ça lui apprendra, répondit Lucrèce sur le même ton, ça lui apprendra à faire des enquêtes sur la mort de notre pauvre cher François…

Ragastens avait entendu. Il frissonna. Il crut avoir entrevu la lugubre signification de cette invitation…

– À propos, continua Lucrèce tout haut, et l'assassin de notre cher frère, est-il trouvé ?

– J'ai fait arrêter une vingtaine de chenapans, répondit négligemment César. Une douzaine d'entre eux ont déjà subi la torture, mais pas un de ces faquins ne veut avouer… Il faudra bien pourtant retrouver le scélérat… un tel crime ne saurait demeurer impuni.

– C'est mon avis, dit froidement Lucrèce.

Ragastens écoutait de ses deux oreilles et se demandait s'il ne rêvait pas… Il avait sinon la certitude matérielle, du moins la conviction instinctive que le duc de Gandie avait été assassiné au Palais-Riant. Et ce fut avec une horreur insurmontable qu'il entendit César parler, avec un sinistre sourire, de la torture infligée à des malheureux à qui il « fallait » faire avouer le crime qu'ils n'avaient pas commis.

Il fut sur le point de dire aussitôt à César qu'il était venu pour lui faire ses adieux. La pensée des promesses qu'il avait faites à Raphaël Sanzio le retint. Et il résolut d'attendre la fin de cette scène.

Il allait se rapprocher de la table à laquelle était assise Lucrèce, lorsqu'une petite porte latérale s'ouvrit. Un moine entra

et se dirigea aussitôt vers Lucrèce. Ragastens tressaillit en reconnaissant dom Garconio.

Celui-ci n'avait pas vu le chevalier. Il s'était arrêté près de la table, et tournait le dos à Ragastens.

– Eh bien ? demanda Lucrèce au moine.

– Princesse, c'est fait.

– Bon ! Voilà qui va faire plaisir à mon père.

– La chose a marché toute seule… Nous avons à moitié assommé le peintre…

– Pas tué, j'espère ?… Mon père tient à ce qu'il achève cette *Transfiguration*… Caprice de vieillard…

– Non, princesse, pas tué… à demi assommé seulement… Il en reviendra… Quant à la petite, nous n'avons eu qu'à la cueillir dans nos bras… et, selon vos ordres, nous l'avons conduite au Tivoli…

– Parfait ! Vous pouvez vous retirer, maître Garconio… Monsieur l'introducteur, ajouta-t-elle à haute voix, veuillez annoncer que l'audience est terminée…

Le moine s'était retiré. Ragastens, livide, la sueur au front, s'était mordu la lèvre jusqu'au sang pour ne pas crier…

XVII

UNE BONNE IDÉE DE PAPE

Ainsi, c'était Garconio qui avait enlevé Rosita… Ainsi, c'était sur l'ordre de Borgia que cet enlèvement avait été exécuté… Et c'est au Tivoli que la jeune femme avait été conduite. Ragastens, frappé d'une sorte de stupeur, se demanda de quels formidables bandits se composait décidément cette famille des Borgia, au service desquels il était venu s'engager !

Mais dans quel but cet enlèvement ? Il osait à peine l'imaginer. Et pourtant, ce mot de « Tivoli », qu'il avait saisi au vol, était presque un trait de lumière… Il se rappelait tout ce qui se disait à Rome sur cette maison de campagne du pape… il évoquait les récits d'orgie et de débauche qu'on se chuchotait…

Il frémit en songeant à Raphaël qui lui avait inspiré si vite une si chaude amitié. Il fallait avant tout le prévenir.

Ragastens cherchait des yeux par où il pourrait s'éclipser sans attirer l'attention de César, lorsqu'une main douce saisit la sienne.

– À quoi pensez-vous, beau chevalier ?

Lucrèce était devant lui.

Ragastens fit un effort pour surmonter le frisson d'épouvante et de dégoût qu'il éprouvait. Il parvint à sourire.

– Que complotez-vous ? cria de loin César.

– Ce soir, à dix heures, au Palais-Riant, murmura Lucrèce. Je vous laisse votre chevalier, mon frère, ajouta-t-elle à haute voix. À bientôt, monsieur…

Le chevalier salua profondément pour cacher son trouble.

– Ma sœur est vraiment une femme de tête, n'est-ce pas ? dit César qui s'était approché et qui, familièrement, passa son bras sous celui de Ragastens.

– Un admirable ministre, monseigneur…

– Oui ! C'est elle qui expédie les affaires courantes, c'est elle qui reçoit les lettres, qui répond, qui reçoit même les ambassadeurs… Mon père commence à se fatiguer… il a tant travaillé… Mais venez, chevalier, je veux vous présenter à lui… C'est pour cela que je vous attendais…

– Monseigneur… objecta Ragastens… plus tard, je vous en prie… Je ne suis pas préparé à cet honneur…

– Bah ! interrompit César en entraînant Ragastens, j'ai parlé de vous au pape ; il veut vous voir… Venez…

Ragastens suivit. Il bouillait d'impatience. Mais force lui fut de se contenir et de faire bon visage.

L'instant d'après, il se trouvait dans un cabinet qui n'était séparé de la salle des audiences que par une portière d'étoffe. De là, selon son habitude, Alexandre VI avait entendu tout ce qui se disait.

César traversa vivement ce cabinet et parvint enfin dans l'oratoire. Le pape était là, assis dans son grand fauteuil, un sourire bienveillant sur les lèvres…

D'un coup d'œil pénétrant, il chercha à juger Ragastens. Le chevalier s'inclinait, fléchissait le genou, selon l'étiquette. Mais déjà le pape lui avait saisi la main.

– Asseyez-vous, mon fils, dit-il avec une douceur et une affabilité qui déconcertèrent le chevalier ; ce n'est pas le Souverain Pontife qui vous reçoit, c'est le père de César et de Lucrèce. J'ai entendu mes deux enfants dire tant de bien de vous que j'ai désiré vous voir…

– Saint-Père, balbutia Ragastens, vous me voyez confondu de l'excès d'honneur et de bienveillance que Votre Sainteté veut bien me témoigner…

Alexandre VI vit parfaitement l'effet qu'il avait produit et un mince sourire de satisfaction narquoise passa sur ses lèvres.

– Remettez-vous, mon enfant, dit-il en accentuant encore la douceur de sa parole ; et veuillez, je vous prie, laisser de côté toute question d'étiquette… Si vous voulez m'être agréable, vous me parlerez avec la liberté qu'un fils peut avoir devant son père.

– J'essaierai de vous obéir, Saint-Père, répondit le chevalier en s'asseyant sur le fauteuil que le pape lui désignait.

– Ainsi, reprit Borgia, vous êtes venu en Italie pour prendre du service auprès de mon fils ?

– En effet, Saint-Père, j'avais cette intention…

– Il vous est permis d'en avoir d'autres encore, mon enfant… Tout nous prouve que vous êtes un de ces hommes intré-

pides qui, dirigés dans la voie du bien, peuvent accomplir de grandes choses…

– Ah ! mon père, s'écria César, si vous l'aviez vu le jour des funérailles de François !…

– Pauvre François ! murmura le pape en s'essuyant les yeux. Mais je n'ai pas le droit, hélas, de me livrer aux sentiments de ma douleur paternelle… Le souci de l'État passe avant mon deuil même… Ah ! Chevalier, vous ne savez pas de quelles tristesses s'entoure la puissance de ce monde.

À mesure que le pape parlait, Ragastens sentait son cœur se dilater… Celui-là, au moins, comprendrait son amour et n'essaierait pas de l'entraîner dans une lutte contre Primevère… Peut-être réussirait-il à l'attendrir sur cette jeune fille !… Un espoir insensé entrait peu à peu dans son esprit.

– Saint-Père, dit-il avec émotion, vos douleurs sacrées résonnent jusque dans mon cœur… Je supplie Votre Sainteté de croire que je lui suis tout dévoué…

– Je le sais, chevalier… Vous êtes un noble cœur, et si votre bras ne tremble pas dans le combat, votre âme contient des trésors de dévouement. J'ai voulu y faire appel, mon enfant, puisque vous me les offrez si spontanément…

– Mon père, fit vivement César, je me porte garant du chevalier de Ragastens… il est digne en tous points de la mission que vous voulez lui confier…

Ragastens tressaillit. Il était donc question d'une mission à lui confier ! On allait donc lui demander un signalé service, puisque le Souverain Pontife en personne prenait la peine de l'en entretenir !

La fortune lui souriait décidément ! Un concours de circonstances dues à un heureux hasard lui permettait de servir loyalement ce bon vieillard et de sauver en même temps celle qu'il adorait.

Alexandre VI avait suivi sur le visage du chevalier, les pensées de dévouement qui germaient dans son cœur. Satisfait, certain d'obtenir tout ce qu'il voudrait, il se recueillit quelques minutes.

– Chevalier, dit-il alors, j'ai des ennemis… et ce m'est une profonde douleur, si près de la mort, de savoir que mes pensées sont méconnues, mes intentions travesties… J'ai, toute ma vie, essayé de lutter contre les grands pour me rapprocher des petits… J'ai voulu réduire la force et l'insolence des princes pour faire plus belle la part des humbles, des déshérités, ou encore de ceux qui, comme vous, sont écartés de la haute noblesse, parce que leur escarcelle est vide. Et pourtant, c'est l'application de ces idées qui m'a valu tant d'ennemis puissants… Et encore, s'ils me combattaient loyalement… mais ils emploient contre moi les armes empoisonnées de la calomnie… ils répandent sur mes mœurs, ma vie et mes intentions, des bruits que je rougirais d'évoquer…

Ragastens, pensif, se rappela alors de quelle nature étaient ces bruits… On accusait couramment le pape des plus abominables débauches… On disait qu'une invitation à dîner chez lui équivalait à une condamnation à mort… Frémissant, il songea à l'enlèvement de Rosita… L'entretien de Lucrèce et de Garconio lui traversa l'esprit comme un éclair. Il se perdait à vouloir sonder cet abîme de ténèbres… Comment croire que ce vieillard au visage auguste était réellement le monstre qu'il avait pu supposer ?

Alexandre VI continua :

– Dieu a permis, mon enfant, que je pusse triompher de la plupart des méchants… Mais ils sont forts encore… et mes derniers jours sont troublés par la pensée que mes ennemis finiront par l'emporter…

– Mon père, s'écria César, nous mourrons pour vous, s'il le faut… J'ai mes défauts, parbleu ! Je suis violent, et même brutal… mais par tous les diables, j'ai un cœur qui bat dans ma poitrine !…

Cette sortie de César fit sur Ragastens un effet prodigieux. Le pape avait jeté sur son fils un regard d'admiration. Et cette admiration était justifiée. Car l'exclamation de César avait plus fait encore pour convaincre le chevalier que la savante diplomatie du pape.

– Monseigneur, reprit chaleureusement Ragastens, le jour où vous mourrez pour Sa Sainteté, nous serons deux !

– Chevalier, poursuivit aussitôt Alexandre VI, ce que je vais vous demander est beaucoup plus facile… Voici : parmi mes ennemis, il en est un surtout qui ne veut désarmer à aucun prix…

Ragastens tressaillit : il crut qu'il allait être question de Primevère. Mais il respira, soulagé, lorsqu'il entendit le pape continuer :

– C'est un homme que mène l'esprit d'orgueil, ou plutôt de vanité… Si cet homme disparaissait, la paix de l'Italie serait assurée… Une guerre impie que mon fils César va être obligé d'entreprendre serait évitée… Une malheureuse enfant que j'aime comme un père et qui s'est laissée entraîner dans le camp de la révolte, reviendrait au bonheur paisible…

Ces mots désignaient si clairement Primevère dans l'esprit du chevalier qu'il eut comme un éblouissement.

Il y avait donc un homme dont le sort était lié au sort de Béatrix !... Ah ! il ne pouvait en douter !... Cet homme l'aimait... Et cet homme, il le haït d'instinct...

– Oui, reprenait le pape, si cet ennemi venait à disparaître par un moyen ou par un autre, je suis sûr que tout rentrerait dans l'ordre...

« Va-t-il me proposer de l'assassiner ? se demanda Ragastens. Tout plutôt que cela !... »

Et, comme si le pape eût lu dans sa pensée, il continua :

– Bien entendu, je ne désire pas la mort du pêcheur... Je ne veux pas que le sang soit répandu... Il s'agirait tout simplement de l'enlever... de l'amener ici...

– L'enlever ? s'exclama Ragastens.

– Je me hâte d'ajouter que cet enlèvement ne souffrira pas de grandes difficultés de la part de celui-là même qu'il s'agit d'amener à Rome... Cet homme, au fond, ne demanderait pas mieux que de se soumettre... mais il est prisonnier de ses amis...

– Je comprends, Saint-Père. Il est votre ennemi tout en ne demandant qu'à devenir votre ami...

– Vous m'avez compris, chevalier ! reprit le pape... Eh bien... consentez-vous à ce que je vous demande ?...

– Il me semble, Saint-Père, que cette expédition n'offrira pas de bien gros dangers... J'eusse préféré une occasion de m'exposer réellement...

– Rassurez-vous, chevalier… L'expédition est des plus périlleuses… Elle exige autant de souplesse que d'intrépidité, autant de sang-froid que de bravoure… Elle demande le secret le plus absolu… L'homme qui l'accomplira devra agir seul… il faudra qu'il allie la prudence d'un diplomate au courage aveugle d'un soldat de métier… Vous avez les qualités requises, chevalier… Je crois sincèrement que seul, vous pouvez mener à bien cette entreprise… Songez qu'il s'agit d'entrer seul dans une place forte bien défendue, de manœuvrer parmi de redoutables ennemis, de vous emparer par force ou persuasion du chef de la garnison, de l'amener ici… enfin, de risquer cent fois votre vie !…

Le visage de Ragastens s'éclaira. On lui offrait la bataille. Il entrevoyait une de ces aventures formidables que son audace embellissait de cette âpre poésie spéciale du danger. Il se sentit renaître.

– Quand faut-il partir ? demanda-t-il.

– Tout de suite !… Pendant ce temps, César rassemble son armée et la citadelle de Monteforte, privée de son chef, se rend à notre merci…

– Monteforte ! répéta Ragastens en devenant livide…

– Oui ! C'est là que vous allez vous rendre. L'homme dont il faut vous emparer, c'est le comte Alma !…

– Le père de Béatrix ! murmura d'une voix inintelligible le chevalier.

Ses rêves s'écroulaient. Le cauchemar le reprenait, l'atroce dilemme qu'il avait voulu fuir ! Il eût reçu un coup de poignard qu'il ne fût pas devenu plus pâle…

– Qu'avez-vous, chevalier ? s'écria César…

– Le comte Alma !… La citadelle de Monteforte !… balbutia le jeune homme.

– Oui ! fit durement César. Qu'y a-t-il là pour vous surprendre ?

– Jamais !… jamais !…

– Que dites-vous ?

– Je dis que jamais je n'entreprendrai quoi que ce soit contre le comte Alma et la citadelle de Monteforte…

– La raison ? fit César, les yeux pleins de menaces.

– Saint-Père, éclata-t-il dans son désespoir, et vous monseigneur, écoutez-moi !… Demandez-moi ma vie… Demandez-moi d'aller combattre seul contre vos ennemis… Je suis prêt à tout… Mais contre Alma, contre Monteforte… jamais !… C'est impossible !…

– La raison ? redemanda César ivre de fureur, pendant que le pape, s'étant levé, soulevait une portière et faisait à quelqu'un un signe mystérieux.

– La raison ! s'écria le malheureux jeune homme, c'est que j'aime comme un fou… j'aime comme un insensé… j'aime à en mourir… j'aime, à préférer une mort affreuse à la seule pensée de mériter son mépris ou sa haine…

– Tu aimes !… Qui ?… Mais qui donc ?

– La fille du comte Alma !… Béatrix… Primevère.

César poussa un rugissement qui n'avait rien d'humain. Il arracha son poignard. Il se rua sur le chevalier qui, d'un bond, se mit en garde.

Mais Alexandre VI se jeta sur son fils. Ce vieillard qui, l'instant d'avant, parlait de sa mort prochaine avec toutes les apparences de la vérité, saisit le poignet de César, le maintint comme dans un étau de fer.

– Tu es fou, César ! prononça-t-il en espagnol. Laisse-moi faire…

César Borgia recula.

– Chevalier, fit le pape avec une étrange douceur, pardonnez à mon fils… Il est violent, il vous le disait lui-même. Mais je suis sûr qu'il regrette déjà le mouvement de colère aveugle auquel il vient de se livrer…

– Monseigneur est libre de ses mouvements, dit Ragastens froidement, toute sa raison reconquise devant le danger.

– Et vous, chevalier, vous êtes libre de vos sentiments, reprit le pape avec la même douceur… la mission que je voulais vous confier ne vous plaît pas ?… Soit !… Seulement, vous comprendrez que nous ne puissions garder près de nous quelqu'un d'aussi dévoué aux intérêts de nos ennemis, surtout quand ce quelqu'un est un homme de votre valeur, chevalier… Je vous prierai donc simplement de quitter Rome dès que vous le pourrez… oh ! je ne vous presse pas… je vous laisse un mois… dans l'espoir que la réflexion vous ramènera à nous…

– Je remercie Sa Sainteté, fit Ragastens avec empressement. Je profiterai de l'autorisation qu'elle me donne.

Et, en lui-même, il ajouta :

« Ce soir, j'aurai quitté Rome ! »

– Je ne vous dis donc pas adieu, continua le pape avec plus de douceur encore… J'espère de tout mon cœur que nous nous reverrons… Allez, mon fils… allez en paix…

Le chevalier salua César Borgia, s'inclina profondément devant le pape, et franchit une porte dont Alexandre VI soulevait la portière pour le laisser passer.

– Qu'avez-vous fait, mon père ? s'écria César. Cet homme est, dès ce moment, mon plus mortel ennemi…

– Il y a mieux que le poignard… Il y a le bourreau !

– Le bourreau ?…

– Oui ! Tu n'as pas encore trouvé l'assassin du duc de Gandie, n'est-ce pas ?… Eh bien, je l'ai trouvé, moi !… Dès demain, son procès sera commencé… Dans huit jours, sa tête roulera !… Et cet assassin, mon fils… c'est l'homme qui sort d'ici… Tiens, écoute… En ce moment, on l'arrête !

En effet, on entendit pendant une minute un bruit de lutte violente… Puis tout s'apaisa. Un homme se montra alors dans l'encadrement de la portière. C'était dom Garconio…

– Eh bien ? demanda le pape.

– C'est fini, Saint-Père. L'homme est au cachot, avec une bonne chaîne à chacun de ses poignets et à chacune de ses chevilles… Mais la chose a été dure… il y a cinq morts et trois blessés…

– Qu'on enlève les cadavres et qu'on distribue cinquante ducats d'or entre les survivants, dit froidement le pape.

– Eh bien, monseigneur, dit alors Garconio dont la figure rayonnait d'une joie affreuse, avais-je assez raison de vous dire de vous méfier…

– Tu avais raison, mon bon Garconio, répondit César. À propos, mon père, je lui ai promis le bénéfice de Sainte-Marie-Mineure…

– Il l'a ! fit le pape.

Garconio se courba jusqu'à terre et disparut.

– Eh bien, mon fils ? demanda Alexandre VI, crois-tu que ton poignard nous eût rendu le service de nous faire retrouver l'assassin de François et de prouver au bon peuple de Rome que les Borgia savent faire prompte et bonne justice ?…

– Mon père, je vous admire. Votre sagesse est infinie…

– Je le sais… En attendant, il nous faut absolument quelqu'un qui puisse nous amener Alma…

– Mon père, nous prendrons Astorre… ce bon Astorre à qui j'en voulais un peu depuis l'arrivée de ce maudit Ragastens…

– Soit ! Va pour Astorre !… Et maintenant, laisse-moi, César, j'ai à causer avec ta sœur Lucrèce – de politique… et d'autres choses qui ne t'intéresseraient pas.

XVIII

LE CINQUIÈME CERCLE

Ragastens marchait d'un pas hâtif, comme s'il eût éprouvé un soulagement à s'éloigner de ce César Borgia que, la veille encore, il considérait comme un grand capitaine au service duquel il était fier d'entrer en campagne.

Soudain il se sentit vigoureusement saisi par les deux bras. En même temps, sa tête se trouva enveloppée dans un épais capuchon qu'une cordelette fixa aussitôt autour de son cou.

Ragastens, pris au piège, à demi étouffé par l'étoffe du capuchon, Ragastens ne dit pas un mot, ne proféra pas un cri. Il se ramassa dans un suprême effort, tendit ses muscles et, d'une secousse imprévue, puissante, se délivra de la double étreinte qui paralysait ses bras.

– Liez-le !... Nous le tenons ! s'écria une voix – celle de Garconio.

– Pas encore ! répondit Ragastens.

D'un bond, les deux mains étendues, il s'était précipité en avant, avait trouvé une encoignure et s'y était accolé. Alors, il voulut dégainer, mais, au moment où il allait saisir la poignée de sa rapière, le moine s'en empara en éclatant de rire.

– La dent du sanglier est arrachée ! ricana-t-il.

– Et celle-ci ! riposta Ragastens, en tirant de sa ceinture un court poignard à lame solide.

Violemment, il frappa devant lui, au jugé… Le coup porta dans le vide. Et Ragastens, haletant, ramassé sur lui-même, attendit, le bras droit en arrêt, tandis que, de la main gauche, il cherchait vainement à se débarrasser du capuchon.

Garconio, maintenant, était blême de rage. Silencieusement, il rangea ses hommes en demi-cercle autour de Ragastens, acculé à son encoignure.

Deux d'entre eux portaient des cordes. Ils étaient une quinzaine, se regardant, effarés, terrifiés.

Le moine, tout à coup, fit un signe. Les assaillants se ruèrent en masse. Ce fut épouvantable.

La lutte enragée, acharnée, silencieuse, – d'un silence entrecoupé de râles brefs, d'imprécations sourdes, de malédictions étouffées – dura une minute. À chaque instant, le bras de Ragastens se levait.

Et le poignard retombait, s'enfonçait dans une poitrine, dans une épaule, dans un bras, au hasard, au jugé… Il frappait dans cette masse qui grouillait, tourbillonnait autour de lui…

Brusquement, il s'abattit. Garconio était parvenu à lui passer la corde autour des jambes. Ce fut fini.

L'instant d'après, Ragastens désarmé, ligoté, était emporté…

Ragastens, la tête toujours couverte de l'épais capuchon, sentit qu'on descendait des escaliers, puis qu'on longeait des

couloirs multiples, qu'on descendait encore, puis encore... Il entendit enfin qu'on ouvrait une porte. Un froid glacial s'abattit sur les épaules du chevalier. Brusquement, il fut déposé sur le sol.

Il sentit que ses poignets et ses chevilles étaient enserrés dans des anneaux. Il entendit des grincements de clefs comme si on eût fermé des cadenas sur chacun de ses membres. Alors, la même voix ordonna :

– Enlevez-lui son capuchon.

Ragastens, un instant ébloui par la lumière d'une torche qui brûlait près de lui, se vit dans un étroit caveau. Il constata qu'il était enchaîné par quatre chaînes rivées par un bout à la muraille contre laquelle il se trouvait placé et venant aboutir par l'autre à des anneaux fermés au moyen de solides cadenas.

Le caveau était très haut de plafond. Les murs noirs, gluants, se plaquaient de salpêtre... Et le long des pierres de taille couraient d'immondes animaux, de monstrueuses araignées qu'effarait la lueur de la torche.

Le sol était de terre battue. Des flaques d'eau croupie y stagnaient et exhalaient d'insupportables odeurs. Il n'y avait ni banc pour s'asseoir, ni paille pour se coucher.

Les chaînes des pieds étaient juste assez longues pour permettre au prisonnier de faire deux pas en avant ; les chaînes des poignets lui laissaient la faculté de mouvoir ses bras, de les croiser, de se servir de ses mains.

Près de lui, une cruche recouverte d'osier contenait de l'eau. Sur la cruche, il y avait un pain.

Il y avait, au château Saint-Ange, six rangées de prisons superposées : une au premier étage, une au rez-de-chaussée, les quatre autres dans les sous-sols.

Chaque rangée comprenait un nombre décroissant de cellules. Alors qu'il y en avait douze au premier étage, il n'y en avait plus qu'une au dernier sous-sol. En sorte que ces prisons superposées formaient une sorte de pyramide renversée, dont le sommet s'enfonçait dans les entrailles de la terre.

César Borgia appelait ces différents étages : les six cercles de l'enfer.

Les cellules du premier étage étaient réservées aux officiers du château qui étaient mis aux arrêts, ou aux seigneurs romains qui avaient commis quelque peccadille. C'était le premier cercle.

Le deuxième cercle, c'était le rez-de-chaussée : il comprenait des prisons ordinaires pour les soldats de la garnison.

À partir de là, on s'enfonçait dans les sous-sols. On y trouvait d'abord une rangée de cellules suffisamment éclairées et aérées par des soupiraux munis de barres de fer : c'était le troisième cercle, destiné aux voleurs et assassins.

On descendait un étage et on arrivait au quatrième cercle : cinq ou six cellules sans chaîne, avec un banc pour s'asseoir, de la paille pour dormir. On y mettait les condamnés à mort.

Un étage encore et on arrivait au cinquième cercle : trois cellules semblables à celle que nous avons décrite. Là étaient enfermés les accusés, réputés dangereux, et qu'on allait faire passer en jugement.

Enfin, le sixième et dernier cercle se composait d'une unique cellule. Située à quatre étages au-dessous du rez-de-

chaussée, elle formait une espèce de puits noir ayant quelques pieds de circonférence.

L'infortuné qu'on descendait dans cet abîme, au moyen d'une corde, ne pouvait s'asseoir ni se coucher : la place lui manquait. Et d'ailleurs, eût-il eu assez de place pour s'allonger qu'il lui eût été encore impossible de le faire. Dans ce puits, il y avait de l'eau. Le prisonnier en avait jusqu'à mi-jambe ; une eau putride, infecte, où on précipitait des reptiles, des crapauds, des rats énormes.

Lorsque le condamné était descendu dans ce puits, les crapauds, les reptiles, et surtout les rats, affamés, se jetaient sur le malheureux, soit pour chercher à satisfaire leur faim, soit pour trouver un abri contre l'eau.

C'était dans l'un des trois cachots du cinquième cercle que Ragastens avait été enchaîné, après avoir été transporté du Vatican jusqu'au château Saint-Ange par une voie souterraine plus large que le boyau connu du pape, de César et de Lucrèce seuls.

Lorsqu'on lui eut retiré son capuchon, il jeta autour de lui un regard rapide. Garconio, d'un geste, avait renvoyé tout son monde et sortit après avoir lancé au captif un dernier regard haineux.

– L'ennemi est en fuite ! murmura Ragastens quand il fut seul. Je crois bien que je suis perdu… Mais je ne leur donnerai pas la joie de mourir en gémissant…

Il était jeune pourtant, plein de vie exubérante. Il lui paraissait impossible d'échapper à la vengeance des Borgia. Et, malgré tout ce qu'il y avait d'horrible dans sa situation, il était plus loin du désespoir qu'au moment où il était sorti du tombeau de la Voie Appienne avec la conviction d'être à jamais séparé de Primevère.

Un étrange phénomène s'accomplissait dans cet esprit robuste et alerte. Il se trouvait délivré de Borgia !

Libre, il n'eût jamais pu devenir l'ennemi de cet homme qui, somme toute, ne lui avait donné que des marques d'une éclatante faveur. La reconnaissance l'enchaînait.

Mais, en le faisant arrêter sans motif avouable, César le dégageait. Cette captivité devenait une délivrance. Et il se disait maintenant que, si jamais il pouvait reconquérir sa liberté, il pourrait, sans scrupule, mettre sa vie au service de Primevère.

Cependant, les heures coulaient lentement. Ragastens essaya d'abord de desceller le crampon de fer encastré dans la pierre. Mais bientôt, il dut constater qu'avec un outil solide, il lui faudrait plusieurs jours pour y arriver.

Alors, il tenta de briser les cadenas de ses poignets en les cognant violemment l'un contre l'autre : il ne parvint qu'à se meurtrir.

Enfin, il s'arc-bouta sur les chaînes, dans l'espoir que quelque maillon usé se romprait… Mais tout fut inutile. Il s'assit contre le mur et mangea machinalement un morceau de pain. Puis, peu à peu, la fatigue l'emporta sur l'inquiétude : il s'endormit.

Il fut soudain réveillé par le bruit des verrous que l'on tirait. Son cachot s'éclaira.

Deux gardes entrèrent, tenant chacun une torche. Derrière eux, quatre arquebusiers pénétrèrent dans la cellule. Puis, enfin, trois hommes, la tête couverte de cagoules, se placèrent devant lui. Dans le couloir Ragastens entrevit des piques, des halle-

bardes… une vingtaine de soldats prêts à se ruer sur lui au premier signe.

L'un des trois hommes à cagoule s'avança d'un pas, tandis qu'un autre s'apprêta à écrire.

– Vous êtes bien le chevalier de Ragastens ? demanda l'homme.

– Oui, monsieur… et vous ?…

– Je suis le juge du tribunal suprême, rendant arrêts sans appel au nom de la justice pontificale et de la justice divine dont elle émane. Accusé, vous êtes venu en Italie pour fomenter la trahison contre notre Saint-Père et son auguste famille.

– Je suis venu en Italie pour mettre au service du prince Borgia une épée loyale, répondit Ragastens.

– Des témoins prouvent que vos intentions étaient loin du but que vous avouez… Mais nous ne voulons pas scruter vos pensées… Nous ne retiendrons contre vous que le grief d'assassinat…

– D'assassinat ? fit Ragastens, plus étonné qu'ému.

– Vous avez, par surprise, lâcheté et félonie, poignardé monseigneur François Borgia, duc de Gandie…

Ragastens, un moment étourdi par cette accusation imprévue, haussa les épaules.

– Répondez à l'accusation portée contre vous… Vous vous taisez…

– Je me tais parce que cette accusation est absurde. L'assassin… peut-être le connaissez-vous aussi bien que moi. J'avais, jusqu'ici, douté de ce que j'avais cru voir… douté même du témoignage de mes sens… Je m'aperçois que je ne m'étais pas trompé. Dites à monseigneur César qu'il fera bien, à son prochain coup de poignard, d'effacer soigneusement les traces de sang.

– Vous essayez en vain d'en imposer à la justice par un abominable sacrilège, se hâta de reprendre le juge. Pouvez-vous, encore une fois, prouver que vous n'avez pas poignardé François, duc de Gandie ?

Ragastens se mit à siffler un air de chasse.

– Écrivez que l'accusé avoue ! s'écria le juge.

– Écrivez aussi que le juge du tribunal suprême en a menti, répondit Ragastens.

Sans répondre, le juge prit vivement une feuille de papier que lui tendait l'homme à l'écritoire et se mit à lire en toute hâte. Il conclut par ces mots :

– Condamné, la sentence sera exécutée dans trois jours pour tout délai. Vous avez donc trois jours pour implorer la miséricorde divine…

– Et vous, vous avez toute votre vie pour essayer de laver votre conscience du forfait que vous commettez.

Ragastens, quelques secondes plus tard, se retrouva seul. Cette parodie de jugement s'était accomplie avec une rapidité telle qu'il se demandait s'il n'avait pas rêvé.

Mais bientôt, il put se retracer avec netteté tous les épisodes de cette scène stupéfiante. Les termes mêmes de la sentence, par un effet de rétroaction, résonnaient maintenant à son oreille :

– Condamné à être jeté dans la dernière cellule et à y séjourner deux fois douze heures pour que le repentir puisse pénétrer dans cette âme pervertie… Puis, de là, être tiré, vif ou mort et avoir les deux poignets tranchés en place publique… par le bourreau-juré avoir le col tranché sur le billot de justice par la hache ou par le glaive… condamné enfin à être exposé au pilori pendant les deux jours qui suivront l'exécution…

Qu'était cette *dernière cellule* dont il était question ? Ragastens l'ignorait. Mais, en revanche, il comprenait parfaitement qu'il allait avoir le cou tranché par le bourreau. Sa pensée se reporta irrésistiblement sur César.

– J'avais choisi là un joli maître ! murmura-t-il ; j'étais venu prendre des leçons de gloire… et c'est des leçons d'assassinat qu'il m'eût données. Je l'échappe belle !…

XIX

ROSA

Raphaël Sanzio, après l'enlèvement de sa jeune femme, avait couru au Ghetto pour prévenir la Maga de ce qui se passait et il n'avait plus retrouvé la mère adoptive de Rosita. Celle-ci avait en effet disparu.

… Lorsque Raphaël fut parti, emmenant pour toujours la Fornarina, la vieille Rosa, retirée dans la chambre de la jeune fille, avait eu une crise de désespoir.

– Seule, maintenant !… seule au monde !… Seule avec ma vengeance…

Ces mots sans suite lui échappaient avec des sanglots. Mais le cœur de Maga s'était endurci dans les souffrances. Car bientôt, elle parut avoir retrouvé le calme.

Elle rentra dans le taudis où elle avait reçu la visite du pape. Puis, ouvrant le vieux bahut, elle en tira le coffret, entassa dans une ceinture l'or et les pierreries qui se trouvaient dans un tiroir.

Quand ce fut fini, elle jeta autour d'elle un dernier regard de désolation.

Puis elle sortit.

La Maga, ayant franchi les chaînes qui formaient les rues du Ghetto, sembla peu à peu reprendre possession de son sang-froid. Dix minutes plus tard, elle se trouvait devant le Palais-Riant.

Elle en fit le tour et, arrivée au point où la construction touchait presque les eaux du Tibre, s'arrêta devant une petite porte qu'elle ouvrit au moyen d'une clef.

La vieille Rosa ne s'en servait pas pour la première fois ; déjà, à différentes reprises, elle avait dû pénétrer dans la maison de Lucrèce. En effet, ce fut sans hésitation qu'elle franchit une sorte de cour et s'engagea dans un couloir au bout duquel elle monta un escalier étroit.

Parvenue au deuxième étage, la Maga s'orienta dans le dédale des couloirs avec une sûreté qui prouvait sa parfaite connaissance de leur topographie. Enfin, du bout de l'ongle, elle gratta à une porte.

Ayant attendu quelques secondes, elle gratta encore, mais, cette fois, d'une manière spéciale, comme d'après un signal convenu. Une minute plus tard, la porte s'entrouvrit et, dans l'obscurité, une voix murmura :

– Est-ce vous, signora ?... Sainte Vierge ! Comme votre main est glacée... Asseyez-vous... là... un instant, j'allume un flambeau...

La Maga se laissa conduire par la main, et s'assit sans dire un mot. L'homme qui venait de parler s'empressa, alluma un flambeau à la lueur duquel apparut un petit vieillard à figure méphistophélique et à sourire sardonique, celui-là même entrevu à l'auberge du Beau-Janus, apportant à Ragastens un sac de pistoles : l'intendant du Palais-Riant, il signor Giacomo.

– Ce tartan sur vos épaules, signora Rosa, reprit le vieil homme, ce coussin sous vos pieds… Êtes-vous bien dans ce fauteuil ?

L'intendant se tenait debout, dans une attitude de respect et presque de vénération devant la vieille assise.

– Giacomo, dit la Maga, je veux *la* voir…

Le vieux tressauta, joignit les mains.

– Que dites-vous, signora ?

– Je dis que je veux voir Lucrèce…

– Signora ! que me demandez-vous là ?

– Une chose toute simple et toute naturelle…

– Mais comment voulez-vous que je la fasse réveiller… que je lui annonce une pareille visite… ?

– Qui te parle de tout cela… Je ne veux pas qu'on la réveille… je veux entrer dans sa chambre, voilà tout…

– Pendant qu'elle dort ?…

– Mais oui !

Le vieillard se tordit les bras.

– Elle se réveillera… elle vous tuera… c'est une tigresse…

– Giacomo, tu parles quand il s'agit d'obéir… Je ne puis plus compter sur toi ?… Ce serait dans l'ordre, ajouta amèrement la sorcière, on jure obéissance et fidélité, on affirme sur

l'évangile qu'on est prêt à mourir au premier appel, et puis on se dérobe…

Giacomo se jeta à genoux. L'expression sardonique de son sourire avait disparu. Une poignante tristesse s'était répandue sur son visage maigre, tourmenté, tout ridé.

– Maîtresse, fit-il sourdement, noble maîtresse, je suis prêt encore à mourir pour vous…

– Mais non à me faire entrer dans la chambre de Lucrèce, n'est-ce-pas ? Écoute, Giacomo, un jour que tu arrivas d'Espagne… tu suivais à la piste l'homme que tu avais juré de tuer… est-ce vrai ?…

– J'avais, à Jativa, fit l'intendant, une femme qui m'aimait et que j'idolâtrais… Cet homme l'attira dans un guet-apens… Pendant huit jours, fou de désespoir, je la cherchai dans la ville et dans la montagne… Un soir, elle reparut à la maison… mais si pâle que je n'eus pas la force de l'interroger… Alors… d'une voix ferme, elle me dit l'horrible vérité… l'homme l'avait violée… puis, rassasié, l'avait laissé partir… Quand elle eut fini de parler, ma femme se poignarda sous mes yeux sans que je fisse un geste pour l'en empêcher… Car si elle ne l'eût fait, je l'eusse fait, moi !… Je jurai sur son cadavre de la venger… et je suivis l'homme, le guettant, attendant l'heure… Il vint à Rome… il fut cardinal… puis pape… Il était si puissant qu'à peine pouvais-je concevoir l'espoir de l'atteindre… C'est alors que je vous rencontrai, signora… Malgré vos misérables vêtements, je reconnus en vous la grande dame que, parfois, j'avais aperçue à Jativa, dans son carrosse…

– C'est vrai, Giacomo. Tu étais triste : je te consolai. Tu étais pauvre : je te donnai de l'argent. Tu étais faible : je te promis de te secourir, et je crois avoir tenu parole…

– Ah ! signora, certes !… car vous avez sauvé le trésor qui me restait… En arrivant de Jativa, j'avais amené ma fille… ma Nina, si belle que, parfois, en la regardant, j'oubliais que sa mère était morte…

– Achève, Giacomo. Il ne me déplaît pas que tu me prouves la force de ta mémoire…

– Soit !… Et croyez bien, signora, que ma mémoire seule n'est pas forte… Il y avait déjà des années que j'étais à Rome… Sur vos conseils, et sans doute grâce à votre influence occulte, j'étais entré ici en qualité de deuxième intendant… Sur vos ordres, je m'appliquai à conquérir la confiance absolue de la signora Lucrèce, en sorte que je parvins au poste envié de premier intendant de son palais… Un soir – Nina avait alors quatorze ans – vous êtes venu me trouver… Sur vos conseils toujours, j'avais loué une petite maison où ma fille Nina vivait enfermée avec une domestique, ne sortant qu'au soir… Donc, ce soir-là signora, vous avez sauvé ma dernière affection… Quelqu'un avait vu Nina… Ce quelqu'un, c'était César, fils du pape !… Et de même que le père avait violé ma femme, de même le fils voulait violer ma Nina !… Mais vous étiez là !… nous nous rendîmes ensemble aux abords de la maison que j'avais louée pour Nina… Cachés derrière une masure, nous guettions les alentours… Je ne comprenais pas… Tout à coup, une douzaine d'hommes arrivèrent, pénétrèrent dans la maison… Ivre de rage et de désespoir, je voulus m'élancer… "– Ma Nina ! ma pauvre Nina ! m'écriai-je.

– Elle est en sûreté… tais-toi !"

» C'était la vérité… Vous aviez su ce qui allait se passer… Et, sans me prévenir, vous aviez fait partir mon enfant… Les hommes repassèrent devant nous en sacrant. À leur tête, je reconnus César… Dès lors, signora, je vous jurai autant de reconnaissance que j'avais juré de haine aux Borgia…

– Reconnaissance que tu témoignes en refusant…

– Rien, signora ! Je ne vous refuse rien !… Demandez ma vie… elle est à vous… Si je suis épouvanté de ce que vous voulez faire, c'est pour vous, pour vous seule…

– Pour moi ?… Voyons, Giacomo : veux-tu te venger ?

– Si je le veux !…

Giacomo s'était levé. Sa figure resplendissait de haine.

– Si je le veux ! répéta-t-il. Je ne vis que pour cela… Voyez s'il faut que ma haine soit forte, puisque j'ai pu, des années, lui faire subir le supplice de la patience !

La Maga le regardait avec une sombre satisfaction.

– Eh bien, Giacomo, reprit-elle alors, ne comprends-tu pas que, moi aussi, j'ai une vengeance à assouvir ? Ne comprends-tu pas que ma haine poursuit le même but que toi ?… Comprends donc au moins que l'heure est peut-être venue !…

La sorcière avait prononcé ces mots avec une étrange et solennelle énergie. Ses traits se tendaient sous l'effort du sentiment redoutable qui les animait, ils reprenaient pour un instant une sorte de jeunesse.

– Oh ! s'écria Giacomo, il me semble que je vous revois telle que jadis !…

– C'est la haine qui me rajeunit !

– Oui… Vous êtes presque comme je vous entrevis en Espagne, à Jativa !…

– Heureuse !… Ah ! oui, certes, je le fus ! Riche, honorée, orgueil et joie de la grande famille des Vanozzo, recherchée par les plus nobles et les plus puissants seigneurs, belle de mes dix-huit printemps… je ne songeais qu'au bonheur de vivre… Mon père et ma mère m'idolâtraient… Mes caprices faisaient la loi dans le somptueux château de Vanozzo. Des hommes jeunes, beaux, se disputaient la faveur de mes sourires… Mais je n'en aimais aucun… Un jour, il vint, lui !… Il passa dans le château comme un météore malfaisant… La famille des Vanozzo, honorée d'abriter sous son toit Rodrigue Borgia, le descendant des rois d'Aragon, le neveu du pape Calixte III, lui offrit une hospitalité comme les Grands d'Espagne savent en offrir aux princes…

» Dès que je le vis, je compris le sens de l'amour… Il était beau, d'une sombre, d'une fatale beauté… ses yeux ardents me bouleversaient… sa parole fougueuse me berçait. Je n'entrevoyais plus de bonheur que dans la joie de lui appartenir, d'être à lui tout entière corps et âme, à jamais. Lorsqu'il partit, il n'eut qu'à me faire un signe… Je le suivis, abandonnant père, mère, maison, famille… je le suivis, heureuse de devenir son esclave… je le suivis sans même savoir pourquoi… uniquement parce qu'il m'avait dit : Viens !…

La Maga était dans une de ces minutes de crise où les pensées enfouies dans les replis du cerveau s'échappent d'elles-mêmes, où les secrets qui dormaient au fond du cœur montent jusqu'aux lèvres.

– De ce jour, poursuivit-elle, commença mon martyre… Lorsque je rappelai à Rodrigue qu'il m'avait juré de faire consacrer notre union, il éclata de rire… Et bientôt, j'acquis l'atroce conviction que l'amour de ses yeux était un mensonge… mensonge l'amour de ses paroles… mensonges tout ce qu'il faisait et disait… Des années coulèrent, lentes, mornes… Mon père et ma

mère étaient morts de désespoir… J'eus des enfants, j'essayai de raccrocher ma vie à l'amour maternel… Un jour, Rodrigue me dit que je le gênais… Je me jetai à ses genoux, je priai, je pleurai… Le lendemain, Rodrigue avait disparu, me laissant un billet qui contenait cette seule ligne : « Puisque tu ne veux pas t'en aller, c'est moi qui m'en vais. » Affolée, je me précipitai dans la chambre des enfants : ils avaient disparu…

» Comment ne suis-je pas devenue folle ?… Comment ne suis-je pas morte ?… Lorsque je revins à la santé, après six mois de fièvre, je m'aperçus, avec une épouvante sans nom, que j'aimais encore Rodrigue…

Celle qui avait été Rosa Vanozzo et qui n'était plus que la sorcière du Ghetto ajouta :

– Hélas ! Malheureuse et lâche !… Je l'ai aimé de longues années… Je l'ai aimé de loin… Je le suivis à Rome… Je passai ma vie à l'épier, à compter ses amours… et peu à peu, je sentais se fortifier dans mon cœur le besoin de la vengeance… Longtemps, l'amour et la haine se sont disputé mon âme… la haine a triomphé…

– Ah ! Comme vous avez dû souffrir !… Mais vos enfants ?

– Mes enfants !… Lorsqu'ils furent devenus grands, je voulus les voir, leur dire la vérité… César voulut me tuer… François voulut me faire enfermer comme folle… Lucrèce me fit jeter dans la rue…

– Signora… ces souvenirs atroces vous font mal…

– Ils me font du bien, Giacomo… Quand j'ai fouillé ainsi les plaies de mon cœur, quand j'ai versé sur elles le poison qui corrode, il me semble que le mal diminue… et le mal, c'est l'amour… Écoute, je n'ai pas fini… Parmi toutes celles que Ro-

drigue a aimées, il en est une que j'ai détestée plus que les autres… Il me sembla que, celle-là, Rodrigue l'aimait vraiment… Grâce aux intelligences que j'avais su me créer dans le Vatican, je vis enfin, qu'« elle » était enceinte… L'enfant naquit… C'était une petite fille… Il m'est impossible de dire à quel point je la haïssais et quelle fut ma joie lorsque je constatai que la mère, lâche comme le père était féroce, abandonnait son enfant !…

– Vous m'épouvantez, signora !…

– La mère, c'était la comtesse Alma… L'enfant fut exposée sur les marches de l'église des Anges… Je m'en saisis ! Je l'emportai… Toutes mes haines vinrent se concentrer sur la tête de cette innocente… Je la donnai à une horrible mégère qui la tortura… jusqu'au jour où une révolte gronda soudain dans mes entrailles et où je m'aperçus que mon cœur saignait des abominables souffrances de l'enfant… Elle avait dix ans… Toute pantelante de son martyre, je l'emportai chez moi… Et ce fut comme un rayon de soleil qui entre dans l'enfer. Je l'appelai Rosita… Elle grandit, sa beauté devint ineffable… et moi, la maudite, moi, la sorcière, j'éprouvai alors des joies si douces, qu'il me semblait parfois que mon cœur allait éclater… j'en arrivais à oublier ma vengeance… Mais Rodrigue devait lui-même se rappeler à mon souvenir… Un homme… un vieillard… s'est pris de passion pour ma Rosita… Et ce vieillard qui aime Rosita, qui veut la violer, sais-tu qui c'est, Giacomo ? C'est le pape, c'est Rodrigue Borgia, le père de mes enfants, l'amant de la comtesse Alma, le père de Rosita…

– L'assassin de ma femme… acheva Giacomo.

La Maga sourit étrangement.

– De même que j'ai sauvé ta fille Nina, dit-elle, je viens de sauver Rosita. Cette nuit même, elle quitte Rome… à cette heure, elle doit être en sûreté… Eh bien, Giacomo, comprends-

tu que l'heure est venue de me venger et de te venger aussi ? Comprends-tu que j'aie hésité tant que j'avais près de moi Rosita et que, maintenant, il ne me reste plus rien à faire dans la vie… Sinon de faire souffrir ceux qui m'ont fait souffrir !

– Oui, signora ! Et je vous aiderai de toutes mes forces…

– Bien ! Pour commencer, il faut que Rodrigue sache où me trouver…

– Vous croyez donc qu'il voudra vous voir ?

– J'en suis sûre !… Il me fera chercher au Ghetto. Ne m'y trouvant pas, il voudra savoir ce qu'est devenue la Maga… Te charges-tu de l'en informer ?…

– Ce sera très simple, signora…

– Tu connais le temple de la Sibylle ?…

– À Tivoli… près de la villa du pape ! J'y ai été avec la signora Lucrèce…

– C'est cela… J'ai de fortes raisons de croire que le pape voudra aller y passer quelques jours… C'est l'antre de ses débauches. Eh bien, c'est là que je vais… À vingt pas du temple de la Sibylle se trouve, au-dessus du précipice, une caverne naturelle… Je l'ai déjà habitée… C'est dans cette caverne que Rodrigue me retrouvera dès qu'il aura besoin de moi… Et bientôt, il aura ce besoin de me voir… Il faut qu'il le sache.

– Il le saura, signora. Je m'en charge.

– Bien, Giacomo. Tu es un loyal serviteur… Et maintenant, moi la mère de Lucrèce, conduis-moi près d'elle…

– Signora ! Prenez garde !… fit Giacomo en tremblant. Si elle se réveille, elle vous tuera !

– Non, Giacomo… elle ne me tuera pas… Avant de dire adieu pour toujours à mon passé, et peut-être à la vie, je veux voir ma fille… Je le veux, Giacomo…

– Venez, signora ! consentit enfin le vieillard.

Il éteignit le flambeau et prit la main de la Maga. La vieille frissonna d'une joie terrible. Tous deux sortirent.

Ils longèrent des couloirs obscurs, descendirent des escaliers, franchirent des salles silencieuses et entrèrent enfin dans un étroit cabinet.

– C'est là ! murmura le vieillard à l'oreille de la Maga. Personne n'entre jamais dans ce cabinet. La porte que nous venons de franchir ne s'ouvre jamais… Lucrèce en a seule la clef… mais j'en ai fait une, sur vos ordres… Là est la chambre à coucher… le lit est en face… Les suivantes de nuit dorment dans la pièce voisine…

– Attends-moi ici ! répondit la Maga, qui déjà ouvrait avec d'infinies précautions une petite porte faisant communiquer le cabinet avec la chambre à coucher.

La mère de Lucrèce, ayant franchi cette porte, la laissa entrouverte et s'arrêta un instant.

Elle fouilla dans son sein et en tira un minuscule flacon qu'elle déboucha lentement, sans trembler…

Elle s'avança vers le lit, glissant plutôt que marchant, sans un bruissement…

– Une goutte… une seule goutte sur ses lèvres… et c’est fini de Lucrèce… l’agonie sera affreuse… demain, les Borgia porteront le deuil… demain, l’âme du vieux Borgia subira le premier coup de ma vengeance…

À la lueur de la veilleuse, Lucrèce lui apparut. Elle dormait. Un sourire errait sur ses lèvres…

Un de ses bras pendait hors du lit, tandis que l’autre soutenait sa tête qu’encadrait le flot de ses cheveux dénoués… Elle était ainsi souverainement belle.

– Ma fille ! pensa la Maga.

Immobile, elle contempla silencieusement Lucrèce. La jeune femme fit un mouvement, soupira, prononça quelques mots inintelligibles et son sourire se fit plus doux… Lorsque Lucrèce eut repris l’immobilité du profond sommeil, la vieille, dans un glissement, se rapprocha de la tête du lit…

– Elle rêve… pensa-t-elle. Elle rêve, heureuse… car son sourire est calme… Jadis… là-bas… je venais la nuit dans sa chambre… et comme maintenant, je me penchais sur son berceau… Alors, il arrivait parfois qu’elle s’éveillât… Elle me tendait ses petits bras en riant et elle me disait : “Bonsoir petite mère”. Et maintenant, je vais la tuer !…

La sorcière se pencha presque à toucher le visage de Lucrèce. Une étrange hallucination s’empara d’elle. Un miracle s’accomplit dans cette âme ulcérée…

Elle revit Lucrèce… sa fille… toute petite… telle qu’elle l’avait bercée dans ses bras maternels… Rayonnante puissance de la nature mystérieuse et tendre !

Et la pauvre vieille, maintenant, pleurait à chaudes larmes. Machinalement, elle avait rebouché son flacon et l'avait remis dans sa ceinture… Et ce ne fut pas une goutte de poison qui tomba sur les lèvres de Lucrèce endormie… Ce fut une larme…

Au contact de la goutte chaude et salée, Lucrèce avait eu une secousse… Une seconde encore, elle lutta contre le sommeil. Puis, brusquement réveillée, elle porta la main à sa lèvre.

– Qui est là ? cria-t-elle épouvantée en sautant du lit.

L'instant d'après les servantes réveillées accoururent avec des flambeaux… Et Lucrèce jeta des ordres furieux.

– Cherchez !… Qu'on fouille partout ! Il y avait quelqu'un, j'en suis sûre… J'ai senti… là… sur ma bouche… Oh ! c'est peut-être un baiser de spectre !…

On chercha partout. On ne trouva rien.

Cependant, Giacomo avait reconduit la Maga jusqu'à la petite porte par où la sorcière avait pénétré dans le Palais-Riant.

– Êtes-vous satisfaite, signora ? demanda-t-il au moment où elle allait s'éloigner…

– Non ! répondit la vieille sur un ton étrange… mais j'ai vu ma fille…

Et elle s'enfonça dans la nuit, se dirigeant vers l'une des portes de Rome. Là, elle attendit l'aube.

La porte ouverte, elle sortit de la ville et s'éloigna dans la campagne, marchant d'un pas résolu.

XX

FANTÔMES D'HYSTÉRIE

Deux jours après l'arrestation de Ragastens au Vatican.

La bibliothèque, séjour préféré d'Alexandre VI, petite pièce qui n'avait rien de commun avec la grande bibliothèque officielle du palais, était une salle de rêverie, merveilleusement agencée pour le repos du corps et de l'esprit.

Il était environ huit heures du soir. Près d'une grande baie ouverte, d'où l'on dominait la ville, le pape, César et Lucrèce devisaient à voix basse.

– Conseil de famille ! murmurèrent mystérieusement les prélats et les seigneurs disséminés dans le palais. Qu'en sortira-t-il ? Quelle bulle ? Quelle guerre ?…

Alexandre VI était assis dans un fauteuil, César étalé sur des coussins. Lucrèce, allongée sur le ventre, au long d'un tapis, laissa errer son regard sur Rome.

– Astorre est-il parti ? demanda le pape.

– Ce matin, répondit César.

– Seul ?…

– Non ! Je lui ai adjoint Garconio, comme vous me l'aviez dit ; ils sont en route, à cette heure… Mais, mon père, tout cela me paraît bien long.

– Patience, César ! Tu as le temps… Tu as encore toute une existence devant toi… Que dirais-tu si, comme moi, tu n'avais plus que quelques mois à vivre ?

– Cornes d'enfer ! Je n'en serais que plus pressé… Je me rouille… Il y a des moments où j'ai la nostalgie de la bataille… Je rêve de chevauchées titanesques, je vois des masses humaines où j'entre avec mes cavaliers comme un coin de fer dans la chair… C'est une belle musique, mon père, que le tumulte d'une mêlée. Et la jouissance de la destruction ! La jouissance de l'acier qui s'enfonce dans une poitrine, ou dans un dos… L'éclaboussement d'une cervelle qui éclate sous un coup de masse, et les flaques noires du sang où s'enfonce le sabot des chevaux… Je rêve de tout cela, je m'ennuie de ne pas tuer…

César, en parlant ainsi de ses rêves était d'autant plus effroyable à voir qu'il disait ces choses sur un même ton bas et concentré, sans éclats de voix. Seulement ses yeux s'injectaient de sang comme il lui arrivait toutes les fois qu'une émotion l'agitait.

Son père le contempla avec une curiosité admirative.

– Quel magnifique tigre, pensa-t-il.

Lucrèce ne dit rien. Elle continua à regarder dans le vague des choses qu'elle voyait seule et qui étaient en elle.

– Aussi, mon père, reprit César, le plut tôt sera le mieux. Il faut d'ailleurs en finir promptement. Sans quoi, nous sommes menacés d'avoir l'Italie sur les bras… Oui… oui… le plus tôt !… Il faut s'emparer de ce nid de vipères qui s'appelle Monteforte.

– Dès que j'aurai des nouvelles du comte Alma, fit le pape, il sera temps. Tu ne rêves que plaies et bosses… mais moi, je veux assurer le succès de l'entreprise… D'ailleurs, je serai là pour surveiller la campagne.

– Quoi, mon père, vous voulez venir à Monteforte ?…

– Non, mais je m'installerai à Tivoli, qui est à peu près sur le chemin. De là, je pourrai surveiller à la fois Rome et Monteforte. Je serai près de toi qui feras la guerre, et près de Lucrèce qui fera de la diplomatie… À propos, Lucrèce, il faudra prévenir la Maga du Ghetto que quelqu'un va lui faire une petite visite… celui-là même à qui elle a promis certain philtre…

– La Maga n'est plus à Rome, dit nonchalamment Lucrèce.

Le pape sursauta dans son fauteuil et fronça les sourcils.

– Elle est à Tivoli, ajouta Lucrèce.

– À Tivoli ! s'écria le vieux Borgia presque avec de la terreur ; c'est vraiment à croire que cette damnée sorcière devine mes pensées… je voulais lui dire de s'y rendre. Mais que peut-elle bien faire à Tivoli ?

– Sans doute ses dévotions à son ancêtre, la sorcière de jadis… Car il paraît qu'elle habite une espèce de caverne qui touche au temple de la Sibylle.

– Je la connais… Tout va bien, mes enfants…

– Pour vous deux, observa Lucrèce avec une moue. César s'en va batailler à Monteforte, où il pourra faire nager son cheval dans des fleuves de sang, ce qui, bien certainement, lui vaudra l'affection de la jeune et candide Béatrix…

Sous les coups d'épingle de Lucrèce, César pâlit de fureur.

– Qu'elle m'aime ou non, gronda-t-il, elle sera à moi !

– Vous, mon père, reprit Lucrèce, vous vous en allez dans ce lieu de délices, Tivoli… Vous allez pouvoir, tout à votre aise, admirer les splendides panoramas champêtres qui se dérouleront sous vos yeux ; et votre admiration sera d'autant plus vive que quelqu'un vous aidera à comprendre la belle nature. Je veux dire la chaste Fornarina qui vous attend là-bas et soupire sans doute après les leçons que vous voulez lui donner…

À son tour, le pape eut un frisson au nom de la Fornarina, comme César avait tressailli au nom de Primevère. Lucrèce continua :

– Seule ici, je vais m'ennuyer prodigieusement.

– Tu joueras à mystifier ton cher époux, dit César.

– Le duc de Bisaglia ! Pauvre hère !… Est-ce qu'il vaut seulement la peine que je m'occupe de sa nullité ?…

– Tu te créeras des distractions.

Lucrèce haussa les épaules.

– À propos de distractions, reprit le pape, nos Romains vont en avoir une dont ils ne se plaindront pas, j'imagine…

– Oui, l'exécution de M. de Ragastens ? dit César.

Et ce fut autour de Lucrèce de se sentir frissonner soudain à ce nom.

– Quand lui tranche-t-on la tête ? demanda-t-elle froidement.

– Après-demain, au lever du soleil, ma sœur. Tu viendras voir ?

– Sans aucun doute.

– Ce brave chevalier !... Moi, ce qui m'amusera le plus, ce sera de le voir dans la fosse aux lions.

César désignait ainsi la cellule aux reptiles. Il poursuivit :

– Demain matin, on l'y descendra, et je veux être là pour prodiguer à ce digne ami les plus chaudes consolations. Par tous les diables ! Je veillerai moi-même à ce qu'il soit dans son trou en bonne et nombreuse compagnie... J'ai expédié, aujourd'hui une douzaine de chasseurs qui ont dû battre la campagne ; j'aurai une superbe collection de couleuvres, de crapauds, de vipères... Il me semble que je le vois déjà...

César riait en grinçant des dents. Il était épouvantable à voir. Brusquement, il s'accouda sur son genou, le front subitement barré d'un pli.

– Il aime Primevère ! pensa-t-il. Et qui sait si elle ne l'aime pas ! Oh ! Je veux, si cela est... inventer quelque supplice inconnu... Ah ! Nous allons voir... misérable !

Il écumait silencieusement et se rongeait le poing. Il eût effrayé jusqu'à Lucrèce, jusqu'au pape, s'ils l'eussent regardé. Mais ils ne le voyaient pas...

Le vieux Borgia était à Tivoli... Il errait sous les ombrages de sa villa, emportant dans ses bras la vierge qu'il destinait aux

étreintes de sa vieillesse. Et Lucrèce, immobile, le regard vague, songeait :

« Oh ! Cette volupté inédite ! Descendre dans l'enfer du prisonnier à l'heure où son âme agonise sous la terreur de la mort toute proche !… Me donner à lui, parmi ses chaînes… Éprouver son amour décuplé par l'horreur… Me meurtrir à ses baisers et à ses chaînes… Faire que le cri d'épouvante qu'il poussera quand on le descendra aux bêtes se confonde avec le cri de passion que lui arrachera mon baiser… cette volupté… oui, il me la faut !… »

Tous trois haletants, chacun oubliant la présence des deux autres, subissaient la morsure des délices inventées.

Une heure silencieuse s'écoula ainsi.

Lorsqu'ils revinrent à eux, ils se regardèrent et se virent pâles sans s'en étonner.

– Adieu, mes enfants, je vais me reposer, dit le pape.

– Moi, je vais méditer mon plan de campagne, dit César.

– Et moi, je vais rêver à trouver enfin une distraction inédite, acheva Lucrèce.

Quelques minutes plus tard, Lucrèce était dans sa chambre, au Palais-Riant. Elle prit son bain, se fit masser et parfumer. Puis, s'étant mise au lit, commanda qu'on la laissât seule.

La tête enfouie dans les dentelles de l'oreiller qu'elle mordillait et lacérait du bout des dents, par plaisir, elle établit alors sa résolution et convint avec elle-même comment elle s'y prendrait pour l'exécuter.

Elle voulait revoir Ragastens. Elle était résolue à aller le retrouver dans sa cellule, et cela à l'heure même où l'infortuné serait sur le point d'être descendu dans la cellule aux reptiles, sinistre antichambre de la mort.

Pas un instant l'idée ne lui vint de sauver le chevalier. Ce qui excitait son désir morbide, c'était justement ce baiser de condamné, cette étreinte de l'homme qui va mourir, et qui sait que rien au monde ne peut le sauver…

Vers trois heures du matin, Lucrèce se leva et s'habilla posément, sans avoir requis l'aide de ses suivantes.

Elle s'enveloppa d'un ample manteau et, sortant à pied, se dirigea rapidement vers le château Saint-Ange. Rome dormait. Un silence auguste enveloppait la Ville Éternelle.

Lucrèce à pas lents, les yeux noyés de langueur, se dirigea dans ce silence, vers les voluptés qu'elle allait chercher jusque sur le seuil de la mort…

XXI

CÉSAR BORGIA

Rentré dans sa chambre à coucher, César se jeta dans un fauteuil et laissa tomber sa tête dans ses deux mains. Toute sa pensée tourmentée, tortueuse et imprécise encore, se résuma dans ces mots qu'il murmura :

– Il aime Primevère… Mais est-ce qu'elle l'aime ?

César était une sorte de fauve. Il avait aimé souvent : mais à la façon des fauves. Il était le mâle qu'excite la vue d'une femelle qui passe : il prenait la femelle, et c'était tout. Jamais sa jalousie ne s'était éveillée au moment où ses sens au repos ne lui faisaient pas convoiter la femme.

Or, pour la première fois, un sentiment « humain » naissait et se développait dans cette conscience de fauve. Pour la première fois, la possession de la femme convoitée ne lui apparaissait pas comme la complète satisfaction. Pour la première fois, il s'inquiétait des antécédents et du sentiment de la femme aimée.

L'étonnement où cette découverte le jeta d'abord fit place à une violente colère. Il se leva, parcourut sa chambre à grands pas, brisa une statuette et deux magnifiques vases de porphyre, écuma, jura. Finalement, il tomba tout habillé sur son lit et se remit à penser.

– Elle l'aime, c'est incontestable. Ils se sont vus. Il a menti lorsqu'il m'a dit qu'il ne la connaissait pas… Elle l'aime, soit !…

Mais s'est-elle donnée à lui ? Oh ! rugit-il, ne pas savoir !… Si au moins, je savais !…

Il se jeta brusquement hors du lit et se remit à marcher, avec vraiment les allures d'un fauve qui gronde en songeant à une proie.

Mais il eut beau faire, se démener, tempêter furieusement, la même question entêtée venait se poser.

– Le lui demander ? Descendre dans sa cellule ! L'interroger ?

Mais il la repoussa avec violence. Il éclata de rire :

– Moi, César Borgia, demandant à M. le chevalier de Ragastens si ma future maîtresse est pure ! Quel spectacle !… Ah çà ! je deviens fou à lier…

Pendant une partie de la nuit, il se débattit, tantôt prostré dans une sorte d'abattement maladif, tantôt en proie à des accès de délire qui, dans les salles voisines, faisaient trembler les laquais éveillés… Enfin, il finit par arrêter un plan qui, en apparence, conciliait les sentiments qui s'étaient entrechoqués dans sa pensée.

– Eh bien, j'y vais, fit-il en grondant entre ses dents. J'y vais !… Il faut que je sache… je n'y puis plus tenir… Voici le matin… Ragastens plongé dans la dernière cellule, jamais plus je ne pourrai savoir… Il faut que je sache !… Il parlera !… Je lui offrirai au besoin la liberté en échange de la vérité ! Il ne sera pas assez fou pour refuser !…

Et, avec un sourire, il continua :

– Quant à lui donner la liberté, je tiendrai ma parole… Je lui ouvrirai la porte… mais un bon coup de poignard par derrière… quand il aura parlé.

Il n'acheva pas. Seulement, il s'assura que sa dague était bien à sa place à sa ceinture.

Il descendit aussitôt au corps de garde situé au rez-de-chaussée, prit la clef de la cellule où était enfermé Ragastens, la clef qui ouvrait les cadenas des chaînes, et s'enfonça dans les sous-sols…

XXII

LA NUIT DU CONDAMNÉ

Pendant que Lucrèce et César s'apprêtaient, chacun de son côté, à descendre dans le cachot du chevalier, pendant que le frère et la sœur cherchaient des raffinements de volupté ou de cruauté, que faisait Ragastens ?

Ragastens dormait.

Il s'était accoté au mur et avait cherché la position la moins gênante possible. Cette position n'en était pas moins atroce.

Ragastens savait maintenant à quoi s'en tenir sur cette fameuse « dernière cellule » dont le juge suprême l'avait menacé. Garconio avait eu soin de le lui apprendre avant son voyage à Monteforte.

Ne pas assister au supplice ! Quel crève-cœur ! Toutefois, il résolut, au moins, de prévenir le chevalier.

Ce serait toujours un petit quart d'heure agréable. Ne pouvant assister au drame, il éprouva une jubilation suffisante à en exprimer copieusement le scénario au malheureux jeune homme. On peut croire qu'il n'épargna aucun détail. Ragastens s'était contenté de répondre :

– Pourvu qu'on ne te descende pas avec moi dans le puits, c'est l'essentiel. La vue et le contact des crapauds et des rats ne

sont qu'effroyables. Tandis que ton contact, à toi, serait par trop répugnant…

Depuis cette dernière visite du moine, Ragastens n'avait plus vu personne, sinon un geôlier qui était venu trois fois pour lui apporter du pain et de l'eau.

Donc Ragastens dormait.

Il fut soudain réveillé par une lumière qui entrait dans sa cellule. Il ouvrit les yeux et vit César Borgia. Ragastens ne put maîtriser un frisson.

– C'est le moment, pensa-t-il, on va me précipiter… adieu la vie… adieu, Primevère !…

Pourtant, il regarda César bien en face sans laisser voir aucun trouble. À sa grande satisfaction, il constata que Borgia n'était accompagné d'aucun garde, d'aucun geôlier. Il jeta un coup d'œil sur le couloir, par la porte que César avait laissée ouverte et vit qu'il était désert.

– Je me trompais… Ce n'est pas le moment !… Mais que vient-il faire ?… Ah ! oui, je comprends… Comme son fidèle Garconio, il vient se repaître de sa vengeance…

Alors, il se leva, et, d'une voix railleuse :

– Bonjour, monseigneur… Excusez-moi de ne pas vous offrir de siège… on a oublié d'en mettre en ce logis.

César avait fiché en terre la torche qu'il avait apportée. Il se retourna comme Ragastens finissait de parler et le regarda d'un air sombre, sans dire un mot.

– Vous venez admirer votre œuvre ? reprit Ragastens. Et vous rendre compte du visage que vous auriez si vous occupiez cette place qui est la vôtre ? Je regrette vivement de ne pouvoir vous offrir la figure bouleversée que vous espériez sans doute.

César se croisa les bras.

– Car enfin, monseigneur, continua le chevalier au bout d'un silence, je suis à votre place… C'est vous qui assassinez, et c'est moi qui suis enchaîné… Ceci, soit dit sans reproche, me semble un peu manquer de logique… À propos, comment va monsieur votre père ? C'est un habile homme et j'ai pour cette habileté la plus grande estime… J'ai rarement vu bateleur cynique et fourbe prendre avec autant d'aisance la figure d'un honnête homme… C'est à tel point que, tandis qu'il me parlait, j'avais fini par me persuader qu'il n'était peut-être pas l'assassin, empoisonneur, parjure et hypocrite que l'on dit. Faites-lui en mes excuses, je vous prie…

César garda le silence. Il continuait à fixer sur Ragastens un œil attentif et sombre. Ragastens se mit à rire. Ce rire sonnait étrangement sous ces voûtes.

– Vous vous demandez de quoi je ris, monseigneur ? C'est de moi-même. Je ne crois pas qu'on puisse pousser la naïveté puérile aussi loin que je l'ai poussée. Figurez-vous que je vous ai d'abord pris pour un grand capitaine : vous n'étiez qu'un truand… Je voyais dans votre main une épée flamboyante : l'épée n'était qu'un stylet. Mais enfin, tel que je vous imaginais, il y a une heure encore, vous aviez de l'allure. Morbleu ! quelle belle figure de bête féroce ! Vous étiez encore à mes yeux, l'homme du poignard. Et voilà que je dois vous faire descendre du piédestal qui vous allait si bien. Vous descendez, monseigneur, si bien que vous êtes tout juste à la hauteur de votre Garconio. Lui aussi est venu voir comment je mourrais… Et vous, monseigneur César ? Vous êtes venu voir si les chaînes de mon

cachot m'ont bien meurtri les poignets et si quelque pâleur sur mon visage de condamné ne vous apportera pas une revanche ? Dites, qu'êtes-vous venu faire ici ?

– Je suis venu vous offrir la liberté, dit César.

– La liberté ?…

– Oui ! Vous êtes condamné… Vous n'avez pas tué François… c'est moi qui l'ai poignardé… Tout cela est exact… Mais vous êtes condamné… Vous allez mourir… Dans une minute, si je veux, si vous voulez, j'ouvre les cadenas de vos chaînes et vous êtes libre…

– Je ne vous comprends pas…

– Je vais m'expliquer, reprit César d'une voix haletante. Cette jeune fille… Béatrix… vous l'aimez ?…

– Je l'aime !…

La main de César se crispa sur son poignard. Mais il se contint.

– Et elle… répondez… elle ?…

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux savoir si elle vous aime…

– Ah çà ! monseigneur, s'écria Ragastens, dans l'œil duquel passa un éclair soudain, qu'est-ce que cela peut vous faire ?…

César avança d'un pas. Il sentait gronder en lui un de ces accès de fureur qui le transformaient en bête fauve incapable de raisonner même sa haine.

– Tu parleras, gronda-t-il, oubliant toute la diplomatie qu'il avait arrangée, tu parleras !… Je veux savoir !

Ragastens se ramassa pour quelque terrible effort. Une pensée subite venait de jeter en lui un espoir fou.

– Monseigneur, dit-il froidement, vous vous êtes trompé… Vous ne saurez rien… La vérité, je veux en emporter le secret dans le puits où vous allez me faire jeter !

– Misérable ! rugit César. Elle a été à toi !… Tu es mort !…

À l'instant, il se rua sur Ragastens, le poignard levé. Ragastens, qui attendait ce mouvement, vit venir le coup. D'un geste foudroyant, il se redressa et saisit le poignet de César.

Les chaînes semblaient ne plus lui peser.

César chercha d'une saccade furieuse à se dégager. Mais l'autre main de Ragastens s'abattit sur son cou. Il sentit des doigts de fer entrer lentement dans sa gorge.

– Je te tiens ! dit Ragastens la voix rauque de joie.

Il y eut une lutte d'une demi-minute. D'une main, Ragastens tordait le poignet de César, tandis que de l'autre, il faisait craquer les muscles de son cou. César lâcha d'abord le poignard, puis s'abattit sur les genoux.

L'étreinte continua. Il y eut un râle. Puis tout à coup, César tomba sur le sol, sans signe de vie.

Fébrilement, Ragastens le fouilla.

Brusquement, il eut un sursaut de joie insensée et il étouffa un rugissement : sa main venait de rencontrer, dans la ceinture de César, une petite clef de fer…

Il l'approcha du cadenas qui bouclait son poignet gauche. En quelques secondes, les quatre cadenas furent ouverts. Ragastens, alors, se pencha sur César.

– Il en reviendra, murmura-t-il… Si j'avais l'âme d'un Borgia, l'occasion serait belle… Quel service je rendrais peut-être à l'humanité en achevant ce que mes doigts ont commencé… Bah !… Ce n'est pas mon affaire.

Tout en parlant, Ragastens avait détaché la ceinture de César et la ceignait autour de ses reins. Puis il mit sur sa tête la toque de velours noir, habituelle coiffure du fils du pape. Enfin, il s'empara de son manteau et s'en enveloppa.

– Il me semble, fit-il en riant, que je fais un César assez présentable.

Il jeta un dernier regard sur Borgia toujours évanoui, et se dirigea vers la porte. À ce moment, il se frappa le front et revint tout à coup sur ses pas.

Il se baissa et, pendant une minute, se livra à un singulier travail, au cours duquel on eût pu entendre remuer les chaînes. Quand Ragastens se releva, il éclata d'un rire silencieux : il venait de rattacher les quatre chaînes en fermant à clef les cadenas sur les poignets et les chevilles de César Borgia, enchaîné dans la situation exacte où Ragastens se trouvait un quart d'heure auparavant !…

Ragastens sortit de la cellule. À droite, le couloir, vaguement éclairé par la torche qui continuait à brûler dans le cachot, se prolongeait de quelques pas seulement.

Ragastens aperçut au pied du mur qui barrait le couloir de ce côté, un trou circulaire. Il s'en approcha.

– Ah ! ah ! fit-il en frémissant, voilà le puisard en question ! Corbacque !… César Borgia ne manque pas d'imagination… Moisir là-dedans !… C'était décidément une fière canaille que j'avais choisie pour me protéger.

Il s'éloigna avec un geste d'horreur et de dégoût.

À gauche, le couloir se prolongeait pendant une quinzaine de pas, jusqu'au pied d'un escalier de pierre dont Ragastens aperçut les premières marches vaguement éclairées. Il s'y dirigea vivement et commença à monter.

Tout à coup, une lumière apparut, Ragastens arrivait au haut de l'escalier. Là, un homme, un geôlier se tenait debout, une lanterne sourde à la main.

Enveloppé dans le manteau de César, les doigts crispés sur le manche du poignard, Ragastens marcha droit à l'homme. Celui-ci s'était courbé en deux.

– Monseigneur désire-t-il que je l'éclaire ? demanda-t-il.

Ragastens ne souffla pas mot et s'enfonça dans le deuxième escalier.

L'homme, persuadé que Monseigneur voulait être seul puisqu'il n'avait pas daigné répondre, n'avait pas bougé de place.

Au bout du deuxième escalier, il n'y avait personne. Ragastens respira. Il n'y avait plus qu'un étage à monter… Un escalier encore, et c'était la liberté…

Ragastens monta… Mais il n'avait pas franchi trois marches qu'il s'arrêta, la sueur de l'angoisse au front. Quelqu'un descendait l'escalier, tournant, assez étroit.

Ragastens, immobile, attendit. Le meurtre répugnait à sa nature fine, mais il y allait de sa propre vie… Si celui qui descendait le reconnaissait, c'était un homme mort !

Bientôt, Ragastens aperçut la lueur d'une lanterne qui venait au-devant de lui et se projetait sur les murs. Presque aussitôt, le visiteur inconnu apparut. Le chevalier avait rabattu sa toque sur ses yeux et remonté le manteau jusqu'au nez.

– Mon frère ! exclama sourdement une voix.

Ragastens leva les yeux.

– Une femme ! murmura-t-il… Lucrèce !

Le mouvement qu'il fit découvrit un peu son visage. Lucrèce le reconnut. Elle dissimula un geste de stupéfaction. Puis, avec un sourire narquois, elle dit :

– Je crois que c'est M. le chevalier de Ragastens ?

– Lui-même, madame…

En même temps, Ragastens tira du fourreau le poignard et s'apprêta à mourir en tuant le plus possible d'adversaires, au cas où la duchesse appellerait du monde.

– Et je crois que vous vous sauvez, mon cher monsieur ? reprit Lucrèce revenue de sa surprise.

– Madame, je m’ennuyais dans le taudis où monsieur votre père m’avait fait loger…

– Et vous éprouviez le besoin d’aller respirer au grand air ?…

– Juste, madame !… Et puis, j’avais une visite à faire, que je me reprochais d’avoir tant reculée…

– Une visite ? À qui ?… À la route de France ?

– Non, madame, à vous !

– À moi ?…

– Hélas ! Madame, la fatuité est grande de ma part… mais je me figurais que vous ne pouviez avoir oublié le rendez-vous que vous me fîtes l’honneur de me donner au Palais-Riant… Je vois, madame, à votre front sévère, que vous m’en voulez de n’être pas venu le soir même… Pardonnez-moi… Monsieur votre père m’avait trouvé une occupation qui, vraiment, m’a empêché…

– Et vous veniez chez moi ? reprit Lucrèce stupéfaite de tant de calme et d’aisance.

– Je vous l’ai dit, madame…

Lucrèce réfléchit quelques secondes.

– Eh bien, venez, fit-elle tout à coup.

– Je vous suis, madame.

Lucrèce le regarda dans les yeux.

– Je dois vous prévenir, chevalier, qu'au haut de cet escalier se trouve le corps de garde, où il y a un officier et vingt hommes, tant pertuisaniers qu'arquebusiers... qu'après le corps de garde, il y a la cour d'honneur à franchir, et vous risquez d'y rencontrer des curieux... Après la cour d'honneur, il y a encore un poste à franchir, une porte à vous faire ouvrir... Seul, vous ne ferez pas dix pas sans être reconnu et arrêté... Enfin, je dois vous dire aussi qu'une fois hors du château, si par hasard une nouvelle occupation pressante vous obligeait à remettre la visite que...

– Oh ! madame, interrompit sérieusement le chevalier, du moment que vous me faites l'honneur d'accepter mon escorte jusqu'à votre palais, il n'est pas d'occupation au monde qui puisse m'engager à vous fausser compagnie, pas même le besoin d'échapper à l'amitié mortelle des Borgia !...

Lucrèce tressaillit. « Celui-là est un homme ! » pensa-t-elle. Et elle répéta :

– Venez !

Comme l'avait dit la duchesse, il y avait au haut de l'escalier un corps de garde. Elle ouvrit la porte et entra en s'appuyant sur le bras de Ragastens. L'officier qui commandait le poste avait jeté un commandement ; les vingt soldats alignés, dans une attitude raide de respect, appuyés sur leurs armes, s'étaient rangés sur deux files.

– Ah ! mon frère, disait Lucrèce à haute voix, je suis heureuse de vous avoir rencontré... Décidément, ces souterrains me font peur... Je renonce à les visiter, la nuit du moins... Je suis poltronne...

L'officier avait ouvert la porte qui donnait sur la cour et s'inclinait très bas. Un instant plus tard, Lucrèce et Ragastens se trouvaient dans la cour.

Ragastens aspira avec délices l'air de la nuit embaumée.

Ils arrivèrent à la grande porte du château.

Là aussi, il y avait un officier et un poste d'hommes. Seulement, le poste était le double de l'autre. À la vue de Lucrèce et de celui qu'on supposait être César, le même cérémonial s'accomplit. Enfin, ils franchirent la porte. Ils étaient sur la place.

– Mordieu ! s'exclama Ragastens en poussant un large et profond soupir.

XXIII

LA TIGRESSE AMOUREUSE

Le trajet du château Saint-Ange au Palais-Riant était assez court. Lucrèce, toujours suspendue au bras du chevalier, s'enfonça dans un dédale de petites rues. Elle marchait silencieusement, hâtant le pas.

Plus d'une fois, dans ce trajet, Ragastens se demanda s'il ne valait pas mieux, décidément, s'écarter d'un bond, disparaître au détour de quelque ruelle.

Un esprit de bravade et de défi, une jouissance du danger couru, la confiance très grande qu'il avait dans son étonnante force musculaire et dans sa prodigieuse adresse aux armes, la confiance illimitée qu'il avait aussi dans les ressources de son imagination toujours en éveil, toutes ces causes réunies firent qu'il suivit crânement la duchesse de Bisaglia et entra avec elle au Palais-Riant.

Tout dormait dans la vaste et somptueuse demeure.

Elle conduisit Ragastens dans le boudoir où elle l'avait déjà reçu un soir.

– Asseyez-vous, chevalier, dit-elle. Je suis à vous tout à l'heure.

Elle disparut.

– Que peut-elle bien me vouloir ? se demanda Ragastens. Il serait grandement temps d'aller respirer hors de Rome. Ce bon M. César doit être revenu de son étourdissement… Gare au réveil !…

Quelques minutes se passèrent. Lucrèce rentra. Elle portait un plateau d'argent sur lequel elle avait disposé toute une collation. Ragastens remarqua qu'il n'y avait qu'une coupe sur le plateau.

– Voici pour me faire oublier le pain et l'eau du château Saint-Ange, fit en souriant Lucrèce.

– Madame, que faites-vous ? s'écria Ragastens.

– Eh bien… je vous sers !…

– Oh ! madame, vous voulez donc me rendre bien orgueilleux ?… Servi par la duchesse de Bisaglia, par l'illustre signora Lucrèce… C'est trop, madame, c'est trop pour un pauvre soldat d'aventure…

Il y avait une telle vibration dans la voix du chevalier que Lucrèce se demanda si c'était l'émotion ou l'ironie qui le faisait parler.

– Le pape, dit-elle gravement, est servi par les mains que voici, toutes les fois que je vais au Vatican. Après lui, nul autre seigneur ne peut se vanter d'avoir vu Lucrèce lui verser à boire, chevalier…

En effet, la duchesse emplissait l'unique coupe du plateau. Ragastens vit pétiller le vin et jeta sur la coupe un regard perçant, comme s'il eût voulu deviner ce que portait ce vin si joliment mousseux.

Était-ce la vie ? Ou la mort ?…

– Madame, ce que vous me dites me désespère…

– Comment cela, chevalier ?

– Oui ! Cette minute inoubliable restera gravée dans mon cœur, si longtemps *ou si peu* que je vive… Mais voyez ma disgrâce… Je n'ai ni faim, ni soif… il me serait impossible de rien absorber en ce moment…

– Enfin ! s'écria Lucrèce en riant et en battant des mains. Il y aura donc quelqu'un qui aura fait peur à l'intrépide Ragastens !… Et ce quelqu'un, ce sera moi !…

– Peur, madame ?…

– Mais oui, chevalier… ce vin vous fait peur…

– Mordieu, madame, fit Ragastens en saisissant la coupe, vous êtes dans l'erreur. Y eût-il dans ce vin le poison de Locuste, nul ne pourra dire que j'ai eu peur… D'un trait, il vida la moitié de la coupe.

– À mon tour, fit Lucrèce.

Et, tranquillement, elle acheva la coupe en posant ses lèvres à la place même où Ragastens avait posé les siennes.

– Vous voyez, dit-elle, que si vous êtes empoisonné, vous mourrez en bonne compagnie…

« Quelle étrange femme ! songea Ragastens. Elle se joue à l'aise dans cette funèbre conversation, comme si elle causait de ses plaisirs favoris… »

– Jamais je ne me suis tant amusée ! fit Lucrèce. Ainsi, chevalier, vous croyez que je suis capable d'empoisonner les gens ?

– Madame, je vous crois capable des plus grandes choses, voilà tout. Je pense donc que si un obstacle se dresse sur le chemin que vous avez décidé de parcourir, et que cet obstacle soit une existence humaine, vous êtes de ces esprits supérieurs qui, comme les météores en feu, brûlent tout sur leur passage…

Comme tout à l'heure, la voix de Ragastens vibra singulièrement. Lucrèce tressaillit et comprit que l'indomptable chevalier ne capitulerait pas plus sur ce terrain que sur les autres.

En fait Ragastens lui disait en face qu'il la tenait pour empoisonneuse. Et elle acceptait la formidable accusation comme un compliment. Au fond de lui-même, Ragastens était épouvanté du sourire qu'il voyait aux lèvres de Lucrèce.

– Voyons, dit celle-ci, expliquez-moi maintenant comment vous êtes sorti de votre cellule et comment je vous ai trouvé, vous en allant, l'air le plus simple du monde, avec la toque, le manteau et l'épée de mon frère…

Ragastens avait résolu de procéder par coups de boutoir. Dans l'étrange et périlleuse situation où il se trouvait, la brutalité lui donnait une arme de défense.

– Bien simple, madame, répondit-il avec une naïveté de physionomie que Lucrèce admira. Monsieur votre frère est venu me proposer une infamie : il m'offrait la liberté, moyennant quoi je devais lui révéler la pensée secrète d'une femme au cas où j'eusse connu cette pensée.

– Quelle est cette femme ?

– Béatrix, fille de la comtesse Alma, récemment assassinée.

– Et alors ?…

– Alors, madame, j'ai attendu que Monseigneur César exaspéré de colère par mes réponses, se jetât sur moi pour me tuer… La chose n'a pas manqué d'arriver. J'ai saisi monsieur votre frère, je l'ai quelque peu étouffé pour le mettre hors d'état de résister, je l'ai enchaîné à ma place, et je suis sorti.

– Vous avez enchaîné César à votre place ?…

Ragastens fit oui de la tête.

– Et vous me dites cela… À moi ?…

– Puisque vous me le demandez, madame ! fit Ragastens en redoublant de naïveté et d'attention.

Lucrèce pâlit légèrement. Un demi-cercle bleuâtre s'étendit sous sa paupière un peu lourde et ses yeux parurent plus brillants, plus noirs, plus veloutés. Elle se leva et fit quelques pas en étouffant un soupir.

– Voilà le moment ! pensa Ragastens. Tenons-nous bien… Elle va appeler et me faire poignarder, comme son frère François…

Lucrèce s'approcha de lui.

– Savez-vous que c'est prodigieux ce que vous avez fait là ?

– Vous m'accablez, madame…

– Non ! Je vous admire…

– Hé, madame, il s'agissait de ma vie, après tout ! J'en suis fâché pour monseigneur César… mais en ces cas-là, vous savez, on fait comme on peut…

– Qui vous blâme ?… Je dis que je vous admire… et croyez-le, ce mot-là, je ne l'ai pas prodigué jusqu'ici…

Ragastens jeta un profond regard sur Lucrèce. Il comprit !

« Diable ! songea-t-il. L'empoisonneuse se fait ribaude. Si je me laisse endormir, je suis perdu. Dans cinq minutes, il faut que je sois dehors… »

Lucrèce reprit, d'une voix qui commençait à trembler :

– Cette femme, chevalier, vous l'aimez ?…

– Tenez, madame, ne parlons pas de cela, je vous en supplie…

– Vous l'aimez… mon frère me l'a dit… et puis, je le vois !… Eh bien ! qu'importe… Ou plutôt, si vous la voulez, je vous la donnerai, moi !…

» Cela vous étonne ?… Je vous étonnerai bien davantage encore… Vous voulez cette femme… je vous la donnerai, vous dis-je ! Ah ! c'est que vous ne savez pas de quoi je suis capable, pour le bonheur de celui que j'aime… Et je vous aime, Ragastens… Aimez-la donc, si bon vous semble, mais aimez-moi, moi aussi… Aime-moi !… Je t'appartiens tout entière…

– Madame…

– Aime-moi, Ragastens, aime-moi… Je serai ce que tu voudras… Veux-tu quitter Rome ?… Veux-tu fuir ?… Là-bas, en Méditerranée, sur mon île de Caprera, je possède un château que

j'ai fortifié… Nul n'osera venir t'y chercher… Ta Béatrix, je te l'amènerai là… et tu l'aimeras, pourvu que tu m'aimes…

– Horreur ! Madame, vous me faites horreur…

– Oui ! Je le sais… Je ne t'en aime que davantage… Ragastens, j'ai soif de ton mépris… Crache-moi au visage, si tu veux, mais aime-moi… Tu ne veux pas fuir ?… Eh bien ! Veux-tu être un autre César, plus grand, plus fort, plus puissant ?… Veux-tu ?… Je descends dans les caveaux de Saint-Ange et je tue mon frère avant qu'on ne le délivre… Veux-tu ?… Je sais le moyen de terroriser mon père… il obéira… S'il n'obéit pas, je le tue et je te fais pape à sa place…

Ragastens s'était levé. Enlacée à lui, Lucrèce, d'une main, déchirait les voiles légers qui couvraient sa nudité ; de l'autre, elle essayait d'attirer à elle la tête de Ragastens.

– Aime-moi ! continuait-elle à râler. Aime-moi !

– Madame… votre poison le plus violent… votre poignard le plus acéré… tout ce que vous voudrez !… Mais pas votre contact !… Lâchez-moi… Lâchez-moi donc, ribaude ! Tes paroles me donnent la nausée… Tu sues le crime… tu distilles du dégoût !…

– Aime-moi ! Aime-moi !…

– Puisse ma langue être donnée aux chiens si jamais j'insulte une femme !… Mais toi, femelle monstrueuse, tu n'es pas une femme… j'ai le droit de t'insulter.

D'un violent effort, il se débarrassa de son étreinte. Les deux bras de Lucrèce se dénouèrent… elle recula, livide…

– Tu ne veux pas m'aimer ? gronda-t-elle.

– Madame, je vous jure sur mon nom que vos paroles vous ont mise à un doigt de la mort…

– Lâche !

– Lâche, en effet, puisque je ne débarrasse pas l'univers de votre présence ! Puisque je ne tue pas, par je ne sais quel absurde préjugé, le monstre abominable qui me propose l'infamie et le crime… Quels crimes !… L'assassinat de votre frère… de votre père !… Quelle infamie !

– Lâche ! grinça-t-elle, ramassée comme une panthère, tu as peur de quelques meurtres… Un homme !… tu n'es qu'un laquais de femmes… Tu ne veux pas la puissance de l'amour… Tu préfères mon poison, mon poignard… Sois satisfait ! Tiens, voici les deux !…

Elle se rua, brandissant un poignard qu'elle venait de saisir sur la table. La lame de ce poignard était empoisonnée. La piqûre la plus insignifiante donnait la mort immédiate, foudroyante…

Ragastens avait bondi. Il s'était placé derrière la table.

Lucrèce avait saisi la table. Brusquement, elle la renversa. En un instant, elle fut sur Ragastens.

Celui-ci, en arrêt, attendait. Ses deux bras se détendirent tout à coup comme deux puissants ressorts ; il saisit les deux poignets de Lucrèce. Elle écumait.

– Tu vas mourir ! rugit-elle.

– Madame, dit Ragastens avec un calme terrible, prenez garde de vous blesser en laissant tomber le joujou empoisonné que vous tenez à la main…

En effet, ses doigts nerveux tordaient les poignets de Lucrèce. Elle poussa tout à coup un hurlement de douleur. Le poignard lui échappa et, tombant sur sa pointe, s'enfonça en vibrant dans le parquet.

Lucrèce, à ce moment, se renversa, se roula.

Ragastens, agenouillé, la tenait sous son étreinte. Il saisit le poignard. Lucrèce devint livide…

– Je suis morte ! bégaya-t-elle.

– Je vous fais grâce, dit-il froidement. Tout à l'heure, j'ai fait grâce à votre frère, autre assassin… Mais ne retombez jamais sous ma main, ni l'un ni l'autre… je vous écraserais comme de malfaisantes vipères…

Aussitôt il se releva et, emportant le poignard, se jeta dans une pièce voisine.

Lucrèce, elle aussi, s'était relevée, blême, rugissante. Elle frappa à coups furieux sur un timbre en hurlant :

– À moi, gardes ! À moi ! Il y a un assassin ici !…

Des portes s'ouvrirent violemment. Des hommes armés, des suivantes à peine vêtues parurent, affolés.

– Il est dans le palais ! Il ne peut s'échapper ! Qu'on garde toutes les issues ! C'est l'assassin du duc de Gandie… il a voulu me poignarder !…

En même temps, elle se lança sur les traces de Ragastens, suivie d'une douzaine de gardes et d'autant de laquais, tandis que d'autres se précipitaient vers les portes et armaient leurs arquebuses.

Ragastens avait franchi deux ou trois pièces. Il se trouva tout à coup dans la vaste salle dont il avait tant admiré le luxe magnifique : la salle des festins.

Alors, il entendit des rumeurs, des appels qui s'entrecroisaient, un bruit de pas qui approchaient… Il entendit la voix de Lucrèce.

Son regard perçant fit le tour de la salle.

Il venait de se rappeler que les traces de sang, suivies par lui, la nuit où une servante l'avait si mystérieusement laissé seul dans cette salle, l'avaient conduit au Tibre. Il se rua de ce côté.

Au moment où il disparaissait par la porte du fond. Lucrèce apparaissait à l'autre bout de la salle.

– Le voici ! Nous le tenons ! cria-t-elle haletante.

En quelques bonds, elle eut traversé la salle des festins. Ce fut une poursuite effrayante. Elle atteignit enfin la dernière pièce à l'instant où Ragastens enfonçait d'un dernier coup d'épaule la porte-fenêtre qui donnait sur le Tibre.

– Il est pris ! Empoignez-le ! vociféra-t-elle.

Ragastens, pour toute réponse, éclata de rire. Les gardes s'arrêtèrent effarés. Lucrèce lança vers le ciel qu'enflammaient les rayons du soleil levant une imprécation de rage désespérée et tomba à la renverse, évanouie.

Ragastens s'était précipité, tête en avant, dans le fleuve et venait de disparaître dans les eaux jaunes du Tibre.

XXIV

LA VENTE DE CAPITAN

L'aube venait à peine de s'éveiller, lorsqu'un homme, un juif, vint frapper à la porte de l'hôtellerie du Beau-Janus. Maître Bartholomeo, l'hôtelier, ayant mis le nez à la fenêtre, reconnut son matinal visiteur.

– C'est bien, je descends ! dit-il.

Bientôt, il ouvrit la porte charretière et le juif se glissa dans la cour de l'auberge.

– Bonjour, mon brave Ephraïm. Exact au rendez-vous.

– Exact, digne Bartholomeo, malgré le désagrément de me lever de si bonne heure. Mais, dites-moi, pourquoi me faire venir à l'heure où les honnêtes gens dorment encore pour faire ce petit marché ?

– Chut !... C'est justement pour que nul ne puisse assister à la vente que je veux vous faire...

Bartholomeo prit le juif Ephraïm par la main et le conduisit contre un des piliers qui soutenaient une sorte de terrasse. Sur ce pilier, une petite affiche manuscrite était collée.

– Lisez cela, maître Ephraïm, fit l'hôtelier.

Le juif se mit à lire à demi-voix. C'était une affiche annonçant que l'exécution de Ragastens devait avoir lieu ce jour même sur la place en face de l'auberge.

– Ephraïm…, je vous ai fait venir pour vous vendre les hardes et un cheval avec son harnachement. Vous ne comprenez pas ? Les hardes… le cheval…

– Eh bien ?

– Ce sont les hardes du bandit. C'est le cheval du terrible brigand Ragastens ! Vous comprenez maintenant la nécessité de l'heure matinale. Si on se doutait que j'ai logé ce Ragastens, cela pourrait nuire à la bonne renommée de mon auberge.

– En effet, fit le juif en hochant la tête.

– Vous, au contraire, mon digne Ephraïm, vous pourrez revendre avec grand profit ces hardes et ce cheval. Ayant appartenu à un si dangereux bandit, effets et animal ne sauraient manquer de tripler de valeur, par la curiosité qui s'attache naturellement aux choses qu'ont touché de leurs propres mains les hommes célèbres.

– Serviteur ! Je ne veux pas attirer sur mon pauvre commerce l'attention des messieurs de la justice. Ils ne sont que trop enclins à la malveillance. Vendez vous-même hardes et cheval. En vertu de cette fameuse curiosité dont vous parliez si bien, vous ne manquerez pas d'en tirer un bon profit…

– Oui ! Mais j'ai peur ! fit piteusement Bartholomeo.

– Peur pour vous, mais pas pour moi !

– Consentez au moins à examiner ces hardes et ce cheval… Nous nous entendrons sur le prix…

– Bon, vous devenez raisonnable. Je veux bien voir tout cela. Mais je vous préviens que j'ignore d'où proviennent les hardes, à qui appartient le cheval. Je veux l'ignorer. Je vous compterai le juste prix et nous ne parlerons pas du reste.

– Venez… Commençons par les hardes !

Quelques instants plus tard, Bartholomeo et le juif Ephraïm se livraient, dans la chambre de Ragastens, à un marchandage effréné. Ils finirent par tomber d'accord.

– Emportez cela et allons voir le cheval.

– Non… laissons. Si la bête ne me convient pas, le marché ne tient plus ; donc, inutile de me charger.

Ils se rendirent à l'écurie.

Capitan était là qui piaffait, hennissait, tirait sur sa longe et tournait la tête vers la porte. La pauvre bête attendait son maître, ne comprenant rien à sa longue absence.

Ephraïm tourna autour du cheval, examina ses dents, souleva ses sabots, palpa ses jarrets nerveux et admira en connaisseur le superbe rouan.

Enfin, les deux compères ayant convenu d'un prix, Ephraïm songea à ses hardes et se rendit, accompagné de Bartholomeo, dans la chambre de Ragastens.

Là, un cri de surprise leur échappa à tous deux. Les effets avaient disparu !

– Qu'est-ce que cela signifie ? fit le juif, soupçonneux.

– Je n'en sais rien ! répondit Bartholomeo tremblant.

– Un voleur a passé par là…

– Heu !… Il n'y a personne de réveillé encore dans l'auberge. Je pense que c'est de la magie.

– Magie, vol ou sorcellerie, vous me rendrez ce que je vous ai versé pour les hardes et ne garderez que le prix du cheval.

Cela dit, Ephraïm qui, au fond, soupçonnait fort le digne Bartholomeo de lui jouer un mauvais tour, se dirigea tout grommelant vers l'écurie, suivi de l'aubergiste, atterré par cette incompréhensible disparition. Ils entrèrent… et s'arrêtèrent, pétrifiés, béants, devant la stalle que Capitan occupait dix minutes auparavant. Le cheval avait disparu, lui aussi…

Les deux compères se regardèrent, effarés.

Cette fois, les soupçons du juif s'étaient dissipés. Que l'hôtelier eût fait traîtreusement enlever un paquet d'effets, c'était possible : mais le cheval !

– Je n'y comprends rien, murmura-t-il.

– Et moi, non plus ! fit Bartholomeo dont les dents s'entrechoquaient de terreur.

– Je crois que quelque adroit filou a habilement escamoté le cheval. D'autant mieux, observa Ephraïm qui venait de sortir dans la cour, d'autant mieux que vous avez laissé la porte charretière ouverte… Voyez vous-même…

– C'est trop fort. Je suis sûr de l'avoir fermée, et elle n'ouvre pas du dehors…

Le juif ne trouva rien à répondre.

– Tout cela est bien louche, en effet, dit-il au bout d'un instant. Quoi qu'il en soit, je regrette de m'être dérangé pour rien… Allons, il ne vous reste qu'à me rendre l'argent.

Ah ! ce fut un moment bien dur que celui où maître Bartholomeo dut restituer les ducats si honnêtement acquis par la vente d'un cheval qui ne lui appartenait pas.

Et tandis qu'Ephraïm se retirait, Bartholomeo rentra dans la salle commune et, pâle, tremblant, se laissa tomber sur un escabeau, en murmurant :

– Mon auberge est hantée !…

Et maître Bartholomeo, accablé d'un si grand désastre, se plongea en de sinistres réflexions !… Voilà comment Capitan fut vendu sans l'être, et ne put être vendu tout en l'ayant été.

XXV

LE TOCSIN

En plongeant dans les eaux jaunâtres du fleuve, le chevalier avait son idée : aborder aux marches de l'auberge. Il commença donc par nager entre deux eaux, précaution d'autant plus utile qu'au moment même où il disparaissait, plusieurs coups d'arquebuse et de pistolet partirent du Palais-Riant.

Lorsqu'il revint à la surface du fleuve, il était déjà loin.

Il mit une fois encore le nez hors de l'eau et se vit près des marches de son auberge. En quelques brasses vigoureuses, il les atteignit et posa les mains à l'endroit même où s'était cramponné François Borgia.

Ragastens se hissa hors de l'eau et, debout, sur les marches, se secoua comme un barbet.

– Que la fièvre maligne étouffe le frère et la sœur ! murmura-t-il. A-t-on jamais vu pareils enragés. L'un veut me faire trancher le cou, l'autre veut me poignarder avec ce joli stylet que j'ai perdu dans le Tibre. C'est dommage... Or ça, je crois que l'air de Rome me devient des plus pernicieux...

Tout en monologuant, Ragastens, sans perdre une seconde, avait pénétré dans sa chambre. Il vit, proprement étalés sur son lit, ses effets et l'équipement de guerre qu'il avait achetés la veille même de son arrestation, en vue d'une prochaine entrée en campagne sous les ordres de César Borgia. En un clin d'œil, il

échangea ses vêtements trempés contre les vêtements secs qui semblaient l'attendre.

Il acheva de se transformer. Habillé de pied en cap, bien cuirassé, il ceignit autour de ses reins la ceinture qu'il avait enlevée à César Borgia et qui supportait une excellente épée. Ragastens l'examina, fit ployer la lame.

– Ma pauvre rapière ! soupira-t-il. Restée entre les mains de cette merveille de laideur qui s'appelle dom Garconio ! Baste ! Celle-ci n'est pas mauvaise. Je ne perds pas au change. Ces Borgia sont bien outillés de tout ce qui tranche, transperce, taillade et assomme : c'est une justice à leur rendre.

Ragastens perdait d'autant moins au change que sa rapière, à lui, n'avait d'autre mérite – mérite appréciable, il est vrai ! – que d'être une lame à toute épreuve ; tandis que l'épée de César était enrichie d'une splendide poignée sur laquelle Ragastens constata, avec satisfaction, la présence d'un fort beau diamant et de quelques rubis de moindre valeur.

En un instant, il eut fait un paquet des vêtements, des bottes, de la toque, du pourpoint mouillés qu'il venait de quitter, et il jeta le tout au Tibre. Cela fait, il se glissa dans le couloir où donnait sa chambre, le parcourut sur la pointe des pieds, atteignit la cour et, longeant rapidement les murs, pénétra dans l'écurie.

Ragastens s'avança pour seller et brider Capitan.

– Tiens ! c'est fait ! murmura-t-il presque sans étonnement, tant ce qui lui arrivait depuis la nuit était étrange. Bonjour, Capitan ! Tu es heureux de me voir, hein ?... Moi aussi... Allons, tais-toi !...

Capitan hennissait de plaisir et battait le pavé de son sabot. Ragastens le flatta, le calma puis, le tira par la bride vers la cour.

Le chevalier conduisit rapidement son cheval à la porte charretière, l'ouvrit, la fit franchir à Capitan. Puis il se mit en selle et s'éloigna au trot.

– Il est certain, pensa-t-il, qu'on va me chercher au nord, du côté de la France, du côté de Florence… Allons au midi, du côté de Naples !

Ce fut donc vers la porte sud qu'il se dirigea. En quelques minutes, il eut atteint la chaussée qui y conduisait, et bientôt, il aperçut la porte elle-même. On venait de l'ouvrir, car le soleil se levait à l'horizon.

Ragastens se mit au pas : il ne voulait pas avoir l'air, en passant devant le poste, d'un homme trop pressé. Un homme qui court, on le remarque. Un homme qui va paisiblement, on le voit peut-être, mais on n'en garde pas le signalement.

À l'instant où le chevalier, passant du trot au pas, fixait un regard ardent sur cette porte qui représentait la liberté, la vie, un cavalier déboucha d'une rue adjacente, fit un geste de stupéfaction et chercha à s'approcher de Ragastens qu'il salua avec toutes les marques d'un profond respect.

C'était un homme d'une trentaine d'années, petit, maigre, sec, nerveux, avec une figure basanée que balafrait une interminable moustache noire, et des yeux qui brillaient comme des escarboucles.

Bien qu'il montât un fort beau cheval, il était vêtu comme un gueux et s'enveloppait dans une mauvaise cape. Il essaya d'attirer l'attention de Ragastens et le saluant très bas il murmura d'une voix humble :

– Monseigneur, votre dévoué valet, pour vous servir !

Mais Ragastens ne l'entendit pas. Ragastens ne vit ni l'homme, ni son cheval, ni son salut respectueux.

En effet, à ce moment même, le bourdon de Saint-Jean fit entendre sa voix énorme à laquelle les voix de bronze des trois cents églises de Rome se mirent aussitôt à répondre ; les fenêtres s'ouvrirent ; des têtes effarées apparurent ; un tumulte indescriptible se leva de la grande ville qui, l'instant d'avant, sommeillait encore et que réveillaient soudain les cloches sonnant à toute volée.

– Le tocsin ! fit Ragastens en poussant un terrible juron. C'est pour moi ! On va fermer les portes de la ville ! En avant, Capitan, en avant !...

Ragastens rendit la bride. Capitan qui, au repos depuis trois jours, écumait d'impatience, bondit avec un hennissement strident et partit droit devant lui, droit sur la porte, en faisant voler les cailloux sous de furieux coups de sabot.

– Halte ! On ne passe plus ! Arrête ! crièrent les soldats qui, déjà, s'empressaient de fermer la porte.

Capitan était encore à vingt pas de la porte. Ragastens enveloppa le cheval dans une étreinte suprême et son double coup d'éperon fit jaillir le sang.

– Arrête ! On ne passe plus ! hurla l'officier de garde.

– Je passe tout de même ! rugit Ragastens.

Il y eut un choc formidable. L'officier fut culbuté… Trois ou quatre soldats roulèrent sur le sol. Capitan passa comme une trombe. Ragastens était sauvé !…

Sa première pensée fut pour son cheval. Il le flatta, tapotant son encolure, tandis que la brave bête fendait l'espace dans un galop éperdu.

– Merci, mon Capitan, merci, mon bon compagnon !… Je t'ai fait mal, hein ?… Ce coup d'éperon… Il fallait ça, vois-tu… Sans quoi, nous étions perdus…

Il tourna la tête vers la ville et vit que les soldats avaient achevé de fermer la porte. Au loin, le tocsin grondait toujours.

– Hurle, César ! clama Ragastens enivré de sa liberté, enivré de sa course fantastique. Hurlez, Borgia mâles et femelles ! C'est ma liberté, c'est mon allégresse que célèbrent vos gueules d'airain !

En effet, seul un Borgia pouvait avoir donné l'ordre de sonner le tocsin. Et ce tocsin ne pouvait avoir d'autre but que de le signaler et de le faire arrêter !

Ragastens tourna encore la tête. Mais il s'aperçut alors qu'il était poursuivi. Un cavalier courait derrière lui, ventre à terre.

Ayant constaté qu'il n'avait affaire qu'à un seul ennemi, Ragastens haussa les épaules et sourit. Ce sourire était un poème de force et de confiance. Comme il arrivait près d'un ruisseau, il arrêta le galop de son cheval, sauta à terre et, ayant puisé de l'eau dans le creux de sa main, se mit à rafraîchir la blessure d'éperon qu'il avait faite aux flancs de son Capitan !…

XXVI

SPADACAPPA

Cependant, Ragastens surveillait de l'œil l'ennemi qui approchait rapidement, maintenant qu'il n'était plus tenu à distance par le galop de Capitan. Bientôt, ce cavalier atteignit Ragastens. C'était l'homme qui l'avait si humblement salué quand le tocsin s'était mis à sonner.

Ragastens se tenait sur la défensive, la main sur la garde de son épée. Mais, à sa grande surprise, l'homme mit pied à terre et s'approcha de lui en exécutant à chaque pas une profonde révérence. Le chevalier remarqua que l'homme ne portait pas l'épée.

– Holà, l'ami ! fit-il, est-ce à moi que vous en voulez ?…

– Monseigneur, votre humble valet, pour vous servir !

– Que voulez-vous ?… fit Ragastens.

– Un instant d'entretien… si votre Seigneurie veut bien.

– Qu'est-ce que cette figure-là ? pensa Ragastens. Un sbire ? Un brave ? Un espion ?… Vous avez quelque chose à me dire ? ajouta-t-il à haute voix.

– Une proposition à vous soumettre, Excellence…

– D’abord, mon brave, fais-moi le plaisir de mettre de côté tes seigneuries, tes excellences, tes monseigneurs. Tu as la politesse agaçante…

– Monsieur le chevalier… je vous appelle ainsi pour vous obéir…

– Comment sais-tu que je suis chevalier ? fit Ragastens, devenu encore plus soupçonneux.

– C’est bien simple. Je sais même votre nom. Je vous connais. Qui ne vous connaît pas dans Rome ?… On n’y parle que de vos prouesses, de la façon dont vous avez arrangé l’illustre baron Astorre, de votre entrée triomphante au Palais-Riant. Dame… les laquais ont jasé ! Et puis, surtout, le jour où nous devions vous tuer…

– Ah ! ah ! voilà de la franchise !

– Mon Dieu, monsieur le chevalier, on fait ce qu’on peut… Nous étions payés par Garconio pour crier que vous étiez l’assassin du duc de Gandie… et pour vous dépêcher quelque bon coup de stylet entre les omoplates…

– Peste, mon brave ! Tu es un jovial compagnon…

– Oui ! Mais voilà que vous saisissez le Garconio par la peau du cou et que vous nous l’envoyez par la figure comme un pruneau pourri qu’on jette… Quel coup, par Hercule, quel coup, monseigneur…

– Encore !…

– Pardon, j’obéis, monsieur le chevalier. J’ai donc été l’un de ceux qui ont été écrasés par la chute du moine… Bref, lorsque j’ai vu cela, lorsque je vous ai vu sauter par-dessus nos poi-

gnards, j'ai conçu pour vous… comment vous dirais-je… une admiration…

– Tu me flattes, vraiment !

– Oui ; j'ose dire une admiration passionnée. Et alors, je me suis dit que si je pouvais entrer au service d'un seigneur tel que vous, ce serait pour moi un honneur…

– Comment t'appelle-t-on, mon brave ?

– Mes camarades m'appellent Spadacappa.

– Épée et cape ! Un juron de bandit. Ce n'est pas un nom d'homme, cela !

– Tel quel, c'est mon unique nom !

– Va pour Spadacape ! Eh bien, Spadacape, mon ami, tu vois cette route ? Moi, je vais par là, au Sud. Toi, tu vas t'en aller par là, au nord ; et je t'engage à disparaître au plus tôt si tu ne veux faire connaissance avec le rotin que je taillerai tout exprès à cet arbre pour en honorer ton échine…

Spadacappa – ou Spadacape comme l'appelait Ragastens en francisant le mot, plutôt que le nom – joignit les mains et s'écria, avec une comique angoisse :

– Monsieur le chevalier me chasse ! Saints du paradis, que vais-je devenir ?…

– Bah ! fit en riant Ragastens, les saints que tu invoques sont assez bons diables pour t'indiquer quelque bon bourgeois à voler…

– Monsieur le chevalier, écoutez-moi, je vous en supplie. L'existence qui fut mienne jusqu'ici me révolte. Oh ! Vivre en paix, sans songer à mal, que ça doit être bon ! Pouvoir dormir sans se réveiller, hagard, les cheveux hérissés de terreur ! Pouvoir se dire que les gens qui passent vous regardent sans dégoût !… J'ai rêvé tout cela, monsieur le chevalier…

– Ah çà ! tu me choisis pour t'enseigner la vertu, c'est fort bien… Mais pourquoi moi ?

– J'ai pensé à vous, monsieur, parce que je n'ai pas vu seulement que vous étiez fort comme Hercule, brave comme Achille… mais aussi parce que, dans vos yeux, j'ai lu la bonté de votre cœur…

– Pauvre diable ! murmura Ragastens.

– Je vous le jure, monsieur, j'en avais assez ! Et ce Garconio, ce moine qui se glissait parmi nous pour nous indiquer des victimes, j'avais fini par le prendre en horreur !… Aussi, monsieur, lorsqu'on a su votre arrestation, lorsque les tablettes ont été clouées à la porte de toutes les églises pour annoncer que vous auriez les poignets et le cou tranchés, j'ai pleuré… oui, moi, Spadacappa, truand sans foi ni loi, j'ai pleuré…

– Hum ! C'est bien gentil de ta part… mais enfin, ce n'est pas une raison…

– Alors, interrompit impétueusement Spadacape, alors, monsieur le chevalier, j'ai voulu vous sauver ! J'ai demandé à mes camarades de m'aider… Les lâches ont refusé… Alors, j'ai pris la résolution de quitter Rome, d'aller à Naples, faire le lazzarone, plutôt que de continuer cet abominable métier… Je me procurai un cheval…

– Tu te le procuras ?…

– C'est mon dernier méfait… il le fallait bien ! Je vis ce cheval, à la brune, attaché à la porte d'une hôtellerie… Je le détachai… voilà tout… D'ailleurs, le lien était si lâche… ce cheval ne demandait qu'à s'en aller.

– Oui, tu n'eus qu'à lui faire signe, n'est-ce pas ?

– Ce matin, continua Spadacape feignant de ne pas avoir entendu, ce matin, je me dirigeais tranquillement vers la porte de Naples… Tout à coup, je vous aperçus… Jugez de ma surprise et de ma joie… J'allais vous aborder. Mais voilà le tocsin qui sonne. Vous vous envolez… je cours après vous, vous vous arrêtez, et me voilà ! Ah ! monsieur le chevalier, sauvez-moi de la vie infernale que j'ai dû mener !

Spadacape était sincère. Ragastens en eut l'intuition.

– Mais enfin, reprit-il, qui diable t'a forcé de faire le métier de bandit, puisque tu te reconnais une vocation pour le métier d'honnête homme ?

– Que sais-je ? L'exemple, l'entraînement, la nécessité… Tenez, monsieur le chevalier, vous me demandiez mon nom ? Je n'en ai pas ! Mon père ? Je ne m'en connais pas ! Ma mère ? Inconnue aussi ! Enfant, j'ai mendié ; homme, j'ai volé pour manger. Je suis un pauvre hère, voilà tout… et je voudrais bien, moi aussi, trouver une main qui se tende…

Ragastens se trouva fort embarrassé. Il n'eût pas demandé mieux, au fond, que d'avoir un serviteur qui le comprît et s'adaptât à sa nature aventureuse. Ce Spadacappa faisait admirablement son affaire.

Seulement, à l'heure actuelle, il y avait un grave empêchement, pour le chevalier, à s'offrir le luxe d'un laquais. Pour avoir

un serviteur, il faut le payer. Or, Ragastens était pauvre comme le dernier pêcheur du Tibre.

En effet, au moment de son arrestation, on lui avait enlevé son épée et sa ceinture qui contenait sa bourse. Il est vrai que l'épée de César, qu'il s'était appropriée, était enrichie de plusieurs rubis et d'un beau diamant. Mais quand pourrait-il trouver occasion de les vendre ? Il résolut donc de renvoyer Spadacappa, tout en lui parlant avec plus de douceur qu'il n'avait fait d'abord.

– Écoute, lui dit-il, je suis convaincu que tu m'as dit la vérité. D'autre part, j'avoue que, malgré tes fredaines, tu ne me déplais pas… je regrette de t'avoir quelque peu rudoyé tout à l'heure…

– Monsieur le chevalier est trop bon…

– Seulement, voilà : nous allons nous séparer, tout de même. Et la raison, c'est que je ne suis pas assez riche pour m'embarrasser d'un serviteur.

– N'est-ce que cela ?…

– Il me semble que la raison est suffisante…

– Non monsieur le chevalier, non ! Laissez-moi vous servir ! Je vous jure que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Vous n'êtes pas riche ? Vous le serez plus tard ! Vous ne pouvez pas me payer ? Vous me payerez quand vous aurez fait fortune !…

– Parbleu, mon garçon, tu parles avec une chaleur qui me fait plaisir… Eh bien, soit donc, puisque tu y tiens ! Je te prends. À partir de ce moment, tu fais partie de ma maison !

Il est impossible de rendre l'expression d'ironie mélancolique et de scepticisme cocasse qui fit vibrer la voix de Ragastens parlant de « sa maison ». Quant à Spadacape, il jeta son bonnet en l'air.

– Vive le soleil et la joie ! cria-t-il. Adieu, Rome et ses guets-apens. Vive le chevalier de Ragastens, mon maître !

– Pauvre diable ! se répéta Ragastens attendri.

Et sa confiante jeunesse, généreuse et vibrante, ne se demanda même pas si ce bandit n'était pas un espion, et s'il n'avait pas attaché la trahison à ses pas.

Cependant, Ragastens s'était remis en selle. Il prit au galop la route de Naples. Spadacape suivait à quinze pas, comme il avait vu faire aux écuyers des grands seigneurs, dans les rues de Rome. Mais Ragastens, d'un signe, l'appela près de lui.

– Connais-tu un chemin de traverse par où je puisse rejoindre la route de Florence ?

– Monsieur le chevalier, voyez-vous ce bouquet de chênes-liège à mille pas devant nous ? Au delà, se trouve une chapelle abandonnée dans laquelle j'ai parfois passé la nuit, sous la protection de saint Pancrace à qui elle est dévouée. Eh bien, à vingt pas de la chapelle, il y a à main droite un sentier favorable à votre dessein. Mais, monsieur le chevalier ne va donc pas à Naples ?

– Vous m'interrogez, monsieur Spadacappa ?

– Oh ! pardon… Vieille habitude.

– Oui… l'habitude de questionner… de demander quelque chose, ne fût-ce que la bourse ou la vie…

– Ah ! monsieur, vous n'êtes pas généreux !

– Allons, allons ! Tu as du bon. Ta révolte me fait plaisir et, à mon tour, je te demande pardon.

– Cette fois, monsieur le chevalier est trop généreux, dit Spadacape redevenu radieux.

À ce moment, ils atteignirent l'orée du bouquet de chênes signalé. Ragastens fit halte, se retourna vers Rome et, se haussant sur les étriers, interrogea la route.

Au loin, très loin, s'élevait un nuage de poussière.

– Je suis poursuivi ! dit Ragastens.

Il jeta les yeux autour de lui : la campagne était nue, déserte, morne plaine où un cavalier devait s'apercevoir, aussi loin que portait le regard. Seul, le bouquet de chênes offrait un abri momentané.

Que faire ?... Fuir ?... À droite ou à gauche, ou en avant, Ragastens serait vu. Dès lors, ce ne serait plus qu'une question de vitesse...

– Suis-moi si tu peux ! dit-il à Spadacape.

Mais, au moment où il allait s'élancer, celui-ci l'arrêta d'un geste.

– Il ne faut pas fuir, monsieur... Vous serez pris. Ces gens seront sur votre piste dans trois minutes.

– Que faire alors ?

– Venez, monsieur, venez !…

Tous deux s'élancèrent et, en quelques foulées de galop, ils eurent franchi le petit bois aux arbres espacés… À cet endroit s'élevait une chapelle presque en ruines. Spadacape sauta à terre et introduisit son poignard dans la serrure de la porte qui s'ouvrit.

– Heureusement que je connais la manœuvre, dit-il. Entrez, monsieur le chevalier.

– Parbleu ! L'idée est bonne… Passe le premier…

– Non, monsieur, entrez seul… Vite !… Oh ! ajouta Spadacape en saisissant un éclair de soupçon dans les yeux du chevalier, ayez confiance, monsieur !

Le chevalier, après un dernier regard auquel Spadacape répondit par une muette protestation, mit pied à terre et entra dans la chapelle, traînant après lui Capitan. Quant à Spadacape, il ferma la porte et remonta à cheval.

Par une fente de la porte, Ragastens pouvait voir et entendre tout ce qui se passait sur la route. Une main crispée sur la garde de son épée, l'autre sur les naseaux de Capitan, qu'il pinçait pour l'empêcher de hennir, il attendit avec cette froide intrépidité qui le faisait si fort.

– Si cet homme est un traître, se dit-il, je suis perdu… Mais je n'avais pas le choix ! Ah !… voici nos gens !…

En effet, une troupe débouchait à ce moment, à fond de train, du bouquet de chênes-liège qu'elle venait de franchir en tourbillon. Elle se composait d'une cinquantaine de cavaliers à la tête desquels galopait un officier.

Spadacape, marchant tranquillement au pas, s'avançait à leur rencontre en tenant le bas-côté de la route.

– Halte ! commanda l'officier en l'apercevant. Holà ! l'homme, d'où venez-vous ?

– De Naples, Votre Seigneurie... Et je vais à Rome pour y accomplir un vœu.

– Avez-vous rencontré un cavalier ayant l'air de fuir ?...

– Un cavalier ? Certes, Votre Seigneurie ! Je lui ai même parlé.

– Ah ! ah !... Qu'a-t-il dit ?

– Il m'a demandé s'il était bien sur la route de Naples, et lorsque je lui ai répondu que oui, il s'est remis à galoper comme s'il eût à ses trousses une légion de diables d'enfer...

– Nous le tenons !... Et dites-moi, quelle avance pensez-vous qu'il ait sur nous ?

– Une heure à peine... Mais si vous voulez m'en croire, cette heure sera fortement diminuée... Quand vous aurez galopé une demi-heure environ, vous trouverez deux routes devant vous. L'une à droite qui fait un long crochet... c'est la route qu'a prise celui que vous poursuivez ; l'autre à gauche, qui coupe au plus court... prenez-la et vous gagnerez plus d'une demi-heure.

– En avant ! hurla l'officier. Il est à nous !... Brave homme, venez demain me demander au château Saint-Ange où je serai de garde, et vous serez récompensé...

La troupe s'élança dans un galop furieux. Au bout de quelques minutes, l'épais nuage qu'elle soulevait disparut au

loin sur la route de Naples. Alors, Spadacape ouvrit la chapelle. Ragastens en sortit et sauta en selle.

– Eh bien, monsieur le chevalier, vous avez vu ? Vous avez entendu ?…

– Rien !… Je parlais à saint Pancrace, le patron de cette église, fit Ragastens avec un sourire.

– Ah ! fit Spadacape étourdi de stupéfaction… Et il vous a répondu ?…

– Oui : il m'a dit qu'il te faisait rémission de tous tes péchés passés.

XXVII

L’AUBERGE DE LA FOURCHE

Ragastens s’enfonça dans le sentier que lui avait indiqué Spadacape. Pendant deux heures, il trotta silencieusement, se retournant de temps à autre pour interroger son compagnon – ou, si l’on veut, son écuyer – sur le chemin qu’il fallait prendre.

Vers midi, ils se trouvaient au nord de la Ville Éternelle après en être sortis par le sud. La faim commençait à talonner Ragastens. Il appela Spadacape.

– Comment fais-tu pour déjeuner, lui demanda-t-il, lorsque tu n’as rien à manger et pas d’argent pour aller à l’auberge ?

L’écuyer tendit le bras vers quelques arbres qui dressaient au milieu des champs leurs branches tordues et couvertes de larges feuilles dentelées.

– Des figuiers ! dit-il simplement.

– Des figues ! De quoi se rafraîchir et apaiser l’appétit tout ensemble !

– Seulement, elles ne sont pas tout à fait mûres…

– Bah ! Qu’importe… Courons-y…

En arrivant sous les figuiers, Spadacape s’apprêta à grimper dans l’un d’eux.

– Laisse ! fit Ragastens. Cela me rappellera le temps où j'allais dénicher des pies dans les bois de Montrouge, et des merles dans les bois de Montmartre…

Et, sautant à terre, il se mit lestement à grimper. Mais, parvenu aux hautes branches, il fit la grimace : non seulement les figues n'étaient pas tout à fait mûres, mais elles ne l'étaient pas du tout.

– Triste déjeuner ! murmura-t-il. Je regrette le pain et l'eau que monseigneur César me faisait octroyer.

Ragastens cueillit les figues quand même. Il les lança, au fur et à mesure, à Spadacape. Tout à coup, celui-ci jeta un cri perçant.

– Les figues ! s'écria l'écuyer en levant vers le chevalier un visage bouleversé de surprise.

– Eh bien, quoi ? les figues ?…

– Eh bien ! Elles sont en or !…

– Ça ! Deviens-tu insensé ?…

– Voyez vous-même ! Voici la dernière que vous m'avez envoyée…

Et Spadacape, tendant le bras, remit au chevalier un beau ducat d'or qui brillait au soleil.

– Curieux ! Curieux ! s'étonna Ragastens.

– Encore une !… Et encore une !… C'est toute une pluie ! vociféra à ce moment Spadacape qui, sautant de son cheval, se mit à ramasser une dizaine de ducats d'or tombés de l'arbre.

Ragastens, stupéfait, jeta les yeux autour de lui et se demanda s'il n'avait pas découvert un trésor, lorsque son regard tomba enfin sur sa propre ceinture.

Une pointe de branche, en s'accrochant à cette ceinture, l'avait un peu déchirée. Et c'est de cette déchirure que tombait la pluie miraculeuse de ducats. Ragastens poussa un grand éclat de rire sonore.

– La ceinture de César Borgia ! s'exclama-t-il…

Il descendit rapidement, défit et ouvrit la ceinture : elle était pleine d'or ! César Borgia, qui avait toujours quelque coup de stylet à récompenser ou quelque bandit à encourager, ne sortait jamais sans avoir sur lui une forte somme. Selon l'usage, il plaçait cet argent dans des pochettes aménagées le long de la ceinture qui soutenait son épée.

Or, on se rappelle que Ragastens avait agrafé autour de ses reins la ceinture de César, pour avoir son épée. Il s'assit et se mit à compter ce petit trésor. Il y avait plus de cent ducats d'or, sans compter une forte poignée de pistoles et enfin quelques écus : la fortune !…

– Mordieu ! fit-il joyeusement, monseigneur César fait bien les choses quand il s'y met… Merci, César !… Or çà, reprit-il, ces figues ne sont pas mangeables – maintenant surtout. Connais-tu une auberge, où l'on puisse déjeuner en paix, et en toute sécurité ?

– Sur la route de Florence, monsieur le chevalier, à une heure d'ici, à peine, il n'y a que l'auberge de la Fourche, où vous

serez aussi en sûreté qu'à deux cents lieues de Rome et des Borgia. Je connais le patron. C'est un de nos amis. Il nous aidait par pure complaisance et nous gardait dans ses caves certaines marchandises encombrantes jusqu'à ce que nous puissions les écouler honnêtement et cela, contre une part de prise.

– Oui, un honnête receleur… Mais je n'ai pas le choix… Va, pour l'auberge de la Fourche. D'autant qu'elle ne m'est pas tout à fait inconnue.

Ragastens eut un sourire en songeant à sa première rencontre avec César Borgia et à son duel avec le terrible Astorre, qu'il avait si bien mis à la mode des pourpoints tailladés.

Il était près d'une heure lorsqu'ils atteignirent la Fourche, sur la route de Florence, après un bon temps de trot. Pendant que Spadacappa conduisit les chevaux à l'écurie, Ragastens pénétra dans une salle basse où des draps mouillés suspendus devant la fenêtre entretenaient une fraîcheur suffisante. Il mourait de faim.

Son premier soin fut donc de commander un déjeuner substantiel à la servante qui vint s'enquérir de ce qu'il souhaitait. Mais comme déjà la fille dressait la table, le patron de l'auberge entra et, saluant Ragastens, il lui dit à voix basse :

– Monsieur est des nôtres, à ce que me dit son domestique ?…

– Des vôtres ?…

– Oui, reprit l'hôte en clignant des yeux. Que monsieur ne craigne rien… Si monsieur veut me suivre, je vais le mener dans un endroit où il sera en parfaite sûreté, et j'aurai moi-même l'honneur de servir monsieur…

– L’aventure est excellente, se dit Ragastens en riant. Me voilà admis parmi messieurs les truands de Rome…

Il suivit l’aubergiste. Celui-ci le conduisit dans une pièce du premier étage, à laquelle on montait par un étroit escalier dont l’entrée, située dans une petite cour, était masquée par une futaille.

– Nul ne songera à venir ici demander monsieur, dit-il. Monsieur peut y rester plusieurs jours sans danger.

– Merci, mon brave. Donnez-moi à déjeuner, pour commencer.

La chambre était petite, mais confortablement aménagée en vue d’un séjour assez long. Il y avait un lit, un canapé, un fauteuil, une table, plusieurs flambeaux de cire, et même des livres pour se distraire. Une petite fenêtre aux jalousies closes donnait sur la route. En cas d’extrême alerte, on pouvait filer par là.

L’aubergiste de la Fourche reparut bientôt avec un panier de victuailles auxquelles il fit largement honneur.

– Et Spadacappa ? demanda-t-il en dévorant à belles dents un succulent pâté d’anguilles.

– Le domestique de monsieur déjeune à la cuisine.

– Qu’il vienne me trouver dès qu’il aura fini.

Sans perdre un coup de dents Ragastens songeait.

« Chose étonnante, pensait-il. J’ai coudoyé les grands seigneurs de Rome, et n’ai entrevu que crimes atroces. Je rencontre un bandit : il me sauve ! J’arrive chez un simple auber-

giste : il me protège. Ah çà, est-ce que pour trouver la noblesse du cœur, il faut aller loin de la noblesse de parchemin ?… »

Ces philosophiques réflexions furent interrompues par l'arrivée de Spadacappa.

– Tu as déjeuné ? demanda le chevalier.

– Comme je n'avais pas déjeuné depuis dix ans, monsieur ! C'est étonnant ce que ça donne de l'appétit de savoir que le pain qu'on mange n'est pas le prix du sang !

– Bon !… Tu es reposé ?

– Prêt à chevaucher jusqu'à la nuit, s'il le faut.

– Cela tombe à merveille. Tu vas retourner à Rome.

– À Rome ? s'écria Spadacape avec terreur. Est-ce que monsieur le chevalier a assez de moi ?…

– Non ! Sois tranquille. Tu vas retourner à Rome, d'un bon trot. Connais-tu la rue des Quatre-Fontaines ?

– Je crois bien ! L'eau de la fontaine à quatre bouches m'a souvent servi de vin d'Asti…

– Eh bien, interrompit Ragastens, tu frapperas à une maison qui se trouve juste en face la fontaine. Tu demanderas à parler au seigneur Machiavel… Retiendras-tu ce nom ?

– Machiavel, je le tiens là !

– Quand tu l'auras vu, tu lui diras simplement qu'il prévienne son ami Raphaël Sanzio que je suis ici et que j'attendrai jusqu'à demain. Et puis, tu reviendras. Tu as compris ?

– Admirablement. Quand faut-il partir ?

– Tout de suite.

Spadacappa se précipita. Trois minutes plus tard, Ragastens entendait le trot relevé de son cheval qui s'éloignait grand train.

– Maintenant, se dit-il, j'ai quelques heures devant moi. Songeons à les employer utilement, c'est-à-dire à nous refaire quelques forces.

Cela dit, Ragastens s'allongea sur le canapé. Une minute, les figures confuses de Primevère, de Lucrèce et de César passèrent et repassèrent devant son imagination. Et bientôt, il s'endormit d'un profond sommeil.

La robuste constitution de César triompha du commencement d'apoplexie qu'il devait aux doigts de fer du chevalier. Peu à peu, il revint à lui. L'étonnement le paralysa d'abord, quand il se vit enchaîné dans le cachot qu'un reste de sa torche continuait à éclairer.

Cet étonnement ne dura pas. Il fit place à un accès de fureur folle. César se mit à rugir.

Après la fureur vint la terreur. Car nul ne l'entendait ! Nul ne venait le délivrer. Et ses cheveux se dressèrent sur sa tête lorsqu'il se demanda si on n'allait pas l'oublier là !...

Tout à coup un bruit de pas précipités parvint à ses oreilles. L'épouvante qui blêmissait son visage disparut aussitôt et il n'y eut plus dans ses yeux qu'un éclair de rage féroce. Il se tut, ruminant d'horribles vengeances. Et lorsque le cachot fut soudain

envahi par la foule des officiers, des gardes et du geôlier, il se contenta de dire d'une voix rauque :

– Qu'on brise ces cadenas…

– Ah ! Monseigneur ! Monseigneur ! balbutiaient les infortunés qui tremblaient devant la colère blanche de César et prévoyaient que l'orage allait crever sur eux.

Dix minutes se passèrent, pendant lesquelles on entendit les grincements des limes et des tenailles. Enfin, César se trouva libre. Ses yeux firent le tour des gardiens accourus. Un silence terrible pesa sur ce groupe glacé de terreur.

– Quel était le gardien de service au quatrième cercle ? demanda César.

– Moi, Monseigneur ! fit une sorte de colosse à barbe broussailleuse et aux poings formidables, qui s'avança d'un pas, courbé, livide d'effroi.

– Tu n'as pas entendu mes cris ?

– Non, Monseigneur…

– Ah ! Tu n'as rien entendu ? Tu dormais, n'est-ce pas ?… Attends, je vais te faire dormir pour toujours…

Il saisit le colosse par le bras et le poussa devant lui, tandis que les spectateurs de cette scène se collaient aux murs, les jambes flageolantes. L'hercule se laissa pousser comme un enfant. César l'accula au couloir de droite… devant le trou circulaire et noir… devant le puits aux reptiles… le sixième cercle de l'enfer des Borgia !…

– Saute ! dit froidement César.

Le colosse se jeta à genoux, les mains tendues.

– Grâce, Monseigneur !…

– Saute, brute !

– Grâce pour ma femme et mes enfants !… Grâce !…

Il ne put en dire plus long. D'une brusque poussée du pied, César l'avait précipité dans le puits. Le malheureux essaya un instant de se cramponner aux rebords de pierre. Mais la pierre était lisse et taillée en pointe : il tomba avec un effroyable hurlement d'épouvante. On entendit le sourd clapotement de l'eau, et aussitôt montèrent du fonds du puits des espèces de grognements, de jappements insensés : c'était le geôlier qui commençait dans la nuit sa hideuse bataille contre les rats affamés… César se retourna.

– Qui commandait le poste, là-haut ? fit-il.

– Moi, Monseigneur, répondit un officier.

D'un geste brusque, César arracha la dague d'un garde qui se trouvait près de lui et d'un seul coup, l'enfonça dans l'épaule de l'homme. L'officier tomba sans un cri, rendant un flot de sang par la bouche, tué raide.

César regarda alors les autres officiers, gardes et geôliers. Il tremblait légèrement sous l'effort de l'accès de fureur délirante. Un peu d'écume blanche moussait aux coins de ses lèvres.

Il y avait là vingt-trois hommes, il les compta : officiers courageux qui avaient risqué vingt fois leur vie, geôliers herculéens qui auraient pu l'écraser d'un coup de poing. Pas un ne

bronchait. Ils étaient blancs comme des cadavres, et attendaient.

– Vous autres… dit tout à coup César.

Il chercha. Il y eut quelques secondes d'attente, effrayantes, pendant lesquelles on entendit seulement les grognements de folie qui montaient du puits aux reptiles.

– Vous autres, reprit-il, ayant trouvé, entrez là !…

Il désigna la cellule où Ragastens l'avait enchaîné. Sans un mot, sans un geste de supplication inutile, ils entrèrent. César ferma la porte de fer. Alors seulement il poussa un profond soupir de soulagement.

– Qu'ils crèvent ! murmura-t-il. Qu'ils crèvent de faim et de soif, tous !

Quinze ans plus tard, on retrouva, dans cette cellule, vingt-trois squelettes entassés, dans des positions hideuses : on eut dit les squelettes d'un troupeau de bêtes féroces mortes en essayant de s'entre-dévorer.

César enfila le couloir à gauche, suivant le chemin qu'avait pris Ragastens. Au pied de l'escalier, une ombre se dressa devant lui.

– Et toi ? gronda-t-il, qui es-tu ?…

Un éclat de rire lui répondit.

– Lucrèce ! exclama César.

– Moi-même ! C'est moi qui suis venue donner l'alarme et t'ai fait délivrer…

– Toi !… Comment savais-tu ?…

– Viens ! Je vais te dire… C'est Ragastens lui-même qui a eu le cynisme de tout me raconter… Le misérable a ensuite voulu me poignarder… Mais viens, je vais tout te dire par le détail…

Quelques minutes plus tard, César lançait ordres sur ordres, estafettes sur estafettes, le tocsin sonnait aux trois cents clochers de Rome et tous les crieurs de la ville parcouraient les rues en s'arrêtant tous les cinquante pas pour jeter à la foule ces promesses qui devaient faire travailler plus d'une cervelle :

« *À quiconque, noble ou manant, bourgeois ou homme d'armes, prêtre ou laïque, Romain ou étranger, sont promis et jurés solennellement par Notre Saint-Père le pape Alexandre Sixième :*

« *Pardon et grâce complète de ses fautes, ou crimes quels qu'ils soient, rémission de tous ses péchés passés et présents, indulgence plénière pour toute sa vie, s'il s'empare du terrible et forcené Ragastens ;*

« *Plus, mille ducats d'or s'il apporte aux officiers de la justice pontificale la tête du bandit Ragastens, convaincu de félonie, trahison, apostasie, assassinat et tentative d'assassinat ;*

« *Plus, trois mille ducats d'or s'il amène ledit bandit Ragastens vivant entre les mains des officiers de la justice pontificale.* »

XXVIII

UNE LITIÈRE PASSA

Le soleil déclinait à l'horizon lorsqu'un bruit de pas montant l'escalier de bois le réveilla. Aussitôt, il fut sur pied et alla ouvrir la porte. Spadacape entra, suivi de Raphaël Sanzio et de Machiavel.

– Vous ! s'écria joyeusement le chevalier en tendant les deux mains au jeune peintre.

– Cher ami ! fit celui-ci. Que vous arrive-t-il donc ?… J'ai appris votre arrestation… J'ai su qu'on allait vous exécuter… Puis, ce matin, voilà toute la ville en l'air, le tocsin qui sonne… les crieurs qui annoncent que votre tête est mise à prix…

– Procédons avec méthode, dit Ragastens assez étonné de voir Raphaël souriant et pour ainsi dire consolé de la disparition de Rosita. Ayez d'abord l'obligeance de me présenter à monsieur…

– Mon ami Machiavel, un grand penseur, chevalier, et qui, quelque jour, étonnera le monde.

– En attendant, fit Machiavel en tendant la main à Ragastens, c'est monsieur le chevalier qui étonne la Ville Éternelle. Ah ! Chevalier, on ne parle que de vous dans Rome… surtout depuis que les Borgia ont estimé votre tête à trois mille ducats d'or. Peste, mes compliments !

– Eh ! fit en riant Ragastens, ils ne l'estimeront jamais autant que moi-même. Quoi qu'il en soit, je ne donnerais pas, moi, un écu percé pour toutes les têtes des Borgia… Les monstres !… Ainsi, ils ont mis ma tête à prix ?… Et tu as su cela, toi ? ajouta-t-il en se tournant vers Spadacape.

– La première des choses que j'aie vue tout à l'heure, en entrant dans Rome, c'est la tablette qu'on clouait à la porte d'une église. Et j'ai vu l'édit pontifical contresigné par monseigneur César.

– Et qu'as-tu pensé ?

– Que j'étais fier de servir un maître estimé si cher !

– Bravo ! Eh bien, va nous chercher quelques flacons de Chianti, du plus frais !

Spadacape s'élança.

– Messieurs, dit alors Ragastens, l'homme que vous venez de voir exerçait, il y a deux jours encore, l'honorable métier de voleur. Je ne le connais que depuis ce matin. Je l'envoie à Rome où il apprend qu'il peut, en me livrant, gagner trois mille ducats d'or. Et il ne me livre pas ! Y comprenez-vous quelque chose ?

– Quelle imprudence que de vous être confié ainsi à ce hère ! s'écria Sanzio. La somme est forte, chevalier, et la conscience des hommes bien vacillante.

– Oui, dit Machiavel. Mais en donnant à ce truand une telle preuve de confiance illimitée, le chevalier se l'est attaché pour toujours.

À ce moment, celui qui faisait l'objet de cette conversation reparut, chargé de flacons.

– Causons, maintenant, reprit le chevalier, lorsqu'il fut attablé avec ses deux amis.

Et il raconta en détail tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il avait dit à Raphaël de l'attendre dans la maison de Machiavel.

Mais il omit de relater le rapide entretien qu'il avait surpris entre le moine dom Garconio et Lucrèce, et qui était relatif à l'enlèvement de Rosita.

– Voilà mon odyssée, acheva celui-ci. À votre tour, maintenant, Dites-moi, je vous prie, comment, vous ayant quitté presque désespéré, je vous vois presque consolé. Auriez-vous retrouvé celle que vous aviez perdue ?…

– Non ! fit Raphaël, mais la chose est en bonne voie. En vous quittant, je me rendis chez Machiavel qui s'évertua vainement à me consoler… Inutile de vous dire avec quelle impatience nous vous attendîmes. Car j'avais mis Machiavel au courant de ce que vous aviez fait en me sauvant la vie, et de ce que vous vouliez faire en sauvant mon amour… plus que ma vie !

« C'est curieux, pensa Ragastens. Il a pourtant l'air toujours aussi épris… »

– Les heures, continua Raphaël, s'écoulèrent. Ne vous voyant pas revenir, nous sortîmes pour nous rendre à l'auberge du Beau-Janus, dans l'espoir d'avoir de vos nouvelles. Elles furent terribles : Bartholomeo nous apprit ce que tout le monde à Rome savait déjà, c'est-à-dire votre arrestation et l'effrayante accusation qui pesait sur vous… Inutile de vous dire, cher ami, que pas une seconde, je ne pus imaginer que l'homme qui m'était apparu si chevaleresque, pouvait être un misérable assassin. Seul, Machiavel chercha à concilier la possibilité du

meurtre de François Borgia avec ce que je lui avais dit de votre caractère…

– Eh ! fit Machiavel, tuer un Borgia, ce n'est pas être un assassin… C'est être un justicier ! Un coup de poignard dans la poitrine d'un despote, ce n'est pas plus qu'un coup de talon sur la tête d'un reptile venimeux…

– Je fus désespéré, cher ami, de ce qui vous arrivait, reprit Raphaël. J'avoue, à ma honte, qu'il se mêlait un peu d'égoïsme à ma douleur… Je ne sais comment la chose s'était faite, mais vous m'aviez inspiré une confiance sans borne. Avec vous, j'étais sûr de retrouver Rosita. Sans vous, je me crus perdu… Mais j'espérais encore en vous. Je me disais qu'il y avait méprise, qu'on ne tarderait pas à vous relâcher… Hélas ! nous apprîmes que vous aviez été jugé et condamné !

– Joli jugement ! interrompit Ragastens. La chose fut bâclée en dix minutes. Ah ! ces messieurs vont vite en besogne !…

– Enfin, ce matin, désespéré, à bout de courage, il me vint une idée…

– Idée que j'ai combattue tant que j'ai pu, dit Machiavel.

– Voyons l'idée, fit Ragastens.

– Eh bien, je songeai à m'adresser au pape…

– Au pape ? exclama Ragastens en tressaillant.

– Oui ! Malgré ses défauts, malgré les vices même qu'on lui prête, ce vieillard a, à mes yeux, une précieuse qualité : il aime les arts. À plusieurs reprises, il m'avait témoigné une bienveillance qui m'avait touché. Je pensai qu'il ne refuserait pas de s'intéresser à mon malheur !…

– Au pape ! répéta Ragastens abasourdi.

– Ce matin, donc, je me suis rendu au Vatican, poursuivit Raphaël, sans remarquer l'étonnement du chevalier. Une première joie m'était réservée, celle d'apprendre votre évasion et votre fuite par la porte de Naples ; évasion et fuite faisaient l'objet de toutes les conversations. Arrivé au Vatican, je suis introduit sur-le-champ dans l'oratoire du pape, et cela bien que je n'eusse pas de lettre d'audience. Je le remercie ; il me répond qu'il voulait justement me parler à propos de la « *transfiguration* » dont il a vu l'esquisse ; alors, je lui dis que le travail m'est devenu impossible ; et je lui raconte en quelques mots l'enlèvement de Rosita. Il me console, m'encourage et fait venir aussitôt le marquis de Rocasanta, chef suprême de sa police. Sur l'ordre du pape, je refais mon récit. À ma grande joie, le marquis répond en souriant qu'il a entendu parler de cet enlèvement et qu'il croit savoir où se trouve la jeune fille enlevée.

» Devant moi, le pape lui donne l'ordre de commencer aussitôt les recherches les plus actives, et achève en lui disant qu'il perdra sa place si ses intentions ne sont pas exécutées. Le marquis jure de donner pleine satisfaction à Sa Sainteté ; puis il se retire. Je ne savais comment remercier l'illustre vieillard. Alors, il me dit qu'il doit partir dans la journée même pour se reposer quelque temps à Tivoli, selon sa coutume annuelle ; il me renvoie avec bonté en me recommandant de me tenir tranquille, et que, bien qu'absent, il s'occupera de faire aboutir cette affaire au mieux de mes intérêts. Pour toute récompense, il me demande de me mettre au travail avec ardeur, ce que je lui promets… Voilà, cher ami, ce qui m'a tranquillisé.

Ragastens avait attentivement écouté ce récit. Raphaël l'interrogea du regard, comme pour avoir son avis.

– Que pensez-vous de cela, monsieur Machiavel ? demanda alors le chevalier.

– Moi, je pense que le pape Alexandre VI est un des spécimens les plus complets de l'égoïsme féroce. Personnellement, je n'aurais donc aucune confiance dans ses promesses et sa bienveillance ne ferait que me mettre en garde contre lui.

– Mais, reprit Ragastens rêveur, ne disiez-vous pas qu'il devait partir aujourd'hui pour Tivoli ?

– Il est en route, dit Raphaël. Nous avons dépassé son escorte par un chemin de traverse. Mais il ne tardera pas à passer devant cette auberge. Et tenez… entendez-vous ?…

Le sourd grondement d'une nombreuse troupe de cavaliers en marche résonnait et s'approchait rapidement. Ragastens s'approcha de la fenêtre.

À cinq cents pas de l'auberge, traînée par douze mules, il aperçut une vaste litière fermée de rideaux, sur lesquels les armes du pape se détachaient en rouge. La litière était entourée de seigneurs à cheval ; parmi eux, des cardinaux se distinguaient à leurs chapeaux rouges. Ce groupe était précédé d'un fort peloton de gardes-nobles ; un autre peloton fermait la marche.

Près des rideaux, du côté droit, César Borgia, pensif, sombre, se détachait, en son costume de velours noir, sur l'ensemble des costumes éclatants.

Machiavel et Sanzio s'étaient aussi approchés de la fenêtre. La litière avançait. Déjà les premiers gardes de l'escorte avaient dépassé l'auberge.

– Si César vous savait là ! murmura Raphaël en saisissant la main de Ragastens.

Celui-ci ne perdait pas de vue la litière. Un coup de brise souleva un instant les rideaux et le pape apparut, à demi couché, lisant un livre. Ce fut une rapide vision qui s'effaça à l'instant sous les rideaux retombés.

– Vous avez vu ? fit Ragastens.

– Le pape !…

– Eh bien ! voulez-vous savoir ce que vaut l'amitié d'Alexandre Borgia ?… Voulez-vous savoir ce que pèsent ses promesses ?… Voulez-vous savoir où va ce vieillard qui, ce matin, vous promettait de faire retrouver celle que vous aimez ?…

– Dites ! murmura Sanzio en pâlissant, angoissé par l'air grave de Ragastens.

– Je connais celui qui a fait enlever Rosita !…

Raphaël jeta un cri étouffé et devint très pâle.

– Parlez ! fit-il d'une voix tremblante.

– Soyez ferme… Soyez courageux !… Car l'ennemi auquel vous allez vous mesurer est armé d'un pouvoir immense, et rien ne l'arrête dans l'assouvissement de ses passions. Le voleur de filles, c'est celui-là même que vous venez de voir passer, celui-là qui, ce matin, vous promettait de vous rendre celle que vous pleurez.

– Le pape !…

– Oui, Raphaël, le pape !

– Oh ! C'est impossible !... Ce serait trop horrible !

– Cela est !... Ce vieillard a jeté les yeux sur l'éclatante jeunesse de Rosita. Comme l'ogre de nos fabliaux, il aime la chair fraîche... Quant à la certitude du fait, elle n'est que trop vraie. J'ai entendu de mes propres oreilles ; j'ai vu de mes propres yeux...

Sanzio était tombé, accablé, sur une chaise.

– Oh ! fit-il, je me souviens !... Oui... vous devez avoir raison !... Lorsque je lui ai porté ma *Vierge à la chaise,* il m'interrogea sur le modèle... il me dit qu'il voulait la voir !... Je comprends tout !... C'est infâme !...

– Oui, dit Machiavel, c'est digne d'un Borgia...

– Maintenant, reprit Ragastens, il faut que vous connaissiez toute l'imminence du danger. Le pape se rend à Tivoli, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est à Tivoli qu'il a fait conduire Rosita... Holà ! Que faites-vous ? Où courez-vous ?...

– Le misérable ! Je veux le rejoindre ! Sa dernière heure est venue.

– Un peu de patience, que diable, ou tout est perdu ! Avant que vous ayez pu dire un mot, faire un geste, vous tomberez, comme tant d'autres... Ce n'est pas votre mort qui sauvera Rosita, morbleu !

– C'est vrai ! murmura Raphaël en passant une main sur son front, mais que faire, alors ? Que faire ?

– Tout d'abord, vous garder du désespoir. Borgia est fort. Le danger que court votre Rosita est imminent. Mais, si nous

opposons l'intelligence à la force et la décision à la menace, nous triompherons. Gardez donc tout votre sang-froid. Je sais que la situation n'est pas gaie. Mais songez qu'il y a quelques heures j'étais enchaîné à un mur, derrière une porte de fer, à cinquante pieds sous terre, condamné à avoir le cou tranché, et me voilà libre, vivant, prêt à tout entreprendre pour vous tirer d'affaire. Vous voyez bien qu'il n'est pire situation dont on ne puisse sortir triomphant !…

Ragastens parlait avec un tel feu, ses yeux brillaient d'une si mâle confiance que Machiavel, tout froid qu'il paraissait, lui saisit la main.

– Quelle force vous êtes ! s'écria-t-il.

Raphaël, de son côté, se sentit tout ranimé.

– Cher ami, dit-il, je vous dois déjà la vie. Et vous me sauvez une fois encore du désespoir.

– Bon ! Vous voilà un peu réconforté. Nous allons procéder à l'examen d'un plan de campagne.

– Parlez ! Que faut-il faire ?

– Dîner, d'abord ! Les idées que l'on a à jeun sont généralement médiocres et impraticables. Tandis que si, malgré la légende, on n'a jamais trouvé la vérité au fond des puits, il n'est pas rare de la découvrir en quelque bon vieux flacon. Holà, maître Spadacape !…

Spadacape accourut. Ragastens dressa le menu d'un dîner qu'il qualifia dîner de bataille. Bientôt, les trois amis se mirent à table, Sanzio réconforté par la bonne humeur du chevalier, Machiavel pensif, et Ragastens nerveux, cachant ses inquiétudes sous un enthousiasme débordant.

Il raconta comment, en arrivant dans la salle des audiences pontificales, le jour où il avait été arrêté, il avait entendu Garconio rendre compte à Lucrèce Borgia de l'enlèvement de Rosita.

– Je connais ce moine, dit Machiavel. Je me suis mis dans ses bonnes grâces. Et, par lui, j'obtiens parfois des détails précieux que je lui paie d'un compliment. Car le drôle a des prétentions à la grande politique.

– Bon !... Ceci pourra peut-être nous servir.

La nuit était venue lorsque le dîner s'acheva. Ils avaient successivement envisagé et rejeté une foule de projets. Et enfin, ils avaient convenu de se rendre tous les trois à Tivoli et là, de se laisser inspirer par les circonstances.

Le lendemain matin, à l'aube, Ragastens, Machiavel et Sanzio se mirent en route, suivis de Spadacape. Ragastens ruminait un plan d'attaque. Raphaël s'absorbait en des pensées de désolation. Machiavel cherchait à se figurer le plan exact de la villa du pape, qu'il avait eu l'occasion de visiter.

Bientôt, le soleil se leva et incendia l'horizon. Ragastens se secoua comme un oiseau après l'orage.

– Mordieu ! fit-il, nous avons l'air d'accompagner un mort. Pourtant, c'est de la vie que nous allons conquérir... de la vie, de la jeunesse et de l'amour !... Quand je pense, reprit Ragastens, que ce magnifique soleil devait éclairer mon exécution ! Car c'est ce matin que je devais avoir le cou et les poignets tranchés... Savez-vous à quoi je songe ?

– Dites ! fit Machiavel.

– Je songe au pauvre bourreau de Rome. Vrai, je le plains. Voilà un gaillard qui ne doit pas me porter dans son cœur. Lui avoir enlevé la bonne aubaine des poignets et de la tête... Au bon moment, voici que le principal invité se fait excuser. Quel manque de tact ! C'est à dégoûter du métier de coupeur de têtes...

Machiavel et Raphaël ne purent s'empêcher de rire.

– Il nous reste, continua Ragastens, à dégoûter Rodrigue Borgia du métier de ravisseur. Peste, monsieur le pape, ce joli minois n'est pas pour vous... Au fait, sommes-nous dans le bon chemin ?...

– Nous ne nous en écartons pas d'une ligne, dit Machiavel.

– Merci, ami, fit Sanzio. Votre bras est fort et votre esprit alerte. Vous mettez l'un et l'autre au service d'un pauvre amoureux qu'à peine vous connaissez... Comment pourrai-je vous remercier assez ?...

– Vous placerez mon profil dans un tableau. Je vous aurai donné un peu de bonheur et vous m'aurez donné l'immortalité !... Ce sera encore moi votre obligé.

Cette louange délicate, cette assurance formelle que montrait Ragastens de rendre le bonheur au peintre firent une inexprimable impression sur l'esprit de Raphaël.

– Chevalier, s'écria-t-il, c'est entre nous à la vie, à la mort !

– J'y compte bien ! répondit Ragastens.

Ils avaient depuis plus de deux heures quitté la route de Florence et, sur les indications de Machiavel, s'étaient dirigés

sur une chaîne de montagnes semblables à de gigantesques chevaux de l'Apocalypse.

– Tivoli ! fit tout à coup Machiavel.

Son bras indiquait un amas de maisons blanches enfouies dans la verdure envahissante des jardins qui surplombaient des précipices au fond desquels roulaient à grand fracas les cascades blanches d'écume. Ils s'arrêtèrent. Raphaël contempla avec une intense émotion ce village où sa jeune femme avait été entraînée comme en un nid de vautour accroché aux flancs des roches escarpées.

– Regarde, lui dit Machiavel. Vois-tu, là, sur notre gauche, cette gorge profonde qui forme un gouffre ?… Tu vois… l'Anio s'y perd avec un grondement que nous entendons d'ici…

– Je vois…

– Au bord du gouffre, vois-tu ces colonnes corinthiennes mangées de lierre ?… C'est tout ce qui reste du temple de la Sybille…

– Je vois… Ensuite ?… Parle !…

– Eh bien, là, sur la droite du temple, à environ mille pas du gouffre de l'Anio, ces bâtiments protégés par des cyprès et des sycomores, entourés de ce luxuriant jardin que ferment de hautes murailles… C'est la villa d'Alexandre Borgia !…

– Ma Rosita ! répéta sourdement Raphaël en tendant les bras vers l'élégante villa fleurie qui, sous son charme et ses fleurs, cachait le drame.

Bouleversé de pitié, Ragastens et Machiavel entraînèrent le malheureux jeune homme. Une heure plus tard, tous les trois

entraient dans la petite ville de Tivoli et s'installaient dans une auberge écartée.

XXIX

LA VIEILLESSE DE BORGIA

Cette villa vers laquelle Raphaël Sanzio avait tendu les bras dans un geste de désespoir était une vaste maison d'été où tout avait été combiné pour le repos de l'esprit et le plaisir des yeux.

Dans le jardin, sous un massif de grenadiers, au fond duquel un Amour de marbre joue avec un Satyre aux pieds fourchus, sur un banc de granit rose une jeune fille est assise. Ses mains sont jointes dans un geste de lassitude. Ses beaux yeux qui, parfois, s'emplissent de larmes, errent vaguement sur les splendeurs qui l'entourent, sans s'y arrêter. C'est Rosita.

Non loin d'elle, une femme d'une quarantaine d'années, matrone aux fortes proportions, surveille tous ses mouvements. Et, en arrière de la matrone, cachés dans les bouquets de feuillage, deux hommes guettent, prêts à accourir au premier appel.

Voilà quatre jours que la jeune fille est enfermée dans la villa de Tivoli. Elle cherche en vain à comprendre ce qui s'est passé. Pourquoi l'a-t-on amenée là ? Pour qui, pourquoi s'est exécuté cet enlèvement brutal ?

Elle ne sait pas… elle ne comprend pas ! Si, au moins, elle pouvait pleurer ! Si elle pouvait laisser parler son cœur et soulager sa douleur par les larmes !

Mais non ; toujours, près d'elle, cette femme qui ne la quitte pas. La nuit même, elle n'est pas seule : la matrone, geô-

lière doucereuse, attend qu'elle ait fermé les yeux et s'installe alors sur un canapé…

Qu'est devenu Raphaël ?

Cette question l'assiège et l'angoisse. Toute l'horreur de sa situation s'y résume. Cela brûle son cœur et ses lèvres… Et pourtant, pas un instant, la pensée ne lui est venue de demander quoi que ce soit à la femme qui la surveille. Cette femme lui fait peur.

Un matin, Rosita comprit qu'il y avait autour d'elle un mouvement insolite. Elle entendit l'arrivée d'une ou plusieurs voitures, le bruit d'un grand nombre de chevaux, puis, des allées et venues dans les couloirs… Enfin, au bout d'une heure, tout retomba dans le silence. Rosita se trouvait alors dans sa chambre.

Bientôt, une femme entra et dit quelques mots à voix basse à la geôlière, puis s'installa dans un fauteuil, en jetant en dessous des regards curieux sur Rosita.

« J'ai changé de surveillante » pensa celle-ci sans en éprouver ni joie ni tristesse, sans même jeter un regard sur la nouvelle venue. La geôlière était sortie en toute hâte. Elle se rendit dans l'aile de la villa où se trouvaient les appartements du pape. Un jeune abbé l'introduisit dans une vaste chambre où Sa Sainteté, fatiguée par le voyage, reposait dans la solitude.

– Eh bien, dame Piérina ? fit le pape.

– Saint-Père… balbutia la matrone agenouillée, en feignant une vive émotion.

– Dame Piérina, dit sèchement le vieillard, une fois pour toutes, veuillez vous dispenser de toute démonstration encom-

brante. Il ne s'agit pas ici de génuflexions. Rappelez-vous que je suis simplement le comte de Faënza… Rodrigue de Faënza !

– Bien, monsieur le comte, fit la matrone en se redressant.

– Rendez-moi simplement compte de votre mission.

– Notre voyage s'est accompli sans incidents notables, monsieur le comte. La petite, après avoir un peu crié et beaucoup pleuré, semble s'accommoder de son nouveau genre de vie.

– Bon ! Elle s'apprivoise. Et que dit-elle ?

– Rien.

– Diable ! Ceci est grave. Vous n'avez pas essayé de la faire un peu causer, ne fût-ce que pour la distraire ?

– Ah ! bien, oui, autant vaudrait vouloir faire parler la statue qui, sur son socle de marbre, a l'air de courir si vite dans le jardin.

Le pape demeura un moment rêveur, la tête basse.

– Dame Piérina… reprit Borgia en relevant les yeux…

– Monsieur le comte ?…

– Il faudrait… il faudrait me ménager une entrevue avec cette jeune fille… J'ai des choses à lui dire… seul à seul, vous comprenez ?… Des secrets… sur sa naissance et sa famille… qu'elle seule doit entendre.

– Monsieur le comte est le maître…

– Oui, certes, je suis le maître, fit Borgia en fronçant le sourcil. Mais, en somme, cette enfant qui a été enlevée par violence ignore que c'est pour son bien… elle peut se figurer… que sais-je ?… s'imaginer qu'on veut la séquestrer… tandis qu'il s'agit de la rétablir dans ses droits, titres, prérogatives… Il s'agit de cela, et pas d'autre chose, entendez-vous, dame Piérina ?

– J'entends, monsieur le comte… Il faudrait donc préparer la jeune fille à vous recevoir, à vous entendre…

– Comme un père !… Non, comme un ami, un véritable ami soucieux de son bonheur… Allez, dame Piérina.

Dame Piérina eut un sourire hideux et, discrètement, disparut.

Le lendemain de ce jour, Borgia eut une conférence d'un autre genre. C'était dans la même chambre.

Le pape était assis dans un fauteuil à dossier bas. Il était enveloppé jusqu'au cou dans un vaste manteau de toile blanche qui le recouvrait tout entier. Près de lui, sur une petite table, des flacons de diverses grandeurs, des fers à friser les cheveux, des cosmétiques, tout un attirail de toilette.

Près de la fenêtre, son abbé favori, Angelo, lisait à haute voix. Autour du fauteuil, un homme svelte allait, venait, saisissait tantôt un flacon, tantôt un fer. Ses doigts agiles couraient sur la figure du vieillard.

De temps à autre, il lui présentait un miroir de Venise, et le pape, d'un mot, approuvait ou désapprouvait le travail. Cela dura plus d'une heure. Quand ce fut fini, le pape se regarda longuement dans le miroir :

– C’est bien, dit-il, vous êtes un véritable artiste.

– Ah ! Si monsieur le comte m’y avait autorisé !... En moins de rien, je l’eusse rajeuni de vingt ans, rien qu’avec ce flacon versé dans ses cheveux...

– Non ! J’aime mieux mes cheveux blancs. Que diable, je ne suis pas un mignon cherchant aventure ! Il suffit que ces rides importunes soient dissimulées... C’est bien...

L’« artiste » salua et se retira.

– Comment me trouves-tu, Angelo ? fit le pape en se levant. L’abbé examina le vieillard avec une attention et un sérieux imperturbables.

– Je vous trouve une beauté sévère et majestueuse.

Angelo ne mentait pas.

Il eut été impossible de reconnaître en Rodrigue Borgia un vieillard de soixante-dix ans. Son œil noir brillait d’un feu sombre sous des sourcils touffus. Les cheveux étaient blancs, mais ils donnaient à son visage une mélancolie qui en adoucissait la dureté. Tel quel, il pouvait passer pour un homme vieilli par les soucis, mais qui a su conserver la beauté forte de l’âge mûr.

Le valet de chambre entra alors et commença à habiller le pape d’un costume de cavalier en velours violet, sur lequel il jeta un élégant et léger manteau court, en soie violette. Borgia ceignit autour de ses reins une ceinture de soie brochée supportant une fine épée de parade à la poignée somptueuse. Enfin, il posa sur sa tête une toque d’où ses cheveux tombaient avec une certaine grâce austère sur un large col de dentelle.

Angelo poussa un cri d'admiration sincère. Chez Borgia, la volonté avait vaincu la vieillesse. Il avait voulu paraître digne d'attention ; avec un sens affiné du tact et de la diplomatie, il n'avait pas essayé de se rajeunir ; mais, par les soins minutieux de la toilette, par son costume, par l'effort de son vouloir, il devenait un homme remarquable pour toute femme qui le verrait.

Il sourit et, faisant de la main un signe d'adieu à son lecteur, il sortit.

Borgia en se rendant auprès de Rosita n'éprouvait aucun doute sur l'issue de sa démarche. La jeune fille succomberait, sinon le jour même, du moins à bref délai. Il n'était donc nullement troublé, et seule, l'impatience des sens lui donnait parfois un rapide frisson.

Il entra dans la chambre de la jeune fille et s'arrêta sur le seuil en saluant.

– Voici monsieur le comte de Faënza qui vient vous faire une visite, dit la matrone qui, aussitôt, s'éclipsa.

Borgia ferma la porte et s'avança vers la jeune fille.

– Mon enfant, dit-il, voulez-vous me permettre de causer un moment avec vous ?… J'ai à vous entretenir de choses qui vous intéresseront sûrement…

Mais Rosita s'était reculée, les yeux grands ouverts par un indicible étonnement, les mains jointes, prête à s'agenouiller. Et elle avait murmuré :

– Le Pape !… Le Souverain-Pontife !…

Borgia fut secoué d'un tressaillement furieux. Tout le plan qu'il avait patiemment combiné s'écroulait. Rosita le connaissait ! Rosita le reconnaissait !

– Vous vous trompez, balbutia-t-il. Je suis simplement le comte de Faënza.

La jeune fille s'agenouilla.

– Non, je ne me trompe pas, Saint-Père !… J'ai vu Votre Sainteté à diverses reprises, à la procession de la Miséricorde, à la grand'messe de Pâques, à Saint-Pierre… Oh ! non, Saint-Père !… Vous êtes bien le tout-puissant maître de Rome et du monde, et je suis sauvée, puisque vous voilà !…

– Je vous assure, mon enfant… Relevez-vous !…

– Saint-Père ! interrompit la jeune fille exaltée, je suis victime d'un crime de rapt… On m'a arrachée du bras de mon époux, mon jeune époux… Et j'ai été entraînée ici… Saint-Père, je demande justice ! Ou plutôt, je ne demande qu'une chose : qu'on m'ouvre les portes de cette maison, qu'on m'arrache à la surveillance de cette femme odieuse, qu'on me permette d'aller trouver mon mari, mon Raphaël qui m'aime… Saint-Père, vous le connaissez… vous lui avez témoigné votre bienveillance… Tout récemment encore, il était si heureux de vous porter son beau tableau de la Madone…

Rosita éclata en sanglots. Borgia l'avait à peine entendue. Mais ses yeux ne la quittaient pas. Il la dévora du regard. Il détailla les lignes idéales qu'il entrevoyait et, par l'imagination, arracha les voiles qui la couvraient. Un peu de sueur perla à son front. Il sentit le sang-froid lui échapper. Il se baissa, saisit la main de Rosita.

– Relevez-vous ! dit-il d'une voix qu'il croyait ferme, et qui tremblait à chaque mot, relevez-vous… Je ne puis vous voir à mes pieds.

Sa main, en touchant celle de la Fornarina, fut agitée d'un tremblement. L'étonnement de la jeune fille était inexprimable. Elle ne comprenait rien à l'attitude du pape. Des pensées confuses lui laissaient entrevoir d'effroyables vérités qu'elle repoussait de toutes ses forces. Doucement, elle dégagea sa main et s'assit, chancelante.

– Pardonnez-moi, Saint-Père, l'émotion me suffoque… J'ai tant souffert depuis quelques jours…

– Mon enfant, si vous voulez, vous ne souffrirez plus…

– Oh ! n'est-ce pas ?… Vous allez me laisser partir ?…

– Oui, certes… je vous le promets…

Rosita jeta un cri de joie folle. À son tour, elle saisit la main du pape et la porta à ses lèvres.

– Oh ! Vous êtes bon ! Je le savais bien que vous alliez me sauver ! Je vais pouvoir partir tout de suite ?

– Non, mon enfant, pas tout de suite… Il est nécessaire que vous passiez encore deux ou trois jours ici…

Rosita recula, blanche. Une idée, qu'elle avait d'abord rejetée, s'imposa à elle avec une violence irrésistible.

– Oh ! s'écria-t-elle, c'est vous qui m'avez fait enlever !… Vous !… Le pape !… Oh !…

Borgia perdit la tête. Brusquement, il marcha sur Rosita et lui saisit les deux poignets.

– Oui, c'est moi ! dit-il, à voix basse. C'est moi qui t'ai fait prendre. Oui, je suis le pape. Est-ce que tu oserais résister aux ordres du Souverain-Pontife ?…

Rosita ne répondit pas. Elle se cambra, horrifiée, cherchant à échapper à l'étreinte, à ce baiser qu'elle sentait tout proche de ses lèvres…

– Parle-moi, bégaya le vieux Borgia, ivre de passion déchaînée maintenant, parle-moi… Dis-moi seulement que je ne te fais pas horreur, que tu ne me hais pas… Laisse ! Oh ! laisse-moi seulement toucher tes cheveux du bout de mes lèvres !…

– Misérable ! haleta la jeune fille.

– Veux-tu être duchesse… princesse ? Je suis celui qui peut tout… Tu es à moi !…

Il y eut une courte lutte. Borgia, les yeux enflammés, la tête perdue, fit un dernier effort en bégayant :

– Tu es à moi… Je te tiens…

Tout à coup, il s'arrêta, stupide d'étonnement, effaré, muet : Rosita, souple et forte de son désespoir, venait de lui glisser d'entre les bras. Et, bondissant en arrière, elle lui avait arraché l'épée, la jolie épée de parade dont il avait orné son costume de cavalier.

– Saint-Père, dit froidement la jeune fille, si vous faites un pas vers moi, vous me rendez criminelle ; je vous tue…

Le calme extraordinaire avec lequel elle prononça ces mots démontra au pape que cette enfant était arrivée aux dernières limites de l'exaltation. Sa fièvre tomba du coup.

– Ne craignez rien, dit-il.

– Je ne crains plus, fit-elle en plaçant l'épée dans ses deux mains, comme un frêle rempart d'acier.

Borgia hocha la tête.

– Au revoir, dit-il. Nous reprendrons cette conversation, *cara mia.*

Elle le vit sortir, sans oser risquer un geste.

Quand elle fut seule, avec ce même calme farouche qui venait de la rendre si forte et si vaillante, elle brisa l'épée à quelques pouces de la pointe. Ce tronçon lui fit un stylet aigu. Alors, elle se prit à pleurer…

Le pape, ayant réparé tant bien que mal le désordre de son vêtement, regagna sa chambre en méditant.

– Je deviens vieux, pensa-t-il avec un sourire. J'ai tout compromis par ma précipitation… Baste ! Après tout, le premier coup est porté, c'est l'essentiel… Elle réfléchira.

Et, comme il arrivait dans son appartement et que l'abbé Angelo s'empressait au-devant de lui :

– À propos, dit-il, tu connais le gouffre de l'Anio ?

– Tout près du temple de la Sybille, oui, Saint… monsieur le comte.

– Tu peux me donner mon titre, maintenant : il n'y a plus d'inconvénient. Eh bien, Angelo, sur les bords du gouffre, il y a une espèce d'antre sauvage. Promène-toi donc un peu par là, tout à l'heure. Et assure-toi si cette caverne n'est pas habitée par une vieille femme, connue à Rome sous le nom de la Maga…

– Et si la vieille est là, Saint-Père ?…

– Tu lui diras qu'elle recevra cette nuit une visite…

XXX

PERPLEXITÉ D'UN JARDINIER

Ragastens et ses deux amis s'étaient installés à l'entrée de Tivoli, dans un coin écarté, en une auberge de pauvre apparence, à l'enseigne du *Panier fleuri.*

Le *Panier fleuri,* modeste et retiré, avait naturellement attiré l'attention de Ragastens. Dès que Spadacape eut mis les chevaux à l'écurie et que les trois amis se furent quelque peu restaurés, Ragastens sortit seul, à pied.

Il revint une heure plus tard, avec un paquet de vêtements sous son bras. Il disparut aussitôt dans la chambre qu'il occupait.

Pendant ce temps, Machiavel s'occupait de tracer, sur un papier, le plan de la villa du pape. Il l'avait visitée l'année précédente et en avait présente à la mémoire la disposition intérieure dans ses principales lignes.

Lorsque Ragastens reparut, il était transformé, presque méconnaissable. Il avait l'apparence et la tournure d'un de ces étudiants allemands qui, à cette époque, venaient assez souvent en Italie, pour puiser aux sources la science des Anciens.

– César lui-même ne me reconnaîtrait pas, dit-il. Je puis maintenant essayer d'aborder la place…

– Nous vous accompagnons, s'écria Raphaël.

– Non, mon ami… Il ne s’agit, pour aujourd’hui, que d’aller chercher des munitions, c’est-à-dire des renseignements. Ne craignez rien, lorsqu’il faudra livrer bataille, vous en serez, mordieu !

– Mais, ne puis-je vous aider dès aujourd’hui ? insista le jeune peintre qui bouillait d’impatience.

– Laissons faire le chevalier, intervint Machiavel.

– À la bonne heure ! Et, en attendant vous pouvez, tous les deux, vous préparer à la besogne qui sera rude…

– Avez-vous donc un plan pour enlever Rosita ?

– Non ! fit Ragastens… C’est un autre qu’il s’agit d’enlever…

– Un autre !… Qui donc ?…

– Le pape !

Et il sortit, laissant ses deux amis stupéfaits.

– Il a raison, dit enfin Machiavel. L’idée est admirable… En effet, morte la bête, morte le venin. Qui menace Rosita ? C’est le vieux Borgia. C’est donc lui que nous devons viser tout d’abord. Et il est certain que si nous parvenons à mettre la main sur lui, Rosita est sauvée du coup. Ah ! Raphaël, le chevalier est vraiment un homme précieux.

Ragastens, dans cette affaire, était peut-être plus admirable que ne le supposait Machiavel. Son cœur, à lui aussi, était plein d’amour et son esprit plein d’inquiétudes. Lui aussi aimait ! Et, pourtant, il ne disait rien.

Ses inquiétudes d'esprit et ses peines de cœur, il les tenait cachées. Seulement, il avait adopté vis-à-vis de lui-même un arrangement qui lui semblait concilier ses intérêts et ceux de son ami Raphaël.

– Tivoli, s'était-il dit, est sur la route de Monteforte. L'armée de César Borgia doit nécessairement passer par ici. Lorsque je verrai défiler les canons, les cuirasses et les estramaçons, je verrai… En attendant…

En attendant, Ragastens descendait à grands pas vers la villa du pape autour de laquelle il erra pendant le reste de la journée. En revenant, le soir, au *Panier fleuri,* il dit à ses amis :

– Voici un petit commencement de renseignements. Nous savons maintenant la force de l'ennemi : il y a, dans la villa et ses dépendances, cinquante gardes armés, plus une trentaine de laquais de tout ordre, plus une vingtaine de secrétaires, ecclésiastiques, seigneurs et évêques… Il est sûr que nous avons affaire à forte partie. Mais nous n'en aurons que plus de mérite, morbleu !…

Le lendemain, de bonne heure, il se remit en route vers la villa. Il avait, la veille, fait causer un domestique. Il espérait mieux, cette fois. Caché derrière une masse de rochers, abrité parmi les hautes touffes de fougères, il surveilla la villa et ses abords. Et, comme il était placé plus haut, sur le chemin de Tivoli, il put même entrevoir une partie des jardins de l'intérieur.

Il y avait une heure que Ragastens occupait ce poste, étudiant avec attention les allées et venues des gens qui entraient ou sortaient, quand il vit venir de son côté un vieillard qui marchait lentement, en s'essuyant le front. Cet homme venait de sortir de la villa par une petite porte du jardin qui ouvrait sur la route même de Tivoli.

– Voilà mon affaire, peut-être ! pensa Ragastens.

Il sortit aussitôt de son observatoire et se porta à la rencontre du vieillard qui portait un costume à demi bourgeois, à demi campagnard. Parvenu à sa hauteur, il le salua avec une politesse et un sourire tels que le bonhomme, surpris, s'arrêta.

– *Guten morgen* (bonjour), dit Ragastens. C'était, d'ailleurs, tout ce qu'il savait d'allemand.

– *Non capisco, signor !* Je ne comprends pas, monsieur, répondit l'homme.

– En ce cas, je parlerai italien, reprit Ragastens en souriant et en écorchant de son mieux la langue de Dante, mais vous m'excuserez de m'exprimer si mal.

– Vous êtes donc étranger ?…

– Allemand, pour vous servir ! Allemand, me rendant à Rome pour diverses affaires et notamment pour tâcher de voir, ne fût-ce que de loin, l'illustre Saint-Père Alexandre Borgia, que Dieu le favorise !

Ragastens ôta sa toque. Le bonhomme en fit autant.

– *Amen !* dit-il. Puis il reprit aussitôt :

– Mais, jeune homme, vous risquez fort de ne pouvoir satisfaire votre pieuse envie, car Sa Sainteté n'est pas à Rome…

– Ah ! quel malheur !… Moi qui viens de si loin… et à pied, encore !

– Le Saint-Père est ici, dans sa villa, dont il ne sort jamais.

– Comment le savez-vous ?… Auriez-vous donc le bonheur et l'honneur d'être de ses familiers ?

Le vieillard se redressa :

– Je suis le jardinier en chef de sa villa de Tivoli. Et je le vois presque tous les jours se promener dans les jardins.

– Jardinier ! s'écria Ragastens. Touchez là, monsieur ! C'est aussi l'art que j'étudie… Ah ! le jardinage… Art sublime dont les secrets se perdent de plus en plus !…

– Comment, jeune homme, fit le vieillard flatté d'entendre ainsi parler de son métier, vous aussi, vous cultiveriez la science des fleurs et des plantes ?

– C'est-à-dire que je n'ai jamais eu d'autre ambition, et je dois vous avouer qu'outre mon désir de voir l'illustre Saint-Père (ici, Ragastens ôta sa toque et le vieillard bredouilla un *amen* à tout hasard), ce qui m'a poussé à venir en Italie, c'est encore, c'est surtout le désir d'étudier ces superbes jardins dont la renommée est venue jusqu'en Allemagne, et entre autres, les jardins de Tivoli.

– Quoi ! On parle des jardins de Tivoli en Allemagne ?

– Monsieur, on en parle dans le monde entier !

Le bonhomme leva les yeux au ciel : il connaissait l'enivrement de la gloire ! Convaincu que ces jardins dont la réputation était universelle ne pouvaient être que ceux de la villa du pape – c'est-à-dire ses jardins à lui – il eut un sourire extasié.

– Ainsi, jeune homme, vous voulez être jardinier ?

– C’est là mon ambition, et j’ai tout lieu de croire que je ferai quelque progrès dans cet art que j’étudie déjà depuis plusieurs années…

– Savez-vous enter ?

– Oh ! la greffe n’a déjà plus de secret pour moi. J’ai transformé des poiriers en pommiers, je suis arrivé à faire donner des oranges à un citronnier…

– Peste ! Et les fleurs, jeune homme ?

– C’est mon fort. Je connais les deux mille espèces de roses, les trois cents familles de géraniums, l’âge d’un réséda, d’une citronnelle, d’un œillet, je vous dénombrerais les variétés du lis et les genres du pavot…

Le jardinier du pape écoutait, bouche béante.

– Ce jeune homme est un puits de science, se dit-il. Et les fruits, monsieur, les fruits ? ajouta-t-il.

– Oh ! les fruits, les fruits !…

– Auriez-vous négligé cette branche si importante de…

– Moi ?… Fi donc !… Les fruits !… Mais c’est la couronne la plus précieuse de notre art… Tenez…

Ragastens avait saisi le bras du vieillard.

– Parlez, fit celui-ci avec émotion.

– Eh bien !… j’ai trouvé… dois-je vous le dire ? Me garderez-vous le secret ?

– Je le jure par la Madone, par saint Boniface et par sainte Pétronille.

– Oh ! alors... Eh bien, j'ai trouvé une variété de pêches qui n'existe nulle part !...

– Serait-ce possible ! s'exclama le vieux jardinier.

Ragastens remua gravement la tête de haut en bas. Le bonhomme s'assit sur une pierre, à l'ombre de quelques arbousiers ; les choses devenaient graves. Et il avait besoin de se recueillir. Ragastens prit place près de lui.

– Maître, fit-il tout à coup, voulez-vous me montrer les jardins du Saint-Père, ces jardins que je suis venu voir de si loin ?...

Le jardinier tressaillit d'aise et d'angoisse.

D'aise, parce que, pour la première fois de sa longue vie, il trouvait quelqu'un qui comprenait son âme de jardinier, quelqu'un qui l'appelait maître ! D'angoisse, parce que la demande imprévue lui faisait pressentir qu'il allait être livré au démon de la tentation. Il tourna vers le chevalier, impassible, un regard scrutateur.

– Jeune homme, demanda-t-il, comment vous nomme-t-on ?

– Pétrus Meïningbaükirscher.

– *Amen !* fit le jardinier effaré. Moi, je m'appelle Boniface Bonifazi... Eh bien, monsieur Pétrus, vous voyez en moi un homme désespéré.

– En effet, lorsque j'ai eu l'honneur de vous rencontrer j'avais remarqué votre tristesse… Puis-je en savoir la cause ?

– À un confrère tel que vous, je ne veux rien cacher… C'est curieux, mais vous m'inspirez confiance.

– Confiance partagée, illustre maître… Vous disiez donc que ?…

Bonifazi savoura encore le qualificatif de maître qu'on lui octroyait. Puis il reprit, attendri :

– Eh bien, monsieur Pétrus… Jamais je ne me rappellerai votre autre nom… Sachez donc que les pêches sont la gourmandise préférée de notre Saint-Père… Entre nous, je crois qu'il ne vient à Tivoli que pour en manger…

– Ce que vous me dites-là m'enchante. Moi aussi, j'ai toujours préféré la pêche à tout autre fruit.

– C'est épouvantable, monsieur !… Cette année je n'aurai que des pêches piquées… je n'ai pu sauver qu'un espalier de la contagion… mais arriverai-je à le préserver jusqu'au bout ? Or, savez-vous ce qui arrivera, si je n'ai pas de pêches ?

– Dites, maître !…

– Je serai pendu !

– Vous m'effrayez !… Pendu ?… Pour des pêches ?…

– C'est comme cela ! L'an dernier, lorsque j'ai annoncé à Sa Sainteté qu'un de mes pêchers était perdu de piqûres, elle m'a répondu tranquillement : « Arrange-toi comme tu voudras. Mais le jour où je manquerai de pêches, je te ferai pendre à celui

de tes pêchers qui aura été le plus atteint. Cela le guérira peut-être ».

– Je vois que Sa Sainteté ne dédaigne pas la plaisanterie… mais je vous sauverai, maître ! Ne redoutez plus rien ! J'ai un secret infaillible pour préserver la pêche…

– Ah, jeune homme ! s'écria le vieux jardinier en saisissant les deux mains de Ragastens, c'est le ciel qui a eu pitié de moi en vous envoyant à mon secours. Dites-moi votre secret, et ma reconnaissance.

– Impossible ! fit Ragastens en hochant la tête. Il faut que j'opère moi-même.

– Mais, balbutia le jardinier, pour que vous puissiez opérer, il faut donc que vous entriez dans les jardins ?

– Cela me paraît indispensable.

– Mais alors, je serai tout aussi bien pendu !

– Comment cela ?

– Écoutez. Seul, je puis entrer dans le jardin particulier du Saint-Père. Seul, avec mes aides que je dois étroitement surveiller. Sa Sainteté a tant d'ennemis… Vous comprenez ?…

– Non ! Je ne comprends pas, fit Ragastens avec sa figure la plus naïve.

– Bon jeune homme ! soupira le jardinier. C'est que vous ne croyez pas au mal, vous. Mais il y a des méchants qui seraient capables d'empoisonner les fruits que doit manger le Saint-Père.

– C'est horrible !

– Oui… Et Sa Sainteté prend ses précautions. Elle a mis en moi toute sa confiance. Mais elle m'a prévenu, que si jamais, pour n'importe quel motif, même pour un instant, un étranger entrait dans les jardins, je serais écorché vif ou à tout le moins, pendu…

– Diable !… Pendu pour avoir laissé les pêches se piquer, pendu pour introduire dans le jardin celui qui, seul, peut sauver les pêches… l'alternative est dure.

– Hélas ! À qui le dites-vous ?…

– N'en parlons plus, vénérable maître… Après tout, peut-être arriverez-vous sans mon aide à préserver votre dernier espalier…

– Heu… J'en doute…

– Il est vrai que seul vous auriez su que j'étais entré ; il est vrai que je me serais parfaitement caché, et que le Saint-Père eût toujours ignoré cette légère infraction…

– Jeune homme, vous me tentez !…

– Il est vrai que je vous eusse non seulement préservé de la pendaison en sauvant les pêches menacées, mais encore rendu glorieux à jamais en vous faisant connaître la greffe admirable que j'ai inventée…

– Ah ! monsieur Pétrus, taisez-vous, taisez-vous !…

– Il est vrai enfin, que vous fussiez devenu possesseur d'inestimables secrets, mais puisque c'est impossible, n'en parlons plus !

– Jeune homme ! Je me décide : vous entrerez !

– À quoi bon vous exposer à une réprimande ? Car je ne crois pas, moi, le Saint-Père capable de vous pendre pour si peu…

– Puisque personne ne saura !

– C'est vrai ! Je me cacherai si bien que nul que vous ne me verra !… Mais votre conscience ? Ne vous reprochera-t-elle pas ce manquement à vos devoirs ? Tenez, n'en parlons plus !

– Dieu, que vous êtes naïf. Ne vous inquiétez pas de ma conscience… Il faut que vous entriez !

– Ma foi, puisque vous le voulez !…

– Écoutez, je suis logé dans un petit pavillon du jardin… Le soir, à huit heures, mes aides s'en vont ; ils logent dans les communs. Alors, je ferme toutes les entrées du jardin et personne ne peut plus entrer, excepté Sa Sainteté qui, parfois, vient se délasser parmi les fleurs des soucis de son pontificat. Ce soir, à dix heures, présentez-vous à la petite porte que vous apercevez là-bas… Je vous ferai entrer, et vous travaillerez la nuit… Le jour, vous demeurerez caché dans mon logis…

– J'accepte, pour vous rendre service, maître !

– En revanche, je vous ferai visiter en détail les jardins, et je vous ménagerai une occasion de voir le Saint-Père sans qu'il puisse vous voir…

– Ah ! vous comblez tous mes vœux !

– Ainsi donc, à ce soir, à la petite porte ?

Là-dessus, le bonhomme serra avec effusion les mains de Ragastens et se mit à descendre vers la villa pontificale, tandis que le chevalier remontait vers Tivoli, en s'efforçant de conserver une allure paisible pour ne pas trahir sa joie.

– Nous tenons le Borgia ! dit-il en arrivant au *Panier fleuri*. Attention à la manœuvre, mes amis. C'est ce soir que nous entrons en campagne…

XXXI

LE GOUFFRE DE L'ANIO

Non loin des ruines qu'on appelait et qu'on appelle encore dans le pays le temple de la Sybille, l'Anio, rivière torrentueuse qui descendait en grondant des montagnes, se précipitait dans un profond ravin. Les abords de ce ravin étaient à pic.

Au fond, on entendait le sourd mugissement de la rivière qui se brisait sur des rocs verdâtres, formait un petit étang, puis reprenait son cours en méandres capricieux qui se frayaient un passage parmi les masses de granit. C'était le gouffre de l'Anio.

En haut du ravin, juste au-dessus de l'étang formé par la chute de l'Anio, les rochers s'évidaient et dessinaient une caverne naturelle sur laquelle couraient dans le pays des bruits étranges. Pour la plupart, c'était l'une des portes de l'Enfer. Et la meilleure preuve – preuve irréfutable – c'est que des fumées d'une odeur particulière s'échappaient de temps à autre de cette caverne.

En somme, l'endroit était parfaitement suspect et nul homme de sens ne s'y fût aventuré à partir de la tombée de la nuit.

Ce soir-là, peu avant minuit…

Dans le fond brûle une torche de résine qui éclaire de lueurs fantastiques l'intérieur de la caverne. En un coin, il y a un tas de feuilles sèches servant de lit à la vieille femme qui, à cette

heure, s'occupe d'un singulier travail. Cette vieille femme, c'est la Maga, ou plutôt, pour lui donner son vrai nom, Rosa Vanozzo. Elle vient de pousser un bloc granitique contre une sorte d'excavation qui se creuse tout au fond de la caverne.

– Bien, murmura-t-elle, l'entrée fonctionne... Ma fuite, au besoin, est assurée...

Sur le rocher, elle jeta des feuilles, des poignées de terre. Satisfaite, de son travail, elle sortit, contourna l'étroit sentier qui séparait le gouffre de l'entrée de la caverne et, parvenue à un petit plateau qui dominait les environs, elle jeta dans la nuit un regard perçant et prêta l'oreille.

– Il va venir, fit-elle lentement, il vient... Dans quelques minutes, celui qui fut mon amour sera un cadavre que le torrent de l'Anio entraînera vers l'insondable profondeur du gouffre... Il vient plein de confiance, et il ne sait pas que c'est moi qui l'attend ! Il vient chercher de l'amour, comme il me disait à Rome, et c'est la vengeance qu'il va trouver... Oh ! cette fois, mon cœur ne faiblira pas... Tout est fini, maintenant... Rosita, qui seule me rattachait à la vie est partie... À cette heure, elle est en sûreté... ils doivent être arrivés à Florence... Allons, c'est bien la fin... Rodrigue aujourd'hui... puis César... puis moi-même... la destruction de la famille maudite va commencer.

Soudain, elle se pencha. Son oreille venait de percevoir un lointain et léger bruit de pas.

– Le voilà !... Dans quelques minutes, il saura qui je suis !...

Sans se hâter, pensive, elle rentra alors dans la caverne et s'accroupit non loin de la torche, le menton sur ses genoux, dans son habituelle attitude.

La Maga ne s’était pas trompée. Quelqu’un venait. C’était le vieux Borgia. Bientôt, il parut, contourna avec précaution les rochers, jeta un regard sur le fond du gouffre et se présenta à l’entrée de la caverne.

Il entra sans que la Maga relevât la tête et s’assit sur l’une des deux grosses pierres qui formaient les sièges primitifs de ce logis rudimentaire.

– Eh bien, Maga, fit tout à coup le pape, tu as donc quitté Rome ?

– Je suis venue vous attendre ici…

– Comment savais-tu que j’y viendrais ? dit Borgia. Aurais-tu donc en réalité le don de prescience ?

La Maga haussa les épaules.

– Ne venez-vous pas à Tivoli tous les ans ? N’est-ce pas l’époque où vous y passez quelques semaines ?

– C’est juste. Ta sorcellerie n’est, au fond, que de l’observation, fit railleusement le pape. Cependant, tu sais des choses que d’autres ignorent…

– J’ai étudié les vertus des plantes, voilà tout.

– Où cela ? En Égypte ?…

– Non, en Espagne.

– En Espagne ! Tu as habité l’Espagne ?

– Oui… Mais, continua la vieille avec une sorte d’indifférence qui calma la soudaine inquiétude du pape, c’est

surtout en Italie, à Tivoli même, que j'ai étudié… Je connais les herbes bienfaisantes, je sais extraire les sucs qui guérissent, qui tuent, qui donnent l'amour…

– L'amour !…

– L'amour… la mort ; les deux choses se valent et sont aussi horribles l'une que l'autre…

– Comme tu parles amèrement.

– C'est que j'ai beaucoup souffert.

– Et maintenant ?

– Bientôt, je ne souffrirai plus…

– Étrange femme !… Mais, dis-moi, pourquoi as-tu tant étudié ?… Quelle pensée te guidait vers la science réprouvée des magies ?

– Une pensée qui m'a fait vivre jusqu'ici : la vengeance !

Encore une fois, le pape tressaillit. Il commençait à entrevoir dans la Maga il ne savait quel être formidable, et il lui semblait que ce mystère dont elle se couvrait cachait le secret de sa propre destinée à lui !

– Maga, reprit-il, te rappelles-tu la promesse que tu m'as faite à Rome ? Tu devais composer pour moi un philtre capable de me faire aimer de la femme à qui je le ferais boire… Tu m'avais demandé un mois…

– Le philtre est prêt ! répondit machinalement la vieille pour se donner le temps de penser.

Et ce qu'elle pensait était terrible. Elle avait décidé et combiné la mort de Rodrigue Borgia, son amant, le père de ses enfants, de celui par qui elle avait souffert… Au moment où Borgia reculerait vers l'entrée de la caverne, elle se ruerait sur lui et, d'une poussée, le précipiterait dans le gouffre qui, jamais, ne rendait ses cadavres… Oui… Elle allait se dresser devant lui comme le génie de la vengeance, comme l'archange de la mort, elle allait lui jeter son nom comme un glas funèbre, ce nom de Rosa Vanozzo sous lequel Rodrigue éperdu courberait le front.

Voilà ce que pensait Rosa. Et pour gagner du temps, elle ajouta, le pape ayant jeté un cri de joie :

– Le philtre est prêt… Mais vous allez donc retourner à Rome ?

– À Rome ? Pourquoi ? fit le pape étonné.

– Ne m'aviez-vous pas dit que le philtre était destiné à une jeune fille que vous aviez vue, dont le peintre avait fait le portrait… une fornarina, disiez-vous… ?

– Oui… Eh bien, fit tranquillement le pape, je n'ai pas besoin d'aller la chercher à Rome. Elle est ici…

Tel était son empire sur elle-même, si puissante son habitude de la réflexion et du silence, que la Maga ne jeta pas un cri, ne prononça pas un mot. Toute sa pensée, toute sa volonté, tout ce qu'elle avait en elle de force calculatrice s'était violemment tendu vers un point unique : la question de savoir si elle pourrait arracher Rosita au monstre et comment elle ferait…

Seulement, elle s'était dressée toute droite, d'une pièce… Ses yeux, démesurément agrandis par l'angoisse, jetaient dans la pénombre les lueurs de bête fauve à qui on arrache ses petits. Borgia s'était levé aussi, la main sur la garde de sa dague.

– Holà ! Qu'est-ce qui te prend, vieille folle ?…

La Maga eut la force et le courage de prononcer quelques mots pour rassurer le pape :

– Ne faites pas attention… une crise nerveuse… qui, parfois, me surprend… cela va passer… ne craignez rien…

L'explication était si naturelle chez cette vieille à demi folle, probablement détraquée par les poisons qu'elle avait manipulés, que Borgia rengaina son poignard et se rassit, rassuré, décidé d'ailleurs à emporter le précieux philtre qu'il était venu chercher. Et il attendit patiemment que la crise fût passée.

Rosa pensait :

« Si je tue Rodrigue, Rosita est peut-être perdue… Elle est entre les mains de César et Lucrèce… C'est sûr. Lucrèce a un esprit de démon. Pourquoi l'avoir épargnée ?… Elle sait que Rodrigue est ici… Elle devinera tout si elle ne le voit pas revenir… Oui, si je tue Rodrigue, Rosita sera tuée… »

Ces pensées se succédaient dans son esprit. Elle était prise dans une redoutable alternative qui ouvrait sur son crâne la double pince d'une tenaille.

Ou laisser échapper Borgia. Et alors, non seulement, elle remettait peut-être pour toujours l'occasion de la vengeance guettée pendant des années, mais encore elle livrait Rosita au monstre. Ou tuer Borgia. Et alors, dans sa persuasion que Lucrèce et César se trouvaient à la villa du pape, elle tuait plus sûrement encore la jeune fille…

Soudain, un sourire éclaira son visage torturé. Elle se rassit, essuya son front blême, ruisselant de sueur et, d'une voix extraordinaire de calme, elle dit :

– Alors, comme ça, la jeune fille est à Tivoli ?... Bien, très bien... cela arrange les choses...

– Alors, ce philtre, Maga, ce philtre que tu m'as promis... tu dis qu'il est prêt ?

– Il est prêt, maître...

– Eh bien, donne ! fit avidement Borgia.

La Maga fouilla dans une sorte de poche accrochée à sa ceinture. Ses mains tremblaient. Elle considéra étrangement le petit flacon qu'elle venait de saisir.

– Voici !

Borgia saisit le flacon avec une exclamation de joie.

– Comment l'administrer ?

– Dans l'eau ou le vin.

– Tout ?

– Non. Trois gouttes. Quatre tuent.

– Trois. Bien.

– Je dis trois.

– Et les effets ?

– Vous verrez !…

Ces demandes et ces réponses se croisèrent, basses, rapides. Puis, il y eut un silence. Borgia s'enveloppa dans son manteau. Il laissa tomber à terre une bourse pleine que la Maga ne vit même pas. Puis, sans un mot, il sortit, s'éloigna… La Maga écouta un instant le bruit de ses pas vite étouffé par le grondement de l'Anio qui roulait au fond du gouffre et alors, elle roula à la renverse, épuisée, haletante, évanouie.

XXXII

UN GLAS DANS LA NUIT

Le sieur Boniface Bonifazi, jardinier en chef de la villa de Tivoli, était une façon de personnage. Alexandre VI le tenait en grande estime. Lucrèce l'avait en amitié.

Le pape, qui avait empoisonné tant de gens, craignait continuellement de l'être lui-même. Aussi, maître Boniface avait-il reçu les consignes les plus rigoureuses en ce qui concernait la surveillance du jardin.

D'ailleurs, pour plus de sécurité, Alexandre VI se faisait apporter par Boniface lui-même, au commencement de chaque repas, les fruits qu'il devait manger à la fin. Le pape prenait au hasard deux ou trois de ces fruits et Boniface les mangeait devant lui. Pendant tout le repas, le maître jardinier restait là, devant lui. Et, lorsque au bout d'une heure, le pape en était aux fruits, il les mangeait avec une tranquillité relative, puisque Boniface n'était pas empoisonné. Le vieux Borgia procédait de même avec son sommelier et son cuisinier.

Donc, Boniface Bonifazi, considéré, estimé selon son mérite, ayant sous ses ordres une petite armée d'aides-jardiniers chargés de la grosse besogne, habitait un petit pavillon isolé, qui se trouvait dans le jardin particulier du pape : seul il devait y pénétrer. À la nuit, les aides décampaient.

Ce vieux bonhomme avait pour les fruits et les fleurs de son jardin cet amour passionné que les véritables artistes ont pour

leur œuvre. Cette passion désordonnée devait conduire Boniface au crime de désobéissance.

L'espoir de sauver ses pêches piquées, l'espoir plus attrayant de connaître la nouvelle variété de pêches découverte par Ragastens furent plus puissants que la crainte de la mort. Toutefois, ce ne fut pas sans de terribles angoisses qu'il introduisit Ragastens dans le jardin du pape, le soir même de leur rencontre. Et Ragastens se trouva installé secrètement dans le pavillon du jardinier.

Au dehors, Machiavel et Raphaël attendaient les événements, à cent pas de la petite porte dérobée, cachés dans l'ombre épaisse de quelques vieux cyprès, décidés à passer la nuit, sous le ciel clément, – et même la journée et la nuit suivante, s'il le fallait. Spadacape devait faire la navette entre l'auberge du *Panier fleuri* et les cyprès, pour apporter les provisions dont on aurait besoin. Les chevaux, attachés tout sellés à des troncs d'arbres, étaient là, prêts à être enfourchés. Toutes choses ayant été ainsi préparées et convenues, Ragastens s'était, à la nuit close, présenté à la petite porte et était entré dans le jardin. Lorsqu'il fut arrivé dans le pavillon où Boniface le conduisit et qu'à la lumière d'une chandelle il eut vu la figure pâle et bouleversée du jardinier, il comprit quel sacrifice faisait celui-ci et il se hâta de le consoler.

– Tenez, maître, s'écria-t-il, je suis si heureux d'être ici, au centre de ces célèbres jardins, que je me décide à vous faire part de tous mes secrets…

– Même celui qui concerne la variété de pêches que nul ne connaît ?

– Même celui-là !

– Ah ! Jeune homme, s'écria Boniface enthousiasmé, je vous devrai plus que la vie.

Cependant le chevalier guettait le jardin.

– Et le moyen de sauver mes pêches piquées ? reprit soudain Boniface.

– Ah ! Ceci est plus compliqué. Je vous donnerai demain une liste de plantes qu'il faudra que vous me procuriez et qui me seront nécessaires pour fabriquer la poudre préservatrice. Il n'est insecte ni ver qui y résistent.

– À demain donc…

– Mais, dites-moi, ne me disiez-vous pas que Sa Sainteté vient parfois se promener dans le jardin ?

– Oui, la nuit ; presque tous les soirs, le Saint-Père aime à errer, seul, parmi mes plates-bandes. Mais, pour aujourd'hui, il n'y a pas de danger, l'heure est passée…

– Bon !… Moi qui espérais entrevoir l'auguste pontife !

– Ce sera pour demain, jeune homme. De cette fenêtre, derrière ces jalousies, vous pourrez le voir… autant qu'on peut voir dans la nuit.

– Puisque la promenade du Saint-Père n'aura pas lieu ce soir, si nous en profitions pour aller visiter vos arbres malades ?… De la sorte, je pourrai, dans la nuit de demain, procéder plus rapidement.

– Vous avez raison… Venez…

La lumière éteinte, tous deux se glissèrent dans le jardin. C'était vraiment un parterre digne des éloges que Ragastens lui avait octroyés au hasard. Si le chevalier n'eût pas été préoccupé de questions plus intéressantes, il eût sincèrement admiré la splendeur des plates-bandes, l'ordre impeccable des plants, la merveilleuse propreté des arbres. Les pêchers malades furent aussi inspectés et Ragastens déclara qu'il se faisait fort de les guérir.

Ils rentrèrent enfin, également satisfaits : Ragastens d'avoir étudié à fond son champ de bataille, Boniface d'avoir conquis si facilement des recettes merveilleuses.

La nuit fut paisible.

Toute la journée du lendemain, Ragastens demeura caché dans le pavillon du jardinier, où il s'occupa de triturer et de broyer des plantes que Boniface lui apportait en prenant soigneusement note de tout ce que faisait le jeune Pétrus. Il va sans dire que Ragastens connaissait maintenant le pavillon de fond en comble. Il avait mis de côté deux paquets de cordelette et deux sortes de bâillons qu'il avait fabriqués avec des linges.

– Un pour maître Boniface, un pour son illustre Sainteté, avait-il murmuré.

Une seule chose lui échappait ; malgré ses investigations, il n'arriva pas à découvrir où le jardinier cachait la clef de la petite porte dérobée.

La journée s'écoula lentement. Rongé d'impatience, Ragastens était obligé de continuer à causer fleurs et fruits et de répondre aux mille questions que lui posait Boniface sur l'art du jardinage en Allemagne. Enfin, le soir vint. Le jardinier ferma soigneusement les jalousies du pavillon et alluma une chandelle.

– Peut-être Sa Sainteté fera-t-elle ce soir sa promenade ? dit-il.

– À quelle heure le Saint-Père descend-il d'habitude ?

– Vers neuf heures. Il se promène une demi-heure environ. À dix heures tout dort dans la villa…

Ragastens ne répondit pas. Il était nerveux et ne tenait pas en place. Neuf heures sonnèrent… Il prit place derrière la jalousie. Les minutes passèrent…

– Voici dix heures ! fit tout à coup Boniface… Le Saint-Père ne descendra pas ce soir… Ce sera pour demain, sans faute. Car, rarement, il passe deux jours sans venir respirer l'air pur et méditer dans la solitude.

Ragastens dissimula un geste d'impatience.

Déjà, le vieux jardinier, revenant à son thème favori, lui racontait les peines qu'il avait eues pour certain prunier qu'il lui désignait… Cependant, la nuit s'avançait.

– Allons, fit-il enfin, il est temps d'aller nous reposer, jeune homme.

Il pouvait être à ce moment onze heures et demie. Tout à coup, le son lugubre d'une cloche retentit tristement. Boniface ôta gravement son bonnet.

– Qu'est-ce que cela ? fit Ragastens en tressaillant.

– Cela ? C'est la cloche de la chapelle qui sonne le glas. Il y a quelqu'un de mort dans la villa… et quelqu'un de considérable… Sans cela, on ne sonnerait pas en pleine nuit…

Quelque chose comme un affreux pressentiment traversa l'esprit de Ragastens. Le vieux jardinier s'était approché de la fenêtre. La cloche, d'intervalle en intervalle, continuait à jeter dans la nuit son appel sinistre.

– C'est pour une femme ! ajouta le vieillard.

– Une femme ! s'écria Ragastens dans un cri de terreur.

– Oui, si c'était un homme, la cloche sonnerait un coup double... Écoutez... Ah ! s'exclama-t-il soudain.

– Qu'avez-vous ?...

– Le pape !...

Ragastens bondit à la fenêtre. Du doigt, Boniface lui désigna une ombre qui se promenait avec agitation.

– Que se passe-t-il donc ? murmura le vieux jardinier. Pour que le Saint-Père soit éveillé à cette heure-ci et qu'il laisse paraître un tel désordre dans sa marche...

Boniface n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Un bâillon venait de lui être vigoureusement appliqué sur la bouche et noué en un instant derrière la tête. Il voulut se retourner, épouvanté. Mais il trébucha et tomba à la renverse, livide d'effroi...

Alors, il vit Ragastens qui, agilement, lui liait les jambes... En un clin d'œil, Boniface se trouva ficelé, dans l'impossibilité de faire un geste ou de pousser un cri.

– Si tu essaies de bouger, tu es mort !... Où est la clef de la petite porte du jardin ? Vite !... Un signe avec tes yeux me suffira...

Boniface ferma héroïquement les yeux pour indiquer qu'il ne répondrait pas. Ragastens tira son poignard et en plaça la pointe sur la gorge du bonhomme.

– Dépêche ! dit-il froidement.

Boniface vaincu par la terreur, abaissa les yeux sur sa propre poitrine.

Ragastens se hâta de fouiller. Ses doigts heurtèrent la clef… Il la glissa dans sa ceinture. Alors, ayant ramassé le deuxième bâillon et le paquet de cordelettes qu'il avait jetés sur la table au moment où il s'était précipité sur le jardinier, il se glissa au dehors…

La nuit était obscure. D'arbre en arbre, Ragastens, plutôt rampant que marchant, atteignit l'allée où se promenait le pape.

Une double rangée de tilleuls jetait sur cette allée une ombre épaisse. Ragastens, cependant, reconnut parfaitement Borgia : il marchait d'un pas irrégulier, les mains croisées au dos, la tête penchée et des paroles confuses lui échappaient…

Tout à coup Ragastens bondit sur lui et le terrassa. Hébété par la stupeur, Borgia demeura une seconde sans voix : cette seconde suffit à Ragastens. Lorsque le pape voulut pousser un cri de détresse et d'appel, il était trop tard : il se trouvait bâillonné.

En quelques instants, Ragastens acheva de le ligoter, comme il avait fait pour Boniface. Alors, il le souleva, le plaça sur son épaule et, courbé sous le poids, il regagna le pavillon du jardinier et déposa le vieux Borgia sur un lit. Les yeux du pape flamboyaient de menaces. Mais Ragastens ne les vit pas.

Son fardeau à peine déposé, il regagna le jardin et courut à la petite porte qu'il ouvrit. Raphaël et Machiavel étaient là. Spadacape gardait les chevaux sous les cyprès.

– Vite ! murmura Ragastens. Nous le tenons…

Tous les trois entrèrent et se mirent à filer rapidement vers le pavillon.

Raphaël sentait son cœur qui battait à tout rompre. Machiavel était froid et résolu, comme à son habitude. Ragastens, lui, éprouvait sans doute cette grave fierté que l'on doit éprouver à tenir palpitante dans sa main la destinée de l'un des maîtres du monde.

Et quel maître ! Le plus puissant… le plus absolu, celui qui ne commandait pas seulement aux hommes, mais aux maîtres des hommes, à la conscience des peuples.

Et tandis qu'ils se glissaient ainsi dans le jardin, chacun d'eux évoquant en cet instant un monde de pensées qui tourbillonnaient dans leur tête, le glas de la chapelle continuait à laisser tomber de minute en minute ses tintements voilés qui vibraient, lugubres, dans le grand silence de la nuit.

XXXIII

LE PHILTRE D'AMOUR

Après sa nocturne entrevue avec la Maga, Rodrigue Borgia était rentré dans ses appartements de la villa. Nul ne l'avait remarqué.

À Tivoli comme au Vatican, comme dans tous les palais ou villas qu'il lui arrivait d'habiter, il y avait des issues secrètes qu'il était seul à connaître.

Arrivé dans sa chambre, il examina le minuscule flacon que la sorcière lui avait remis. Il le tourna et le retourna dans ses doigts avec une sourde joie.

– Demain ! murmura-t-il avec un soupir brisé. Demain, elle sera à moi... Si cette fille me résistait, je ne sais quel affolement...

Il serra les poings. Mais il se calma.

– Avec ceci, je la tiens !...

La science des aphrodisiaques est éteinte : elle vivait encore au temps de Borgia. Plus d'une fois, il avait eu recours à elle. Il en connaissait les effets. Il était parfaitement convaincu que, grâce au flacon de la Maga, la vierge qu'il convoitait se transformerait en une fille d'amour.

Pendant le reste de la nuit, le vieux Borgia, morne et silencieux, rêva de ces choses et s'exerça à imaginer des raffinements où la passion confinait aux limites de la cruauté. La journée qui suivit s'écoula avec lenteur. Il commanda qu'on le laissât seul.

Vers le soir, il fit appeler Piérina, la matrone qu'il avait commise à la surveillance de sa proie.

– Dame Piérina, demanda-t-il, où est l'enfant ?

– Au jardin.

– Est-ce bientôt le moment où elle doit remonter à son appartement ?

– Dans quelques instants…

– Dites-moi, dame Piérina, a-t-elle l'habitude de boire, le soir, en s'endormant ?

– Elle boit beaucoup : la fièvre, sans doute.

– Que boit-elle ?

– De l'eau. L'eau est dans une carafe. La carafe sur une table, près du lit.

La matrone, en parlant, regardait fixement le pape.

Celui-ci se taisait. Non qu'il hésitât : son désir, simplement, l'emportait loin de la réalité présente. Il rêva ainsi quelques minutes, les yeux à demi fermés. Tout à coup, il fit effort pour revenir à l'entretien. Et il constata que Piérina avait disparu. Il frappa du pied avec impatience et déjà il saisissait le marteau pour appeler sur le timbre. À ce moment, Piérina rentra.

Elle tenait une carafe à la main.

Le vieux Borgia sourit. Il y avait dans ce sourire une sorte d'orgueil d'avoir des domestiques si bien dressés à comprendre sa pensée.

– J'ai pensé, dit Piérina, qu'il fallait vous monter la carafe. J'ai été la chercher. Elle est à moitié pleine d'eau fraîche et limpide.

Elle posa la carafe sur une table, sans que Borgia eût un geste d'approbation. Seulement, il dit :

– Piérina, allez donc dire à l'abbé Angelo que je n'ai pas besoin de lui ce soir. J'ai sommeil et la lecture me fatiguerait. Puis, revenez.

La matrone s'éclipsa. Borgia s'approcha vivement de la carafe. D'une main qui ne tremblait pas, il laissa tomber dans l'eau trois gouttes de la liqueur contenue dans le flacon. L'eau ne changea pas de couleur. Il la flaira : aucun parfum spécial. Alors, il regagna son fauteuil.

Lorsque la matrone reparut, son premier coup d'œil fut pour la carafe. Elle attendit en silence, certaine de ce qui devait être fait maintenant.

– Vous pouvez vous retirer, dame Piérina, lui dit tranquillement le pape. Je n'ai plus besoin de vous… À propos, reportez donc cette carafe où vous l'avez prise. Que diable voulez-vous que j'en fasse ?…

La matrone saisit la carafe qu'elle couvrit ostensiblement d'un pan de son écharpe, comme pour bien indiquer son intention de la cacher. Puis elle se retira.

Enfoncé dans son fauteuil, le pape s'était remis à méditer sur ce qui allait se passer. Puis, l'impatience commença à battre sourdement à ses tempes. Il se leva et fit quelques pas, attendant la minute qu'il s'était fixée.

Vers neuf heures et demie, il sortit de sa chambre et se dirigea aussitôt vers celle de Rosita, marchant d'un pas assuré. Dans un couloir obscur, Piérina se dressa soudain devant lui.

– Elle a bu, murmura-t-elle. Puis elle s'est bientôt endormie. J'ai fermé la porte. Voici la clef…

Borgia prit la clef. La matrone s'était effacée et disparut.

Le pape arriva devant la porte. Il ouvrit lentement, un peu pâli, avec un léger tremblement des mains, la gorge sèche et la respiration courte. Il entra.

Une faible lueur éclairait la chambre.

Le lit était à gauche, enveloppé de ses grandes courtines de soie brochée. Près de la tête du lit, une élégante petite table supportait un plateau de cristal. Sur le plateau, la fatale carafe et un verre presque vide. Au pied du lit, en retrait de la courtine, une autre table, avec un flambeau de cire qui donnait une lumière douce. Il résultait de cette disposition que la jeune fille endormie se trouvait dans l'ombre.

Borgia la distinguait à peine. Il devina plutôt qu'il ne vit la masse de ses cheveux encadrant son visage, le profil du corps sous la couverture, et un bras qui reposait à nu, par-dessus la couverture, un bras d'une blancheur éclatante dans l'obscurité. Il frémit…

Alors, il referma doucement la porte et s'avança sur la pointe des pieds. Il se pencha…

Comment la réveiller, sinon par un baiser qui la ferait se dresser toute palpitante de la volupté que le philtre lui avait versée ?… Alors, il chercha la bouche de la jeune fille et sa main se posa, brûlante, sur son bras.

Mais il se redressa, hagard, sa main violemment retirée… ses lèvres n'ayant pas eu le temps de toucher celles de la vierge… Il se releva, la sueur de l'angoisse au front, les yeux empreints d'une inexprimable terreur.

Ce bras qu'il venait de toucher était froid – de cette froideur glaciale qu'ont les cadavres. De cette bouche qu'il cherchait, aucun souffle ne s'exhalait.

Il recula et regarda. L'immobilité de la jeune fille était absolue. Les lignes du corps devinées sous la couverture avaient une raideur à laquelle il était impossible de se méprendre… Stupide d'étonnement et d'épouvante, il recula encore, jusqu'au pied du lit, et saisit le flambeau. Mais il n'osa pas tout de suite éclairer le visage…

Il attendit une minute, cherchant à dompter l'impression nerveuse qui le faisait grelotter… Enfin, plus sûr de lui, il s'avança. La lumière tomba sur le visage de la Fornarina… Borgia étouffa l'exclamation d'horreur qui montait à sa gorge : la jeune fille était morte !

Ses yeux entr'ouverts étaient déjà vitreux ; une pâleur de cire avait blanchi les chairs, et les lèvres, légèrement retroussées par le rictus de la mort, laissaient voir ses petites dents nacrées.

Alors, brusquement, comme s'il eût craint d'être surpris dans un assassinat, Borgia éteignit le flambeau. Mais, aussitôt, les ténèbres le remplirent d'horreur… Sa main laissa échapper le flambeau… Il recula jusqu'à la porte, respirant à peine… et ce ne

fut qu'au moment où il l'eut franchie qu'il reprit peu à peu possession de lui-même…

Pendant un laps de temps qui lui parut durer une heure mais qui fut en réalité de quelques minutes, il demeura là, contre cette porte, écrasé surtout par l'étonnement…

Enfin, il se remit. Soigneusement, il referma la porte et mit la clef dans sa poche. Puis il s'en alla, croyant marcher très vite, essayant de raisonner :

– Elle est morte !… Le philtre ! La vieille m'avait dit trois gouttes… Morte !… Est-ce possible ?… Qui sait s'il n'y a pas un contrepoison… qui sait s'il n'est pas temps encore… Morte !… S'il y a un contrepoison, la Maga seule peut le connaître…

Une minute plus tard, il courait vers le gouffre de l'Anio. L'air du dehors le calma un peu. Et lorsqu'il arriva à la caverne, il était revenu à cette froideur calculatrice qui était sa grande force.

La Maga était à l'entrée de sa grotte, regardant fixement dans la nuit.

– Maga, fit aussitôt le vieux Borgia, il est arrivé une chose grave. Peut-être a-t-on versé plus que tu n'avais indiqué… peut-être, toi-même, t'es-tu trompée dans le dosage de ton philtre… La jeune fille est malade, très malade… Tu dois avoir un contrepoison ?…

– Elle est malade ?… Elle souffre beaucoup ?…

– Je ne sais, Maga : elle se meurt… As-tu le contrepoison ?…

– Elle se meurt ? Seulement cela ?

– Maga ! Le contrepoison de ton philtre ! L'as-tu ?…

– Souvent ces philtres jouent ainsi un mauvais tour à celui qui les emploie…

– Maga ! gronda le vieux Borgia en secouant le bras de l'étrange sorcière qui, devant la catastrophe, gardait un calme singulier, Maga ! tu n'entends donc pas ? Je te dis qu'elle se meurt ! Je te dis que je l'ai laissée pour morte !… As-tu le contrepoison ?…

– Alors ne dites pas qu'elle est mourante, dites qu'elle est morte !…

– Et le contrepoison ?…

– Avez-vous vu ses yeux ? Comment sont-ils ?

– Vitreux… sans regard.

– Et sa bouche ? Avez-vous remarqué sa bouche ?

– Retroussée… les lèvres livides, tordues…

– Encore une question… Les mains ? Avez-vous fait attention aux ongles ?

– Les ongles sont cernés de bleu… Le contrepoison, Maga ! Je suis sûr qu'il est temps encore de la sauver.

La vieille hocha la tête et dit nettement :

– Oui.

– Ah ! Et le contrepoison ? Tu l'as, n'est-ce pas ?

– Oui.

Le vieux Borgia eut un profond soupir de soulagement.

– Vite ! Donne !…

– Non ! répondit la Maga.

Le pape demeura un instant sans voix. Le choc qu'il reçut fut peut-être plus imprévu, plus terrible que celui de tout à l'heure. Il ne comprenait pas. La jeune fille empoisonnée mourait : bien ! Mais la vieille avait le contrepoison qui pouvait encore ressusciter le cadavre. Il le lui demandait. Et elle disait : « Non ! » ?

– Voyons, Maga, fit-il croyant avoir trouvé l'explication, reviens à toi. Tu es dans un moment de folie…

– Jamais je ne fus moins folle, Borgia !

Le pape frissonna. C'était la première fois que la Maga lui donnait son nom. Il eut le sentiment qu'un malheur allait fondre sur lui.

– Et tu ne veux pas me donner le contrepoison ?… Pourquoi ?…

– Parce que je veux que tu souffres, Rodrigue !…

Cette fois, Borgia fut épouvanté. La voix de la Maga se transformait… Cette voix, il lui semblait qu'il la connaissait… Où ?… Quand l'avait-il entendue ?… Il recula de deux ou trois pas, comme s'il eût vu un fantôme.

– Tu ne veux pas sauver cette malheureuse ?

– Non, Rodrigue, répondit la Maga qui, de son côté, s'était reculée vers le fond de la caverne, de sorte que Borgia ne la voyait presque plus. Non ! Je ne veux pas sauver l'enfant… parce que je te connais !

– Tu me connais ? répéta-t-il, hébété.

– Et je la connais, elle aussi !… Écoute, Rodrigue ! Il y a seize ans, cette jeune fille fut abandonnée sur les marches de l'église des Anges…

– L'église des Anges ! bégaya le pape…

– La mère, c'était la comtesse Alma, ta maîtresse… et l'enfant que j'ai recueillie… l'enfant que ton désir a failli flétrir… l'enfant que tu as assassinée, Borgia, c'est ta fille !…

Le pape trébucha… ses jambes se dérobaient sous lui… La voix sinistre de la Maga lui entrait dans la tête comme une vrille chauffée à blanc…

– Ma fille ! murmura-t-il.

– Et maintenant, veux-tu savoir, Rodrigue, pourquoi, pouvant la sauver, je ne la sauve pas ?…

Mais Borgia n'écoutait plus, n'entendait plus… Ivre d'épouvante et d'horreur, il s'était glissé hors de la caverne et se sauvait, au hasard, courbé, chancelant, répétant avec une obstination de folie, le mot qui avait frappé son esprit : « Ma fille !… Ma fille !… »

– C'est le commencement du châtiment ! murmura Rosa Vanozzo.

XXXIV

LE PÈRE

Rodrigue Borgia erra pendant près d'une heure dans la montagne, se déchirant les mains aux buissons, enjambant des blocs de rochers…

Cette course dans la nuit fit tomber son exaltation nerveuse. L'impression d'horreur se dissipa peu à peu.

Le raisonnement et le calcul ne tardèrent pas à remplacer en son esprit les surexcitations qu'il avait subies. Il n'était pas homme à gémir longtemps. De toute cette émotion qui l'avait presque terrassé, il ne resta bientôt plus qu'un étonnement, une sorte de stupeur maladive.

– N'y pensons plus ! murmura-t-il en se dirigeant vers la villa.

Pourtant, il y pensait, malgré lui : la secousse avait été trop forte… L'idée qu'à ce moment deux de ses émissaires cherchaient à lui amener le comte Alma lui vint tout à coup. Et bientôt, elle se compléta par la pensée que César assemblait alors une armée pour marcher contre Monteforte, défendu par Béatrix… l'autre fille de la comtesse Alma !

Lorsqu'il rentra dans la villa, sans prendre la peine de se cacher, cette fois, il lui restait de ces événements une sourde agitation qu'il s'efforçait de calmer sans y réussir complètement.

Il avait encore des retours d'épouvante, des sursauts de pitié qu'il étouffait de son mieux.

Il se dirigea vers la chambre où la jeune fille dormait son éternel sommeil. Il voulait voir comment était sa « fille » ; la regarder avec des yeux de père, non plus avec des yeux d'amant. Mais il rebroussa chemin, saisi tout à coup d'une terreur superstitieuse, qui était bien rare chez lui. L'idée de se trouver devant le cadavre le fit trembler…

Comme il réfléchissait à ces choses, il passa devant la chambre de l'abbé Angelo et frappa rudement. L'abbé ouvrit aussitôt et jeta un cri d'étonnement.

– Mon Dieu, Saint-Père… Votre Sainteté serait-elle malade ?…

– Non, non, Angelo…

– Debout à pareille heure… près de minuit… Quelle imprudence !…

– Je voulais te voir, bredouilla le pape… L'abbé, stupéfait, très inquiet, écoutait.

– Tu vas aller faire sonner le glas…

– Le glas ?… En pleine nuit ?…

– Je le veux…

– Qui donc est mort, Saint-Père ?

– Une jeune fille… Cette enfant… que la Piérina a amenée de Rome… Va, Angelo, qu'on sonne le glas pour cette pauvre âme… Cela me fera du bien, à moi !…

– Saint-Père !… Ah ! quel malheur !… Si jeune… si jolie… Faudra-t-il ensuite retrouver Sa Sainteté ?…

– Non, Angelo… je vais me reposer… j'en ai besoin…

Angelo se dirigea en courant vers la chapelle. Borgia demeura sur place, la tête basse, en une méditation profonde. Le premier coup du glas le fit sauter.

Alors, il n'osa pas rentrer dans sa chambre… Ce glas qu'il avait ordonné lui-même le mettait une fois encore aux prises avec l'épouvante superstitieuse. Il se glissa vers son jardin qu'il atteignit sans avoir été vu par les serviteurs que la cloche funèbre avait réveillés.

Là, il respira largement et sentit qu'il se reprenait, que les idées sinistres s'envolaient.

Brusquement, il sentit qu'on le saisissait, qu'on le harponnait dans l'ombre. Un solide bâillon ferma sa bouche. En même temps, il trébucha et tomba à la renverse.

En un instant, il se sentit ligoter les mains et les jambes. Et l'homme qui l'avait terrassé, lié, bâillonné, se pencha sur lui, murmurant d'une voix railleuse :

– Tenez-vous tranquille, s'il vous plaît, ou je serai obligé, à mon vif regret, de vous serrer la gorge un peu trop fort, C'est une manœuvre qui m'est familière… Monsieur votre fils en sait quelque chose, Saint-père…

Ragastens déposa Rodrigue Borgia sur un lit, puis courut à la petite porte du jardin et introduisit ses deux amis dans la place. Une fois réunis en présence du pape, ils s'assirent sur des escabeaux.

Raphaël était violemment ému. Ragastens, très froid. Quant à Machiavel, il semblait assister en curieux à cette scène étrange. Ragastens, le premier, prit la parole :

– Attention, Saint-Père, dit-il. Je vais vous débâillonner. Je vous jure qu'il ne vous sera fait aucun mal. Nous sommes ici trois hommes décidés à obtenir justice, mais nous ne sommes pas des assassins, nous.

» Cependant, continua le chevalier, si décidés que nous soyons à respecter la vie d'un vieillard et si grand que soit notre respect pour le Souverain Pontife, je vous préviens nettement qu'au premier cri je vous mettrai trois pouces de cette lame dans la gorge.

Le pape jeta un coup d'œil sur Ragastens et vit qu'il était résolu à tenir parole. Il fit signe qu'il obéirait.

Ragastens le débâillonna et le plaça sur le lit de façon qu'il fût commodément assis.

Le vieux Borgia se rassura peu à peu. Il chercha à se donner un visage impassible et sa diplomatie tortueuse se mit en action.

– Toi aussi, mon pauvre Boniface, fit-il en apercevant le jardinier toujours étendu et bâillonné à la même place. Console-toi, mon brave, ces messieurs sont trop chrétiens pour vouloir abuser de cette situation… En tout cas, j'espère que leur colère, si je leur en ai donné sujet, ne retombera que sur moi et épargnera un serviteur fidèle.

En réalité, il cherchait à savoir la part que le jardinier pouvait avoir prise dans cette aventure. Ragastens le comprit et résolut de sauver le pauvre diable.

– Ma foi, Saint-Père, dit-il, il n'est pas sûr que je veuille faire grâce à ce vieux chien de garde… Tudieu, quel enragé ! Peu s'en est fallu qu'il n'arrivât à donner l'éveil par sa résistance désespérée… Il voulait mordre, il criait qu'il voulait mourir pour Sa Sainteté, que sais-je ! Mais le drôle aura affaire à moi !

– Boniface, fit le pape, je te promets, si j'en réchappe, d'augmenter tes gages de cent écus d'or par an ; et, en attendant, je te donne ma bénédiction. Maintenant, continua-t-il, j'attends que vous me disiez, messieurs, ce que vous voulez de moi. Je ne crierai pas. Je n'essaierai pas de me défendre. Mais cette situation ne saurait se prolonger. Si vous en voulez à ma vie, tuez-moi.

– Saint-Père, fit Ragastens, je vous ai déjà dit que ni ces messieurs ni moi n'en voulons à votre vie…

– Que voulez-vous donc ?…

– Justice ! s'écria Raphaël. Justice, Saint-Père !…

– Mon enfant, je ne demande qu'à faire justice… Mon caractère et mon titre vous en sont un sûr garant.

– Saint-Père fit vivement Ragastens, au moment où Sanzio allait de nouveau parler, ne parlons, s'il vous plaît, ni de votre caractère, ni de votre titre… Ce n'est pas de cela qu'il s'agit… Laissez-moi parler, mon cher Raphaël, et permettez-moi de me défier de votre bon cœur en cette circonstance… Nous sommes résolus à obtenir justice d'un crime.

– Qui est le criminel ? demanda le pape.

– Vous, Saint-Père.

– Vous insultez le Souverain Pontife, monsieur !

– Permettez. En ce moment, vous n’êtes plus pape. Nous vous déposons !

Borgia blêmit et commença à redouter de nouveau une issue fatale pour lui.

– Oui, continua Ragastens, vous n’êtes, à l’heure présente, qu’un prisonnier après combat…

– Beau combat ! Trois hommes contre un vieillard de soixante-dix ans !

– Vous faites erreur : trois hommes contre un souverain entouré de gardes, d’hommes d’armes, de domestiques, et qui, d’un froncement de sourcil, fait trembler le monde.

– Mais enfin… puisque je suis le criminel, quel est mon crime ?… Faites attention, messieurs, à ne pas avoir porté un jugement téméraire…

– Vous allez voir… Je pourrais vous reprocher la mort de la comtesse Alma, empoisonnée par vos soins…

– Je ne suis pour rien dans la mort de cette infortunée dont j’ai pleuré la fin du fond de mon cœur… Les Alma ont, à Rome, des ennemis impitoyables…

– Je pourrais, reprit Ragastens, vous reprocher ma propre arrestation et l’inique condamnation dont j’ai été l’objet.

– Votre arrestation ?… Qui donc êtes-vous, monsieur ? fit le pape avec un étonnement qui arracha un cri d’admiration à Machiavel.

En effet, dès le début de l'entretien, il avait parfaitement reconnu Ragastens.

– Je suis, dit celui-ci, le chevalier de Ragastens, contre qui vous avez organisé un véritable guet-apens… Parce que je ne voulais pas me prêter à vos combinaisons, vous m'avez fait arrêter par les sbires apostés sur le chemin que vous-même m'aviez indiqué…

– Ah, mon fils ! Combien j'ai déploré le zèle maladroit du moine qui prit sur lui de vous faire arrêter !… J'ai tout ignoré – vous ne savez pas combien je suis surveillé, écarté de la gestion réelle des affaires ! – je n'ai rien su, pas même la condamnation qui vous frappait… Je n'ai appris ces événements qu'au moment où votre tête a été mise à prix sans mon ordre… Et alors, j'ai aussitôt rapporté cette mesure inique… Vous pouvez vous en assurer en envoyant à Rome…

Ragastens demeura stupéfait. Le vieux Borgia avait réponse à tout.

– S'il dit vrai, pensa le chevalier, il faut que je me sois bien trompé sur son compte. S'il ment, il faut que ce soit un prodigieux comédien…

En effet, le pape montrait un visage triste, il est vrai, mais d'une étonnante sérénité. Dans son regard, ni colère ni reproches, mais une douloureuse douceur.

– Passons, reprit alors Ragastens. Il me reste à vous parler du fait pour lequel nous sommes ici… Une jeune femme a été enlevée à Rome, une nuit, et conduite ici de force. Le rapt brutal, odieux, inconcevable s'est perpétré sur vos ordres, Saint-Père, j'en ai l'irrécusable preuve…

– Vous voulez parler, fit tranquillement le pape, de la jeune fille qui a été enlevée peu après qu'elle eût épousé, dans l'église des Anges, mon ami Raphaël Sanzio, ici présent ?…

– Oui, Saint-Père ! s'écria Raphaël haletant… Et c'est elle que je viens vous réclamer de par mon droit d'époux, droit sacré contre lequel il est impossible que vous éleviez une objection…

– Hélas ! Hélas ! murmura le pape.

Et une larme coula de ses yeux.

– Niez-vous cet enlèvement ? fit durement Ragastens.

– Je ne le nie pas… Je le proclame…

– Ceci dépasse toute mesure… Cette jeune fille, monsieur, vous l'avez violentée… Dans quel but infâme ? Parlez !… Ou, par mon nom, je ne réponds plus de conserver la moindre pitié pour vos cheveux blancs.

– Vous parlez de but infâme ! Ah ! Monsieur, puissiez-vous ne pas regretter amèrement les honteuses pensées par lesquelles vous flétrissez une pure enfant !…

– Voilà qui est trop fort ! Pourquoi l'avez-vous enlevée ?…

– Parce que c'était mon droit !…

– Votre droit ! Disposez-vous donc du droit de vie et de mort ?…

– Mon droit, vous dis-je, insensés que vous êtes !… Mon droit paternel, puisque vous me forcez à cette confession !… Cette enfant, c'était ma fille !…

XXXV

LA MORTE

Ragastens, Machiavel et Sanzio se regardèrent avec une indescriptible stupeur.

– Sa fille !…

Ce même cri leur échappa, tandis que le pape les examinait en dessous, d'un mince regard narquois.

Raphaël était le plus troublé des trois. Mille pensées incohérentes se heurtaient dans sa tête. Cette simple parole du pape venait de le bouleverser. Venu avec une fièvre de colère et de douleur, il sentait un sentiment nouveau pénétrer avec force dans son cœur.

– Saint-Père, balbutia-t-il, vous m'êtes deux fois sacré, si vous êtes le père de celle que j'adore…

D'un mouvement spontané, il se leva et détacha les liens du vieux Borgia. Ragastens haussa les épaules et se recula, comme si, désormais, son intervention était inutile. Machiavel attendit froidement la fin.

– Mon fils, dit doucement le pape, mon cher enfant… je savais votre amour pour ma fille… et mon cœur a bien saigné de la mesure violente en apparence que j'étais obligé de prendre…

– Vous allez me conduire à elle, n'est-ce pas, Saint-Père ?... Vous ne refuserez pas son bonheur et le mien !

– Vous conduire près d'elle !... s'écria le pape. Hélas !... Vous ne savez pas tout !... Messieurs, approchez-vous... Vous avez le droit de tout savoir !... Votre parole de ne jamais rien révéler me suffira... Approchez-vous, monsieur le chevalier...

– Votre Sainteté peut parler. J'entends très bien d'ici !

Le pape s'était levé dès le moment où Raphaël l'avait détaché. D'un rapide regard, il avait cherché s'il pourrait se rapprocher de la porte. Mais, contre cette porte, Ragastens s'était appuyé, le dos à la serrure, les bras croisés, et, en même temps, il surveillait la fenêtre. Le pape ayant fait un pas de ce côté, le chevalier lui dit, de sa voix la plus tranquille :

– Saint-Père, restez ainsi, je vous prie !... En vous approchant trop près de la fenêtre, vous risqueriez l'humidité de la nuit...

Le pape leva les yeux au ciel et s'assit.

– Mon père, murmura Raphaël... laissez-moi vous donner ce nom... parlez-moi de Rosita... dites-moi si je pourrai la voir bientôt ?...

– Elle s'appelait Rosita ! dit le pape avec une sorte d'extase douloureuse.

– C'est le nom que lui a donné celle qui l'a recueillie...

– La pauvre Maga, n'est-ce pas ?... Oui, je sais... Pauvre femme, si charitable et si bonne !... Que de fois j'ai voulu l'arracher à la vie misérable où elle se complaisait... Mais hélas ! Sa raison ébranlée lui faisait voir partout des ennemis.

Ces derniers mots du pape achevèrent de convaincre Raphaël.

– Messieurs, reprit le vieux Borgia, il faut que vous sachiez tout… La confession que je vais faire m'est profondément pénible…

– Saint-Père, dit Raphaël, il serait indigne de nous de vous obliger à courber la tête sous le poids de souvenirs que nous n'avons pas le droit de juger…

– Laissez parler Sa Sainteté, mon cher ami, interrompit Ragastens.

– Et cela est d'autant plus nécessaire, reprit le pape en se mordant les lèvres, que vous avez maintenant des droits sur… ma fille… En outre, mon cher enfant, ce que j'ai à vous dire est si affreux que vous vous refuseriez à me croire si je ne vous informais de toute la vérité…

Le pape s'était levé. Son visage encadré de cheveux blancs paraissait à ce moment réellement auguste. Sa parole vibrante, empreinte d'une douleur majestueuse, fit frissonner Machiavel lui-même.

– Raphaël, dit-il solennellement, mon cher enfant, vous savez combien, parmi tant d'artistes accourus à Rome, je vous ai aimé… Si jamais vous avez eu quelque affection pour moi, je fais appel à votre cœur…

– Parlez, murmura Sanzio d'une voix éteinte.

– Il faut que je reprenne les choses d'assez haut… Oui, messieurs, je fus coupable… Oui, le démon de la chair me mit un jour à l'épreuve… Oui, je succombai… De combien de larmes et

de prières j'ai racheté ensuite ma faute, Dieu seul le sait, car moi-même je ne m'en souviens plus tant j'ai pleuré, tant j'ai prié !... Lorsque la comtesse Alma devint mère, le malheur devait accabler cette infortunée ; son mari, le comte Alma, fut informé de l'adultère... Alors, affolée, elle abandonna l'enfant !... Ce que j'ai souffert alors !...

Le pape s'arrêta un instant, comme suffoqué. Puis il continua :

– Je veillai de loin sur l'enfant que la bonne Maga avait recueillie... Hélas ! Un autre veillait aussi et méditait dans l'ombre une affreuse vengeance ; c'était le comte Alma ! Toute sa haine contre moi s'était concentrée sur la tête de la petite innocente... Ah ! j'ai tremblé alors !... Je ne me rassurai que lorsque j'eus acquis la conviction que le comte ignorait où se trouvait l'enfant... Pour la soustraire désormais à toute vengeance, je résolus de la laisser élever par la Maga, comme une pauvre fille du peuple...

» Un jour je sus qu'elle était aimée... adorée par un jeune homme digne d'être aimé lui-même. Ce jeune homme, je le fis venir. Et je lui témoignai mon ardente amitié que je mis sur le compte de mon amour pour les beaux tableaux... Est-ce vrai, Raphaël Sanzio ?

– C'est vrai, Saint-Père...

– Le temps s'écoula... Et j'espérais que le comte Alma avait oublié sa haine... Hélas !... Le ciel n'avait pas permis ce miracle... Tout à coup, un vrai coup de foudre vint m'atteindre... J'appris que le comte avait retrouvé les traces de l'enfant... Aussitôt, je prévins la Maga...

– Ah ! Je comprends tout ! s’écria Raphaël. Ce fut alors que la Maga me supplia de hâter mon mariage et de fuir à Florence…

– Oui ! fit le pape, qui ferma les yeux pour ne pas trahir sa joie. C’est moi qui lui en avais fait parvenir le conseil… la prière… Hélas ! Dans la soirée où devait avoir lieu le mariage que la Maga m’avait annoncé, je sus que le comte avait fait aposter des hommes pour enlever la malheureuse enfant… Dès lors, je résolus d’agir… Le plus grand secret était indispensable… Je ne pouvais prévenir Sanzio sans être forcé d’avouer ma faute, dont j’espérais emporter le secret dans ma tombe… Je fis enlever mon enfant !… Mon intention était de la faire conduire ici… puis, de la faire escorter jusqu’à Florence, et enfin, de vous faire aviser, Raphaël, par mon maître de police, comme si je n’eusse été pour rien dans tout cela… Et vous devez vous souvenir, lorsque vous vîntes me voir, que le marquis de Rocasanta vous promit de retrouver votre jeune femme ?…

– C’est vrai, Saint-Père !…

– C’est qu’il était au courant de tout ! À un maître de police, on peut confier de pareils secrets… Donc, Rocasanta qui avait combiné l’enlèvement, Rocasanta qui avait fait conduire mon enfant ici, sous la surveillance d’une pieuse et digne femme, Rocasanta devait vous aviser aussitôt que la pauvre petite serait en sûreté à Florence… Ici, Raphaël, j’ai besoin de tout mon courage pour continuer…

– Oh ! Vous me faites frémir… J’ai peur, Saint-Père…

– Je me hâtai de prendre le chemin de Tivoli, continua le pape en soupirant. J’y arrivai… et je m’efforçai de rassurer ma fille, sans rien oser lui dire de la vérité… Chose affreuse !… Je la voyais pâlir et dépérir d’heure en heure… Que s’était-il passé ?

Un épouvantable malheur, mon enfant !… Ou plutôt, un crime abominable !

Raphaël devint blanc comme un mort. Il se renversa en arrière, évanoui. Machiavel le prit dans ses bras, tandis que Ragastens essayait de le ranimer en mouillant ses tempes d'eau fraîche.

– Morbleu, monsieur ! fit-il, vous torturez cet enfant ! Allez-vous le tuer ?…

Le pape, les yeux au ciel, semblait un martyr décidé à boire jusqu'au bout le calice d'amertume.

– Je ne dirai plus rien, si cela est nécessaire, murmura-t-il avec accablement.

Raphaël revint à lui. Et ses sanglots, pendant quelques minutes, retentirent atrocement dans le silence.

– Oh ! râlait l'infortuné jeune homme, je veux tout savoir… je veux tout savoir !… La vérité, par pitié !

– La vérité… atroce, terrible ! Quelques heures avant ton mariage, on a fait boire du poison à ma fille !…

– Ce n'est pas possible !…

– Une femme… payée par le comte Alma !… C'est Rosita qui a tout dit aux médecins !… Elle s'est tout rappelé mais il était trop tard !… Ah ! malheureux père ! Je suis maudit, puisque le ciel a permis cette chose épouvantable !… Tous les remèdes furent inutiles !… Oh ! ma fille ! ma fille !…

Et le pape s'abattit sur le lit, sa tête cachée dans ses mains, sanglotant, comme si la douleur contenue jusque-là eût été trop forte.

Raphaël ne pleurait plus, maintenant… Ses yeux hagards allaient du pape à Machiavel, sans qu'il pût les fixer.

Tout à coup, il se leva et, d'une voix d'insensé :

– Je veux la voir ! dit-il.

Borgia redressa la tête. Il se leva et prit Sanzio par la main :

– Viens, mon enfant… nous la pleurerons ensemble… Venez aussi, messieurs…

Et, entraînant Raphaël, il se dirigea vers la porte :

– Un instant ! fit froidement Ragastens.

– Que voulez-vous, monsieur ?… Voulez-vous donc empêcher cet enfant de voir une dernière fois l'ange qu'il aimait… avant qu'elle remonte au ciel ?…

– Je veux, dit Ragastens, je veux tout simplement ne pas retourner dans les cachots de Saint-Ange ! Et j'ai la prétention d'empêcher cet enfant, comme vous dites, d'y aller aussi.

– Je suis de votre avis, ajouta Machiavel.

– Messieurs… vos soupçons… après ces pénibles aveux…

– Pas soupçons, monsieur : précautions, voilà tout !

– Mes amis ! murmura Sanzio… C'est le père de Rosita !… Grâce pour lui !… pour moi !

Ragastens tordit nerveusement sa moustache. Il fit signe à Machiavel qui répondit par approbation tacite.

– Raphaël, dit alors Ragastens, nous comprenons et respectons votre douleur immense, nous la partageons… Nous tenons pour véridique tout ce que Sa Sainteté vient de dire… Mais nous croyons aussi que le Souverain Pontife ne dédaigne pas la vengeance. Nous avons offensé gravement le Saint-Père et dans cinq minutes, nous serons tous les trois dans un cul de basse-fosse… Donc, je prends mes précautions… Allons, Machiavel !…

Machiavel saisit le bras de Sanzio :

– Oh ! laisse-moi ! Va, si tu veux ! balbutia le peintre.

– Raphaël ! Tu veux donc nous faire tuer ?…

Sanzio jeta des yeux hagards sur Ragastens et sur Machiavel. La douleur l'avait rendu faible comme un enfant, irrésolu, avec une seule pensée fixe : revoir Rosita.

Les derniers mots de Machiavel le firent violemment tressaillir : il lâcha la main du vieux Borgia. Machiavel profita de ce moment d'irrésolution morbide. Il entrouvrit la porte et se glissa au dehors, entraînant rapidement son ami qui se laissait conduire sans opposer de résistance. Ragastens se tourna alors vers le pape :

– Monsieur, dit-il, laissez-vous faire…

– Monsieur, fit Borgia, quand vous serez hors d'ici, fuyez ! Ne tombez jamais en mon pouvoir ! Ou, par le ciel, vous êtes mort !

– Ah ! ah ! Je vous aime mieux ainsi ! Morbleu ! Vous aviez fini par m'émouvoir, savez-vous !…

En même temps, Ragastens renouait sa corde autour des bras du pape.

– Adieu, monsieur ! Je vais profiter de votre conseil. Je ne vous bâillonne pas : vous voyez que je suis généreux et que je joue bon jeu… Criez ! criez !… On ne saurait tarder à vous entendre…

Sur ce, Ragastens salua gravement et bondit dans le jardin. Il ne fut pas plutôt dehors qu'il entendit les cris de Borgia appelant au secours.

– Dix minutes avant qu'on l'entende, murmura-t-il tout en courant ; cinq minutes pour le trouver, autant pour seller les chevaux… Nous serons loin !…

À ce moment, il rejoignit Machiavel et Sanzio :

– Vite ! Courons à Spadacape et fuyons ! Dans un quart d'heure, nous aurons à nos trousses tout ce qu'il y a de cavaliers autour du pape… Heureusement, la nuit est profonde… Fuyons !

– Fuyez ! dit Raphaël avec un calme farouche.

Ragastens leva les bras au ciel et les laissa retomber.

– Allons, bon ! fit-il.

Machiavel le regarda d'un air qui voulait dire :

– Que voulez-vous ! Rien à faire…

– Fuyez ! reprit Raphaël. Le danger n'est que pour vous. Je vous jure, mes amis, que le pape ne me fera aucun mal… Fuyez… mais fuyez donc, voyons… Vous ne voulez pas me rendre fou de douleur, dites ? Qu'est-ce que cela vous fait que je la voie une dernière fois ? Et puis, moi, si on me tue, tant mieux ! Comment voulez-vous que je vive, maintenant ?…

– Au fait, dit Ragastens, mourir ici ou ailleurs !…

Et il s'assit sur une pierre…

– Fuyez ! reprit Raphaël en se tordant les mains…

– Écoute ! fit tout à coup Machiavel, viens avec nous !… Tu iras, demain, au point du jour, à la villa…

Raphaël secoua la tête comme un enfant qui se défie.

– Je te jure que nous ne nous écarterons pas… Viens seulement… c'est à cinquante pas d'ici… Je connais un endroit où nous serons cachés pour la nuit… Demain matin, tu feras ce que tu voudras !…

– Tu me le jures ?…

– Je le jure !

Tous trois se mirent rapidement en chemin.

– Il était temps ! fit Ragastens en montrant la villa où on voyait courir des lumières…

Ils continuèrent à avancer, Machiavel indiquant le chemin.

– C'est ici ! dit tout à coup celui-ci. L'endroit est bon…

Ils se trouvaient dans la caverne de la Maga. Machiavel connaissait cette grotte. Il l'avait visitée en curieux et savait les bruits qui couraient à son sujet.

– Je ne crois pas qu'on pense à venir nous y trouver, si on nous poursuit. Cet antre est protégé par un dragon devant qui s'arrêteront, au moins la nuit, les plus intrépides…

– Et comment s'appelle ce dragon ? demanda Ragastens.

– La superstition !… Dans tout le pays, on croit que le diable entre et sort par cette excavation naturelle.

À ce moment des bruits confus se firent entendre au loin… Ragastens sortit précipitamment, escalada un rocher, examina un instant la campagne, puis rentra en disant :

– Mon cher, votre dragon ne vaut rien : on vient directement ici et, à en juger par le nombre de torches, nous allons être assiégés par toute une petite armée…

Ragastens finissait à peine de parler qu'une sorte d'ombre se dressa silencieusement au fond de la caverne. Cette ombre s'avança vers les trois hommes. Machiavel et Ragastens la voyaient venir à eux avec stupeur. Au dehors, les rumeurs se rapprochaient de plus en plus.

– Il faut fuir ! s'écria Machiavel sans plus se soucier de l'être inconnu qui venait d'apparaître.

– Fuir !… C'est bientôt dit… Mais par où ? Nous sommes cernés… Songeons à nous défendre… Avant d'être pris nous en précipiterons bien une bonne douzaine au fond de ce gouffre… Raphaël !…

Il posa sa main sur l'épaule de Sanzio qui tressaillit comme un homme qu'on réveille en sursaut.

– Raphaël ! a murmuré l'ombre mystérieuse.

Elle fit un bond, saisit le jeune peintre par le bras, le regarda ardemment… Et elle eut un cri de joie.

– C'est toi !… C'est toi, mon Raphaël ?…

– La Maga ! fit Raphaël sans étonnement, comme si, après la suprême débâcle de son amour, plus rien ne pût le surprendre au monde.

– Sus ! hurlèrent à cet instant des voix dans la nuit. Prenons-les vivants !… Sus à la sorcière et aux démons !…

– Oh !… Et n'avoir même pas d'armes !…

– Venez ! s'écria alors la Maga, ne comprenant qu'une chose : Raphaël était poursuivi et il fallait le sauver…

Elle entraîna Sanzio vers le fond de la caverne. Là, elle écarta vivement un tas de branchages. Un trou circulaire apparut, béant et noir.

– Vite !… Descendez !… dit la Maga à Machiavel et à Ragastens, sans s'inquiéter de savoir qui étaient ces deux étrangers…

Le rocher qui cachait ce trou avait été arraché de son alvéole et demeurait penché au-dessus de l'ouverture, maintenu debout par deux bâtons courts et noueux. Cela formait une trappe grossièrement agencée.

– Sauvés ! s'écria Ragastens qui, d'un coup d'œil, comprit le mécanisme rudimentaire de la trappe.

Déjà Machiavel avait disparu dans l'ouverture, entraînant Sanzio, que suivit la Maga. Ragastens, à son tour, s'enfonça dans le trou par une pente très raide.

– Les bâtons ! fit la Maga.

– Je sais !… J'ai vu, et compris…

D'un coup sec, il tira à lui les bâtons ; le rocher retomba lourdement et s'emboîta dans son alvéole.

– Sus ! sus !… Arrêtez !… Rendez-vous !…

Ces clameurs retentirent soudain dans la caverne, envahie par une troupe nombreuse… Ragastens attendit quelques instants… Il entendit des cris de désappointement et de fureur… Alors, il descendit avec précaution.

L'étroit boyau qu'il suivait s'enfonçait sous la montagne, par des degrés naturels creusés dans le roc. Devant lui, à quelques pas, Ragastens vit soudain une lumière : c'était une torche que la Maga venait d'allumer. À la faveur de cette lueur, ils descendirent plus vite.

La Maga marchait en avant, sa torche levée au-dessus de sa tête, semblable à quelque fantastique génie des mondes sous-terrestres. La descente s'arrêta enfin : le boyau se faisait galerie, large couloir horizontal dans lequel la Maga s'engagea sans hésiter.

Ragastens, à ce moment, entendit au-dessus de sa tête un sourd grondement : ils étaient au-dessous du cours de l'Anio… Au bout d'une centaine de pas, la galerie se mit à monter en pente douce et aboutit enfin à une vaste grotte sans issue visible. La Maga s'arrêta.

– Nous sommes de l’autre côté du gouffre, dit-elle. Par cette fente que des buissons cachent du dehors, un homme peut passer… Vous pouvez fuir par là… Vous n’aurez ensuite qu’à descendre le cours de l’Anio…

– C’est bien, dit Machiavel. Mais vous ?…

– Moi, je reste… ne m’interrogez pas… il suffit que je vous aie sauvés…

– Viens, Raphaël ! reprit alors Machiavel.

– Raphaël reste, fit vivement la vieille.

– Alors, nous restons !

La Maga saisit la main de Sanzio. Lorsque la Maga lui saisit la main, il parut secouer sa torpeur.

– Raphaël, demanda la vieille, qui sont ces deux hommes ?…

– Des amis… tout ce qui me reste au monde…

La Maga frissonna. Elle remarqua alors le profond abattement de Raphaël.

– Tout ce que j’ai de cher au monde, continua le jeune homme, tandis que sa douleur semblait devenir plus violente à mesure qu’il se réveillait de son apathie morbide. Tout !… Et toi, ma bonne Rosa !… Toi… qu’elle appelait sa mère !…

– Pour Dieu ! cria celle-ci. Dis-moi ce qui te fait souffrir, mon Raphaël, mon enfant !… Dis-le à ta bonne vieille Rosa…

– Oh ! si vous saviez… Elle est morte ! Morte !…

– Morte ? s'exclama Rosa en bondissant. Qui ? Mais qui donc ? Est-ce de Rosita que tu veux parler ?…

Sanzio fit oui de la tête, sans force pour proférer une parole. La Maga jeta un cri :

– Fatalité !… Il a fallu que Raphaël fût là et souffrît cette agonie ! Viens, mon enfant… mon fils… Messieurs, restez où vous êtes…

Elle entraîna Sanzio vers le fond de la grotte et s'assit sur une pierre, tandis que Raphaël, abattu, laissait tomber sa tête dans les genoux de la vieille en bégayant des mots sans suite.

De loin, Ragastens et Machiavel assistèrent bouleversés à ce deuil qu'ils étaient impuissants à calmer… Mais, brusquement, le spectacle qu'ils contemplaient se modifia d'étrange manière…

Ils virent la Maga se pencher, approcher sa tête de celle de Raphaël… Et voilà que les plaintes du jeune homme s'arrêtaient ! Il relevait la tête ! Il semblait interroger la vieille, avec doute, d'abord, avec fièvre, ensuite… Et elle, par des signes répétés et énergiques, répondait affirmativement… Alors, Raphaël se leva d'un bond et, accourant comme un insensé vers ses amis, se jeta dans leurs bras, avec une clameur déchirante :

– Vivante !… Elle est vivante !… Entendez-vous ?… Elle vit !… elle vit !…

Il répétait ce mot avec une telle frénésie, une joie si éperdue, que Ragastens et Machiavel, consternés, se regardèrent en hochant la tête.

– Non, mes amis, je ne suis pas fou ! La joie ne m'a pas rendu fou !… Je vous dis que Rosita est vivante !…

À ce moment, la Maga s'approcha.

– Mère Rosa, s'écria Sanzio, dites-leur que votre fille bien-aimée est vivante ! Répétez ce que vous venez de me dire…

– Puisque ce sont des amis… je puis leur confier… Oui, messieurs Rosita est vivante…

– Le pape a donc encore menti ! Le glas ne sonnait donc pas pour elle ! s'exclama Ragastens. Pourtant, il s'est offert à nous conduire auprès de la morte !…

– Le pape n'a pas menti… sur ce point du moins !… Lui aussi « croit » que l'enfant est morte !…

– Racontez ! racontez tout ! s'écria Raphaël, ivre de joie comme il avait été ivre de douleur.

– Soit ! fit la Maga après une courte hésitation.

Le philtre d'amour qu'elle avait remis au vieux Borgia était un puissant narcotique donnant à celui qui l'absorbait toutes les apparences extérieures de la mort. En réalité, c'était une véritable mort avec cette correction qu'un réactif appliqué à temps « pouvait » ramener à la vie le cadavre.

Maintenant, Rosita, glacée, n'était plus qu'un cadavre. Et la question qui se posait dans l'esprit de la Maga était cette question terrible, angoissante, vertigineuse : pouvoir pénétrer dans le tombeau de la morte… Arriver à temps pour réveiller le cadavre…

XXXVI

DES HONNEURS FUNÈBRES

Lorsque Rosa Vanozzo eut achevé son récit, il y eut dans la caverne quelques minutes de ce profond et pénible silence fait d'inquiétudes et d'émotions violentes, où la parole devient inutile et impuissante.

Ragastens se reprit le premier et résuma la situation.

– Il ne reste qu'une chose à faire, conclut-il. C'est de nous emparer de la jeune femme de notre ami et d'achever, en la réveillant, l'œuvre audacieuse du sauvetage entrepris par madame…

Il désignait la Maga. Puis, se tournant vers elle :

– Combien de temps le narcotique agira-t-il sans danger ?… Pouvez-vous le préciser ?

– Deux jours et deux nuits, répondit la Maga.

– Bon !… C'est plus qu'il n'en faut… En effet, si l'enterrement a lieu demain… Du courage, Raphaël… Le plus dur est passé, que diable !

Au mot « enterrement », Sanzio avait frémi et chancelé.

– Continuez, mon ami, fit-il en se remettant.

– Donc, la cérémonie devrait avoir lieu demain, puisque pour tout le monde, Rosita est morte… Elle n'est vivante que pour nous…

» Dès lors, continua le chevalier, les choses deviennent faciles… Nous attendons la nuit, nous pénétrons dans le petit cimetière de Tivoli et, en quelques minutes, nous réveillons la belle endormie…

– C'est à ce plan que je m'étais arrêtée, dit à son tour la Maga.

– C'est dit ! reprit Ragastens. Eh bien, mes amis, puisqu'il n'y a rien de mieux à faire pour l'heure, et que nous avons tous besoin de forces demain, dormons, pendant que les estafiers de Borgia battent la campagne… Ou plutôt dormez… car moi j'ai un mot à dire à ce pauvre Spadacape, qui nous attend avec les chevaux…

– Le conseil du chevalier est bon, fit Machiavel. Dormons, Raphaël…

La Maga et les deux hommes s'accotèrent comme ils purent pour achever la nuit. Quant à Ragastens, il se glissa au dehors par la fente de rocher que lui avait indiquée la Maga.

Il se trouva alors dans le bas du ravin, près de l'endroit où l'Anio, tombant à grand fracas, creusait un lac resserré, avant de fuir au fond de la gorge, vers la plaine. En face, de l'autre côté du ravin et tout en haut, se trouvait la caverne que tout à l'heure les sbires du pape avaient envahie.

Ragastens leva les yeux de ce côté… Tout était paisible, dans l'obscurité et le silence. Il commença à escalader les flancs abrupts du ravin, parvint au sommet et examina soigneusement la campagne. Mais il ne vit rien.

Ragastens s'élança dans la direction de la petite porte par où il avait pénétré dans l'intérieur du jardin avec la complicité du sieur Boniface Bonifazi. Il ne tarda pas à arriver au petit bois où Spadacape avait reçu l'ordre de garder les chevaux sellés et bridés, prêts pour la fuite.

– Pourvu qu'ils ne l'aient pas trouvé ! pensa-t-il.

Il s'avança avec précaution lorsque tout à coup, près de lui, retentit un hennissement.

– C'est Capitan ! murmura-t-il. Il n'a pas besoin de me voir pour me reconnaître… Mon bon compagnon !…

Un instant plus tard, Ragastens rejoignait Spadacape.

– C'est vous, Monsieur le chevalier ? fit celui-ci. Il y a deux minutes que je me doutais que vous étiez dans le bois… votre Capitan voulait absolument m'échapper…

– Tu n'as rien vu ? demanda Ragastens.

– C'est-à-dire que j'ai entrevu au loin des torches qui couraient, j'ai entendu des cris… puis il m'a semblé qu'un groupe de cavaliers sortait de la villa et descendait la montagne. J'ai compris qu'on vous poursuivait et si vous ne m'aviez positivement ordonné de ne pas bouger, quoi qu'il advînt, je me serais avancé avec les chevaux, dans l'espoir de vous rencontrer… Ah ! Monsieur le chevalier… j'ai bien cru que je ne vous reverrais pas !…

– Tu dis que le gros de cavaliers a descendu la montagne ?…

– J'en suis certain… Aucun n'est monté vers Tivoli.

– C’est donc qu’on suppose que nous avons cherché à gagner la route de Florence. En ce cas, Tivoli n’est pas surveillé. Tout est à merveille… Tu vas reconduire les chevaux au *Panier Fleuri* et tu attendras là, en disant, si on t’interroge, que nous faisons une excursion à pied parmi les curiosités de la montagne… Si l’éveil a été donné dans Tivoli, si on y parle de ce qui s’est passé à la villa, tu m’attendras ici pour me prévenir.

– J’ai compris.

– Puis, dès la pointe du jour, tu te procureras une voiture solide, attelée de deux bons trotteurs… Voici de l’argent… Il faudra que la voiture puisse courir très vite par tous les chemins, et tu auras soin qu’elle demeure attelée, pendant toute la journée… tu inventeras un prétexte quelconque pour expliquer la chose… Enfin, tu me tiendras prêt un habillement complet comme en portent les paysans de Tivoli… Va, demain matin, c’est-à-dire dans trois ou quatre heures, tu me verras… Tu as bien compris ?

Spadacape fit signe qu’on pouvait se fier à lui et s’éloigna, entraînant les chevaux.

Confiant dans les ressources de ruse et d’audace de l’ancien truand, Ragastens regagna plus tranquille la caverne où il s’allongea aussitôt sur un tas de feuilles mortes et dormit à poings fermés.

Un rayon de soleil filtrait à travers les ronces qui cachaient la fente par où il était sorti et rentré lorsqu’il se réveilla. Il vit Raphaël et Machiavel qui causaient dans un coin avec la Maga.

– Bonjour ! fit-il gaiement. Déjeunons-nous ce matin ?

– J’ai prévu le cas où je serais obligée de séjourner plusieurs jours ici, répondit la Maga… J’ai du vin pour donner des forces et du *biscotelto*[6] avec quelques tranches de viande fumée.

Ragastens et Machiavel firent seuls honneur à ce modeste repas. Le chevalier rendit compte des dispositions qu’il avait prises avec Spadacape et annonça qu’il allait immédiatement se mettre en campagne.

– Voulez-vous de moi ?… demanda Machiavel.

– Non, il vaut mieux que je sois seul ; c’est même indispensable. À deux, nous risquerions d’être remarqués et tout serait perdu. Ne bougez pas d’ici et, vers la fin de la journée, je viendrai vous indiquer le moment d’agir.

– Puissiez-vous être heureux un jour et voir vos désirs se réaliser ! dit la Maga avec une étrange solennité. Vous méritez le bonheur.

Ragastens tressaillit.

– À quoi voyez-vous que je désire quelque chose ? demanda-t-il en en essayant de rire.

– Enfant !… Je suis bien vieille et j’ai bien souffert… J’ai appris à lire sur le visage des hommes. Je vois, je devine qu’un tourment se cache au fond de votre cœur… Et je souhaite ardemment que vous soyez aimé comme vous le méritez.

Ragastens, plus ému qu’il n’eût voulu le paraître, serra la main de ses amis et s’élança au dehors, tout pensif.

---

[6] Sorte de pain recuit, de façon à se conserver longtemps, en usage dans certaines provinces d’Italie.

Il s'engagea dans un sentier qui contournait de hauts rochers. Parvenu en haut du ravin, il constata que rien d'anormal ne semblait se passer dans la montagne. Seuls, quelques chevriers apparaissaient par-ci par-là dans la grande lumière rose du matin… La villa du pape était muette et mystérieuse comme à l'ordinaire. Seulement la cloche de la chapelle sonnant d'intervalle en intervalle jetait dans l'air ses notes mélancoliques…

Il parut évident à Ragastens que les recherches des cavaliers du pape s'étaient portées au loin. Il ne se trompait pas.

Rodrigue Borgia, après le départ de Sanzio, de Machiavel et de Ragastens, s'était mis à crier et à appeler au secours. On avait fini par l'entendre et on l'avait délivré. Le pape, d'après l'entretien qui venait d'avoir lieu, avait supposé que les trois hommes connaissaient la Maga, qu'ils savaient en quel coin elle habitait, et qu'ils se dirigeraient sans doute vers la caverne. Ce fut donc là qu'il envoya ses gardes d'autant mieux qu'il voulait du même coup s'emparer de la Maga. La caverne fut trouvée vide…

Borgia supposa alors que tous les quatre avaient rejoint la grande route de Florence… Et c'est cette route que ses cavaliers battaient encore tandis que Ragastens, par un grand détour, gagnait Tivoli. À l'entrée du village, il trouva Spadacape qui l'attendait.

– Que dit-on dans Tivoli ? lui demanda-t-il.

– Rien, sinon qu'une personne est morte cette nuit dans la villa pontificale et qu'on va l'enterrer aujourd'hui.

– Très bien. La voiture ?…

– Prête. Attelée dans la cour du *Panier fleuri*. Une voiture solide. Des chevaux capables de descendre la montagne au galop. Le vêtement des paysans est prêt aussi.

– Spadacape, tu es un homme précieux !

– Je vous l'avais bien dit, monsieur, répondit modestement Spadacape.

Tous deux gagnèrent alors l'auberge du *Panier fleuri* dans laquelle ils entrèrent par une porte de derrière, donnant sur les champs. Dix minutes plus tard, Ragastens en sortait sans avoir été remarqué, vêtu comme un cultivateur qui s'en va au travail, une bêche sur l'épaule.

Toute la journée, il erra aux alentours de la villa sans la perdre de vue. Enfin, le soleil baissa sur l'horizon.

Il commençait à redouter que la cérémonie funèbre n'eût été remise au lendemain, lorsqu'il entendit les cloches de la chapelle sonner à toute volée.

Bientôt, la porte principale de la villa s'ouvrit toute grande. Plusieurs prêtres apparurent, précédés d'un porte-croix et psalmodiant les prières des morts. Puis ce fut le cercueil, couvert d'un drap blanc et porté par huit domestiques à la livrée pontificale.

Ragastens sentit son cœur battre violemment à la pensée de la jeune fille étendue dans la bière… Il frémit, et, malgré tout son courage, il ne put se défendre d'un moment de terreur.

Derrière le cercueil venaient une vingtaine de soldats formant escorte, puis enfin les habitants de la villa, suivant en procession. Le cortège passa à cinquante pas de Ragastens, caché dans les broussailles.

Il se mit à suivre de loin. Lorsque le cortège funèbre entra dans Tivoli, un grand nombre d'habitants vinrent s'y mêler. Ragastens put dès lors rejoindre la procession et se confondre dans la foule. À l'église, Ragastens entra comme tout le monde.

Les prières furent chantées. Puis un silence se fit. Le prêtre faisait le tour du cercueil et, selon le rite, l'aspergeait d'eau bénite. Le cercueil avait été placé au milieu de l'église sur des tréteaux. Quatre soldats, l'épée à la main, s'étaient immobilisés aux quatre angles, près de quatre cierges… Enfin, le prêtre regagna l'autel, puis disparut dans la sacristie, accompagné des enfants de chœur, des porte-croix et des autres prêtres.

La cérémonie était terminée. La foule commença à sortir… En quelques minutes, l'église se trouva vide… Il n'y eut plus, auprès de Ragastens, qu'une vieille femme qui, elle-même, se disposa à se retirer…

– Eh bien ?… fit machinalement Ragastens, on n'emporte donc pas le cercueil au cimetière ?…

– Comment ? se récria la vieille femme, vous ne savez donc pas ? Le Saint-Père a décidé que le corps serait enterré à Rome, où une voiture la transportera demain.

– On va la transporter à Rome ? balbutia-t-il.

– Mais oui ! Vous ne saviez donc pas ?… Et Sa Sainteté, pour faire honneur à la pauvre petite, a décidé qu'une garde d'honneur veillerait toute la nuit auprès du cercueil…

Ragastens sortit de l'église, livide, chancelant. Il se mit à arpenter lentement la rue, dans la direction du *Panier fleuri,* tournant et retournant l'effrayante question : comment ouvrir ce cercueil que gardent des soldats !…

À cinquante pas de l'église, il vit un hangar adossé à une auberge : sous ce hangar, l'escorte qu'il venait de voir passer s'était arrêtée. Déjà les soldats avaient déposé leurs armes et leurs manteaux de cérémonie. Deux ou trois d'entre eux, en pourpoint, bâillaient devant la porte de l'auberge. Ce hangar allait servir de poste à l'escorte qui, pendant tout le séjour du cercueil à l'église de Tivoli, fournirait la garde d'honneur. Ragastens les compta rapidement. Il y avait seize hallebardiers.

– Et les quatre qui gardent le catafalque, ça fait vingt ! murmura-t-il.

Dans la salle basse de l'auberge, l'officier qui commandait ce détachement était déjà attablé, lutinant une jolie servante qui venait de lui apporter à boire. Ragastens observa tous ces détails dans un rapide coup d'œil.

– Comment ouvrir le cercueil ?

La question revenait sans trêve, pendant qu'il avait l'air très attentif à examiner les hallebardiers, comme un bon badaud qui s'étonnait de la présence des soldats dans le paisible village. Puis il s'éloigna.

– Quatre ! pensa-t-il. La relève se fera toutes les deux heures... Quatre !... C'est beaucoup, mais pas au-dessus de mes forces. L'essentiel sera d'agir sans bruit...

Rentré au *Panier fleuri,* il se hâta de se dépouiller des vêtements de paysan que Spadacape lui avait procurés, et reprit son costume de cavalier. Il s'aperçut alors qu'il avait grand faim.

– Fais-moi apporter à dîner, dit-il à Spadacape.

Celui-ci s'élançait... Mais Ragastens le rappela.

– Non, fit-il, inutile : j'ai changé d'idée.

– Monsieur le chevalier a l'air tourmenté… Un bon dîner, au contraire, ne gâterait rien…

– Je sais, je sais… Aussi ne renoncé-je pas à dîner. Seulement, je dînerai ailleurs, voilà tout !…

– Vous sortez, monsieur ?

– Oui. Toi, veille et attends ici.

– Et la voiture ? Faut-il la conserver ?

– Plus que jamais. À propos, Spadacape, te chargerais-tu, le cas échéant, d'étourdir un homme d'un seul coup de poing, de façon qu'il tombe sans même pouvoir crier ?

– Heu !… Cela m'est arrivé, monsieur…

– Et s'il te fallait étourdir deux hommes ?

– On peut essayer… Oui, je crois pouvoir répondre de deux hommes qui ne seraient pas prévenus… Mais, monsieur, si le coup de poing ne réussissait pas ?

Ragastens tressaillit. L'idée de tuer les quatre factionnaires se présenta à lui pour la première fois. Et cette idée lui causa une insurmontable horreur…

– Que faire ? songea-t-il, pâle d'angoisse.

Et il s'en alla sans répondre à la terrible question de Spadacape. Il se dirigea droit sur l'auberge dont le hangar servait de

corps de garde improvisé aux hallebardiers. Il entra délibérément dans la salle commune.

L'officier était toujours là. Ragastens se mit à appeler, en vociférant, de manière à concentrer sur lui l'attention de l'officier.

– Tudieu ! Ventrebleu ! Cordieu ! Corbacque !

– À la bonne heure ! cria l'officier qui, dans un coin, était attablé devant un dîner qu'on venait de lui servir.

« Si cet officier vient de Rome, et s'il m'y a vu, il va me reconnaître, pensa Ragastens. Voyons. »

Et il continua ses appels furieux en frappant du pommeau de son épée sur une table. Deux ou trois servantes accoururent, effarées.

– Que faut-il servir à monsieur le cavalier ?

– À dîner, corbacque ! Je meurs de faim ! Morbleu ! Plus vite que cela ! C'est déjà bien assez que je sois forcé de dîner seul… S'il faut encore attendre !…

L'officier se leva et vint droit sur Ragastens. « Attention ! » se dit celui-ci.

– Monsieur, dit l'officier en saluant, je vois que vous êtes homme d'épée…

– En effet, monsieur…

– Cela vous ennuie de dîner seul ?

– Cela m'assomme, monsieur ! À Naples, d'où je viens, nous avons l'habitude de mener une vie pas trop triste… Nous sommes quelques-uns qui aimons la franche ripaille autant que les bons coups d'estoc… Vous comprenez mon ennui…

– Eh bien, monsieur, s'écria l'officier épanoui, figurez-vous que je suis exactement dans la même situation que vous !… Vous plairait-il d'associer nos deux ennuis et de partager mon dîner ?…

– Ma foi, monsieur, voilà une invitation qui me touche !… Je suis tout vôtre !… À une condition, pourtant…

– Laquelle, monsieur ?

– C'est que vous me permettrez de vous traiter en ami, c'est-à-dire que j'entends payer la dépense.

– Je n'y vois aucun inconvénient, si vous me permettez de me charger des vins, fit l'officier de plus en plus ravi. À table, donc, mon cher hôte.

– Il ne me reconnaît pas, se dit Ragastens en s'asseyant vis-à-vis de l'officier.

Il reprit tout haut :

– Pourriez-vous mon cher monsieur, m'expliquer comment il se fait que je trouve un officier de hallebardiers pontificaux dans cette auberge de village ? Vous venez de Rome, peut-être ?

– Rome ! fit l'officier en soupirant. Il y a six mois que je n'y ai pas mis les pieds. Vous voyez en moi un exilé…

– Exilé !… Auriez-vous encouru quelque disgrâce ?…

– Non, c'est une façon de parler. Sa Sainteté m'a commis au commandement des hallebardiers de sa villa de Tivoli… Et vous pensez si je m'y ennuie. Sa Sainteté vient d'y arriver. J'espère bien rentrer à Rome avec elle. Monsieur, je bois à vous.

– À vous, monsieur ! Ce porto est sublime. Mais, puisque le Saint-Père est à sa villa, pourquoi êtes-vous ici ?

– C'est toute une histoire ! Il y a eu cette nuit d'étranges événements à la villa…

– Racontez-moi cela un peu…

– D'abord, Sa Sainteté a failli être enlevée.

– Enlevé ? Le Saint-Père ?…

– Positivement ! Par une troupe de bandits qui le voulaient rançonner.

– Voilà qui est étrange…

– C'est le Saint-Père lui-même qui nous l'a dit, lorsque nous sommes accourus à ses cris… Nous l'avons trouvé dans le pavillon de son jardinier, pieds et poings liés…

– Et que sont devenus les bandits ?

– Qui le sait ? Ils ont disparu, emportés par le diable, peut-être, et encore !… Quand je dis le diable, ce n'est pas une vaine superstition qui me fait parler…

– Je n'en doute pas, cher monsieur, bien que ce ne soit pas une superstition de croire au diable ! fit Ragastens, goguenard.

– Tout juste. Vous allez voir. Sur les indications du Saint-Père lui-même, on supposait que ces bandits s'étaient réfugiés dans une caverne, qui jouit d'une assez mauvaise réputation…

À ce moment, un hallebardier entra dans la salle de l'auberge. L'officier interrompit son récit et, se tournant vers le soldat :

– Que veux-tu, toi ?… Ne peut-on boire tranquille ?

– Lieutenant, je viens vous prévenir qu'il est l'heure de remplacer la garde d'honneur. Vous m'en avez donné l'ordre…

– C'est bon !… File… Le hallebardier disparut.

– Voilà les plaisirs de la corvée ! Dire que, toute la nuit, je vais avoir à me déranger de deux heures en deux heures !… Mais où en étais-je ?…

– À la caverne mal renommée…

– Ah oui ! Eh bien, c'est là que les brigands s'étaient réfugiés, en compagnie d'une vieille sorcière, leur complice… Nous arrivons à la caverne : plus personne !

– C'est miraculeux !

– Comme vous dites, cher monsieur. Tout le pays était occupé, la caverne cernée… À moins de supposer qu'ils ont, de bon cœur, sauté dans le gouffre de l'Anio, il faut croire que le diable les a emportés. Et c'est ce que tout le monde croit ! acheva l'officier en vidant son verre d'un trait et en se levant…

– Voilà, certes, d'étranges événements, dit Ragastens.

– Oh ! Ce n'est pas tout ! reprit l'officier d'une voix pâteuse… Tenez, voulez-vous venir avec moi ? Vous verrez quelque chose de curieux…

– Est-ce loin que vous allez ? demanda Ragastens du ton d'un homme qui ne tient pas à interrompre son dîner.

Un tressaillement de joie l'avait agité. Mais cette joie, il la déguisa sous un masque d'indifférence.

– Tout près, dit l'officier, à l'église !

– Ce n'est pas l'heure d'aller à messe, ni à vêpres !… fit Ragastens en riant.

– Non, mais venez, vous verrez…

– Eh bien, soit ! Pour vous tenir compagnie…

Suivi de Ragastens, l'officier sortit de l'auberge. Devant le hangar, quatre soldats attendaient, la hallebarde au poing. La petite troupe se mit en route. La nuit était venue et déjà les maisons de Tivoli s'étaient fermées.

Ragastens affecta de marcher près de l'officier et de lui causer familièrement, de façon que les soldats pussent bien constater cette intimité. On arriva à l'église.

Les quatre nouveaux factionnaires prirent la place de ceux qu'ils venaient de relever, puis l'officier revint aussitôt à l'auberge en ramenant les hallebardiers dont le tour était fini.

– Vous avez vu ? demanda-t-il à Ragastens, lorsqu'ils furent installés de nouveau à table.

– En effet. C'est assez lugubre, ce cercueil avec ces hallebardiers. Comme si le mort devait s'enfuir !...

L'officier éclata d'un rire épais.

– Pas de danger ! Mais le mort est une morte... et ce n'est pas pour l'empêcher de s'enfuir que mes soldats montent la garde... c'est pour lui faire honneur.

– Une morte, dites-vous ?

– Chut !... Il paraît que c'est une parente du Saint-Père... une parente très rapprochée... quelque chose comme sa fille !

– Hé ! hé ! On dit que le pape, dans son jeune temps...

– Justement... Et même maintenant !

– En sorte que la défunte ?...

– C'est le fruit d'une de ses passagères amours dont le pape sanctifie parfois les dames romaines... Pauvre petite ! Seize ans à peine !

– Vous l'avez vue ?...

– Oui, le soir, dans le jardin. Je commençais même à en devenir amoureux !...

– Diable ! pensa Ragastens, est-ce que cet imbécile aurait le vin idyllique ? Dans ces conditions, poursuivit-il à haute voix, je comprends la garde d'honneur. Mais, comme vous disiez, c'est une corvée pour vous !...

– Corvée d'autant plus dure que l'obligation de me déranger toutes les deux heures va me faire manquer une occasion superbe…

– Laquelle ? Contez-moi cela…

– Vous voyez cette petite servante, avec son pied de marquise, sa jupe courte, et ses yeux incandescents ?… Eh bien ! Elle raffole de moi… elle vient de me le dire !… Mais la consigne avant tout !

De minute en minute, Ragastens versait à boire à l'officier.

– Ah ! soupira-t-il en jetant un regard sur la servante qui allait et venait dans la salle, s'il n'y avait pas cette maudite corvée !…

– Qui vous empêche de concilier la corvée et l'amour ? fit Ragastens à brûle-pourpoint.

L'officier le regarda d'un air hébété.

– Que voulez-vous dire ? bégaya-t-il.

– Eh que diable ! Entre camarades, on se doit quelque chose !… Je vous remplacerai !…

– Vous ?…

– Moi ! Pourquoi pas ?… Je suis du métier, camarade !

– La consigne ! fit l'officier avec effort pour reprendre son sang-froid. Je ne veux pas…

– Envoyez donc la consigne au diable !... Voyez la jolie fille qui tourne vers vous un œil langoureux... Morbleu ! Il vous faudrait du courage...

– Du courage ?... Oui... j'en aurai... À boire...

Ragastens fit signe à la servante qui s'empressa de venir verser. Il n'y avait plus personne dans l'auberge. Les maîtres s'étaient couchés. La porte principale était fermée. Ragastens se leva tout à coup et embrassa la jolie servante sur les deux joues.

– Morbleu ! C'est frais, c'est velouté ! Ah ! Camarade, je prends votre place, puisque vous gardez la consigne.

La servante ne se défendait qu'à peine. Ragastens la poussa sur les genoux de l'officier.

– Ah ! la friponne, fit-il, elle ne veut pas de moi...

– Oui, hoqueta l'autre, elle m'aime...

– Allez donc dormir... je suis là pour la consigne !

L'officier se leva en titubant et s'appuya au bras de Ragastens.

– Tu es un véritable ami... Comment t'appelles-tu ?

– Que t'importe, mon cher !... Profite de l'occasion... je me charge de tout.

– Non !... Je serais mis en disgrâce... peut-être pis encore !

– Va donc, morbleu ! Je te réveillerai toutes les deux heures !

– Ah ! Pour le coup, voilà la bonne idée…

– Va, mon cher… Ah ! l’heureux gaillard !

– Eh bien, écoute, fit soudain l’officier. Le mot de passe est… *Tibre et Tivoli*… Avec cela, mes gaillards feront tout comme si tu étais moi-même !… Mais tu me jures… toutes les deux heures…

– Toutes les deux heures, j’irai changer la garde, et s’il survient un incident, je te réveille !…

– Embrasse-moi, camarade !…

Ragastens donna l’accolade à l’officier et, moitié le poussant, moitié le soutenant, le conduisit à l’escalier que la jolie servante escaladait déjà. Quelques instants plus tard, il entendit une porte s’ouvrir et se refermer.

– Dans cinq minutes, il ronflera, pensa-t-il, et il en a pour jusqu’à demain !…

Aussitôt, il passa par une porte latérale sous le hangar. Les hallebardiers l’avaient vu dîner avec leur supérieur ; ils étaient tous convaincus que Ragastens était un camarade de leur officier, venu pour lui tenir compagnie. Cette conviction se fortifia lorsque Ragastens, ayant appelé le sergent, lui donna le mot de passe et lui ordonna de désigner les quatre hommes de garde dont c’était le tour de veiller à l’église.

Le sergent s’exécuta et salua Ragastens. Celui-ci frémit de joie. Le résultat de sa manœuvre était inespéré.

L’heure de changer la garde étant arrivée, Ragastens accomplit cette cérémonie exactement comme il avait vu faire l’officier. Il exagéra la raideur militaire et son ton rogue donna

aux hallebardiers une haute idée de ses capacités. De retour au hangar, il passa en grognant fort l'inspection du poste.

– Qu'on dorme ! fit-il en redoublant de sévérité. Sergent, vous me répondez du bon ordre. Je ne veux pas entendre un mot.

Sur ce, il sortit comme un homme décidé à accomplir méticuleusement sa consigne et qui ne veut pas se laisser surprendre par le sommeil.

Dans la rue, une ombre se dressa près de lui. C'était Spadacape. Ragastens l'entraîna dans une encoignure.

– Monsieur, lui dit alors Spadacape, vos deux amis sont au *Panier fleuri,* avec une vieille femme, tous trois dans une mortelle inquiétude… Ils m'ont envoyé pour tâcher de vous trouver…

– Bon ! Eh bien, tu vas aller leur dire que tout va bien.

– J'y cours… Annoncerai-je votre retour ?

– Non. Écoute. Peux-tu, sans bruit, amener la voiture jusque sur la petite place de l'église ?

– En mettant de la paille autour des roues et en enveloppant les sabots des chevaux, je réponds du silence…

– Peux-tu être sur la place dans un quart d'heure ?

– Oui, mais ce sera juste…

– Bien, sois donc, dans vingt minutes, sur la place, avec la voiture. Mes deux amis et la vieille femme dont tu parles de-

vront être dans la voiture… Surtout qu'ils ne bougent pas avant de me voir.

Spadacape s'élança vers le *Panier fleuri* et Ragastens se dirigea rapidement vers l'église. Il tenait à être seul.

Que l'un de ces soldats fût pris d'un doute, qu'un soupçon passât par l'esprit de l'un des factionnaires de la morte et tout était perdu… Il fallait frapper un seul coup, et que le coup portât…

Les quatre hallebardiers lui apparurent vaguement dans la pénombre. Leurs attitudes affaissées indiquaient que le sommeil les gagnait. L'un d'eux dormait même tout à fait. Il dormait debout, appuyé sur sa hallebarde et son sommeil était presque aussi profond que s'il eût été dans son lit, comme il arrive aux soldats habitués à rester debout, immobiles, pendant longtemps.

Du fond de l'église, Ragastens examina un instant la situation. Tout à coup, il s'ébranla : il avait trouvé ! Il marcha droit au dormeur et lui mit rudement la main sur l'épaule. L'homme sursauta. Les trois autres prirent aussitôt une raideur de statues.

– Eh bien, mon camarade, fit Ragastens, il paraît que vous dormez !… En faction !… Le cas est grave…

– Mon officier, balbutia le dormeur… la fatigue…

– Il n'y a pas de fatigue pour un bon soldat. Dans ma compagnie, reprit Ragastens, pour dormir sous les armes, c'est deux mois de cachot !… Et dans les hallebardiers ?…

Le soldat pâlit…

– Je vais rendre compte du fait à votre officier, qui m'a chargé de le suppléer… Je crois qu'en raison des circonstances, les deux mois de cachot risquent fort de s'augmenter…

– Mon officier… je vous promets…

– Mais tu tombes de sommeil… Tu ne peux rien promettre !… Et vous trois aussi. Allons, allons, je ne suis pas si mauvais diable que j'en ai l'air… Allez dormir au poste, marauds !…

Ragastens attendit avec une anxiété mortelle le résultat de ces derniers mots. Les quatre soldats eurent ce regard inquiet et méfiant qu'ont les enfants à qui on propose tout à coup un jouet *trop beau*.

– Allez dormir, vous dis-je ! Morbleu ! Je ne veux pas que mon passage parmi les hallebardiers de notre Saint-Père laisse un mauvais souvenir à de braves gens comme vous… Allez dormir, je vous remplace !… La morte sera, pour cette heure, gardée par un lieutenant d'arquebusiers : cela vaut quatre hallebardiers…

Les quatre soldats eurent encore une hésitation. Ragastens sentit la sueur perler à la racine de ses cheveux.

– Allez dormir… ou je me fâche ! bougonna-t-il.

– Merci, mon officier ! fit soudain le dormeur, qui se dirigea aussitôt vers la porte.

Les trois autres le suivirent en répétant :

– Merci, mon officier !…

Ragastens se mordit les lèvres pour ne pas crier de joie. Il tira ostensiblement son épée, comme s'il se fût préparé à monter la garde.

Les quatre soldats disparurent… Ragastens courut à la porte de l'église… il les vit s'éloigner dans la nuit…

Alors, il attendit quelques minutes, dévoré d'impatience, le cœur lui battant à rompre… Enfin, il lui parut évident que rien ne viendrait le troubler dans l'achèvement de son œuvre… À ce moment, un bruit très sourd, à peine perceptible, se fit entendre non loin de lui… La voiture apparut !…

Alors, il rentra et courut au catafalque. En une seconde, il eut arraché le drap mortuaire : la bière apparut éclairée par les cierges…

Il introduisit la pointe de son poignard entre le couvercle et la bière. D'une pesée lente, il souleva le couvercle, puis recommença près du clou suivant, puis plus loin encore… Une dernière pesée détacha assez le couvercle pour qu'il pût passer ses deux mains dans la fente…

Ragastens se mit à genoux… Il introduisit ses deux mains dans la large fente… Ses muscles se tendirent. Il entendit le grincement des clous qui s'arrachaient. Brusquement le couvercle sauta.

La morte lui apparut, si blanche, si bien morte en apparence qu'un doute horrible lui emplit l'âme. Il se leva d'une pièce, sans pouvoir détacher ses yeux de la jeune femme et, pendant une vertigineuse seconde, les affres de ce travail macabre le dominèrent. Mais il se secoua, ramené à la réalité par l'imminence du danger.

Frémissant, il se baissa pour saisir la jeune femme et l'emporter… À ce moment, une main se posa sur son épaule.

XXXVII

SOLITUDE DE RAGASTENS

Après le départ de Ragastens, il y avait eu dans la caverne de la Maga une longue attente pleine d'anxiété.

Ragastens ne revenait pas !

Le soir vint et tous trois attendaient, rassemblés dans un silence profond. La nuit se fit. L'inquiétude de Machiavel grandissait de minute en minute. Ragastens était-il pris ? Quel événement l'empêchait de revenir ?

Quant à Raphaël, il ne vivait plus.

– Allons ! dit-il d'un ton bref.

– Attendons encore !...

– Je ne peux plus.

Machiavel comprit que Sanzio était à bout de forces.

– Allons ! dit-il... Mais procédons avec prudence et méthode, passons par le *Panier fleuri*. Peut-être aurons-nous des nouvelles.

– Tout ce que tu voudras, mais allons !... N'est-ce pas Maga ?

– Oui, dit tristement la Maga.

Tous trois se mirent en route. Une demi-heure plus tard, ils arrivaient à l'auberge du *Panier fleuri*.

– Spadacape ! fit Machiavel en montrant un homme qui, dans la cour de l'auberge, semblait attendre.

Il le rejoignit vivement. Et bientôt Spadacape l'eut mis au courant de tout ce que lui avait dit Ragastens.

– Mais où est maintenant le chevalier ?

– Il rôde certainement dans Tivoli, et je me ferais fort de le trouver rapidement. Quoi qu'il arrive, j'ai tout préparé selon ses instructions.

– Spadacape, dit Machiavel soucieux, il faut absolument le trouver, lui dire que nous sommes ici, que nous mourons d'inquiétude…

Spadacape se mit aussitôt en campagne. On a vu quel avait été le résultat de ses recherches. Il faisait nuit noire quand Spadacape réapparut.

– Le chevalier ? interrogea fiévreusement Machiavel.

– Il vous attend sur la place de l'Église… Vite, messieurs, aidez-moi !…

Spadacape s'était précipité vers la voiture et commença à en garnir les roues avec du foin. Sanzio et Machiavel comprirent… Ils se mirent à la besogne avec une hâte fébrile.

– Ragastens a besoin de la voiture, murmura Machiavel. C'est que tout est prêt…

Un indicible espoir leur était revenu… En quelques minutes, les roues de la voiture, les sabots des chevaux se trouvèrent enveloppés… On fit monter la Maga dans la voiture.

– En route ! commanda Raphaël.

La voiture sortit de l'auberge, conduite en main par Spadacape. Machiavel et Sanzio s'étaient précipités en avant. Ils atteignirent la petite place de l'Église.

– Personne ! fit Machiavel.

– Entrons ! répondit Sanzio.

Ils dégainèrent, et ce fut le poignard à la main qu'ils poussèrent la porte de l'église où ils entrèrent de front. L'église paraissait déserte…

En quelques pas, ils gagnèrent la nef qu'éclairaient les cierges. Machiavel saisit la main de Sanzio et lui montra, dans le cercle de la lumière jaunâtre des cierges, le groupe fantastique, la vision de ce rêve que formait Ragastens se colletant avec le cercueil… Raphaël bondit en avant et, au moment où Ragastens, sa terrible besogne achevée, se penchait pour saisir Rosita, lui mit la main sur l'épaule…

Ragastens releva la tête avec un rugissement de lion à qui on veut arracher sa proie et, laissant tomber la jeune fille, saisit son poignard… Mais il reconnut Raphaël et un sourire d'orgueil et de joie illumina sa mâle figure.

– Pardieu, cher ami ! fit-il, vous arrivez à temps !… Prenez-la !… Au fait, c'est vous qui êtes l'époux !…

Raphaël avait eu d'abord un regard d'extase pour Rosita. Aux derniers mots de Ragastens, il se recula d'un pas et se découvrit, puis, trop ému pour pouvoir parler, il lui désigna la jeune fille.

Ragastens comprit la pensée généreuse de l'artiste. Sanzio lui laissait l'honneur d'emporter sa femme et d'achever ce qu'il avait commencé seul !…

Alors, Ragastens se baissa, saisit la jeune fille, la souleva dans ses deux bras et l'emporta jusqu'à la voiture où il la déposa sur les genoux de la Maga…

Raphaël voulait parler, dire sa joie, sa reconnaissance… Il y eut entre les deux hommes une de ces étreintes qui cimentent à jamais les fortes amitiés. Puis, Ragastens donna ses ordres :

– Spadacape, mon cheval et le tien !

Spadacape s'élança.

– Machiavel, sur le siège, continua le chevalier. Vous savez conduire, je suppose ?

– Oui, général ! fit Machiavel en souriant.

Quant à Raphaël, il était déjà dans la voiture, penché sur le visage de Rosita, attendant l'effet de la potion que la Maga venait de faire absorber à la jeune fille…

Spadacape reparut, Ragastens se mit légèrement en selle. La voiture s'ébranla, traversa Tivoli au pas, puis se lança au galop.

Il y eut une heure de course folle dans la nuit, en pleine montagne. On évita de rejoindre directement la route de Flo-

rence. Ragastens et Spadacape galopaient aux deux côtés de la voiture.

Au bout d'une heure, Raphaël cria d'arrêter. Machiavel obéit et sauta à bas de son siège. Alors, Sanzio descendit de la voiture. Ragastens mit pied à terre.

Raphaël tendit ses deux bras vers la voiture… Rosita apparut, toute blanche encore, adorable de son effarement et de sa grâce, les yeux troublés comme si elle eût encore douté si ce qu'elle voyait était un songe…

– Rosita, lui dit Raphaël avec une intense émotion, voici M. le chevalier de Ragastens et voici Machiavel, ces deux chers amis dont je te parlais tout à l'heure… dont je t'ai dit le dévouement…

– Soyez bénis, vous qui me rendez à mon Raphaël, dit-elle avec un sourire d'une infinie douceur, en tendant ses deux mains. Par vous, je suis heureuse… jamais je n'oublierai mes deux frères…

– En ce cas, dit Ragastens gravement, je demande l'accolade à laquelle ce titre précieux me donne droit !…

Rosita tendit ses joues. Le chevalier l'embrassa, faisant de vains efforts pour cacher son émotion.

– Soyez heureuse, petite sœur ! dit-il doucement.

Puis ce fut le tour de Machiavel. Et il y eut parmi ces personnages rassemblés sous le beau ciel étoilé, dans la nuit qu'embaumaient les lavandes de la montagne, une minute de bonheur complet comme il y en a si peu, hélas, dans la vie des hommes !

Lorsque Rosita et Raphaël remontèrent dans la voiture, ils poussèrent un cri : la Maga avait disparu !

– Hélas ! murmura Sanzio, sa résolution a été inébranlable. Les larmes de Rosita elles-mêmes n'ont pu la retenir… Déjà, à Rome, nous avions vainement essayé de l'entraîner avec nous… Pauvre mère Rosa !…

Rosita pleurait silencieusement.

– Allons ! fit Machiavel, il faut partir !…

– Partons ! répondit Sanzio avec un soupir.

La voiture s'ébranla de nouveau. Alors, la Maga sortit du fourré où elle s'était glissée. Ses yeux demeurèrent fixés sur la voiture qui s'éloignait. Et de ces yeux coulaient deux grosses larmes…

Enfin, elle se retourna et se mit à marcher d'un bon pas dans la direction de Tivoli… Et, cette fois, ce n'était plus une émotion attendrie qui brillait dans son regard flamboyant d'une farouche et indomptable volonté…

Au point du jour, la voiture ayant fait un immense détour, rejoignit la route de Florence. Ragastens fit alors signe à Machiavel d'arrêter.

– Mes amis, dit-il, nous allons nous séparer. La route est libre… Vous, piquez droit sur Florence ; moi, j'ai encore quelque chose à faire dans ce pays…

– Nous séparer ? s'écrièrent Machiavel et Sanzio.

Et ils entreprirent de dissuader le chevalier. Mais leurs prières, leurs raisonnements, les instances de Rosita, tout vint se briser contre la résolution de Ragastens.

Force fut à Sanzio et à Machiavel de se résigner. Ce fut avec une violente émotion qu'ils se firent leurs adieux. Il y eut force promesses cent fois répétées. Et les fugitifs ne se décidèrent tout à fait que lorsque Ragastens eut juré de pousser jusqu'à Florence avant peu.

La voiture, conduite par Machiavel, se remit en route. Rosita et Raphaël, penchés à la portière, échangèrent encore des signaux d'affection avec le chevalier, demeuré au milieu du chemin… Puis, soudain, il y eut un coude de la route. Ragastens, subitement, se vit seul.

Alors, il se tourna vers Spadacape.

– Spadacape, lui dit-il, je ne veux pas te prendre en traître. Je te préviens que la campagne que je vais commencer sera fertile en mauvais coups à recevoir…

– Avec vous, monsieur le chevalier, je ne crains rien… Mais, monsieur, vous allez donc vous battre ?…

– Oui, Spadacape. Ça te va ?

– Ça me va, monsieur. Seulement, voulez-vous me permettre une question ?…

– Je te permets la question…

– Jusqu'ici, vous n'avez fait que vous batailler contre une foule de gens, contre des sbires, contre des seigneurs puissants comme César, contre des papes même !… Contre qui, cette fois, allez-vous donc vous battre ?

– Contre une armée ! répondit simplement Ragastens.

XXXVIII

UNE TONNELLE PRÈS D'UNE FENÊTRE

Pendant quelques jours, Ragastens, l'esprit désemparé, erra dans les montagnes, irrésolu, flottant d'une pensée à l'autre, tantôt projetant de retourner en France, tantôt voulant courir à Florence…

Cependant, si capricieux que fussent les méandres de sa course vagabonde, la fatalité voulut qu'il se rapprochât de plus en plus de la ville de Monteforte.

Quoi qu'il en fût, il arriva que, le cinquième soir de son voyage, Ragastens s'aperçut tout à coup qu'il n'était plus qu'à deux journées de marche de Monteforte.

Au moment où le chevalier fit cette découverte qui devait avoir sur sa destinée une influence décisive, il se trouvait dans l'unique et pauvre auberge d'un misérable village où il était arrivé deux heures auparavant. Il était assis devant une bouteille de vin gris, qui rafraîchissait dans le seau d'eau glacée qu'on venait de tirer d'un puits.

Or, ce tête-à-tête de Ragastens et d'un flacon de vin gris avait lieu sous une tonnelle épaisse, laquelle, située dans un jardin, s'adossait presque à l'auberge, de façon qu'entre elle et le mur de ladite auberge, il y avait juste un étroit passage.

Le mur en question était percé d'une fenêtre de rez-de-chaussée. Cette fenêtre donnait sur une petite pièce que la ton-

nelle garantissait des ardeurs du soleil et de tout regard indiscret. Plusieurs personnages réunis dans la pièce causaient entre eux. Ces personnages ne pouvaient rien dire sans être entendus de Ragastens.

Quelques mots prononcés d'une voix plus haute lui firent dresser l'oreille. Dès lors, il ne perdit pas une syllabe de ce qui se disait dans la petite pièce. Et ce qui se disait devait être d'un prodigieux intérêt pour Ragastens. Car, peu à peu, il s'était levé, s'était rapproché le plus possible du rideau de feuillage, l'oreille tendue, les yeux brillants. Enfin, au moment où la conversation qu'il venait de surprendre paraissait près de sa fin, Ragastens se pencha doucement et fit signe à un homme qui, dans la cour, fourbissait des brides de chevaux. L'homme accourut.

– Spadacape, lui souffla Ragastens dans l'oreille, tu vois cette chambre, n'est-ce pas ? La porte donne sur le couloir qui traverse l'auberge. Tu vas aller te placer devant la porte et tu ne bougeras plus…

– Bon… j'y vais…

– Attends !… Tu auras ton poignard à la main. Si on ouvre la porte, et que quelqu'un veuille sortir…

– Il faudra qu'il se heurte à cette pointe d'acier ?

– Tout juste… Tu comprends à merveille !

Ragastens attendit un instant. Puis, lorsqu'il supposa que Spadacape était à son poste, il sortit de la tonnelle, entra dans l'étroit passage que nous avons signalé, parvint à la fenêtre, et, l'enjambant légèrement, sauta dans la pièce en disant de sa voix la plus railleuse :

– Bonjour, messieurs… Enchanté de faire votre rencontre !…

XXXIX

MARIAGE DE PRIMEVÈRE

À Monteforte par une belle soirée d'été, une extraordinaire agitation se manifestait dans les rues de la ville. Des gens du peuple, des soldats en quantité affluaient sur une grande place, au fond de laquelle se dressait l'élégante architecture florentine du palais comtal des Alma.

La façade du palais était resplendissante de lumières. La grande salle des fêtes contenait une foule de seigneurs en costume de guerre. Parmi eux se trouvaient tous les personnages entrevus dans les catacombes de Rome. Au fond de la salle s'élevait le trône comtal, encore inoccupé. On attendait avec impatience l'arrivée du comte Alma et de sa fille Béatrix.

Un groupe de cinq ou six jeunes gens entourait, à quelques pas du trône, un beau vieillard à barbe blanche : le prince Manfredi qui, malgré ses soixante-douze ans, était accouru l'un des premiers à l'appel du comte Alma… On allait recommencer la guerre…

Le comte Alma, bon gré mal gré, était devenu l'âme d'une vaste conspiration à laquelle s'étaient ralliés tous ceux que César avaient dépossédés. En cette réunion on allait décider des dernières mesures à prendre.

Un espion arrivé dans l'après-midi avait apporté la nouvelle que César venait de quitter Rome à la tête de près de quinze mille hommes, tant fantassins que cavaliers. Il avait en

outre avec lui dix coulevrines de campagne, et huit bombardes d'artillerie capables de lancer à plus de deux cents pas de gros boulets de pierre.

Dans la salle des fêtes, l'heure arriva où le comte Alma devait prendre place au trône comtal et ouvrir la conférence. Déjà, des murmures s'élevaient. Dans le groupe qui entourait Manfredi, quelqu'un dit à haute voix :

– Le comte Alma nous commande en chef ; mon avis est que l'honneur lui semble excessif… Peut-être un régiment dans l'armée de César ferait-il mieux son affaire…

Ces paroles, qui traduisaient les inquiétudes et les accusations de beaucoup des chefs, amenèrent un silence glacial. À ce moment, la porte qui se trouvait près du trône s'ouvrit brusquement. Tous les yeux se portèrent de ce côté. Béatrix entra seule !…

Il y eut dans la foule une minute de stupeur inquiète. Que faisait donc le comte Alma ?… Cette stupeur se changea en curiosité lorsqu'on vit Béatrix se diriger résolument vers le trône comtal et y prendre place… Un grand silence s'établit.

Debout, svelte, dans sa longue robe de velours gris, Béatrix promena sur l'assemblée un regard assuré.

– Seigneurs, dit-elle d'une voix qui ne trembla pas, j'ai une malheureuse nouvelle à vous apprendre : le comte Alma a disparu de Monteforte.

À ces mots, il se fit dans la salle un grand tumulte.

– Trahison ! crièrent plusieurs chefs.

Béatrix étendit la main, et tel était son ascendant sur tous ces seigneurs, rudes hommes de guerre, que son geste suffit à ramener le silence.

– Ceux qui ont peur peuvent se retirer. Quant aux autres, ils resteront, et si peu qu'il en reste, j'ai bon espoir de défendre une fois encore ma ville contre Borgia… Huissiers, ouvrez la grande porte !…

Nul ne sortit… Béatrix promena sur l'assemblée son fier regard.

– Maintenant, s'écria-t-elle, je puis dire que Monteforte sera sauvée et que peut-être l'Italie sera arrachée au despotisme… Seigneurs, merci !… Mon cœur se repose en vous…

Tous ces hommes écoutèrent ces paroles qui suscitaient en eux des idées de dévouement absolu. Certes, il n'y en avait pas un qui ne fût mort avec bonheur sous le sourire de Primevère. Ces sentiments se traduisirent par une longue acclamation.

C'en était fait, Béatrix comprit qu'elle était l'arbitre souveraine et incontestée des décisions qui allaient être prises. Elle prit place au trône comtal, comme si, désormais, elle eût été le chef réel, en l'absence du comte Alma. À ce moment, un jeune homme de fière mine se leva et, d'une voix forte, prononça ces paroles :

– Moi Jean Malatesta, fils de Guido Malatesta, tué dans Rimini en défendant ses droits, ses prérogatives et sa liberté, je déclare que l'Italie souffre un honteux asservissement et que nous devons reprendre aux Borgia ce qu'ils nous ont volé. Après Monteforte sauvée, reprenons Rimini ; après Rimini, reprenons Imola, Bologne, Piombino, les villes d'Urbin, et Pesaro, et Faënza, et Comerino. Êtes-vous d'avis que la ligue sacrée, dès aujourd'hui constituée, poursuive ce but grandiose ? Et qu'après

avoir repoussé César de Monteforte, nous entreprenions la délivrance de l'Italie ?

Il n'y eut qu'un cri, une clameur fiévreuse d'enthousiasme…

– Or donc, reprit Jean Malatesta, nous avions un chef suprême : le comte Alma. Il avait accepté de diriger nos forces coalisées… Le comte Alma disparaît. Qu'est-il devenu ?… Il faut que nous le sachions… Et ce qu'il est devenu, je crois le savoir, moi !…

Primevère eut un geste d'anxiété. Le silence était redevenu solennel.

– Deux hommes, deux pèlerins, sont entrés dans Monteforte, il y a quelques jours. Nul ne fit attention à eux. À diverses reprises, j'ai vu le comte Alma causer avec deux pèlerins dans les profondeurs du Jardin du palais comtal… Et hier, j'ai pu m'approcher assez, sinon pour entendre ce qu'ils disaient, du moins pour apercevoir un instant la figure de l'un d'eux, malgré le soin avec lequel il se cachait sous son capuchon…

L'assemblée écoutait avec une attention profonde. Jean Malatesta continua :

– J'ai vu, seigneurs, j'ai vu l'homme et je l'ai reconnu. Savez-vous qui était ce pèlerin ? Savez-vous avec qui le comte Alma a eu des entretiens secrets, entretiens au sujet desquels je me proposais de lui demander des explications publiques, ce soir, devant vous tous ?… Eh bien, c'était l'âme damnée de César Borgia, un des espions les plus actifs d'Alexandre VI, un moine qui se fait appeler dom Garconio…

– Dom Garconio !… murmura Primevère en pâlissant.

Aux derniers mots de Jean Malatesta, une vraie tempête s'éleva dans l'assemblée et les cris de : « Trahison ! » se firent entendre à nouveau. Malatesta étendit la main comme pour dominer le tumulte. Le silence se rétablit.

– Il n'est que trop facile de saisir la vérité, poursuivit alors le jeune homme. Ces deux pèlerins, émissaires du pape et de César, sont venus traiter avec le comte Alma de sa défection à notre cause… Si le comte n'est plus à Monteforte, c'est qu'il a trahi… Le comte a accepté les propositions d'Alexandre VI… Le comte Alma s'est vendu… Si nous ne faisons un exemple terrible, il faut tout craindre de la diplomatie du pape, plus encore que des armes de son fils…

– C'est la vérité même ! crièrent plusieurs voix.

– Il faut frapper le comte !

– Il faut que l'exemple soit retentissant !

– Seigneurs, reprit Jean Malatesta, je propose que le comte Alma, traître et félon, soit publiquement déclaré tel, qu'il soit déchu de son titre et de ses biens, et qu'il soit ordonné de lui courir sus dès qu'on le trouvera…

– Seigneurs !… chers seigneurs !… s'écria Primevère, blanche de désespoir.

Mais sa voix fut couverte par le tonnerre des voix qui grondaient. Elle retomba sur son fauteuil, impuissante… Et comment, d'ailleurs, eût-elle pu défendre son père ?

À ce moment, un homme, un vieillard, se dressa près de Jean Malatesta. C'était le prince Manfredi. Il jouissait d'une influence incontestée sur tous ces rudes chefs de guerre qu'il avait commandés en mainte bataille, qu'il avait dirigés de sa sagesse

dans les conseils. Lorsqu'il se leva, le silence se rétablit lentement, par degrés…

– Messieurs, dit-il enfin d'une voix que l'âge n'avait pas cassée, moi aussi, j'ai vu mes domaines envahis ; j'ai vu le carnage là où la paix faisait jadis fleurir les moissons… Je ne parle pas de mes richesses pillées, de mes privilèges foulés aux pieds… Je suis vieux, mais il s'agit du salut de l'Italie, et mes épaules sont assez robustes encore pour porter la cuirasse. Messieurs, l'un des premiers, j'ai adhéré à la délivrance… Vous m'avez entendu dans les réunions, vous m'avez vu à l'œuvre sur les champs de bataille… Je crois qu'il m'est permis de vous dire franchement ma pensée…

» Je crois que l'ardeur de la jeunesse a emporté trop loin le valeureux Jean Malatesta… Je crois qu'en ce qui concerne le comte Alma, nous ne devons pas prendre de décision précipitée… Messieurs, vous oubliez que la fille du comte Alma, notre bien-aimée Béatrix, occupe ce trône… Regardez cette frêle enfant qui nous a donnés à tous, hommes de guerre que nous sommes, l'exemple de l'intrépidité…

» Seigneurs, je propose qu'il soit sursis à toute décision contre le père de Béatrix.

Jean Malatesta, lui aussi, avait regardé Primevère. Il était devenu pâle de la voir si pâle. Et ce fut d'une voix altérée par la profonde émotion des violents et secrets sentiments qui l'agitaient, qu'il reprit :

– Seigneurs, la proposition du vénéré Manfredi m'agrée. Qu'il soit sursis… Soit ! Mais de combien de jours ?…

Tous se regardèrent, surpris, hésitants.

– Seigneurs, se hâta alors de continuer Jean Malatesta, autant que le prince Manfredi, autant que vous tous, je suis touché de la situation de la jeune comtesse... Et j'ajoute que ma proposition de tout à l'heure s'enchaîne étroitement à une deuxième proposition que je veux faire... Je parle au grand jour, comme devant des frères...

En disant ces mots, Jean Malatesta parut plus vivement ému. Dans l'assemblée, un certain nombre de jeunes gens fixèrent sur lui des yeux ardents, comme s'ils eussent deviné déjà sa pensée. Quant à Primevère, son inquiétude fut si évidente que le prince Manfredi alla se placer près d'elle, comme pour la rassurer. Cependant, Jean Malatesta s'était tourné vers elle :

– Chère Béatrix, dit-il nerveusement, vous êtes vraiment notre chef, vous êtes l'âme de toutes nos âmes. C'est votre jeune bravoure qui nous a enflammés, ce sont vos paroles qui ont réveillé l'espoir en nous... Et puisse ma langue être donnée aux chiens si j'ai proféré ou si je profère des paroles qui vous blessent.

– Vous ne me blessez pas, Jean Malatesta.

– Donc, fit le jeune homme avec plus de force, tous ici nous sommes décidés à mourir pour vous, s'il le faut... C'est là, je crois, la plus forte parole que je puisse trouver pour vous dire le dévouement de tous ces seigneurs – et le mien !... Le comte Alma nous a abandonnés... Mais il vous a abandonnée aussi, Béatrix... En proposant de le déchoir de tous ses titres j'ai compris parmi eux le plus beau... le titre de père... Que cette décision soit remise, j'y consens... Mais il est nécessaire que notre entreprise ait un chef... un homme qui puisse marcher à la bataille... Il faut que le comte Alma soit remplacé... Seigneurs, et vous, Béatrix, écoutez ma proposition.

Le jeune homme s'arrêta une seconde, peut-être dominé par l'émotion. Puis, dans le solennel silence, il parla :

– Je propose d'attendre trois jours. Si dans trois jours, heure pour heure, le comte Alma n'a pas reparu, il sera déchu… Acceptez-vous ?…

– J'accepte ! dit le prince Manfredi.

– Nous acceptons ! reprirent les chefs assemblés.

Primevère fit un signe qui indiquait qu'elle se résignait.

– Or, dans trois jours, reprit Malatesta, nous allons être sans chef. Et la comtesse Béatrix sera seule dans une ville sur le point d'être assiégée… Il faut un chef à notre entreprise… Il faut un protecteur pour Béatrix.

Primevère devint plus pâle encore.

– Ce chef, ce protecteur, c'est la comtesse Béatrix qui va le désigner dès maintenant… Dans trois jours, heure pour heure, si le comte Alma n'est pas de retour parmi nous, l'homme qui va être désigné, parmi tant de chefs illustres, deviendra le chef suprême de notre entreprise et l'époux de la princesse Béatrix… J'ai dit.

Un murmure confus s'éleva de toutes parts. Plusieurs, parmi ces hommes, aimaient la jeune fille en secret. Plus d'une main tourmenta nerveusement le poignard de cérémonie sur lequel elle s'appuyait. Plus d'un regard se fixa sur Malatesta qui paraissait tout désigné pour devenir le chef de l'entreprise et l'époux de Béatrix…

Agitée de mille sentiments, la jeune fille promena sur l'assemblée un regard éperdu… Elle se leva et dit :

– Chers seigneurs, la proposition de Jean Malatesta m'effraie et me surprend…

– Elle est raisonnable, pourtant ! firent plusieurs voix.

Primevère vit clairement que si elle ne se rendait pas, c'en était fait de l'œuvre à laquelle elle s'était vouée… Une larme trembla à ses paupières… Une rapide vision passa devant ses yeux… Elle se vit dans un bois d'oliviers tout parfumé, près d'un ruisseau qu'un jeune cavalier franchissait d'un bond pour venir lui baiser la main…

Mais, tout à coup, elle se rasséréna… Son regard reprit cette expression indéfinissable, mélange de hardiesse et de douceur qui la faisait si séduisante.

– Bien, dit-elle, j'accepte !

Il y eut un frémissement, puis un grand silence.

– Chers et aimés seigneurs, celui que je choisis, puisque je suis appelée à l'honneur de ce choix, pour notre chef à tous et pour mon époux, c'est celui qui vous inspire à tous confiance, estime et affection, celui qui peut vraiment réunir les suffrages de tant d'hommes de haute valeur… C'est le prince Manfredi…

Un tonnerre de vivats accueillit ces paroles. L'unanimité des assistants reconnaissait dans le prince Manfredi un chef digne d'être écouté aussi bien dans les conseils que sur le champ de bataille.

Seuls, deux ou trois pâlirent de dépit, sans cependant élever de protestation. De ce nombre était Jean Malatesta.

Le prince Manfredi, après le premier moment de surprise, n'avait pu dissimuler le plaisir que lui causait le choix de Primevère. S'avançant vers la comtesse Béatrix, il avait incliné sa haute taille faite pour les robustes armures, avait saisi la main de celle qu'il pouvait considérer comme sa fiancée et l'avait baisée. Ce baiser fit tressaillir Primevère… Qu'avait donc espéré la jeune fille ? Et pourquoi une sorte de terreur s'empara-t-elle de son cœur au moment où le vieillard lui murmura :

– Soyez bénie, chère Béatrix, pour avoir réservé une telle joie à mes vieux ans… Je vous regardais comme ma fille… vous voulez que je sois votre époux… C'est une gloire pour moi, et si j'ai les cheveux blancs, je jure par la madone que nul ne s'en apercevra maintenant que vous les avez auréolés d'amour !…

Le vieillard se redressa. Tourné vers l'assemblée, les yeux brillants, ses larges épaules d'aplomb, la poitrine vaste, il apparut plein de force lorsqu'il cria :

– J'accepte le double honneur qui m'est fait. Messieurs, je désigne Valentin Ricardo comme maître de notre cavalerie et Trivulce, de Piombino, pour commander notre infanterie. Je désigne Roderigo d'Imola, Jean Malatesta et Giulio d'Orsini pour former le conseil…

La foule des chefs, debout, ratifia ces choix par ses vivats et salua Primevère de ses acclamations.

Les trois jours s'écoulèrent. Le prince Manfredi avait envoyé des cavaliers dans toutes les directions ; les environs de Monteforte furent battus dans un rayon de plusieurs lieues ; mais toutes les recherches furent vaines. La trahison du comte Alma devint évidente.

Le quatrième jour, les cloches sonnèrent à toute volée ; les fanfares éclatèrent sur la place du palais ; une foule énorme, bruyante, joyeuse, se tassa sur la place.

À midi, la comtesse Béatrix Alma apparut au haut de l'escalier monumental, entourée de ses dames d'honneur, suivie des seigneurs du palais. Le prince Manfredi lui donnait la main. Une immense acclamation les salua. Le prince et Béatrix descendirent lentement les marches couvertes d'un riche tapis, lui, radieux, elle, pâle dans sa somptueuse robe de brocart blanc, la couronne d'or sur la torsade de ses cheveux blonds, semblable à une souveraine qui va ouvrir quelque splendide fête populaire… La fête, c'était son mariage.

XL

LA RENCONTRE

Jean Malatesta ne s'était pas trompé : les deux pèlerins qu'il avait surpris en conférence avec le comte Alma étaient bien les deux émissaires d'Alexandre VI : le baron Astorre et le moine dom Garconio.

Le comte Alma était, à cette époque, un homme d'une cinquantaine d'années, généralement taciturne, plutôt faible de santé, tourmenté par une longue maladie de langueur. C'était un caractère irrésolu, fuyant, ne se fiant à personne, toujours soupçonnant quelque attentat à sa vie, usant de ruse toutes les fois qu'il entreprenait une lutte. Il aimait passionnément le repos.

Lorsqu'il avait vu se développer en sa fille Béatrix les sentiments de hardiesse qui devaient la pousser aux plus audacieuses entreprises, il avait frémi.

Béatrix aimait la chasse et les exercices violents ; Béatrix pâlissait de colère toutes les fois que son père recevait avec honneur un envoyé du pape ; un jour, elle avait cravaché un seigneur romain qui avait dit devant elle :

– Monteforte sera un jour un beau fleuron de plus à la tiare pontificale.

César avait voulu s'emparer de la ville. Béatrix avait alors parcouru les campagnes, prêchant la guerre et, dans Monteforte

même, avait suscité de tels enthousiasmes que le vainqueur des Romagnes avait dû reculer… Mais le comte Alma savait que, tôt ou tard, il faudrait succomber.

Lorsqu'il sut que Béatrix organisait une grande ligue de tous les seigneurs qu'avaient dépossédés les Borgia, il fut épouvanté. Il feignit d'accepter le commandement suprême de la lutte ; ou plutôt, Béatrix accepta ce commandement en son nom.

Mais, déjà sondé habilement par Alexandre VI, la résolution du comte fut prise dès ce moment… Lorsque le baron Astorre et dom Garconio, déguisés en pèlerins, lui apportèrent les propositions du pape, le comte Alma ne se défendit que pour la forme. Et la veille même du jour où devait avoir lieu dans le palais une assemblée générale de tous les chefs, il quitta secrètement sa demeure, sortit de la ville et alla rejoindre à quelque distance le baron et le moine qui l'attendaient. Pourtant, une honte le prit.

– Messieurs, dit-il, je vous accompagne à Rome, parce que je veux voir le Saint-Père… c'est uniquement pour essayer d'empêcher une nouvelle guerre… Hâtons-nous… car je désire être promptement de retour à Monteforte.

– Oh ! Vous n'avez même pas besoin d'aller jusqu'à Rome, fit Garconio avec son mince sourire. Sa Sainteté était sur le point de se rendre à Tivoli au moment où nous l'avons quittée, elle doit y être maintenant…

Les trois hommes se mirent à trotter, le comte entre Garconio et Astorre, comme s'il eût été prisonnier. De fait, il l'était : il se rendait avant la bataille.

– Quant aux propositions que vous m'avez faites, continua-t-il machinalement, et plutôt pour se donner une contenance, je ne veux même pas les discuter…

– Elles sont pourtant magnifiques, fit Astorre. Un palais et une rente annuelle de deux mille ducats d'or…

– La charge de grand gonfalonier, avec les superbes revenus qu'elle comporte, ajouta Garconio.

– Le droit d'entretenir une garde personnelle de vingt hommes d'armes…

– Le commandement des gardes nobles du pape…

– Le titre de gentilhomme consultant du conseil privé du Saint-Père…

– Enfin, conclut Garconio, la plus splendide situation de Rome… après Sa Sainteté et monseigneur César !

– N'en parlons plus ! fit le comte Alma qui, en lui-même avait soigneusement noté les différents avantages qu'Alexandre VI lui faisait offrir pour prix de sa trahison.

La petite troupe voyagea rapidement et ne s'arrêta qu'à la nuit close. Le lendemain matin, elle se remit en route et, sur le soir, prit logement dans une petite auberge de village, sur la route de Monteforte à Tivoli. C'est dans cette même auberge que nous avons vu s'arrêter Ragastens qui, lui, allait de Tivoli à Monteforte.

Les provisions de l'auberge furent mises à réquisition, et les trois hommes, installés dans la salle la plus fraîche, dînèrent de bon appétit. On causa gaiement.

– Quand je pense, s’écria Astorre qui, après avoir bu, n’avait pas toujours le sens du tact, quand je pense à la figure que doivent faire en ce moment les Malatesta, les Manfredi, les Orsini.

Le comte eut un sourire contraint et murmura :

– Parlons d’autre chose, je vous prie…

– Oui, parlons d’autre chose, fit Garconio qui, lui aussi, buvait un peu plus que de raison ; baron, savez-vous à quoi je pensais ?…

– Dites, mon cher Garconio…

– Eh bien, je pensais à la figure qu’a dû faire quelqu’un de notre connaissance lorsqu’on l’a précipité dans le puits aux reptiles… Et lorsque le bourreau lui a tranché le col, donc ! Vraiment, ce m’est un grand remords que de n’avoir pu assister à pareille fête !…

– Malheureusement, ces choses-là ne se recommencent pas… M. de Ragastens est mort, bien mort et enterré !…

À ce moment, une ombre se dressa dans l’encadrement de la fenêtre ; cette ombre sauta légèrement dans la salle, et une voix vibrante s’écria :

– Bonjour, messieurs ! Enchanté de la rencontre !

Astorre bondit. Garconio demeura sur sa chaise, pétrifié : « Ragastens ! » bégaya-t-il.

Le comte Alma, stupéfait, assistait sans mot dire à cette scène imprévue.

– Parbleu, mon cher baron, railla Ragastens, les morts que vous enterrez se portent bien, il me semble.

– Le chevalier de Ragastens ! répéta Astorre, stupide d’effarement.

– Eh ! oui, le chevalier de Ragastens en chair et en os… Il est vrai que ce n’est pas la faute de ce digne moine si vous me revoyez, cher ami, mais enfin, vous me revoyez… et c’est l’essentiel. Or çà, remettez-vous, je vous prie… Il paraît que je trouble des épanchements de famille ? Si je suis de trop, dites-le, que diable !

Et, se tournant vers le comte Alma :

– Monsieur le comte, permettez-moi de me présenter : je suis le chevalier de Ragastens et je vous cherchais précisément, ayant les choses du monde les plus intéressantes à vous dire.

– Va-t’en les dire en enfer d’où tu viens ! rugit Garconio.

En même temps, le moine se précipita, le poignard levé, sur Ragastens. Mais celui-ci ne l’avait pas perdu de vue : il vit venir le coup. Prompt comme l’éclair, il bondit en arrière vers la fenêtre et tira son épée. Le poignard du moine retomba dans le vide.

– Astorre !… Et vous, comte… sus à cet homme !

Le baron, revenu de sa stupeur, avait dégainé.

– Il va se sauver par la fenêtre, ajouta Garconio. Sus !

– N’ayez crainte, aimable sbire ! répondit Ragastens, tout en ferraillant activement contre le baron qui lui portait botte sur botte.

– Du renfort ! Du renfort !… hurla Garconio.

Et le moine, désespérant de poignarder Ragastens, se jeta sur la porte.

Pendant ces diverses péripéties, le comte Alma n'avait pas bougé. Il ignorait complètement qui était ce nouveau venu. Et il ne tenait nullement à s'exposer dans une bagarre qui, jusqu'ici, lui apparaissait comme le résultat d'une querelle personnelle entre le moine et Ragastens. Le moine avait ouvert la porte.

– Enfer ! gronda-t-il en reculant devant le poignard de Spadacape.

– Frappe ! cria Ragastens.

Spadacape eut un mouvement foudroyant. Le moine tomba. Au même instant, l'épée de Ragastens traversa de part en part l'épaule du baron Astorre qui s'affaissa.

– Cela fait le septième, si je ne m'abuse ? fit Ragastens avec un sourire.

– Morbleu, monsieur, gronda le baron, vous comptez bien, en effet. Mais soyez tranquille, je vous rendrai tout cela en un seul coup…

– Je n'en ai jamais douté, baron… En attendant, avez-vous besoin de quelque chose ?

– Non, je n'ai besoin de rien… sinon de continuer ma route au plus vite avec monsieur…

– Voilà qui est contrariant, mon cher… J'avais justement l'intention de proposer à M. le comte une promenade.

Le moine, étendu à terre, entendit ces derniers mots. Il se souleva péniblement et râla :

– Fuyez, comte ! Fuyez !…

– Le comte n'a aucune raison de fuir ! fit Ragastens.

– Que me voulez-vous, monsieur ? demanda froidement le comte Alma.

Ragastens s'approcha de lui.

– Vous dire simplement deux mots, lui glissa-t-il à l'oreille. Je viens de Rome d'où je me suis évadé la veille du jour où on devait m'exécuter pour avoir refusé de venir m'emparer de vous à Monte-forte !…

– Ne l'écoutez pas, comte !… Cet homme ment !…

Garconio, en parlant ainsi, se traînait sur les genoux et tâchait d'atteindre Ragastens. Spadacape lui mit la main sur l'épaule et, d'un brusque mouvement, le repoussa en arrière. Quant au baron, il venait de s'évanouir…

Les quelques mots de Ragastens éveillèrent le comte Alma. Il ne douta pas un seul instant qu'elles ne fussent l'expression de la vérité. En effet, non seulement l'air grave et la physionomie loyale de Ragastens écartaient toute idée de mensonge, mais encore ce qu'il disait était en parfaite concordance avec les événements.

– J'ai refusé au pape de me prêter à sa petite infamie… Le baron Astorre a accepté, lui !…

– Après, monsieur ? fit le comte avec la même réserve.

– Après ?… Le jour où j'ai été arrêté, j'ai entendu de mes propres oreilles, monseigneur César Borgia donner l'ordre de préparer pour vous la plus secrète des oubliettes du château Saint-Ange…

Le comte Alma se rappela l'exemple de plusieurs seigneurs qui comme lui, avaient été attirés à Rome par de séduisantes promesses, et qui avaient été tous victimes d'accidents plus ou moins bizarres. Ragastens comprit ce qui se passait dans l'esprit du comte.

– Monsieur, lui dit-il, ma tête est mise à prix ; des estafiers ont été lancés sur ma piste ; à cette heure, je pourrais être bien loin et en toute sûreté ; si je me suis dérangé de ma route pour aller à Monteforte, c'est que j'ai voulu sauver d'une mort affreuse un brave et digne gentilhomme abusé par ce moine, digne serviteur du fourbe prodigieux qui s'appelle Borgia… Maintenant, j'ai la conscience en repos. Si vous voulez aller à Rome, vous en êtes libre… Viens, Spadacape, il est temps…

Et Ragastens fit un mouvement comme pour sortir. Mais ses dernières paroles, le ton grave et ému du chevalier, l'évidence de sa bonne foi, puisqu'il ne cherchait pas à l'arrêter, le mouvement qu'il fit pour se retirer, tout cela acheva de convaincre le comte Alma.

– Attendez, monsieur… dit-il.

Ragastens attendit, anxieux… décidé, au fond, à ramener le comte Alma par la force, s'il n'arrivait pas à le convaincre…

Celui-ci jeta un regard sur le baron Astorre, encore évanoui, puis sur le moine que sa blessure empêchait de remuer, mais qui lui jetait des regards pleins de rage.

– Monsieur, dit-il soudain à Ragastens, je vous accompagne un peu, car j'ai besoin de vous parler et je ne voudrais pas retarder votre fuite ; mais, ajouta-t-il en regardant Garconio, je reviendrai ici… Je veux aller à Rome…

– Spadacape, les chevaux ! fit Ragastens en contenant sa joie.

Quelques minutes plus tard, le comte Alma et Ragastens trottaient de conserve sur la route de Monteforte.

– Monsieur, avait demandé Spadacape, faut-il achever le moine ?

– Bah ! À quoi bon ? avait répondu insouciamment Ragastens ; il mourra quelque jour d'une perfidie rentrée ; cela vaudra mieux qu'un coup de poignard.

Pendant un quart d'heure, le comte Alma resta silencieux. Il n'était nullement résolu à retourner à Monteforte et c'est à peine s'il était réellement décidé à ne pas aller à Rome, même après ce que lui avait dit Ragastens. Mais il réfléchissait que s'il revenait à Monteforte, et que la guerre commençât, il lui serait loisible de se préparer une double issue : si la ligue des barons l'emportait, il demeurait maître de la situation, puisqu'il aurait, de nom sinon de fait, dirigé la campagne. Si, au contraire, les armées de César triomphaient, il pourrait toujours dire qu'il avait été ramené à Monteforte par violence…

Ragastens l'examinait du coin de l'œil et cherchait à se rendre compte de ce qu'il pouvait bien penser.

« Voilà donc, songea-t-il, le père de Primevère ! Comment ce triste sire, qui n'a même pas le courage de sa trahison, a-t-il pu mettre au monde cette merveille de loyale hardiesse qu'est Béatrix ?… »

De son côté, le comte Alma jetait par instants un furtif regard sur le chevalier dont il admirait sourdement l'air de décision.

– Monsieur, lui dit-il tout à coup, êtes-vous bien certain des intentions de César Borgia à mon égard ?... Voyons, maintenant que nous sommes seuls et que vous n'avez plus à redouter ce butor ni ce moine.

– Monsieur le comte, fit Ragastens, il me semble que vous intervertissez les rôles. Il me semble que c'est le moine et le baron qui n'ont plus à me redouter, maintenant que je leur ai fait grâce du peu de vie qui leur reste...

– Vous ne craignez pas qu'ils aillent exciter contre vous les représailles de César Borgia et de son père ?

– Monsieur le comte, les représailles du pape et de sa famille me touchent peu, je vous jure. On a fait à tous ces Borgia une réputation de force exagérée. Ils ne savent bien manier que le poison... et encore ! Mais dès qu'ils veulent en sortir, dès qu'ils s'avisent de vouloir assassiner autrement que par une invitation à déjeuner, ils deviennent de piètres bandits.

– Vous en parlez bien à votre aise ! s'écria le comte.

– C'est que je les ai vus de bien près... César Borgia m'a fait jeter dans une des plus noires et des plus infectes des oubliettes du château Saint-Ange, et j'ai enchaîné César Borgia à ma place. Lucrèce a voulu me tuer d'un coup de poignard empoisonné, et elle n'a dû la vie qu'à ma répugnance à frapper une femme. Quant au pape, je l'ai eu en mon pouvoir ; j'aurais pu, soit le tuer, soit l'emmener avec moi, si j'y eusse trouvé un intérêt. Croyez-moi, monsieur le comte, ces terribles Borgia sont sur-

tout habiles à jouer la comédie. Ce n'est pas assez pour trembler devant eux.

Le comte regardait avec une surprise croissante celui qui parlait ainsi des maîtres devant qui l'Italie s'agenouillait frissonnante de terreur.

– J'en reviens, dit-il au bout de quelques minutes de silence, à ma première question. Êtes-vous bien sûr des intentions des Borgia ?…

– J'ai entendu César ordonner de préparer pour vous un cachot…

Le comte baissa la tête. L'inutilité de sa trahison l'accablait plus que la trahison elle-même.

Quelle que fût sa faiblesse d'âme, ce n'avait pas été sans combat qu'il s'était décidé à abandonner sa fille, ses amis, ses alliés, pour s'assurer une sorte de paix honteuse et de tranquillité physique, sinon morale.

Cette paix lui échappait ! Aller à Rome, c'était se jeter dans les cachots des Borgia. Alors, que faire ?…

Revenir à Monteforte ?… Mais comment y serait-il accueilli ?… Qui savait s'il ne serait pas arrêté et emprisonné dans la capitale de son propre comté ?… Ainsi donc, de quelque côté qu'il se tournât, il ne voyait que honte, ruine et misère.

Un instant, l'idée du suicide traversa son esprit. Mais le suicide exige une force de résolution et un courage physique que le comte Alma n'avait pas.

– Je suis perdu !…

Puis, reprenant l'entretien avec Ragastens.

– Ne me disiez-vous pas que votre tête était mise à prix, monsieur ?

– Hélas, oui ! Vous m'en voyez tout mortifié.

– Et vous allez quitter l'Italie ?...

– Je n'en suis pas bien sûr, monsieur le comte.

– Mais enfin, quelle est votre intention immédiate ?...

– Ne craignez rien pour moi, se hâta de répondre Ragastens. Parlons plutôt de vous, monsieur le comte...

– De moi ?... C'est bien simple, monsieur, fit avec amertume le comte Alma ; je vais aller demander l'hospitalité à quelque seigneur qui veuille bien accueillir ma détresse...

– Mais pourquoi ne retournez-vous pas à Monteforte ?...

Le comte regarda Ragastens avec une sorte de désespoir. Ragastens en eut pitié.

– Tenez, monsieur le comte, dit-il brusquement, voulez-vous que nous parlions net ? Voulez-vous que nous tâchions de débrouiller votre situation avec un peu de courage ?

– Ma situation ! J'en suis seul juge, monsieur.

– Erreur, monsieur le comte ! J'en suis également !

– Vous ? Et pourquoi donc ? Je ne vous connais même pas...

– Parce que je viens de vous sauver plus que la vie ; je viens de vous arracher à la trahison…

– Monsieur !

– Le mot n'est pas plus horrible que la chose ! Vous ne me connaissez pas, monsieur. Moi, je vous connais à peine… Mais le peu que j'ai entendu de vous en certaines circonstances m'avait déjà fait prévoir ce qui est arrivé… La conversation d'Astorre et de Garconio m'a appris le reste : c'est-à-dire que vous avez abandonné votre ville et votre comté au moment où César va les attaquer… Cela s'appelle bien trahison, je crois ?…

– Après, monsieur ? fit le comte en pâlissant.

– Je vous rencontre ; je vous apprends que les Borgia, impitoyables et, selon leur habitude, traîtres à leurs promesses, vous préparent un bon cachot… Alors, un revirement se fait dans votre esprit. Vous regardez derrière vous et vous êtes épouvanté du chemin que vous avez fait. Il vous semble qu'un abîme s'est creusé entre vous et vos amis, vos soldats, votre propre famille… et que cet abîme, jamais vous ne pourrez le franchir.

Ragastens parlait avec une émotion communicative. Sa loyauté rayonnait dans ses yeux. Le comte Alma l'écoutait avec étonnement.

– Eh bien, cet abîme, si je vous aidais à le franchir ?…

– Impossible !…

– Impossible ? Bah ! Nous verrons. L'essentiel est de vouloir. Qui veut peut.

– Mais enfin, monsieur, pourquoi vous intéressez-vous ainsi à ce que je vais faire ou à ce que je puis devenir ?

– Monsieur, je m'intéresse à vous comme je m'intéresse à tous ceux que les Borgia ont mis à mal…

– Et vous pensez qu'il existe un moyen honorable pour moi de sortir de cette situation ?

– Non seulement je le pense, mais j'en suis certain. Le moyen ne dépend que de vous.

– Expliquez-vous, monsieur, et je vous jure que si vous m'aidez réellement, ma reconnaissance ne vous fera pas défaut.

– Ah ! monsieur le comte, voilà un mot que je suis bien capable de vous rappeler un jour !…

– Et vous serez le bienvenu lorsque vous viendrez me le rappeler. Parlez donc.

– Tout est subordonné à votre volonté, monsieur le comte… Si vous me permettez de parler avec une franchise brutale, je vous dirai que votre position actuelle est une des plus affreuses qui se puissent concevoir. S'il m'arrivait de m'y trouver jamais, j'estime que la mort seule serait pour moi le seul moyen d'en sortir…

– Eh ! monsieur, la mort ne m'effraie pas plus qu'un autre… J'ai simplement horreur des tracas et des complications…

– Si la mort ne vous effraie pas, vous ne devez pas redouter de vous mettre résolument à la tête des braves gens qui vous attendent, qui ont confiance en vous. Alors, de deux choses l'une : ou vous êtes tué sur un champ de bataille, et vous mourez

en somme utilement, en défendant vos biens et vos privilèges ; ou vous n'êtes pas tué, et vous gardez tous les avantages que vous confère votre titre de comte de l'un des plus beaux comtés…

– Tout cela est fort juste, monsieur, et je n'y répugnerais pas. Mais la vraie question n'est pas résolue. La voici. J'ai abandonné Monteforte. J'ai fait cela pour des raisons que je croyais bonnes. Peu importe au fond. Ce qui importe, c'est ce que j'ai fait. Et je ne puis retourner à Monteforte où mon départ a dû être jugé…

– Sévèrement, disons le mot, interrompit Ragastens.

– Peut-être a-t-on vu les deux émissaires du pape ?…

– Eh bien justement ! Ils vous ont attiré dans un guet-apens. Vous avez été entraîné de force. Je vous ai heureusement rencontré, aidé à vous délivrer, et vous rentrez à Monteforte, heureux d'apporter encore votre nom et votre dévouement au service de ceux qui déjà vous considéraient peut-être comme perdu pour leur cause !

– Parbleu, monsieur, vous me réconfortez !…

– Et si, par hasard, quelqu'un doutait, je suis là pour confirmer votre récit.

– Vous m'accompagneriez à Monteforte ?

– Non seulement je vous accompagnerai, mais je ne demanderai pas mieux que de rester parmi vous et de vous aider à battre un peu le César, qui me paraît avoir besoin d'une bonne leçon.

– Ah ! chevalier, s'écria le comte Alma, je puis vraiment dire que vous me sauvez à la fois la vie et l'honneur… Votre main, je vous prie !

Ragastens tendit sa main, que le comte serra avec effusion. Effusion dont Ragastens ne fut d'ailleurs que médiocrement flatté. Mais il était résolu à entrer à Monteforte.

Il fut convenu qu'on marcherait sur Monteforte avec la plus grande vitesse possible. On passa la nuit dans une auberge écartée. Puis, au point du jour, on se remit en route. Le soir venu, le comte annonça qu'ils ne se trouvaient plus qu'à quelques heures de Monteforte.

– En poussant nos chevaux, nous y arriverions vers une heure après minuit, ajouta-t-il.

Ragastens devina sa pensée.

– Vous voulez arriver de nuit ?

– Cela vaut mieux… Cela me permettra de rentrer secrètement au palais…

– Eh bien, monsieur le comte, je pense qu'il vaut mieux arriver en plein jour, comme un baron rentrant chez lui, couvert de la poussière du voyage entrepris dans l'intérêt commun…

– Vous avez raison, chevalier… Que ne vous ai-je connu plus tôt !…

Il fut donc résolu qu'on laisserait se reposer les chevaux toute la nuit. Le lendemain, la route fut reprise vers huit heures du matin.

Le pays était accidenté, montagneux ; la route montait entre deux escarpements où elle se trouvait encaissée. Tout à coup, elle déboucha sur un plateau. Le comte Alma fit halte et, étendant le bras vers un amas de maisons blanches qu'on apercevait à une lieue de là, il prononça :

– Monteforte !...

XLI

LA PRINCESSE MANFREDI

À la vue de Monteforte, Ragastens avait pâli. Mis tout à coup en présence de Monteforte, certain de revoir bientôt Primevère, il comprit à cette minute seulement la place énorme que la jeune fille avait prise dans son imagination. Ragastens eut peur.

– Mon existence va se décider aujourd'hui ! songea le chevalier dans un de ces moments de poignante émotion où l'homme le plus fort se sent faible comme un enfant. Son premier regard pour moi sera l'aube d'espérance que je n'ose concevoir ou une condamnation plus terrible que celle dont les Borgia m'ont frappé.

Cependant, son agitation se calma, sa physionomie reprit son air d'insoucieuse audace et lorsque le comte Alma, se tournant vers lui, parut l'interroger du regard, il put répondre sur un ton très naturel :

– Ah ! voilà votre capitale, monsieur le comte… Belle ville ! Je vous félicite…

– Que dites-vous des fortifications ?

– Je dis qu'avec de pareils remparts, on peut tenir un an contre vingt mille hommes.

– Il y a pourtant un point faible…

– Je le vois : le défilé que nous suivons permet d'approcher et de tenter une surprise…

– Oui ! Et c'est par là que César essaya déjà l'assaut.

– Il fut repoussé ?…

– À grand'peine ! répondit le comte avec un soupir… Allons, chevalier, un bon temps de trot et nous entrerons dans Monteforte…

– Où vous serez acclamé, je vous en réponds.

Le comte Alma secoua la tête et, avec la brusquerie des faibles qui prennent une décision, se lança au galop. Ragastens le suivit, notant dans sa tête les passages les plus difficiles du défilé que surplombaient à droite et à gauche d'énormes pans de rochers…

Maintenant, ils entendaient distinctement la rumeur étrange qui montait de la ville, le son des cloches, le bruit des fanfares de trompettes…

– Qu'est-ce que cela signifie ? murmura le comte en pâlissant.

– Nous allons bien voir… Courage, morbleu ! Présentez-vous comme un chef d'armée qui revient d'expédition, et non comme un fuyard repenti !

La molle nature du comte reçut de ces paroles violentes et brutales un coup de fouet.

– Pardieu, gronda-t-il, vous avez raison !

Une minute plus tard, le comte se présenta à la porte de Monteforte où aboutissait le défilé. Les soldats de garde au pont-levis le regardèrent avec stupéfaction. L'officier du poste parut lui-même abasourdi, Ragastens marcha droit sur cet officier.

– Eh bien, monsieur, fit-il, perdez-vous la tête ? Votre maître, Son Altesse le comte Alma, rentre après une dangereuse reconnaissance où il a failli laisser la vie. Qu'attendez-vous pour rendre les honneurs ?...

Ces paroles, qui expliquaient l'absence du comte et étaient un violent reproche à l'attitude de l'officier, firent sur lui l'effet que Ragastens avait escompté.

Persuadé, comme tout le monde, que le comte Alma avait abandonné Monteforte pour fuir à Rome, l'officier n'avait d'abord rien compris au retour imprévu du comte.

– Altesse, balbutia-t-il, pardonnez !... la surprise, la joie... on était si inquiet !...

Et il se hâta de placer en bataille les vingt hommes de garde qu'il commandait.

– Dites-leur un mot ! souffla Ragastens au comte.

– Monsieur, dit le comte à l'officier, je vous pardonne, en raison des bonnes nouvelles que j'apporte. Soldats, j'ai pu reconnaître les forces de l'ennemi, je n'ai voulu laisser ce soin à personne. Courage et confiance ! Nous sommes les plus forts. Nous vaincrons !...

– Vive le comte ! crièrent tout d'une voix les soldats.

C'en était fait. Repris d'espoir devant la facilité avec laquelle les choses s'accomplissaient, alors qu'il s'était figuré d'insurmontables obstacles, le comte Alma fit un signe à Ragastens.

– Monsieur, fit celui-ci à l'officier, veuillez faire escorte à Son Altesse jusqu'au palais.

Et, comme l'officier interloqué regardait avec étonnement cet étranger qui donnait des ordres, le comte ajouta :

– Obéissez à mon maître de camp, monsieur.

L'officier salua et se hâta de ranger ses hommes.

– Mon camarade, fit Ragastens en se penchant vers lui, ne bronchez pas jusqu'au palais et suivez bien mes ordres, je réponds de votre fortune…

L'officier eut l'intuition rapide que quelque chose d'anormal se passait et que, par une aveugle obéissance, il pouvait, en effet, assurer sa fortune. Son parti fut pris à l'instant même.

– Vive Son Altesse ! Honneur au comte Alma !…

La petite troupe s'avança vers le palais, déjà escortée de soldats et de gens du peuple en habits de fête, qui tous criaient « Vive le comte ! » sans trop savoir, exactement comme ils eussent, une heure avant, crié : « À mort ! »

En effet, si rapides qu'eussent été ces péripéties, le bruit du retour du comte Alma se répandit avec une foudroyante rapidité. On se transmit de bouche en bouche les paroles qu'il avait prononcées. Le comte venait de reconnaître l'ennemi. Le comte venait de risquer sa vie. Avec la mobilité habituelle à toutes les

foules, Monteforte, tout entier dans les rues, acclamait le comte que, dans la matinée, on parlait de pendre.

– Que vous avais-je dit ? murmura Ragastens, rayonnant.

– Vous aviez raison, chevalier… Mais que signifient ces fanfares lointaines, et ces habits de fêtes ?…

À ce moment, le cortège qui s'était formé autour du comte Alma déboucha sur la grande place du palais… Au même instant, par une autre rue, déboucha sur la place un autre cortège plus brillant, plus bruyant. Et tandis qu'on criait « Honneur au seigneur comte ! » dans le premier, une longue acclamation montant du deuxième, parvint aux oreilles du comte et de Ragastens :

– Vive notre chef le prince Manfredi ! Honneur à la princesse Manfredi !

Ragastens se dressa sur ses étriers. À cinquante pas de lui, par delà la foule, par-dessus les bonnets et les écharpes agités frénétiquement, une figure blanche lui apparut dans un somptueux carrosse. Primevère…

Il la vit distinctement. Près d'elle, il vit le prince Manfredi heureux, souriant, saluant… Il comprit !… Cette princesse Manfredi, que la foule saluait de ses vivats, c'était la fille du comte Alma !…

Ragastens sentit un nuage lui passer devant les yeux, et il dut faire un effort pour ne pas tomber… Tout s'écroulait autour de lui. Tout ce qu'il avait fait devenait inutile.

Cependant, l'inévitable arriva. Les deux cortèges se joignirent au pied de l'escalier monumental du palais. Le prince Manfredi avait vu la stupéfaction peinte sur tous les visages des sei-

gneurs qui l'entouraient. Et, au moment, où le comte Alma mit pied à terre devant le palais, il sauta de son carrosse et cria :

– L'événement est trop grave pour être discuté en public. Que le Conseil se réunisse à l'instant !

Puis il se dirigea vers le comte Alma :

– Comte ! dit-il froidement, j'ai fait réunir le Conseil.

– Je vous y suis, prince ! répondit le comte avec une hauteur qui provoqua une vive émotion autour de lui.

Le Conseil était réuni dans la salle des délibérations. Au dehors, la foule attendait, presque silencieuse.

Dans la salle des délibérations avaient pris place autour d'une vaste table : d'abord le prince Manfredi, encore en grand costume de cérémonie, puis le comte Alma, tout poudreux de son voyage, pâle et mordant nerveusement sa moustache ; Valentin Ricardo, maître de la cavalerie des alliés, Trivulce de Piombino avaient été appelés aussi ; Jean Malatesta, Giulio Orsini et Roderigo d'Immola étaient là.

Au moment où le comte Alma pénétra dans la salle des séances, Ragastens, qui l'avait accompagné jusque-là, fit un mouvement pour se retirer. Mais le comte le retint d'un geste.

– N'avez-vous pas entendu tout à l'heure que je vous ai appelé mon maître de camp ? lui dit-il.

– Si fait, monsieur le comte ! répondit Ragastens avec une morne indifférence.

– Eh bien, monsieur, les maîtres de camp font de droit partie du Conseil. Suivez-moi, je vous prie.

Ragastens entra. À ce moment, il s'arrêta sur le seuil une seconde, ébloui, vacillant… Il venait de voir Primevère qui s'avançait vers son père. Elle était très pâle.

– Mon père, prononça-t-elle d'une voix brisée par l'émotion, vous me voyez heureuse de votre retour, au-delà de ce que je puis dire…

– Béatrix, fit le comte avec une sorte d'enjouement, car il excellait à déguiser ainsi ses inquiétudes, j'apprends ton mariage par la rumeur publique… Voilà qui est vraiment exceptionnel pour un père, avoue-le, mon enfant !

– Mon père… lorsque vous saurez tout…

– Mariage infiniment honorable pour ma maison, se hâta de reprendre le comte. Et certes, pour avoir été fait sans mon assentiment, il n'en est pas moins selon le vœu le plus cher de mon cœur… Prince, votre main !

La manœuvre du comte était aussi hardie qu'habile. Le prince Manfredi, voyant ainsi approuver ce qui lui semblait devoir former le fond même de la discussion, sentit fondre sa froideur.

Pendant ce temps, Primevère avait attaché sur Ragastens un long regard. Elle s'était placée devant lui, attendant peut-être qu'il lui parlât… Et son regard semblait dire :

– Je savais bien que vous reviendriez ! Je savais bien que nos deux destinées se heurteraient à nouveau…

Mais Ragastens s'était profondément incliné. Il ne vit pas le regard de Primevère. Il n'entendit pas le léger soupir qui lui échappa. Et, glacé, tranquille, comme si de sa vie il n'eût jamais vu la fille du comte Alma, il passa outre.

Jean Malatesta se précipita pour offrir la main à la jeune princesse et la conduire à son fauteuil. Et lui, il avait vu et noté le regard de Primevère à Ragastens !

– Messieurs, dit le comte Alma, j'attends que vous m'expliquiez ce qui se passe dans ma capitale… Si honoré que je sois du mariage de ma fille avec le prince Manfredi, j'attends que vous me disiez, prince, et vous aussi, Béatrix, comment une mesure aussi grave a pu être conçue et exécutée en mon absence…

La tactique du comte était celle de tous les êtres faibles. Ayant quelque chose à se reprocher, il commençait par adresser des reproches.

Jean Malatesta se leva pour répondre :

– Le comte Alma, dit-il de sa voix âpre, ne sait pas tout. Le mariage de la jeune comtesse n'est que l'un des deux incidents graves qui ont marqué son absence. L'assemblée générale des chefs a décidé ce mariage ; mais elle a décidé aussi une chose…

– Et quelle est cette autre décision ? demanda le comte.

– Décision… Sentence qui a été exécutée hier.

– Sentence… Jean Malatesta, vous oubliez où vous êtes et à qui vous parlez !

– Je dis sentence parce que c'est le seul mot qui convienne : le comte Alma a été déchu hier de son titre, de ses

droits et prérogatives, et sa fille déclarée héritière immédiate sous la tutelle du Conseil. Le comte Alma a été déclaré hier traître et félon. Le comte Alma n'a donc pas de questions à poser au Conseil.

Cette attaque violente et brutale, le ton nerveux et menaçant de Jean Malatesta produisirent parmi les autres membres du Conseil un malaise de mécontentement. Le comte se leva, comme pour répondre, mais il retomba écrasé par l'épouvante… Quant à Primevère, elle s'avança jusqu'auprès du comte.

– Seigneurs, dit-elle d'une voix douloureuse, lorsque mon père était absent et que de terribles apparences l'accusaient, j'ai fait taire ma pitié filiale, j'ai étouffé ma douleur, j'ai commandé à mon visage de ne traduire aucun des sentiments de détresse qui me broyaient le cœur. Cette attitude de renoncement me donne le droit d'exiger aujourd'hui une justice qui est absente des paroles de Jean Malatesta…

– Que voulez-vous dire, princesse ? s'écria Malatesta.

– Ce que je veux dire ! s'écria Béatrix. La vérité qui éclate aux yeux de tous… c'est que le retour imprévu du comte Alma, son retour volontaire parmi nous, est à lui seul une preuve que d'injustes soupçons se sont élevés, et qu'une horrible erreur a été commise !…

– Certes ! s'écria à son tour le prince Manfredi. Si le comte nous explique loyalement les motifs de son absence, nous devons nous humilier devant lui.

– Messieurs, dit alors le comte Alma, la vérité est très simple : j'ai été attiré hors de Monteforte, en un véritable guet-apens. Et si vous me revoyez parmi vous, c'est que je dois la vie à M. le chevalier de Ragastens.

Tous les regards se portèrent vers le chevalier.

– J'ai eu un tort, reprit le comte. J'ai consenti à recevoir secrètement deux émissaires d'Alexandre VI et de César. Ces deux hommes sont venus me proposer la trahison. Si je ne les ai pas fait arrêter, si j'ai contenu mon indignation, c'est que j'ai espéré, en feignant de me livrer, obtenir des renseignements précieux… Il est arrivé que ces misérables ont deviné ma pensée et ma tactique. Ils ont alors résolu de s'emparer de moi… Ils m'ont donné rendez-vous hors la ville : ils n'étaient que deux. J'ai pensé que je n'avais rien à redouter et qu'il était inutile de donner l'éveil en me faisant accompagner… Hélas messieurs… j'avais compté sans la force de l'un des deux envoyés… le baron Astorre. J'ai été saisi, malgré ma défense désespérée. J'ai été entraîné, lié sur mon cheval… Alors a commencé dans la nuit une course vertigineuse… Enfin, mes geôliers ont jugé qu'ils étaient assez loin de Monteforte pour pouvoir s'arrêter dans une auberge. Un bienheureux hasard a voulu que le chevalier de Ragastens se soit trouvé là. Il a compris ma situation et a attaqué le baron Astorre, qu'il a mis à mal, ainsi que son séide, un moine, nommé Garconio. Après m'avoir délivré, le chevalier a bien voulu m'escorter jusqu'à Monteforte. Voilà, messieurs, ce qui s'est passé.

Débité d'une voix très calme, avec une sorte de dignité douloureuse, ce récit fit sur tous ceux qui l'entendirent l'effet qu'il devait produire. L'impression générale fut traduite par le prince Manfredi, qui s'inclina devant le comte :

– Altesse, nous sommes coupables…

– Eh ! non, s'écria le comte, les apparences étaient contre moi. Vous avez agi comme j'eusse agi à votre place. Messieurs, si vous tenez à m'être agréables, ne parlons plus de cette odieuse aventure.

– Cependant, comte, des décisions ont été prises en votre absence… des chefs désignés…

– Que chacun conserve les attributions qui lui ont été confiées, fit gaiement le comte, enchanté au fond de trouver la besogne toute faite.

– Il ne reste donc plus, dit le prince Manfredi, qu'à faire publier par les hérauts la reprise du pouvoir par Son Altesse le comte Alma, injustement soupçonné.

À ce moment, la voix de Malatesta s'éleva à nouveau.

– Je tiens pour exact ce que Son Altesse nous a raconté, dit-il. Toutes les circonstances concordent admirablement pour établir la vérité de son récit. Cependant, messieurs, il est un dernier point sur lequel je veux appeler votre attention. Son Altesse le comte Alma a été ramenée ici par M. le chevalier de Ragastens.

Malatesta appuya sur le mot ramené. Il y avait là une intention si évidente que le comte frémit et que Ragastens, arraché à ses pensées, regarda fixement celui qui venait de parler.

Jean Malatesta reprit tout à coup :

– Messieurs, c'est la deuxième fois que nous nous rencontrons avec M. le chevalier de Ragastens… La première fois, c'était dans les catacombes de Rome… et le chevalier nous avoua alors, que dis-je, il proclama qu'il appartenait à César Borgia ! N'est-il pas étrange, en vérité, que le comte Alma, sorti de Monteforte pour aller retrouver deux espions des Borgia, rentre dans sa capitale avec un autre espion de ces mêmes Borgia ?

À ces mots, Primevère devint affreusement pâle. Le comte, déjà prêt à abandonner Ragastens, murmura :

– Messieurs, je jure… que j'ignorais…

Ragastens, sous la sanglante insulte, s'était ramassé comme pour bondir. Soudain, il parut se raviser. Ses traits contractés se détendirent ; un sourire de mépris sur les lèvres, d'une voix mordante il répondit :

– Le seigneur Malatesta veut sans doute gagner trois mille ducats d'or frappés à l'effigie d'Alexandre Borgia !

Malatesta porta la main à son poignard.

– Expliquez-vous, gronda-t-il. Expliquez-vous sur l'heure, ou je jure que vous êtes mort !

– Vous avez tort de jurer, fit Ragastens en se croisant les bras avec dédain. Quant à m'expliquer, je le fais parce que je le veux, et non parce que vous paraissez le souhaiter si fort. Messieurs, je vous fais juges. Notre Saint-Père Alexandre VI, d'accord avec son digne fils, César, a mis ma tête à prix parce que je refusais de me prêter à certaine combinaison contre la ville de Monteforte. Ma tête a été estimée trois mille ducats, messieurs. C'est beaucoup, je le sais, et ma modestie souffre certainement du haut prix que l'on attache, à Rome, à ma capture. Or, messieurs, en accompagnant le comte Alma dans Monteforte, ville libre non soumise aux Borgia, ville que je n'avais pas voulu contribuer à asservir, j'espérais échapper aux estafiers qui ont été lancés sur ma piste. Le seigneur Jean Malatesta, en m'insultant, m'oblige à sortir de Monteforte, il me refuse l'hospitalité que tout gentilhomme italien se ferait un devoir d'accorder au proscrit que je suis. Je dis que le seigneur Malatesta me livre à Borgia et qu'il a droit à la prime de trois mille ducats. Il l'aura bien gagnée !

Le petit discours de Ragastens était d'une prodigieuse habileté. D'abord, il renseignait Primevère, et c'était à quoi le chevalier tenait le plus. Ensuite, il lui conquérait d'emblée la sympathie et l'estime de ses auditeurs. Enfin, il répondait à l'insulte de Jean Malatesta par une insulte plus sanglante.

Une fugitive flamme d'orgueil empourpra le visage de Primevère. Ragastens ne la vit pas. Mais Malatesta la vit, lui ! Il s'avança sur le chevalier, ivre de fureur, la main levée.

Mais avant que cette main ne se fût abaissée, avant même qu'aucun des seigneurs présents à cette scène eût pu faire un geste pour intervenir, Ragastens avait saisi le poignet de Malatesta. Il le tordit, le pétrit. Et, terrible cette fois, la figure convulsée, il se pencha sur le jeune homme qui essaya en vain d'échapper à la formidable étreinte.

– Quand voulez-vous que je vous tue ? demanda Ragastens d'une voix blanche.

– Dis plutôt que tu as peur de mourir ! rugit Malatesta.

Ragastens lâcha le poignet, sûr que Malatesta ne pourrait pas recommencer le geste d'outrage.

– Monsieur, lui dit-il froidement, où vous plaît-il que je vous attende ?

– Sur la grande place.

– Quand ?

– Ce soir.

Livide de rage, chancelant, Jean Malatesta sortit. L'altercation avait été rapide. Aucun des chefs présents au Con-

seil n'avait pu intervenir. Lorsque Malatesta fut sorti, Ragastens se tourna vers eux.

– Messieurs, dit-il avec dignité, maintenant qu'aucune suspicion ne s'élève contre moi, je veux, de mon plein gré, vous donner des explications… Je reconnais en vous les seigneurs que j'ai vus dans les catacombes. Vous m'avez entendu refuser de m'associer à toute action contre les Borgia. Il faut donc que je vous dise comment et pourquoi je suis ici…

– Monsieur, interrompit Jiulio Orsini, l'un des membres du Conseil, vos explications seront les bienvenues, si vous jugez à propos de nous les fournir. Mais je dois dès maintenant déclarer que le soupçon de Jean Malatesta est profondément injuste. En effet, je puis attester que les Borgia vous considèrent comme un de leurs plus mortels ennemis. J'étais à Rome, secrètement, le jour de votre évasion du château Saint-Ange. J'ai lu les tablettes qui mettaient votre tête à prix. Et, à l'effort qui a été fait pour s'emparer de vous, j'ai pu juger de la terreur que vous inspiriez aux Borgia. Dès ce moment, j'ai vivement souhaité vous connaître et je suis heureux que les circonstances me permettent aujourd'hui de vous tendre une main amie…

Ragastens saisit avec joie la main d'Orsini. Les autres membres du Conseil l'assurèrent tour à tour de leur sympathie.

Alors, le chevalier raconta son histoire, depuis son entrée en Italie, telle que nos lecteurs la connaissent. Ce récit, il le fit en termes simples, et rien n'était admirable comme la tranquillité avec laquelle il raconta comment il avait enchaîné à sa place César Borgia et comment, plus tard, il avait tenu le pape en son pouvoir.

Ils croyaient entendre quelque merveilleuse odyssée. Quant à Primevère, elle ne laissa rien paraître de ses sentiments. Seulement, l'attention avec laquelle elle écoutait était si profonde

qu'au moment où le chevalier cessa de parler, elle eut un brusque tressaillement, comme si le silence l'eût violemment surprise.

Toutes les mesures prises en l'absence du comte Alma furent ratifiées par lui. Il pria même le prince Manfredi de garder le commandement général. Sa mollesse y trouvait un précieux avantage.

Le comte Alma voulut, séance tenante, confirmer à Ragastens le titre de maître de camp qu'il lui avait donné. Mais Ragastens refusa obstinément.

– Je préfère agir en volontaire libre, dit-il pour toute réponse.

– Vous songeriez donc à nous quitter ?

– Jusqu'ici, monsieur le comte, j'ai vécu un peu au gré de l'aventure. Cette vie hasardeuse, qui a ses périls et ses déboires, a aussi son charme. Et j'avoue qu'il me serait difficile d'y renoncer. Il m'est donc impossible de dire précisément où je serai demain… D'ailleurs, l'issue de mon duel avec le seigneur Malatesta…

– Ce duel n'aura pas lieu ! fit vivement le comte.

– Il ne faut pas que deux braves gentilshommes répandent inutilement leur sang ! ajouta le prince Manfredi. Qu'on fasse venir Jean Malatesta…

Jiulio Orsini s'élança et revint bientôt avec Malatesta. Celui-ci entra, très froid maintenant.

– Mon cher Jean, dit le prince, vous avez été injuste envers le chevalier de Ragastens. Nous avons la preuve certaine, évi-

dente, que vos soupçons n'étaient pas fondés… Notre bien-aimé comte, revenu parmi nous à la suite d'une démarche où il n'a péché que par imprudence, reprend ses titres ; il veut bien, toutefois, nous laisser les commandements qui nous ont été assignés en assemblée générale.

– Je suis heureux au-delà de toute expression que le comte soit digne de notre obéissance, dit Malatesta.

– Bien ! Quant au chevalier de Ragastens, vous êtes un trop noble cœur, et vous avez trop de vraie bravoure pour ne pas convenir devant lui que vous avez eu tort.

– Avant de vous répondre, prince, je désire dire deux mots en particulier à M. le chevalier.

– Soit ! fit le prince Manfredi étonné.

Jean Malatesta se retira dans l'embrasure d'une fenêtre, où Ragastens le rejoignit aussitôt. Primevère, qui se tenait à ce moment debout derrière son père, recula insensiblement vers l'embrasure d'une fenêtre.

– Monsieur, dit Jean Malatesta, dès l'instant où je vous ai vu dans les catacombes de Rome, j'ai admiré de tout cœur la loyauté de votre attitude et votre courage… Cette opinion n'a pas changé depuis que vous avez ramené Alma… Je suis convaincu qu'il vous doit l'honneur…

– Monsieur, je vous assure…

– Laissez-moi finir, chevalier… Je voulais vous dire que l'insulte qui était sur mes lèvres tout à l'heure était bien loin de mon esprit. À l'instant même où je cherchais quelque parole empoisonnée contre vous, je vous admirais et, hélas ! je vous enviais !

Ragastens était abasourdi. Le courage de Jean Malatesta était incontestable. Que se passait-il dans l'esprit de ce jeune homme ?

– Chevalier, reprit soudain Malatesta, je vais, devant ces messieurs, vous faire mes excuses. Car je vous ai bassement insulté, sachant que vous ne le méritiez pas.

– Et moi, fit Ragastens, je ne permettrai pas qu'un aussi digne gentilhomme s'humilie. Ce que vous venez de dire efface l'insulte.

– Merci, chevalier, dit fiévreusement Malatesta. Notre duel de ce soir n'aura pas lieu. Mais nous nous battrons tout de même…

– Je ne comprends pas…

– Il faut que nous nous battions ! Il faut que l'un de nous deux meure !…

– Soit ! Je consens à me couper la gorge avec vous, bien que votre attitude me paraisse…

– Digne d'un fou !… Vous pouvez le dire !…

– Quand voulez-vous que nous nous battions ? fit Ragastens de plus en plus étonné.

– Demain, à la nuit tombante…

– Bon. L'endroit ?…

– À la Tête… Hors des murs, au milieu du défilé par lequel vous êtes arrivé, m'a-t-on dit… Avez-vous remarqué deux

énormes rochers ?… l'un d'eux, celui de droite, ressemble vaguement à une tête d'homme.

– Bon. Demain, à la nuit, au rocher de la Tête. J'y serai, monsieur.

– Merci, chevalier… fit avec agitation Malatesta.

– Une question, pourtant ! Un honnête homme comme moi ne risque pas de se faire tuer par un digne gentilhomme tel que vous, ou de le tuer, sans savoir pourquoi ?…

– Vous voulez savoir pourquoi je vous ai provoqué ?

– Morbleu ! Je crois bien que je veux le savoir !…

– Eh bien !… C'est que j'aime Béatrix !… Comprenez-moi… Je l'aime à en perdre la raison, puisque j'ai commis la lâcheté de vous insulter faussement. Je l'aime à préférer la mort à la certitude de ne pas être aimé !…

Ragastens était devenu très pâle.

– Vous aimez la princesse Manfredi, balbutia-t-il, mais en quoi cet amour…

Malatesta lui saisit le bras et l'interrompit.

– Je l'aime, murmura-t-il en étouffant un soupir, et c'est vous qu'elle aime, vous !…

Ragastens demeura sans voix, sans force, les jambes cassées. Il voulut faire un geste pour retenir Malatesta. Mais déjà celui-ci s'était avancé vers le milieu de la salle.

– Messieurs, dit Jean Malatesta d'une voix forte, seigneurs, mes pairs, devant vous qui avez entendu l'insulte, je fais mes excuses au chevalier de Ragastens.

Toutes les mains se tendirent vers Malatesta. Celui-ci, causant et riant comme si rien ne se fût passé, sortit de la salle avec les autres gentilshommes du Conseil.

Ragastens s'apprêta à les suivre. À ce moment, une main légère vint se poser sur son bras. C'était la main de Primevère.

– Ce soir, murmura-t-elle, dans les jardins du palais, je veux vous parler…

Ragastens s'inclina profondément, oppressé, les jambes vacillantes. Quant il se releva, il vit la princesse Manfredi qui sortait. Le comte Alma lui donnait la main. Et, près d'elle, penchant sa haute taille pour lui parler, souriant, heureux, marchait le prince Manfredi…

– Malatesta dit qu'elle m'aime ! songea Ragastens encore pétrifié à la même place. Elle n'en est pas moins l'épouse du prince Manfredi… à jamais perdue pour moi !… Perdue !… Ah ! Malatesta s'est trompé. La jalousie l'a égaré… Elle ne m'aime pas… elle ne peut pas m'aimer… Illusion ! Folie !… Jean Malatesta a dit que l'un de nous devait mourir… Je connais maintenant celui qui mourra !…

XLII

LA DUCHESSE DE BISAGLIA

Quelque quinze jours auparavant, au Palais-Riant, une magnifique soirée terminait en apothéose une de ces somptueuses journées dont la douce et radieuse Italie conserve le privilège.

Étendue sur des tapis dans la salle aux statues, la tête appuyée sur une pile de coussins, Lucrèce Borgia rêvait, les yeux mi-clos, écoutant d'une oreille distraite un orchestre de mandolines et de flûtes.

Lucrèce rêve.

De lointaines ambitions se profilent vaguement, puis peu à peu se précisent sur l'écran de son imagination enfiévrée. Qu'est-elle dans Rome ? Rien !…

Des fêtes ! Toujours des fêtes !… Pour qui ?… Pour elle ?… Des fêtes afin que la noblesse de Rome soit convaincue de la magnificence des Borgia… Des fêtes ! Encore des fêtes !… Voilà sa vie.

Et, contre cet esclavage doré, contre l'anéantissement de sa volonté toute son âme s'insurge. Quoi ! Elle ne sera donc jamais qu'un instrument aux mains d'Alexandre VI et de César ?… Oh ! Commander ! Dominer ! Être la reine ! Devenir la souveraine absolue, dans un royaume qu'elle se taillerait !…

Mais, pour réaliser le rêve fantastique, il faut un homme. Un homme !... Un mâle, un fort qui ne connaisse aucune crainte, qui se joue de tous les pièges, dont l'audace et la ruse soient plus puissantes que la puissance même des Borgia !

Elle le connaît, cet homme ! Il existe ! Elle a failli le tenir ! Il lui a échappé, c'est vrai. Mais elle ne se tient pas pour battue. Elle le retrouvera. Quand il sera bien à elle, elle le lâchera sur l'Italie en lui disant :

– Je te fais roi ! Fais-moi reine !

Et cet homme, elle l'admire, elle l'aime, elle le voit maître de sa destinée. Bafouée par lui, méprisée, elle ne l'en admire que plus violemment.

Et voici que, dès le premier pas qu'elle va tenter vers la réalisation du rêve, se dresse un obstacle ! Obstacle ridicule : un nom ! Lucrèce n'est pas libre ! Lucrèce s'appelle duchesse de Bisaglia.

Et parce qu'il y a quelque part dans Rome un homme dont elle porte le nom, à qui elle a juré obéissance et fidélité devant Dieu que représente son père, elle s'arrêtera, elle reculera ? Allons donc ! Lucrèce Borgia n'en est pas à une vie d'homme près, cet homme fût-il son mari.

Et le lendemain même devant le Palais-Riant, le duc de Bisaglia était assassiné d'un coup de poignard entre les épaules par César Borgia lui-même, Lucrèce l'ayant persuadé que son mari avait tenu des propos calomnieux sur son compte.

Lucrèce afficha un grand deuil. On fit au duc de Bisaglia des funérailles magnifiques. Les Romains n'avaient rien vu d'aussi beau depuis les funérailles du duc de Gandie : c'était là maintenant les spectacles que les Borgia offraient au peuple.

Rome ne s'amusait plus que lorsque le pape ou son fils assassinait.

Lucrèce ne s'aperçut pas du vide qui se faisait autour d'elle. D'ailleurs, cette solitude lui plaisait. Elle était ainsi toute à ses pensées et pouvait ruminer à son aise le plan de l'œuvre d'envergure qu'elle avait conçue.

Son premier acte, après s'être débarrassée de son mari, fut de déclarer à César qu'elle le suivrait à Monteforte.

– Cependant, objecta César, il était convenu que tu surveillerais Rome pendant mon absence…

– Oui, mais je veux voir de près la guerre. D'ailleurs, tout est calme ici. Jamais nos Romains n'ont montré autant de souplesse.

César savait parfaitement que ce que Lucrèce avait une fois résolu, elle l'exécutait malgré tous les obstacles. Il n'insista donc pas. Et lorsque le jour vint où les troupes campées sous Rome s'ébranlèrent, Lucrèce partit en même temps que son frère.

Une berline de voyage les emporta tous les deux à Tivoli, où l'armée devait achever sa concentration. Lucrèce raconta au pape la mort de son mari.

– Ne pleure pas, ma fille, se contenta de lui répondre le pape ; ce pauvre homme était d'ailleurs ruiné !

Ce fut toute l'oraison funèbre du malheureux duc de Bisaglia. Puis, le père et les deux enfants se hâtèrent de parler de choses plus intéressantes.

La première des choses qu'ils apprirent fut l'enlèvement de Rosita par Ragastens. Le vieux Borgia, avec force plaisanteries,

raconta comment il s'était fait prendre au piège, lui, vieux renard ; comment il avait cru Rosita morte et comment on avait trouvé le cercueil vide…

– Ainsi, conclut César, cet homme nous a vaincus tous les trois, l'un après l'autre !

– Oui, fit le pape devenu pensif, et il est malheureux qu'un tel homme ne soit pas à nous !

– C'est vrai, mon père ; mais, en attendant, il s'est joué de nous et nous a bafoués d'étrange manière. Cet homme mourra, il mourra de ma main.

Lucrèce eut un mince sourire… Le pape reprit :

– Il mourra… si tu le trouves ! Qui sait où il est maintenant ? Peut-être en France !

À ce moment, un page entra dans la chambre.

– Qu'y a-t-il ? demanda César.

– Le baron Astorre et dom Garconio viennent d'arriver. Ils demandent la faveur d'être introduits.

– Tout de suite ! cria le pape.

Le baron et le moine, qui écoutaient à la porte, se hâtèrent d'entrer.

– Seuls ? s'exclama violemment le vieux Borgia.

– Et blessés ? ajouta César.

En effet, le baron portait le bras en écharpe et le moine avait un pansement près de l'épaule. Tous deux étaient piteux et pâles. Le moine fléchit le genou devant le pape.

– Saint-Père ! s'écria-t-il, Dieu m'est témoin que nous avons fait l'impossible pour vous amener le comte Alma…

– Il a refusé ?… Il fallait l'amener de force ! À quoi vous sert, baron, d'être taillé en Hercule ? À quoi te sert, Garconio, d'être rusé comme un diable ? J'avais uni ces deux forces : la force brutale de l'un à la force intelligente de l'autre, et vous aboutissez à un échec pitoyable… Vous me le paierez cher !…

– Saint-Père ! dit le moine au comble de la terreur, le comte Alma ne s'est pas refusé ; j'avais fini par le convaincre, il nous suivait…

– Alors ? Parlez donc !…

– Alors, Saint-Père, il y a des forces contre lesquelles viennent se briser toutes les prévisions humaines. Nous étions déjà loin de Monteforte, et tout allait à souhait lorsque nous avons eu le malheur de tomber dans les filets de Satan en personne !… Satan qui s'est rué sur nous, a emporté le comte Alma et l'a sans aucun doute ramené à Monteforte !…

– Ça, moine, devenez-vous fou ?… Que signifie ce discours ? Quel est ce Satan ?…

Lucrèce éclata de rire.

– Ragastens ! Toujours Ragastens ! s'écria-t-elle.

– Comment la signora le sait-elle ? fit le moine stupéfait.

– Je le devine. Mais c'est lui, n'est-ce pas ?

– Hélas, madame ! Saint-Père, ce n'est que trop vrai !…

Et Dom Garconio fit un récit exact de la scène de l'auberge ; la soudaine intervention de Ragastens ; le coup de poignard que lui, Garconio, avait reçu en attaquant vaillamment ce démon ; la lutte de Ragastens et du baron Astorre et enfin le départ du comte Alma que Ragastens avait entraîné.

Le pape était blanc de fureur. Quant à César, il sentait monter en lui la colère.

– Imbéciles ! gronda-t-il. Lâches !…

Il allait se précipiter sur le moine et, sans doute, achever ce que Spadacape avait si bien commencé ; mais le vieux Borgia le retint.

– Ne vois-tu pas, lui murmura-t-il, la haine qui les anime tous deux contre ce Ragastens ? Crois-moi, ils feront pour nous venger plus peut-être que nous-mêmes.

Le raisonnement frappa César.

– Allez, reprit le pape. Allez vous reposer, baron, et vous, Garconio, comptez sur ma gratitude. Vous n'avez pas réussi : mais tout n'est pas fini.

Le baron et le moine, heureux d'en être quittes à si bon compte, s'empressèrent de sortir.

– Qu'en penses-tu ? demanda le vieux Borgia à César.

– Je pense que cet homme est le mauvais génie de notre maison.

XLIII

LA GLOIRE DES BORGIA

Pendant toute cette scène, Lucrèce n'avait rien dit. Elle souriait vaguement, songeant à des choses qui l'eussent fait poignarder par César séance tenante, si celui-ci eût pu lire dans la pensée de sa sœur. Quant au vieux Borgia, après le premier moment de fureur, il demeurait morne et abattu. Son plan échouait. Le comte Alma, rentré à Monteforte, échapperait maintenant à toute tentation.

– Rien ne me réussit depuis quelque temps ! murmura-t-il avec accablement. Ah ! Mes enfants, je sens que c'est la fin. L'ambition de ma jeunesse, l'œuvre de mon âge mûr, les espoirs de ma vieillesse, tout se brise et s'en va.

– Que dites-vous, mon père ?... Nous sommes là pour continuer votre œuvre et la consolider…

– César ! continua le pape avec une exaltation dont il donnait bien rarement le spectacle. César, hâte-toi, avant que je ne meure !... Si tu n'es pas roi dès cette année, si tu n'arrives pas à mettre sur ta tête la couronne de fer, c'en est fait des Borgia ! Et mon œuvre mourra en même temps que moi !... Hâte-toi ! Je te dis qu'il est temps.

César et Lucrèce étaient livides. Pour la première fois, leur père leur parlait aussi nettement de ses projets. Pour la première fois, ils entrevoyaient ce qu'il y avait de grandeur tragique dans la pensée du vieillard.

Ainsi donc, il avait fait ce rêve de fonder une dynastie des Borgia. Ainsi donc il avait fait ce rêve de placer l'Italie sous le sceptre de son fils, avant de mourir !...

D'un rapide regard imaginaire, César étudia ce qui restait debout en Italie... Et il se vit seul... Seul, dépassant tous les autres de la tête ! Seul, dominant Rome et les Romagnes, émergeant pour ainsi dire des hécatombes sanglantes, tout désigné pour la couronne – ou pour l'assassinat ! Il comprit !...

Son père avait fait le vide autour de lui ! Son père avait même supprimé François pour qu'il fût seul, pour qu'aucune puissance ne pût s'élever en face de la sienne, pour qu'il pût être roi ! Lucrèce aussi avait compris. Et, songeuse, la physionomie fermée, elle murmura :

– Nous verrons qui sera roi !...

Car elle aussi voulait le pouvoir. Et elle le voulait pour elle seule ! Elle aussi voulait créer un royaume, tirer un homme de son néant de pauvreté pour le faire roi, pour être reine !

Quant à César, une flamme d'orgueil empourpra son visage.

– Que faut-il faire, mon père ? s'écria-t-il enfiévré, ivre de sa future puissance absolue. Parlez ! Ordonnez !

– Ce qu'il faut faire ! dit le vieux Borgia. D'abord être vainqueur !

– Je le serai !

– T'emparer de ce nid de vipères : Monteforte.

– Je m’en emparerai !

– Raser la vieille forteresse, détruire le comté des Alma, brûler leurs villages, ravager leurs champs, clouer la tête d’Alma à la croix que tu élèveras sur les ruines de sa capitale, faire enfin un prodigieux exemple, empoisonner de terreur l’Italie entière. La prise du pouvoir par un Borgia, qui le transmettra à ses enfants avec mission d’agrandir le patrimoine que moi, Rodrigue, je leur aurai légué, jusqu’au jour où le monde sera le royaume des Borgia !…

Affolé par les visions grandioses que le pape évoquait, César s’écria :

– Cet exemple, je le ferai, mon père !… Je veux semer du blé à l’automne prochain sur l’emplacement de Monteforte… De tous ceux qui se sont réunis pour nous combattre, je veux que pas un n’échappe. Soyez tranquille, mon père : ce sera horrible !…

D’une voix railleuse, Lucrèce interrompit :

– Et la douce Béatrix, qu’en feras-tu ?

– Oh ! celle-là ! gronda César. C’est elle qui est cause de nos échecs ! C’est elle qui ameute toute l’Italie contre nous !… Malheur à elle !…

– Tu ne l’aimes donc plus, mon frère ?

– Je l’aime plus que je ne l’ai jamais aimée. Par elle, mes nuits sont sans sommeil… Par elle, j’ai souffert et je souffre encore… Mais mon amour et ma haine vont de pair. Lorsque j’aurai tué ses défenseurs, crucifié son père, mis sa ville à sac et à sang, alors, je la prendrai ! Elle subira mon amour comme une insulte.

– Bravo, frère ! Nous te retrouvons enfin ! fit Lucrèce d'une voix sombre. Mais prends-y bien garde, la capitale des Alma sera vigoureusement défendue…

– Eussent-ils dix fois plus de soldats, leurs remparts fussent-ils soudain exhaussés de cent coudées, leurs portes fussent-elles de fer et leurs fossés fussent-ils emplis de feu au lieu d'eau… je détruirai la race des Alma !

César prononça ces paroles avec un tel accent de rage, que sa sœur elle-même en frissonna d'épouvante.

Une bouffée d'orgueil monta au front du pape. Mais Lucrèce, déjà, reprenait :

– Les Alma ont mieux que tout cela, mon frère !

– Qu'ont-ils donc ? Qui donc est auprès d'eux que je ne puisse terrasser ? Parle !… Sang du Christ… je vois qui tu veux dire !…

– Oui ! Je veux dire celui qui nous a vaincus tous les trois l'un après l'autre ! Je veux dire Ragastens !…

– Cet homme nous a vaincus par surprise et par ruse. Il a la force des faibles. Dans la lutte qui s'ouvre, ses moyens d'action disparaissent. Il est à moi. C'est par lui que je commencerai l'œuvre de destruction…

– César ! dit alors le pape, je te demande cet homme… ce sera ma part !

César regarda son père et comprit que sa vengeance confiée au vieillard dépasserait en horreur tout ce qu'il pourrait imaginer.

– C’est bien, dit-il. Vous l’aurez, mon père ! C’est moi qui irai le chercher, et c’est moi qui vous l’amènerai !

– Quand pars-tu ?…

– Dès demain !

XLIV

NUIT DE NOCES

Le palais des Alma, comme la plupart des demeures seigneuriales de l'Italie, était embelli par de vastes jardins. Tandis que l'escalier monumental de la façade aboutissait sur la grande place ombragée d'érables séculaires, un autre escalier à double révolution descendait d'une magnifique terrasse qui s'adossait à l'arrière du palais et ses degrés de marbre permettaient de descendre dans le parc.

Ce soir-là, Primevère avait lentement descendu le grand escalier de marbre, ordonnant à ses femmes de la laisser seule. Pensive, elle s'était enfoncée dans le parc. Puis elle avait été s'asseoir sur un banc de granit poli.

Enfant, elle avait joué sur ce banc, près de sa mère. Jeune fille, elle y avait rêvé, par les chaudes soirées, d'un prince qui viendrait un jour, jeune comme elle, audacieux, étincelant de courage et d'esprit…

Maintenant, celui qu'elle attendait pouvait venir. Elle ne s'appartenait plus ! Elle ne pourrait plus, en souriant, lui tendre la main et lui dire :

– Je vous attendais… je suis à vous…

Et comme, avec un soupir, elle pensait à ces choses, à son rêve brisé, à sa jeunesse jetée aux bras d'un vieillard, voici qu'un

léger bruit de pas fit crier le fin gravier des allées. Une ombre se dressa devant elle, et une voix lui dit :

– Me voici, madame, suivant l'ordre que vous m'avez donné.

Primevère n'eut pas besoin de lever les yeux pour reconnaître le chevalier de Ragastens. Il demeurait debout, la toque à la main, à deux pas du banc.

– Monsieur, dit-elle, j'ai voulu vous remercier... Devant témoins je ne l'eusse peut-être pas fait aussi pleinement que je le désirais... C'est pourquoi je vous ai prié de venir me rejoindre ici...

Ragastens s'inclina silencieusement.

– Vous remercier, reprit-elle avec une émotion qu'elle ne put tout à fait maîtriser. Car, seule ici, je puis comprendre et apprécier le sacrifice que vous avez consenti...

– Un sacrifice, madame ? interrogea le chevalier.

– Est-il une autre expression plus juste ? Croyez-vous que je n'aie pas tout compris la nuit où, sur mon désir, vous êtes venu dans les catacombes de Rome m'apprendre ce que j'ignorais : que César Borgia vous offrait une situation ? J'ai su que vous étiez pauvre et j'ai su aussi que le fils du pape vous réservait toute sa faveur. Il ne tenait qu'à vous d'accepter ces offres brillantes ; de pauvre, vous deveniez riche ! Et je connais plus d'un gentilhomme romain, j'entends des plus en renom, qui eussent considéré comme une fortune inespérée de se trouver dans la situation où vous vous étiez placé du premier coup... Chevalier, vous avez renoncé à la fortune et aux honneurs, vous vous êtes attiré la haine mortelle des Borgia, vous avez encouru une effroyable condamnation, et tout cela pour ne pas être mon

ennemi… Je cherche en vain les mots qui pourraient vous dire ma reconnaissance…

– Madame, dit Ragastens, si vraiment, en agissant selon ce que je croyais être l'honneur j'ai accompli un sacrifice, j'en suis trop payé par ce que vous venez de me dire.

– Enfin, continua Primevère, vous avez sauvé mon père. Je me croirais indigne de votre générosité si je ne vous parlais avec franchise. Le comte Alma trahissait les siens… Vous avez évité au nom que je porte une tache ineffaçable…

– Au nom que vous portez, madame ? interrompit Ragastens avec émotion.

Primevère tressaillit. Elle comprit le sens caché de la question.

– Au nom que je portais ! murmura-t-elle en pâlissant.

Puis aussitôt, elle poursuivit avec dignité :

– D'ailleurs, monsieur, c'est toujours le même nom… Vous ignorez sans doute que les Manfredi et les Alma sont même famille. Les deux branches eussent été également marquées d'une profonde entaille par… le départ définitif du comte Alma… Vous avez encore risqué votre vie pour nous épargner une honte et une douleur.

Elle se tut comme si, brusquement, trop d'émotion l'eût oppressée.

– Madame, dit alors Ragastens, en quittant le service des Borgia, en ramenant le comte Alma dans sa capitale, en employant le peu que je suis à vous éviter, fût-ce l'ombre d'un chagrin, je n'ai fait que tenir ma parole…

– Expliquez-vous, monsieur.

– Vous rappelez-vous, madame, le jour où j'eus l'honneur de vous rencontrer dans un bois d'oliviers, près d'un ruisseau ?…

– Je ne l'ai pas oublié, fit Béatrix en fermant les yeux.

– En ce cas, peut-être vous souvenez-vous également de ce que je vous dis alors… Je vous dis que, pour vous, j'étais prêt à répandre mon sang dès qu'il en serait besoin, et que je mettais ma vie à votre service… Vous le voyez, madame, je n'avais plus, dès ce moment, le droit d'agir autrement.

Il y eut ainsi une minute de silence qui fut pour elle plein de mystérieux émoi, et pour lui, plein d'amertume.

« Oh ! songea-t-il, désespéré, si elle m'aimait comme me l'a dit Jean Malatesta, me parlerait-elle si froidement ?… Elle accepte le sacrifice de ma vie et croit sans doute faire beaucoup pour moi en me remerciant… »

Cependant, Primevère s'était remise.

– Je ne voulais pas seulement vous remercier, monsieur, reprit-elle. Je voulais aussi vous demander… si toutefois vous voulez bien me les dire… vos intentions actuelles… Mon père vous a nommé, je crois, son maître de camp ?… Vous avez refusé cet emploi ?…

– Oui, madame.

– Il est certain que vous êtes beaucoup trop au-dessus de la fonction…

– Ce n'est pas cela, madame. L'emploi de maître de camp est honorable et on peut s'y distinguer. Il serait plutôt au-dessus de ce que je pouvais espérer…

– Pourquoi ne pas l'accepter, alors ? fit Primevère avec plus de vivacité. Oh ! Je vous en supplie, monsieur, ne me croyez pas ingrate au point de supposer que je considérerai cette charge comme une preuve suffisante de ma reconnaissance… Mais, dans votre acceptation, je verrais la preuve que… vous voulez bien rester près de nous… que votre vaillance et votre épée ne nous feront pas défaut dans la terrible extrémité où nous allons nous trouver… et enfin… que nous sommes toujours… amis…

Primevère prononça ces derniers mots d'une voix si basse et si tremblante que Ragastens les devina plutôt qu'il ne les entendit. Un vertige soudain le saisit. Il fut sur le point de se jeter aux genoux de Béatrix, de lui crier son amour…

– Rassurez-vous, madame, dit-il amèrement, mon épée demeure à votre service. Nous sommes toujours… amis, selon le mot que vous me faites l'honneur d'employer…

– Eh bien ! s'écria-t-elle, puisqu'il en est ainsi, pourquoi refusez-vous ce que vous offre le comte Alma ?

– Madame, dit Ragastens froidement, je suis un soldat d'aventure, et la situation brillante de maître de camp est au-dessus de mes prétentions… Elle comporte des liens qui m'effraient, je l'avoue. J'ai toujours vécu au jour le jour, n'acceptant de maître que ma fantaisie, de guide que mon caprice du moment, respirant au grand air, allant, venant, m'arrêtant et repartant selon mon inspiration… Pardonnez-moi donc de ne pas me rendre à vos instances… Je préfère agir en toute liberté et franchise…

– Mais enfin, vous allez rester à Monteforte ?

– Je l’ignore, madame.

Le mot avait été dit sèchement, presque brutalement. Ragastens continua :

– En tout cas, si je vois que mes services peuvent vous être de quelque utilité, je resterai jusqu’au jour que j’espère très prochain où César, vaincu, sera obligé de reculer… Mais alors, plus rien ne me retiendra en Italie et je rentrerai en France.

– Plus rien ? soupira Primevère.

– Plus rien ! répéta Ragastens.

– Vous ferez selon votre volonté, monsieur.

Ragastens s’inclina profondément et fit un pas pour se retirer. Il avait le cœur plein d’amour, de désespoir et de colère. Primevère le retint d’un geste.

– Excusez-moi, monsieur, dit-elle d’une voix faible. Je voulais aussi vous parler… d’un incident… survenu aujourd’hui…

– Parlez, madame…

– Il s’agit de cette discussion que vous avez eue avec le seigneur Malatesta…

« Voilà donc la vérité, songea-t-il en se mordant les lèvres jusqu’au sang pour ne pas crier son désespoir et sa fureur. C’est Malatesta qu’elle aime… Elle m’a fait venir pour me demander de ne pas me battre ! Elle a peur pour lui ! »

Et il attendit en silence que Primevère s’expliquât. Ce fut d’une voix en apparence exempte d’émotion qu’elle demanda :

– Vous voulez vous battre avec Jean Malatesta ?...

– Mais, madame, vous avez vu que le seigneur Malatesta s’est loyalement excusé... Le duel qu’il me proposait n’a donc plus raison d’être.

– Je sais. Mais vous devez vous battre... Chevalier, pourquoi me cachez-vous la vérité ?... Moi, je ne vous cache pas que j’ai entendu ce que Jean Malatesta vous disait dans l’embrasure de la fenêtre...

Un éclair d’espoir illumina l’esprit de Ragastens.

– Vous avez entendu... *tout ?*

Une rougeur soudaine empourpra le visage de Primevère. Mais il faisait nuit...

– J’ai entendu seulement que Jean Malatesta vous donnait rendez-vous pour demain soir au rocher de la Tête. Je n’ai pas voulu en entendre davantage. J’avais compris.

– C’est vrai : M. Malatesta m’a provoqué pour demain...

– Et si je vous demandais...

Elle s’arrêta, tourmentée à cette minute par la pire torture qu’elle eût subie de sa vie.

– Que voulez-vous me demander, madame ? dit froidement Ragastens.

– De ne pas vous battre ! répondit-elle dans un souffle. Si vous lui faisiez comprendre que ni lui ni vous n’avez le droit, en

ce moment, de verser votre sang… je suis sûre… qu'il renoncerait…

– Ah ! Madame, éclata Ragastens, vos sentiments vous emportent ! Vous me demandez de reculer, de m'humilier !… Cela ne sera pas !… Mais, soyez tranquille, madame, ajouta-t-il tout à coup avec une sorte de râle, dans ce duel, ce n'est pas Malatesta qui mourra… Adieu, madame !…

Et il s'enfuit égaré, fou de douleur et de jalousie. Primevère demeura une seconde frappée de stupeur, comprenant enfin la pensée du chevalier. Alors, sans savoir ce qu'elle faisait, elle se leva, tendit ses bras et appela :

– Ragastens !…

Mais le chevalier était déjà loin. Il n'entendit pas. Primevère retomba sur son banc et éclata en sanglots.

Soudain, des lumières se montrèrent dans le parc. Des voix retentirent. On l'appelait… Primevère reconnut parmi ces voix celle du prince Manfredi. Quelques instants plus tard, le prince Manfredi apparut devant elle.

– Enfin, c'est vous, s'écria le vieillard. C'est vous, chère Béatrix… J'étais dans une mortelle inquiétude… Prenez ma main… Je vais vous reconduire.

– Tout à l'heure, prince ! répondit Béatrix. Je désire encore respirer la fraîcheur parfumée de cette belle nuit…

Le prince se tourna vers les porteurs de flambeaux et les renvoya d'un geste. Quand ils furent seuls, il s'assit près de sa jeune femme.

– Vous avez raison, dit-il, ce sont de douces minutes, celles que l'on passe dans la solitude des rêveries, loin des importuns… La belle nuit !… Comme tout est calme !… Comme nous sommes loin du monde !… Concevez-vous mon bonheur, Béatrix ?…

Il prit sa main. Elle le laissa faire. Seulement, elle eut un léger recul que le vieillard ne remarqua pas.

– Bonheur imprévu, inespéré ! continua le prince Manfredi. Qui eût pu supposer que, parmi tant de jeunes seigneurs épris de votre beauté, vous n'en distingueriez aucun et que ce serait moi, vieillard que guette la tombe, qui deviendrait votre élu !…

– Prince…

Se penchant, le prince Manfredi posa ses lèvres sur la main de Béatrix. Ce n'était plus là un baiser de convenance. C'était un baiser d'amour ! Primevère jeta un léger cri et, presque violemment, retira sa main.

– Qu'avez-vous donc, Béatrix ? demanda le vieillard.

Ce qu'elle avait ?…

Lorsque, affolée par la proposition de Malatesta, placée dans l'alternative de résister à cette proposition ou de voir s'écrouler l'œuvre de défense qu'elle avait si longuement combinée, elle avait eu cette soudaine inspiration de choisir le vieux Manfredi pour mari, elle n'avait pas pensé, à ce moment, que le vieillard, rajeuni par l'orgueil et la joie, voudrait être son époux autrement que de nom !

Elle avait songé seulement à éviter le danger immédiat. Et le danger, c'était de devenir la femme de Malatesta ou de l'un

des jeunes seigneurs dont elle avait, dès longtemps, deviné la passion. Elle s'était réfugiée dans les bras du vieillard qu'elle considérait comme un père. Et voilà que le prince Manfredi se révélait amoureux, empressé à réclamer ses droits.

– Venez, chère Béatrix… rentrons.

Et, une fois encore, il voulut prendre sa main. Mais, cette fois, Primevère se recula avec un si visible effroi, que le prince pâlit de dépit. Et il renouvela sa question.

– Qu'avez-vous, Béatrix ?…

– Rien, répondit-elle faiblement.

– Cependant, vous paraissez me redouter et me fuir… Depuis que je suis ici, vous ne m'avez pas dit un mot…

– Laissez-moi un peu, seigneur, voulez-vous ? fit-elle avec effort.

Le prince Manfredi se leva.

– Béatrix, dit-il gravement, quelque pensée secrète vous tourmente. Ne voulez-vous pas me la dire ?…

– Eh bien, oui ! s'écria alors Primevère. Je ne veux rien vous cacher !

– À la bonne heure ! fit Manfredi, avec un sourire amer. Parlez donc sans crainte…

– Eh bien, seigneur, je voudrais… Ah ! je ne sais si vous comprendrez…

– Béatrix ! À quoi bon ces réticences ? s'écria le vieillard. Je vois, je comprends admirablement que vous n'avez aucun amour pour moi. Mais, à défaut d'amour que, vieillard, je ne pouvais espérer, tout au moins pouvais-je prétendre à un peu d'affection sincère…

– Je vous jure que mon affection pour vous est profonde et réelle…

– Et à la soumission de l'épouse ! acheva le prince.

Mais Primevère ne releva pas ce dernier mot.

– Donc, reprit Manfredi, je soupçonne quelque méprise… ou peut-être quelque intrigue dont je serais la dupe. J'ai soixante-douze ans. Nul au monde ne s'est jamais moqué impunément d'un Manfredi… Parlez, Béatrix ! Je vous adjure de parler franchement !

Primevère joignit les mains avec angoisse.

– Vous vous taisez, Béatrix, reprit le prince dont la colère montait d'instant en instant. Vous m'auriez donc bafoué ?… Vous !… Quel mal vous avais-je fait ?… Pourquoi m'avoir choisi, moi, de préférence à tout autre, pour me torturer et m'humilier ?…

– Prince ! dit-elle d'une voix tremblante. Je vais vous dire tout ce qui est dans mon cœur. Après, vous ferez comme votre générosité vous inspirera de faire…

– Calmez-vous, mon enfant, dit-il. Expliquez-vous et ne craignez rien du prince Manfredi qui, en ce moment, ne veut se souvenir que d'une chose, c'est qu'hier encore il vous appelait sa fille.

– Voici la vérité, dit alors Primevère après une minute de silence pendant laquelle elle s'efforça de reprendre tout son sang-froid… Au moment où Jean Malatesta fit à l'assemblée la proposition que vous savez, je me rendis compte qu'un certain nombre des nôtres, hésitants, peut-être effrayés de la lutte qui commence, n'attendaient qu'un prétexte sérieux pour se retirer…

– C'est malheureusement vrai ! fit le prince.

– Ce prétexte était tout trouvé si je ne me soumettais pas ! Dans cette seconde, qui a été pour moi un siècle d'angoisse, j'ai compris que tout le succès de notre entreprise dépendait du mot que j'allais prononcer… Il ne me fallait pas seulement désigner un guerrier ; il me fallait aussi choisir un époux… Je résolus de me sacrifier…

– Le mot est cruel pour moi, madame !

– La situation était plus cruelle encore pour moi… Jean Malatesta m'aime… Et je ne l'aime pas. J'ai pour lui l'affection fraternelle que j'ai pour tous nos amis. Mais je ne puis envisager sans terreur la pensée que je deviendrais sa femme… J'en dirai autant pour les jeunes seigneurs qui m'ont laissé deviner des sentiments que je ne partage point…

– Ainsi, dit le prince, qui ne put dissimuler sa satisfaction, parmi tous ceux qui assistaient à l'assemblée, il n'en est aucun que vous aimiez ?… Vous me le jurez ?

– Je vous le jure. Mais en est-il besoin ? N'aurais-je pas choisi pour époux celui que mon cœur eût souhaité, si un seul d'entre ces jeunes seigneurs m'eût inspiré un autre sentiment que celui de l'estime et de l'affection ?

– C’est vrai. Pardonnez-moi, Béatrix. Mais le choix que vous avez fait de moi m’a bouleversé au point que je raisonne comme un jeune homme qui craint tout pour son bonheur. Mais continuez mon enfant…

– Placée dans la cruelle alternative que vous savez, j’ai tout à coup songé à vous, prince ! À vous, qui m’appeliez votre fille !

Le prince Manfredi étouffa un soupir.

– Je comprends, dit-il amèrement, vous avez épousé le nom… Quant à l’homme…

– Prince, interrompit Primevère, vous vous trompez… Mais laissez-moi finir. Sur la première minute, je fus très heureuse de devenir votre femme… Mais l’exaltation du danger tomba. Et alors, je me trouvai en présence du fait qui s’était accompli en dehors de ma volonté…

Le vieux Manfredi fit un mouvement.

– Oh ! laissez-moi aller jusqu’au bout, dit-elle. Je ne pourrais plus reprendre une semblable conversation… Mon cœur se brise à la pensée de l’injuste chagrin qui vous est fait… Trois mois, prince, je vous demande trois mois… Supposez que vous m’avez demandée et que je me suis accordée à vous !… Ma demande n’a rien de blessant, car je vous jure que je n’ai aucune pensée d’aversion contre vous… Et puis, prince, n’est-ce pas là aussi une légitime satisfaction qu’il faut accorder à mon père ?

– Oui ! fit le prince, frappé de ce raisonnement.

– Mon père a ratifié notre mariage. Mais n’est-il pas vrai qu’en agissant ainsi, il a fait contre mauvaise fortune bon cœur, et qu’il a dû accepter un événement qui s’était accompli sans lui ?…

– Arrêtez, Béatrix ! s’écria le vieux Manfredi. N’en dites pas plus long : ce serait m’offenser que de me juger capable de ne pas vous comprendre. Tout ce que vous venez de dire est d’une sagesse qui ne devrait pas m’étonner chez vous mais que je ne puis m’empêcher d’admirer.

– Comme vous êtes bon !…

– Juste, seulement !… Plus un mot sur ce sujet, Béatrix… Maintenant, prenez ma main, mon enfant… ma fiancée… je vous conduis dans votre appartement…

– Non, prince… Je désire encore demeurer seule, ici, en tête-à-tête avec mes pensées…

– Cependant…

– Qu’ai-je à craindre ?… Maintes fois, il m’est arrivé de rester ici de longues heures dans la nuit.

– Qu’il soit fait comme vous le désirez ! dit le prince en s’inclinant. Puis, lentement, il s’éloigna.

Debout, Primevère regarda la haute silhouette du prince s’enfoncer dans l’obscurité. Quand il eut disparu, elle reprit la place qu’elle occupait sur le banc de granit. Et il lui sembla alors qu’elle était délivrée d’une poignante angoisse et qu’elle renaissait à la vie.

XLV

LA LÉGENDE DU DÉFILÉ ET DU ROCHER DE LA TÊTE

Cette nuit-là fut affreuse pour Ragastens. Il la passa à rôder autour du palais, interrogeant les lumières qui s'éteignaient l'une après l'autre, cherchant à deviner laquelle éclairait la chambre nuptiale de la princesse Manfredi. L'aube le surprit, pâle et défait, sur la grande place aux platanes.

Il s'arracha enfin à cette torture de jalousie qu'il s'était volontairement imposée et s'en alla en murmurant :

– Allons ! Tout est fini pour moi !

Giulio Orsini, qui l'avait pris en vive amitié, lui avait offert dans son palais une hospitalité que Ragastens avait acceptée de bon cœur. Ce fut donc au palais Orsini qu'il se rendit.

Il réveilla Spadacape, qui dormait du sommeil du juste, et il lui ordonna de seller Capitan.

– Dois-je vous accompagner, monsieur ?

– Non, tu m'attendras ici… Je reviendrai tard.

Puis, lorsque Capitan fut sellé, Ragastens ajouta :

– À propos, il pourrait se faire que je m'absente plusieurs jours ou que je ne revienne pas du tout.

– Sainte Marie ! Monsieur le chevalier m'abandonne !…

Sans répondre, Ragastens avait, du bout de son poignard, fait tomber les pierres précieuses qui ornaient la poignée de son épée – l'épée de César Borgia, si on s'en souvient. Et il dit à Spadacape :

– Tiens ! Voici pour te consoler de notre séparation.

Mais Spadacape recula d'un pas et secoua la tête.

– Eh bien ? fit Ragastens, qu'est-ce qui te prend donc ?

– Monsieur le chevalier, dit Spadacape, c'est une fortune que vous m'offrez là. Je vous en remercie. Mais si vous m'abandonnez, je n'ai besoin de rien. J'aime autant reprendre mon ancien métier…

Ragastens fut ému de la simplicité de ces paroles et du dévouement de cet homme qui, deux mois auparavant, eût assassiné sans scrupule quelque bourgeois attardé au détour d'une ruelle de Rome, pour se procurer le plus petit des diamants qu'il refusait maintenant.

– Ainsi, dit-il, tu ne veux pas te séparer de moi ?

– C'est-à-dire, affirma Spadacape, que l'idée seule de vous quitter me donne des sueurs au front. Ah, monsieur, j'ai donc démérité ?…

– Eh bien, soit ! Viens donc… Seulement, je te préviens que je vais peut-être quitter l'Italie.

– Que m'importe !

– Quoi ! Tu renoncerais à ton beau pays ?

– Monsieur, est-ce que tous les pays ne sont pas beaux, pourvu qu'on y vive avec un peu de liberté ?

Ragastens n'insista pas et fit signe à Spadacape de le suivre, non sans l'avoir forcé à accepter ses diamants.

– On ne sait ce qui peut arriver, dit-il.

Spadacape sauta joyeusement en selle et s'écria :

– Par la Madone, monsieur le chevalier, vous m'avez fait une fière peur !

Ragastens ne répondit pas. Un quart d'heure plus tard, il était hors de la ville. En réalité, il ne savait pas au juste ce qu'il allait devenir.

L'essentiel pour le moment était de passer la journée loin de Monteforte. Il ne se sentait pas capable de se retrouver en face de Primevère ou du prince Manfredi. Il erra donc toute la journée autour de la ville, et l'instinct reprenant le dessus dans ce tempérament positif, il nota avec beaucoup de soin différents points d'attaque ou de défense.

Vers quatre heures de l'après-midi, il se trouva sur le plateau qui dominait le défilé par où il était arrivé avec le comte Alma. À ce moment, Spadacape s'approcha de lui et, allongeant le bras vers une sorte de bicoque :

– Une auberge, dit-il simplement.

– Ah ! ah ! Il paraît que tu as faim ?

– Et soif ! dit Spadacape.

En effet, il n'avait aucune raison de manquer d'appétit comme son maître. Or depuis le matin, ils n'avaient rien mangé. Et Spadacape se demandait, non sans quelque terreur, si le chevalier avait l'intention de se laisser mourir de faim, auquel cas, Spadacape, en digne et fidèle écuyer, n'eût pu faire moins que de se livrer au jeûne le plus sévère. Ragastens le rassura.

– Tu m'y fais penser ! J'ai, ma foi, grand appétit.

Et il piqua sur l'auberge signalée.

Tout en galopant vers l'auberge, Ragastens examina les rochers auxquels elle s'appuyait. Et il constata qu'en effet une de ces roches figurait avec exactitude le profil gigantesque d'une tête d'homme. Un caprice de la nature avait dessiné dans le granit ce qu'il lui arrive si souvent de dessiner avec des nuages.

Ragastens et Spadacape mirent pied à terre devant l'auberge qui, tout naturellement, s'appelait *l'Auberge de la Tête*. Le patron, sa femme, leurs deux fils et une servante, étaient occupés à entasser sur une charrette les meubles, les bancs, les escabeaux, enfin toute la pauvre richesse de ces gens.

– Je crains que nous ne soyons forcés de jeûner, dit Ragastens.

– Je ferai la cuisine, se hâta de répondre Spadacape. Il y a bien par là quelque poulailler, des œufs et des poulets. Je ne vous demande pas vingt minutes pour vous servir une fricassée et une omelette dignes de la table d'un cardinal.

– Peut-on dîner ? cria Ragastens au patron.

– Pourquoi donc pas, seigneur cavalier ?...

– Mais vous déménagez…

– Cela n'empêche pas de manger… Prenez place à cette table, dans le jardin, et on va vous servir.

Il y avait, en effet, un carré de jardin où poussaient des légumes et, le long du rocher, deux ou trois tables.

« Nous serons admirablement ici pour nous battre » pensa Ragastens.

Le patron de l'auberge, homme d'une quarantaine d'années, qui paraissait assez bavard, n'avait voulu laisser à personne le soin de servir le client qui lui tombait du ciel. Et, tout en lui versant un petit vin gris, il chercha à amorcer la conversation.

– Je vois à votre costume, seigneur cavalier, que vous êtes homme de guerre…

– Oui, mon brave.

– Ah ! La guerre ! soupira le digne aubergiste. J'étais si tranquille ici. Me voici forcé de fuir. Je vais aller me mettre à l'abri dans Monteforte où j'espère pouvoir continuer mon petit commerce en vendant à boire à MM. les arquebusiers…

– Excellente idée ! D'autant que vos affaires ne devaient guère prospérer ici.

– Heu !… Mes affaires n'allaient pas trop mal, monsieur. Tel que vous me voyez, je suis connu à plusieurs lieues à la ronde, et il n'est pas d'étranger voyageant dans le pays qui ne soit venu me voir…

– Ah çà ! Mais vous êtes donc une célébrité ?

– Oui, seigneur ! répondit modestement l'aubergiste.

– Et d'où vous vient tant de gloire ?

– C'est que seul, dans le pays, je puis raconter l'histoire du rocher de la Tête. Histoire qui m'a été transmise par mon père qui la tenait du sien. Car, de père en fils, depuis bien longtemps, depuis des siècles, peut-être, notre famille a habité au pied de ces rochers…

– L'histoire est donc bien intéressante ?

– Histoire terrible, monsieur ! Et véridique d'un bout à l'autre !

– Je voudrais bien la connaître…

– C'est facile, monsieur. Je la raconte moyennant un pauvre petit écu. Ce sont là mes bénéfices…

Ragastens jeta sur la table un ducat.

– Voyons l'histoire ! dit Ragastens.

– Vous saurez tout ! s'écria l'aubergiste. Et même je vous montrerai une chose que je montre bien rarement… C'est au fond de mes caves… une trace… un trou, bien visible, qui est la preuve incontestable de toute l'histoire…

À ce moment, le soleil se coucha à l'horizon. L'aubergiste regarda autour de lui avec inquiétude.

– Eh bien ! dit Ragastens. J'attends.

– Voici la nuit qui va venir, fit l'aubergiste, il faut que je me hâte, car je ne voudrais, pour rien au monde, parler de ces choses à la nuit noire !

Et le patron de *l'Auberge de la Tête* esquissa un signe de croix.

– Pourquoi cela ? demanda Ragastens.

– Parce que, de prononcer le nom du Malin quand il fait nuit, il en résulte un malheur… quelque chose comme du sang versé… une mort d'homme, par exemple.

Ragastens tressaillit. Puis, vidant son verre d'un trait :

– Allez toujours, dit-il.

– Donc, commença l'aubergiste, les choses remontent à une lointaine époque et se passent sous le règne de Philippe III, troisième comte de la dynastie des Alma.

» C'était, dit la chronique, un homme de trente à trente-cinq ans, plein de force, de courage et animé de bonnes intentions. Il était aimé pour sa bonté et admiré pour sa bravoure.

» Dans ce temps-là, des troupes de terribles bandits désolaient la campagne. Il n'était seigneur, si bien armé qu'il fût et si nombreuse que fût son escorte de lances, qui ne dût payer un tribut à ces misérables.

» Le comte Philippe entreprit la destruction de ces bandes et il y réussit. Une seule lui échappa. C'était la troupe des bandits de Jacques le Rouge. Cet homme s'appelait ainsi non seulement parce qu'il avait la barbe et les cheveux roux, mais encore parce qu'il avait tué tant de gens, qu'on disait que ses mains étaient à jamais rougies.

» Cependant, le comte se maria. Il épousa Béatrix, la fille d'un baron, réputée pour sa beauté.

» Il y eut une grande fête. Tous les habitants de Monteforte furent conviés à un repas qui eut lieu en plein air. Sur la fin du repas, la jeune comtesse fit le tour des tables, et vous pensez si elle fut acclamée. En arrivant à la dernière table, un homme que personne ne connaissait se dressa tout à coup devant elle.

« Que voulez-vous ? demanda la jeune comtesse, croyant que cet homme avait une grâce à lui demander.

– Je veux, dit l'homme, te déclarer que je suis épris de ta beauté et que si tu ne consens à être à moi avant peu, j'aurai détruit la ville de Monteforte ! »

» La comtesse Béatrix poussa un cri d'effroi. Son mari et les seigneurs qui l'entouraient voulurent se précipiter sur l'insolent. Mais au même instant, une cinquantaine de montagnards surgissant des tables voisines, entourèrent l'homme et, jouant du poignard, protégèrent sa fuite puis s'enfuirent eux-mêmes en criant :

« Vive Jacques le Rouge !... »

» Cet événement troubla fort la jeune comtesse... Or elle n'était pas encore remise de son émotion, lorsque, au loin, on entendit sonner du cor. C'était un héraut envoyé en toute hâte par les barons voisins. On baissa le pont-levis. Le héraut entra. Et il apprit alors au comte Philippe que des barbares avaient envahi toute la haute Italie et que chaque baron, chaque comte réunissait toutes les lances dont il pouvait disposer.

« C'est bien, répondit le comte Philippe, va dire à ceux qui t'envoient que demain, à l'aube, je me mettrai en chemin avec cinquante lances. »

» Le lendemain de son mariage, le comte se mit en route à la tête de son armée qui comprenait, outre les cinquante lances, une centaine d'estramaçons, ce qui faisait en tout environ mille hommes, tant gens d'armes, qu'écuyers et suivants.

» Une année s'écoula, pendant laquelle le comte Philippe guerroya sur les bords du Pô et de l'Adige. Enfin, les barbares furent repoussés au-delà des monts. Le comte rentra avec une armée décimée, mais victorieuse. Il était heureux de regagner le vieux château de Monteforte. Pendant cette année d'absence, il avait bien souvent pensé à sa jeune épouse et à la menace de Jacques le Rouge. Mais il n'était pas trop inquiet. En effet, à cette époque, Monteforte était inaccessible. La ville était entourée de toutes parts de rochers infranchissables et le défilé que vous voyez là, à deux cents pieds au-dessous de vous, n'existait pas…

» Une cruelle déception attendait le comte à son arrivée. Les bandits de Jacques le Rouge s'étaient depuis trois mois emparés de Monteforte ! Depuis trois mois, la comtesse enfermée dans le donjon soutenait un siège qui devait fatalement se terminer par la mort des assiégés ou par leur capitulation, à moins d'un prompt secours.

» Le désespoir du comte fut immense. En effet, les défenses naturelles de Monteforte, défenses dont il était si fier jadis, se retournaient contre lui ! Il n'y avait pas moyen d'approcher de la ville : il n'y avait pour y parvenir, que deux ou trois sentiers où il était impossible de passer plus de quatre hommes à la fois.

» Installé ici, à cette place même où nous sommes, le malheureux comte, réduit à l'impuissance, pleura amèrement en

contemplant de loin la cime du donjon où sa femme était enfermée. Il fit dresser sa tente à l'endroit même où se trouve l'auberge et, dès le lendemain, il essaya un assaut. Mais il dut bientôt constater que ses hommes d'armes tomberaient l'un après l'autre, sans qu'ils pussent traverser l'infranchissable rempart.

» Les chevaliers du comte lui représentèrent alors que tout assaut serait inutile et ils annoncèrent que, dans trois jours, ils partiraient pour tâcher de se créer plus loin une autre patrie. Le comte Philippe adorait Béatrix. Il laissa donc dire ses chevaliers et il résolut de se tuer…

L'aubergiste s'arrêta.

– Allez donc, mon cher, dit Ragastens, vous contez fort bien.

– Ah ! fit l'aubergiste ; c'est que je suis arrivé au point réellement étrange de cette aventure… Donc, le comte Philippe avait pris la résolution de se tuer plutôt que d'abandonner sa femme… La nuit vint ; une nuit glaciale. Le vent gémissait dans les gorges de la montagne. Un valet avait allumé un feu dans la tente du comte.

» La nuit était profonde. Tout à coup le comte vit un homme assis à ses côtés. Cet homme lui était absolument inconnu. Malgré le froid intense, il était légèrement vêtu de soie. Il ne disait rien et regardait le comte Philippe avec un étrange sourire.

« Qui es-tu ? » demanda le comte.

» L'homme répondit par un ricanement et posa ses deux pieds dans le foyer, en pleine flamme. Non seulement les pieds de l'inconnu ne furent pas incommodés par le feu qui grésillait

tout autour, mais encore le comte s'aperçut que ces pieds n'étaient autres que deux sabots fourchus. Alors il comprit à quel être surnaturel il avait affaire et fit un grand signe de croix.

« Tu m'as reconnu, dit le Malin en frissonnant à ce signe, mais je te préviens que si tu renouvelles le geste que tu viens de faire, je serai forcé de m'en aller et tu perdras l'unique chance que tu aies de revoir ta femme : Béatrix sera dès lors la proie de Jacques le Rouge.

– Tais-toi ! » fit le comte en grinçant des dents, tellement la jalousie le tourmentait.

» Satan se mit à rire.

« Veux-tu rentrer dans Monteforte ? demanda-t-il. Veux-tu détruire Jacques le Rouge et sa bande ? Veux-tu revoir Béatrix ?

– Parle ! fit alors le comte haletant. Que me veux-tu ?

– Rien, ou presque rien ! Je puis te donner le moyen de tracer un défilé à travers les rochers, assez large pour que tu puisses passer avec la troupe, surprendre les bandits et rentrer victorieux dans Monteforte où tu délivreras Béatrix…

– Que faut-il faire ?

– C'est bien simple. Tu vas signer cet acte. Et moi, je vais te donner cet anneau d'or que tu mettras à ton doigt… Par le moyen de cet anneau, tu ouvriras d'un seul coup, à travers les roches, la brèche indispensable. Dans dix ans, tu reviendras à cette place me rapporter mon anneau… Si tu ne veux pas le rapporter l'âme de ta femme Béatrix m'appartiendra.

– Et si je te le rapporte ?

– Alors je reprendrai mon anneau. Et, dès ce moment, c'est ton âme qui m'appartiendra. Acceptes-tu ?

– J'accepte ! fit résolument le comte Philippe. Donne-moi une plume et de l'encre, que je signe ton parchemin ! »

» Satan vérifia soigneusement la signature, plia son parchemin, le fit disparaître et remit un anneau d'or au comte Philippe.

« Dans dix ans, jour pour jour, ou plutôt, nuit pour nuit, rappelle-toi bien cela, dit-il. Sans quoi, c'est l'âme de Béatrix qui m'appartient ! »

» Cela dit, le Malin poussa un éclat de rire strident et s'enfonça dans la terre.

» Sans perdre une minute, le comte Philippe sortit de la tente et fit sonner du cor pour rassembler ses hommes d'armes. Alors, il annonça qu'on allait donner l'assaut. Tous le crurent fou. Mais le comte, se tournant vers les rochers, son anneau au doigt, étendit la main. Aussitôt, un fracas épouvantable se fit entendre, comme si des milliers de tonnerres eussent grondé dans le ciel.

» Alors, l'armée, émerveillée et épouvantée tout à la fois, vit la montagne s'entr'ouvrir, les rochers se fendre, et un beau chemin se dessiner jusque sous les murs de Monteforte. Ce chemin encaissé a été nommé pour cela le Défilé d'Enfer. C'est par là que l'armée de César Borgia a donné une fois l'assaut à Monteforte. Et c'est par là qu'elle sera obligée de passer encore...

– Oui !... C'est par là, dit Ragastens rêveur.

– Inutile de vous dire, reprit l'aubergiste en continuant son récit, que le comte Philippe, grâce au défilé d'Enfer, put surprendre la ville. Les bandits de Jacques le Rouge furent massacrés jusqu'au dernier. Je vous laisse à penser la joie des deux époux. Quelques années s'écoulèrent en plein bonheur. Cependant, la date fatale approchait et le comte Philippe s'assombrissait de jour en jour. Enfin, la veille du jour où les dix ans allaient expirer arriva enfin. Le comte Philippe s'en fut trouver l'évêque de Monteforte et eut avec ce digne prélat une longue conversation. Le lendemain soir, le comte se dirigea vers la place où nous sommes. Minuit sonna. Satan se présenta aussitôt.

« C'est bien, dit-il, je vois que tu es fidèle au rendez-vous. As-tu mon anneau ?...

– Tiens, prends-le ! » dit le comte Philippe.

» Satan allongea avidement la main. Mais il la retira aussitôt en poussant un hurlement épouvantable. Le comte Philippe, pour rester dans les termes du traité, avait bien rapporté l'anneau. Mais il l'avait placé au fond d'un vase plein d'eau bénite !...

» D'après les termes mêmes du traité, Satan n'avait que cinq minutes pour s'emparer de l'anneau d'or.

« Eh bien ! prends donc !... » répéta le comte Philippe.

» À plus de vingt reprises, Satan essaya de plonger sa main dans le vase que lui tendait le comte. À chaque fois, il jeta une clameur de souffrance horrible. En effet, le contact de l'eau bénite le brûlait exactement comme nous serions brûlés si nous plongions notre main dans du plomb fondu. Enfin, à bout de forces, la main en lambeaux, désespéré, il s'écria :

« Je suis vaincu !… Mais écoute, j'aurai ma vengeance ! Tiens ! Regarde !… »

» Il frappa alors le sol du manche de sa fourche. L'un des rochers qui entouraient le comte Philippe trembla sur sa base. Il s'émietta par places. Et il apparut alors, taillé comme par un sculpteur… Le rocher figurait dès lors une tête d'homme. Et cette tête, c'était le portrait frappant du comte Philippe.

« Tu vois ce rocher ? s'écria Satan. C'est maintenant une statue à laquelle les destinées de la maison des Alma demeureront attachées. Lorsque ce rocher tombera, lorsque disparaîtra cette tête de granit, la maison des Alma disparaîtra, ta race sera éteinte ! »

» En disant ces mots, Satan s'enfonça sous terre en poussant une horrible imprécation…

L'aubergiste, ayant achevé son histoire, hocha gravement la tête.

– Il me reste, reprit-il, à vous montrer le trou que fit Satan avec le manche de sa fourche lorsqu'il frappa le sol à cet endroit… Si vous voulez venir ?

– Ma foi, je suis curieux de voir cela ! dit Ragastens.

Et il suivit l'aubergiste. Celui-ci alluma une lanterne sourde et se mit à descendre un escalier taillé à même dans le granit.

– Mais c'est là votre cave ? s'écria Ragastens.

– En effet, ce réduit me sert de cave. Le vin y est frais. Mais venez…

L'aubergiste continua à descendre et parvint enfin au fond d'une sorte de puits. Au milieu de ce puits, un trou étroit, probablement creusé par une lente infiltration d'eau, s'enfonçait dans le rocher. Ce trou, régulièrement creusé, avait en effet le diamètre d'un manche de fourche ou de balai.

– Voyez ! fit l'aubergiste avec une admiration non exempte d'effroi. Voilà bien la preuve absolue que Satan a frappé ici le sol.

– En effet ! dit Ragastens, qui examina le trou avec beaucoup d'attention.

Puis, d'une observation non moins méticuleuse, il examina le reste du puits et devint de plus en plus rêveur.

– C'est merveilleux ! dit-il enfin, comme s'il eût répondu à sa propre pensée.

– N'est-ce pas ? s'écria l'aubergiste, enchanté.

Là-dessus, ils remontèrent tous les deux. Ragastens regarda dans la direction de Monteforte. À ce moment, il vit venir au galop trois ou quatre cavaliers en tête desquels il reconnut Jean Malatesta. Quelques minutes plus tard, les cavaliers arrivaient à l'auberge et mettaient pied à terre. Jean Malatesta salua Ragastens.

– Je crains de vous avoir fait attendre, monsieur !

– Nullement. D'ailleurs, je n'ai pas perdu mon temps, puisque j'ai appris l'histoire du défilé d'Enfer et du rocher de la Tête…

– Ces messieurs, reprit Malatesta en désignant les cavaliers qui l'accompagnaient, nous assisteront dans notre rencontre.

– Ils sont les bienvenus, fit Ragastens.

– Cet endroit vous convient-il ?

– À merveille.

– Il ne nous reste donc plus qu'à croiser l'épée…

Ragastens, sans répondre, dégaina d'un geste tranquille et tomba en garde.

XLVI

LE CAMP DE CÉSAR

Aussitôt après l'entrevue de Tivoli, César Borgia tout bardé d'acier, entouré de sa garde suisse – un régiment de solides et pesants fantassins que César avait choisis un à un – escorté d'une vingtaine de seigneurs qui composaient son état-major, avait alors donné le signal du départ.

À travers les défilés des montagnes, les troupes formaient un immense serpent qui ondulait, hérissé de fer. C'étaient, en tête, les deux régiments de Piémontais, barbus, trapus, les yeux féroces, chantant des chansons de mort, en entrechoquant leurs courtes lances et leurs glaives à deux tranchants.

Puis venaient les canons et les bombardes que traînaient des mules incessamment fouettées par d'agiles Calabrais. Le long des pièces d'artillerie marchaient en bon ordre les servants – des Allemands aux statures gigantesques, aux larges barbes en éventail.

Immédiatement après, venaient les hallebardiers, sortes de Titans que César avait recrutés dans les Flandres. Ces hommes allaient gravement, insoucieux des proches batailles, sachant à peine pour qui ils se battaient. Ils étaient suivis par le régiment des arquebusiers romains, soldats massifs.

Alors s'avançait le régiment des Suisses, lourds et indifférents chantant un ranz d'une voix monotone. Au milieu d'eux,

César à cheval. Puis d'autres régiments encore ; enfin, la cavalerie toute luisante d'acier.

Des caissons, des chariots chargés de tentes et de provisions fermaient la marche, escortés par des escadrons de cavalerie légère – des Romains encore, montés sur de petits chevaux, n'ayant pour toute arme qu'un estramaçon, et pour défense un léger bouclier.

César était sombre. Une flamme brillait dans son regard. Ses narines, largement, aspiraient les âcres senteurs que dégageait cette foule en marche. Il se retrouvait dans son élément.

Mais, malgré la physique allégresse de marcher à la bataille, malgré l'orgueil qui lui venait par bouffées lorsque, du haut de quelque sommet, il embrassait d'un coup d'œil le rude spectacle de son armée, malgré la certitude inébranlable dans son esprit d'une victoire qui allait le faire roi, César était sombre.

Deux noms revenaient sans cesse à son esprit : Ragastens et Primevère.

Derrière lui, ses courtisans ordinaires causaient joyeusement de la campagne qui s'ouvrait. César entendait leurs propos, et, parfois, les approuvait d'un mot bref. Toujours l'entretien revenait sur le pillage qui, déjà, se réglait méthodiquement.

Parfois aussi, César rejoignait Lucrèce. Celle-ci commodément installée dans une vaste berline, entourée d'une garde particulière, passait le temps à lire ou à rêver.

Près de la portière de la berline, cheminait le moine Garconio, encore pâle de sa blessure, et Lucrèce s'entretenait souvent avec lui, de façon que personne ne les entendît. L'entretien de

Lucrèce et du moine s'arrêtait net toutes les fois que César s'approchait de sa sœur.

L'armée s'avança ainsi par étapes régulières. Un soir, après plusieurs jours de marche lente, elle s'arrêta dans une vaste plaine et dressa ses tentes en bon ordre, puis creusa aussitôt des fossés autour du camp. Au bout de la plaine s'ouvraient, parmi les rochers, les défilés qui conduisaient à Monteforte.

Le lendemain soir, César voulut aller voir sa sœur et se rendit dans la tente magnifique qu'elle s'était fait installer. Mais Lucrèce n'était pas dans sa tente. Elle ne reparut pas de la nuit. Le lendemain, César dut se rendre à l'évidence : Lucrèce avait disparu.

– Elle aura pris peur et aura voulu s'en retourner à Tivoli, pensa-t-il.

Et il fit demander dom Garconio pour l'interroger. Mais on chercha inutilement le moine, également disparu.

XLVII

LE DUEL

Ragastens, en allant au rendez-vous de Jean Malatesta, était réellement désespéré, tout prêt à se laisser tuer par son adversaire, résolu d'en finir d'un coup avec une vie qui lui paraissait insipide du moment que Primevère lui échappait. Mais Ragastens avait compté sans le bon et puissant instinct de vivre, sans son tempérament spécial, qui lui faisait à la rigueur accepter et même souhaiter la mort, mais à qui la pensée de mourir dans une défaite était insupportable.

Donc, au moment où il se mit en garde, il offrit pour ainsi dire sa poitrine à l'adversaire. Mais, dès le premier coup sérieux qui lui fut porté, il para.

Ce ne fut pas seulement l'instinct de vivre, mais la curiosité intéressée du manieur d'épée. Malatesta était un adversaire digne de lui. Il jouait un jeu terrible. Et Ragastens, qui se fût peut-être laissé tuer par un maladroit, sentit se réveiller toute son ardeur dès l'instant où il vit qu'il risquait la mort.

Il s'intéressa à ce duel et se passionna pour l'escrime de son adversaire. Cela le sauva.

Malatesta, cependant, lui portait botte sur botte. Et, en même temps, la pensée de Ragastens évoluait ; il résolut de ne pas blesser le jeune homme, mais de se défendre de façon à ne pas être touché lui-même.

Il y eut ainsi une première passe d'armes qui arracha des cris d'admiration aux témoins de cette scène. Deux ou trois fois déjà, le chevalier eût pu blesser à mort son adversaire ; à chaque fois, il s'était contenté de parades sans ripostes. Trois reprises assez longues se succédèrent.

À la quatrième, Ragastens résolut d'en finir. Par une série de ces doublés qui le rendaient si redoutable, il lia l'épée de Malatesta et la fit sauter.

À cette époque, il était permis de tuer l'adversaire désarmé. Le duel était un vrai combat à mort, où toutes les ruses étaient permises. Il fallait tuer ou l'être.

Malatesta, désarmé, se croisa les bras.

– Vous triomphez sur tous les terrains, monsieur, dit-il avec amertume. Tuez-moi !...

Les témoins, dans ce rapide instant, considérèrent Malatesta comme un homme mort. Mais Ragastens, sans répondre, avait couru à l'épée de Malatesta. Il la ramassa, puis, revenant au jeune homme, gravement, il la lui présenta par la poignée.

Ce geste fut si simple que les cavaliers présents ne purent s'empêcher d'applaudir.

Quant à Malatesta, sa poitrine se gonfla, mais les larmes qui voulaient monter à ses yeux ne parvinrent point à couler. Pendant quelques secondes, il demeura comme accablé, hésitant, en proie à une sorte de vertige. Puis, tout à coup, il ouvrit ses bras ; la générosité de Ragastens l'avait vaincu !...

– Aimez-la ! murmura le malheureux jeune homme. Vous êtes digne d'elle...

– Morbleu ! répondit Ragastens, je renoncerais à ma part de ciel s'il me fallait faire du mal à un gentilhomme aussi accompli. Mais, continua-t-il, assombri soudain, vous vous trompez singulièrement. Il est possible qu'elle ne vous aime pas, puisque vous l'affirmez. Mais je vous garantis que je ne suis pas plus heureux que vous !

Ces mots avaient été échangés à voix basse. Malatesta secoua la tête, puis, prenant Ragastens par la main :

– Messieurs, dit-il, voici mon frère…

Giulio Orsini résuma l'impression générale en disant :

– Le chevalier devient notre frère à tous, puisqu'il va combattre parmi nous, avec nous, pour nous.

Cette simple parole décida des destinées de Ragastens. L'instant d'avant, il se répétait que, Primevère mariée, son duel terminé, il n'avait plus qu'à s'en aller. Et, dès qu'Orsini eut parlé, il vit qu'il était lié.

S'en aller, c'était reculer, c'était se sauver. Or, Ragastens admettait tout, hormis qu'on pût dire qu'il avait fui. Ce fut donc sans hésitation qu'il répondit :

– Messieurs, vous me voyez tout glorieux de l'honneur de vaincre ou mourir en si belle compagnie.

Tous, alors, remontèrent à cheval et prirent le chemin de Monteforte.

XLVIII

LE SAULE PLEUREUR

La réconciliation de Ragastens et de Jean Malatesta fut scellée le lendemain soir, dans un dîner qui eut lieu chez Orsini. Le matin, Ragastens, accompagné de ses nouveaux amis, s'était présenté chez le comte Alma et lui avait fait part de sa résolution définitive de servir dans l'armée des alliés.

Sur quoi, le comte lui avait témoigné sa vive satisfaction et lui avait fait les offres les plus brillantes. Mais, modestement, Ragastens avait insisté pour se battre en volontaire. Toutefois, et comme le comte se récriait :

– Eh bien, avait fini par dire Ragastens, puisque Votre Altesse veut m'honorer d'un titre et d'un emploi, il y a à Monteforte quelques pièces d'artillerie. Je demande à en être spécialement chargé et à être surtout affecté au bon emploi des poudres.

Ce point réglé, Ragastens avait donc passé la journée avec ses amis. Ils avaient ensemble visité les fortifications et convenu un plan de défense à soumettre au prince Manfredi, en cas de siège. Puis, un grand dîner les avait réunis au palais Orsini. Après le dîner, Ragastens avait regagné l'appartement que Giulio Orsini avait mis à sa disposition. Spadacape l'y attendait.

– Monsieur, nous ne quittons plus l'Italie ?

– Non… pas pour le moment, du moins.

– Et monsieur n'a plus envie de se faire tuer ?

– Où as-tu pris que j'aie eu cette envie saugrenue ?

– J'avais cru… Enfin, puisque vous vivez et que vous ne m'abandonnez plus… les diamants…

– Eh bien… les diamants ?…

– Ils sont là… sur la cheminée.

– C'est là que tu voulais en venir ? Tu deviens trop honnête, prends garde, cela te jouera un vilain tour.

Et Ragastens, plus ému qu'il n'eût voulu le paraître, frappa amicalement sur l'épaule de Spadacape, ce dont celui-ci se montra extrêmement flatté. Puis, comme il allait se retirer, Ragastens le retint. Il y eut une longue conversation mystérieuse qui se termina par ces mots de Spadacape :

– C'est bien, monsieur. Je commence dès cette nuit…

Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels Ragastens se rendit tous les matins au palais, avec la foule des chefs et des seigneurs. Lorsqu'il lui arrivait de rencontrer la princesse Manfredi, il s'inclinait dans une grave salutation, mais pas un mot n'avait été échangé entre eux depuis leur dernier entretien.

Tous les soirs, le chevalier se livra à une singulière besogne. Spadacape sortait de Monteforte, conduisant une petite charrette couverte d'une bâche. Et c'est cette charrette qu'escortait Ragastens.

Dans les allées et venues de la foule, nul ne prit garde à ces sorties régulières du chevalier.

L'armée des alliés se concentra dans une grande plaine située en avant du défilé d'Enfer. Cette plaine s'appelait la Pianosa. C'est là que César concentra également ses troupes. En sorte que les deux camps étaient en présence, séparés à peine par une lieue de terrain. Il était certain qu'on en viendrait promptement aux mains.

Un soir, en rentrant dans Monteforte, après une de ces mystérieuses excursions qu'il faisait régulièrement, Ragastens, ayant franchi la porte, aperçut dans la foule des gens qui entraient, une silhouette de femme qu'il lui sembla reconnaître. Il poussa vivement son cheval, mais il fut arrêté par un embarras de foule. Et lorsqu'il parvint au coin de rue où il avait aperçu la silhouette qui cheminait devant lui à cheval, elle avait disparu.

Ragastens parcourut la rue au trot, visita les ruelles voisines, mais ses recherches demeurèrent inutiles. Il finit par y renoncer en murmurant :

– C'est une imagination ! Ce serait impossible !...

Deux ou trois jours s'écoulèrent encore, pendant lesquels Ragastens oublia complètement cet incident.

Un soir, le prince Manfredi et le comte Alma annoncèrent que l'on attaquerait le lendemain. Un rendez-vous général fut donné à tous les seigneurs présents ; au point du jour, le comte Alma et le prince Manfredi seraient sur le champ de bataille. Ragastens assista au suprême conseil qui eut lieu à ce moment. Béatrix y était également.

Après le conseil, Ragastens se rendit au palais Orsini et vérifia soigneusement l'état de son harnachement et de ses armes.

Rassuré sur ce point, il dîna de bon appétit, puis voulut se coucher. Mais il sentit que le sommeil ne viendrait pas. La pensée de Primevère l'obsédait.

Puisqu'il allait peut-être mourir, il eût au moins souhaité la voir une dernière fois et lui dire ce qu'il avait souffert par elle ! Enfin, il n'y put tenir et sortit. Machinalement, il se dirigea du côté du palais comtal.

Les portes en étaient fermées. Bientôt, il longea la grille du parc.

Il s'arrêta alors, le visage collé à la grille, il essaya de percer l'obscurité dont s'enveloppaient les sombres massifs. Mais il ne vit rien.

Tout à coup, Ragastens se mit à escalader la grille. En quelques instants, il se trouva de l'autre côté.

Où allait-il ? Il le savait à peine. Il venait, sans but précis, de franchir une grille, comme un larron, et il marchait devant lui. Brusquement, il se trouva devant le banc de granit où il avait déjà vu la princesse Manfredi. Elle était là ! Elle était seule.

Ragastens ne réfléchit pas. Il ne pensa à rien, sinon qu'elle était là, et il s'avança vers elle. Primevère le reconnut aussitôt. Elle le vit venir sans étonnement… elle était sûre qu'il viendrait.

– Madame, dit-il, voulez-vous me pardonner d'oser me présenter devant vous en ce moment ?…

– Je vous le pardonne, répondit-elle sans embarras apparent ; mais comment avez-vous fait pour entrer ?

– J'ai escaladé la grille du parc, dit-il simplement. Et, comme elle faisait un geste :

– Oh ! continua-t-il, ne donnez pas à ma démarche une interprétation malséante. Je vous jure que j'ai le cœur plein d'un respect infini…

Elle eut un sourire.

– Respect, dit-elle, qui va jusqu'à vous pousser à un acte hasardeux…

– Si vous l'ordonnez, je me retire…

– Non… restez.

Et d'une voix où, malgré elle, perça son émotion :

– Cet acte hasardeux, je ne vous en fais pas un reproche… Mais, chevalier, vous aviez sans doute des choses graves à me dire ?

– Je voulais, madame, vous dire simplement ceci : qu'on se bat demain et que je serai au premier rang de la mêlée, et qu'il y a de fortes possibilités pour que vous m'ayez vu ce soir pour la dernière fois… Or, si je meurs, je trouverais souverainement injuste de n'avoir pu vous dire que je suis mort, heureux de vous donner ma vie, qu'il m'importe peu, à moi étranger, soldat d'aventure, que César soit ou non le maître de l'Italie, que c'est pour vous, pour vous seule que je risque ma vie, et que ma dernière pensée sera pour vous, comme toutes mes pensées vont à vous depuis l'heure bénie où je vous rencontrai sur la route de Florence, et qu'enfin, madame, je vous aime…

Elle ne fit pas un geste de protestation. Elle avait écouté gravement, en regardant le chevalier bien en face. Il acheva, d'une voix plus basse, un peu étranglée :

– Voilà ce que je voulais vous dire, madame. Pardonnez à ma rude franchise de ne savoir point farder, selon les convenances, selon le respect que je dois à la princesse Manfredi…

Elle étendit la main comme pour l'arrêter. Un violent combat parut se livrer en elle, pendant quelques secondes. Puis ses yeux s'attachèrent aux yeux de Ragastens. Et doucement, gravement, elle prononça :

– Le prince Manfredi n'est pas mon mari…

Un vertige le saisit. Il eut peur d'avoir rêvé, ou d'avoir mal entendu, ou de n'avoir pas compris.

– Que voulez-vous dire, madame ? balbutia-t-il.

– J'ai épousé le prince, continua-t-elle, parce que je ne voulais épouser aucun des seigneurs qui m'avaient fait comprendre leurs sentiments… Pour trois mois, je suis la fiancée de Manfredi… Et si, dans trois mois, le prince revient sur sa générosité, si l'époux l'emporte en lui sur le père qu'il a toujours été pour moi…

Elle s'arrêta, oppressée, non pas effrayée, mais violemment émue par l'aveu qui était sur ses lèvres…

– Oh ! murmura Ragastens, achevez !…

– Eh bien, alors, chevalier, la mort unira ceux que la vie aura séparés !…

Ragastens jeta un faible cri et tomba à genoux, couvrant de baisers passionnés la petite main qui lui était tendue.

– Et maintenant, reprit-elle avec plus de calme, partez, chevalier… Si vous succombez, demain, ou dans une autre ba-

taille, dites-vous que votre pensée et la mienne n'en font plus qu'une… Allez…

Ragastens se leva.

– Je pars, dit-il d'une voix ardente ; mais pas avant de vous avoir dit que maintenant, je défie la mort, et que, pour te conquérir, je bouleverserai un monde !…

En même temps, et avant qu'elle eût pu faire un geste de défense, ses deux bras enlacèrent sa taille souple et ses lèvres se posèrent, brûlantes, sur les lèvres de Primevère. Elle retomba sur le banc, presque évanouie, tandis qu'éperdu, insensé, se mordant jusqu'au sang les lèvres pour ne pas crier son bonheur aux étoiles, Ragastens s'enfuyait à travers le parc.

Une heure plus tard, Primevère regagna son appartement. Or, un peu en arrière du banc, s'élevait le vieux tronc d'un saule pleureur, dont le branchage flexible retombait de toutes parts. Ce tronc était à moitié creusé : le saule était vieux.

Quelques minutes après le départ de Primevère, l'ombre du tronc sembla se dédoubler, ou plutôt une ombre s'en détacha silencieusement… C'était une femme…

Elle accompagna d'un regard la silhouette blanche de Primevère qui se perdait au loin dans la nuit. Alors, elle recula en ricanant :

– Touchante entrevue ! L'idylle se développe… Insensés qui n'ont pas deviné la tragédie qui les guette !…

Alors, cette femme se dirigea rapidement vers le fond du parc. Là, il y avait une porte. Près de cette porte, un homme, l'un des domestiques du palais, attendait. La femme lui tendit une bourse que le valet saisit avidement.

– Faudra-t-il que j'attende demain la signora ?

– Oui ; demain, et tous les soirs suivants, comme hier, comme ce soir !...

Puis, la femme franchit lestement la porte et se perdit dans les rues noires de Monteforte.

XLIX

APRÈS LA BATAILLE

Dans la Pianosa, le lendemain matin, le choc eut lieu entre l'armée de Borgia et les troupes alliées…

Les résultats de la bataille furent indécis.

L'important, pour César Borgia, était d'entrer librement dans le défilé qui menait aux portes de Monteforte, seule et unique route praticable pour une armée. Tout l'effort des alliés fut donc de défendre les abords du défilé d'Enfer.

Et si César ne put, à cette première rencontre, s'emparer des positions qui l'eussent rendu maître du défilé, il fut du moins évident qu'il ne tarderait pas à obtenir ce résultat. À ses vingt mille soldats, les alliés n'en opposaient que douze mille. En outre, on savait que le fils du pape attendait des renforts.

Au point du jour, au moment où le prince Manfredi donnait le signal de l'attaque, on vit apparaître une jeune femme vêtue de blanc qui, montée sur un cheval fougueux, parcourut au galop le front des troupes. C'était Primevère.

Du bout de sa cravache, elle montrait l'armée de César qui se déployait en longues lignes onduleuses. Et une immense acclamation salua la jeune femme. Presque aussitôt, les rangs serrés s'ébranlèrent.

Et bientôt, ce fut, dans la vaste plaine, le piétinement énorme des régiments en marche, la clameur mille fois répétée des chefs. Dans un rugissement féroce, dans un immense cliquetis que dominaient les cris d'horreur et de souffrance, la collision se fit.

On se battit d'abord en bon ordre. Vers quatre heures l'armée de César n'avait ni avancé ni reculé. Peu à peu, l'ordre primitif s'était rompu : la bataille s'était morcelée en dix, en vingt petites batailles isolées.

Vers quatre heures, César qui, depuis le matin, parcourait le champ de bataille, César, livide, sur un cheval noir qui avait des taches de sang jusqu'au poitrail, César, brandissant un estramaçon rouge jusqu'à la garde, résolut d'en finir. Il rassembla son régiment de Suisses et ses deux régiments de Piémontais. Devant lui, il envoya une nuée de cavaliers qui balayèrent le terrain comme une trombe. Alors il se mit en marche, droit sur le défilé.

Dès lors, l'immense effort épars dans la plaine se concentra. Le prince Manfredi, avec deux ou trois régiments à demi décimés, se plaça devant César.

Sur un geste de César, la mêlée se fit, terrible. Pendant une heure, il y eut dans les airs l'éblouissement d'éclairs innombrables. Chaque éclair était une lance, une épée, un estramaçon. Des coups sourds suivis de râles. Des insultes. Des cris de rage. Soudain une clameur plus forte s'éleva. Les troupes de Manfredi pliaient.

Le prince, bardé d'acier, la tête nue, son casque ayant roulé à terre des taches de sang jusque sur sa barbe blanche, le prince poussa un cri de désespoir. Si César passait, c'en était fait de Monteforte.

À ce moment, Borgia entendit comme un roulement de tonnerre qui faisait trembler la terre. Une centaine de cavaliers, la lance en arrêt fonçaient à fond de train sur ses régiments. Et, en tête, les dépassant de plusieurs longueurs de lance, un homme bondissait furieusement. Il n'était pas bardé d'acier, il n'avait qu'une cuirasse de cuir fauve. Il ne portait qu'une épée. C'était Ragastens.

En arrivant sur les Suisses, au milieu desquels se trouvait César, Ragastens se mit à frapper son Capitan à coups d'éperon redoublés. C'était sa manœuvre, à lui.

Capitan, fou de fureur, sautait, bondissait, envoyait de formidables ruades. Un large chemin vide se formait devant le chevalier. Des cris de terreur s'élevaient sur son passage. Et lui, cependant, fonçait sur César.

Les Suisses se défendaient péniblement contre l'escadron que Ragastens avait entraîné et qui venait de les heurter de sa masse d'acier. Ragastens comprit que le sort de la bataille dépendait de cet instant. Sans s'arrêter, il fonça et, enfin, il atteignit César.

– À vous, monseigneur ! cria-t-il.

– Traître ! répondit César. Tu vas mourir !

Il leva son estramaçon. Ce mouvement découvrit son épaule au défaut de l'armure, l'épée de Ragastens flamboya, la pointe s'enfonça dans l'épaule de César qui lâcha les rênes et tomba…

La cohue des Suisses recula de toutes parts.

Ragastens, dressé sur ses étriers, poussa un cri de victoire.

À ce moment, un cavalier, un hercule maniant une lourde lance, galopa sur lui. D'un coup d'œil, Ragastens vit les Suisses qui fuyaient, emportant Borgia et poursuivis par les cavaliers qu'il avait amenés. Il se tourna alors contre l'hercule : ils étaient pour ainsi dire seuls dans un large espace sanglant, encombré de mourants et de morts.

Léger, sans armure, Ragastens évita le choc du cavalier qui venait sur lui. L'hercule, emporté par l'élan, le dépassa ; et ce fut alors Ragastens qui courut sur lui. En quelques bonds, il le rejoignit et, comme l'hercule essayait de se retourner, il poussa une horrible clameur, l'épée de Ragastens venait de lui entrer dans la gorge.

L'homme roula à terre et son cheval s'enfuit, épouvanté. Le casque du cavalier se détacha au moment où il tomba. Sa tête pâle et crispée apparut.

– Tiens ! C'est ce pauvre Astorre ! fit Ragastens.

– Oui ! répondit Astorre avec un sourire désespéré. Comme vous voyez, je suis venu chercher mon huitième coup d'épée…

– Baron, j'en suis fâché, dit Ragastens ému.

– Bah !… Ce sera… le dernier !…

Le baron Astorre se raidit, talonna la terre, puis ses yeux se convulsèrent, et il demeura à jamais immobile.

– Pauvre diable ! murmura Ragastens.

Et, tout pensif, il revint vers le front des troupes alliées. Une acclamation l'accueillit.

Tout surpris, il regarda autour de lui pour savoir ce que signifiait cette clameur. Et alors, il s'aperçut que c'était lui qu'on acclamait. Dès qu'il eut mis pied à terre, le prince Manfredi s'avança vers lui, les bras ouverts.

– Vous nous sauvez ! dit-il en l'étreignant.

Puis, ce fut le tour du comte Alma, de Giulio Orsini, de Malatesta blessé, de vingt autres chefs qui, tous, lui donnèrent l'accolade… Non loin de là, sur un tertre, Primevère, à cheval, regardait ce spectacle. Et aucun de ceux qui l'entouraient ne put deviner les pensées qu'il suscitait en elle…

Plus loin, beaucoup plus loin, du haut d'un rocher, une autre femme avait assisté à toutes les phases de la bataille. Quand elle vit que c'était fini, cette femme reprit le chemin de Monteforte.

L'armée des alliés avait souffert. Mais le danger était momentanément écarté. On avait appris, par quelques transfuges, que la blessure de César était assez sérieuse et qu'il ne pourrait rien tenter avant quelques jours.

Le comte Alma, le prince Manfredi et quelques seigneurs rentrèrent à Monteforte pour s'occuper du siège qu'il faudrait soutenir. On ne pouvait, en effet, se dissimuler que César, arrêté une fois par la fougueuse intervention de Ragastens, finirait par franchir le défilé d'Enfer. Parmi ceux qui furent désignés pour retourner à Monteforte se trouvait Ragastens.

Il faisait nuit. Ragastens, s'étant dépouillé de ses vêtements de guerre et ayant dîné avec Giulio Orsini, se délassait des fatigues de la journée, lorsque Spadacape entra dans sa chambre.

– Monsieur, il y a une dame qui veut vous parler.

– Une dame ? s’écria Ragastens.

– Oui. Elle est masquée.

– Fais-la entrer.

La dame annoncée par Spadacape entra et, tout aussitôt, avec une parfaite tranquillité, ôta son masque.

– Lucrèce Borgia ! fit Ragastens abasourdi.

– Eh ! oui… Cela vous étonne, chevalier ? Est-ce que vous me garderiez rancune de la petite querelle que nous avons eue au Palais-Riant ?…

– La duchesse de Bisaglia ! répéta Ragastens, qui ne revenait pas de sa stupéfaction.

– Ah ! non, mon cher… vous faites erreur, dit Lucrèce en riant. Je ne suis plus duchesse de Bisaglia… Ce pauvre duc a eu un accident… Il est mort, hélas !… Et me voilà veuve !

– Madame, dit alors Ragastens, pardonnez mon étonnement… Mais une telle audace !… Vous, à Monteforte !

– Oui ! fit tranquillement Lucrèce. La chose n’est pas banale, j’en conviens. Pendant que le frère assiège la bonne ville de Monteforte, la sœur pénètre et vient rendre visite au vainqueur de César…

– Mais, madame, s’écria Ragastens, avez-vous songé que si on pouvait se douter… si on vous apercevait !…

– J'y ai très bien songé, chevalier. Et je songe aussi que vous n'auriez qu'un cri à jeter : je serais saisie aussitôt et je doute que mon sexe me protège au point de garantir ma vie… Allons, chevalier, criez ! Ce sera beau !

– Ici, madame, vous êtes aussi en sûreté qu'au Palais-Riant, répondit Ragastens avec dignité. Mais, puisque vous voilà, je ne suppose pas que vous soyez venue uniquement pour m'insulter ?

– Je ne suis pas venue vous insulter, chevalier. Je sais ce qu'il en coûte. J'ai voulu vous féliciter, moi aussi. N'est-ce pas naturel ?…

– Madame, je vous en supplie, cessez ce badinage…

– Ah ! s'écria Lucrèce, vous croyez que je badine ?… Vous vous trompez, chevalier… Oui, cela vous paraît prodigieux que je vienne vous féliciter d'avoir blessé mon frère ! Connaissez Lucrèce tout entière : mes félicitations eussent été plus ardentes encore si vous l'aviez tué !…

– Madame…

– Ce que je suis venue faire ici !… Je suis venue vous répéter ce que je vous ai dit au Palais-Riant… Vous le répéter pour la dernière fois… Ragastens, j'ai reconnu en vous l'homme qui pouvait être mon maître, alors que moi, je puis et veux être la maîtresse de l'Italie… Lucrèce Borgia sera reine. Voulez-vous être roi ?… Voulez-vous régner à la fois sur Lucrèce et sur l'Italie ?… Je viens m'offrir à vous… J'ai tout préparé, vous dis-je ! Les principaux chefs de l'armée de César sont à moi. Dites un mot, et ce que vous avez commencé sera achevé. César mort, vous prenez le commandement de l'armée. Vous renversez Monteforte. Alors, Ragastens, nous marchons sur Rome. Le pape, sous ma pression, vous couronne. Je sais le moyen de le

faire obéir… Et à nous deux, Ragastens, nous sommes la grandeur, la force et la beauté… Voilà ce que je suis venue vous offrir… Acceptez-vous ?…

– Non ! Je crois, madame, que nous ne nous entendrons jamais. J'admire comme il convient, croyez-le, votre force d'âme et les rêves où se hausse votre ambition…

– Alors !… Qui vous arrête ? fit Lucrèce.

Mais le chevalier était trop fier pour surexciter la redoutable criminelle qui était devant lui.

– Ce qui m'arrête, dit-il avec la même douceur, c'est que je me sens incapable, justement, de ces hautes destinées. Croyez-moi, madame, si quelqu'un au monde peut vous aider à l'accomplissement de vos rêves, ce quelqu'un n'est pas ici !

– Vous oubliez, chevalier, de mentionner deux obstacles sérieux à votre adhésion…

– Lesquels ? fit Ragastens qui vit venir l'orage.

– Le premier, c'est que vous ne m'aimez pas !… C'est que je vous fais horreur ! Le deuxième, l'obstacle plus sérieux, le seul véritable en réalité, c'est que vous aimez la fille du comte Alma !

– Madame, vous me voyez désespéré d'avoir à me dérober…

– Ma vengeance, cette fois, sera d'autant plus complète que vous êtes deux à m'en répondre.

D'un bond, Ragastens se rapprocha d'elle. Il la saisit par un bras.

– Écoutez, dit-il d'une voix basse, presque inarticulée. Contre moi, tentez ce que vous voudrez ! Mais contre elle ! Ah ! à mon tour de vous prévenir : quoi que vous fassiez… si vous la frappez, si un malheur lui arrive, vous êtes une femme morte… Nous n'avons plus rien à nous dire…

– Je m'en vais ! dit Lucrèce avec un étrange sourire. Je quitte cette ville… Soyez tranquille, monsieur… c'est vous que je veux frapper, et cela ne tardera pas !

Cela dit, Lucrèce Borgia remit rapidement son masque. Quelques secondes plus tard, Ragastens, seul, eût pu croire qu'il avait rêvé, si Spadacape, apparaissant, ne lui eût confirmé la réalité de cette visite.

– Monsieur, lui dit-il, la dame qui sort d'ici est généreuse !… Voyez.

Et Spadacape ouvrit sa main pleine de ducats.

L

LA VENGEANCE DE LUCRÈCE

Dans la matinée du lendemain, Ragastens fut appelé chez le prince Manfredi. Le prince avait son appartement au palais Alma. Dès qu'il fut arrivé, Ragastens fut introduit. Le comte Alma était avec Manfredi.

– Approchez, monsieur, dit celui-ci, approchez, qu'on vous félicite un peu mieux qu'on n'a pu le faire hier…

– Vous nous avez sauvés, ajouta le comte Alma.

– Altesse… prince, dit Ragastens, j'ai simplement combattu en soldat…

– Non pas, fit vivement Manfredi. Vous seul avez vu le point faible. Et votre attaque a dignement terminé cette journée… Sans vous, l'armée de César serait ce matin aux portes de la ville…

Ragastens s'inclina.

– Nous avons pensé, reprit alors le comte Alma, à vous offrir une récompense digne de l'action d'éclat que vous avez accomplie.

Ragastens ferma les yeux un instant et songea que la récompense suprême, c'était d'avoir été vu par Primevère sur le champ de bataille. Puis il se redressa.

– Monseigneur, dit-il, vos paroles sont une récompense suffisante…

Mais le prince Manfredi avait fait un geste. Un valet ouvrit une grande porte à deux battants. Une trentaine de seigneurs, chefs de l'armée alliée, entrèrent alors et se rangèrent en silence derrière le comte Alma et le prince Manfredi. Ragastens regarda avec étonnement ces préparatifs. Tout à coup, le prince Manfredi fit deux pas vers lui. Et il retira un magnifique collier qu'il portait, composé d'une série de médailles d'or réunies entre elles par de légères chaînettes incrustées de brillants, terminé par une sorte de rosace faite de rubis. C'était l'insigne de l'Ordre des Preux, distinction suprême établie depuis des siècles par les premiers Alma.

Le nombre des chevaliers de l'Ordre des Preux ne devait jamais dépasser soixante. Quelques princes, les doges de Venise, le duc de Ferrare entre autres, s'enorgueillissaient de porter aux grandes cérémonies la rosace de rubis. Dans le comté, seuls le prince Manfredi, le comte Alma avaient cette décoration.

Le prince Manfredi, ayant retiré le collier qu'il portait autour du cou, le présenta à Ragastens.

– À genoux, lui dit-il gravement.

– Prince, fit Ragastens en pâlissant, une pareille distinction… à moi !…

– À genoux, répéta doucement Manfredi.

Alors, Ragastens obéit. Il plia le genou. Le prince Manfredi se pencha vers lui et lui passa le collier autour du cou. Puis, tirant son épée, il le toucha du plat sur l'épaule droite, en disant :

– Sois brave. Sois fidèle. Sois pur. Dans tes pensées et dans tes actes, sois digne de l'Ordre des Preux, dont tu es chevalier à dater de ce jour.

Des applaudissements éclatèrent. Ragastens s'étant relevé, reçut l'accolade du prince Manfredi et du comte Alma et les félicitations de tous les seigneurs présents. La chose qui lui fut plus douce peut-être que la décoration elle-même fut de constater, dans tous les yeux qui se fixaient sur lui, que pas un éclair de jalousie ne troubla l'harmonie de la cordialité qui l'entourait.

Le soir de ce jour, comme la nuit était venue, le prince Manfredi se promenait dans le grand parc solitaire et silencieux, escortant la princesse Béatrix. Fidèle à l'engagement qu'il avait pris, le prince ne disait pas un mot qui pût rappeler à Béatrix qu'il était son mari.

– Ne rentrez-vous pas, mon enfant ? demanda-t-il.

– Pas encore, prince, répondit-elle. Vous le savez, c'est chez moi un caprice invétéré que de rêver seule, le soir, dans ce parc…

– Si vous m'en croyez, vous rentrerez… Vos esprits sont agités par les graves événements que nous traversons, et vous avez besoin de repos…

– Non, prince, dit-elle. J'éprouve, au contraire, un réel soulagement à me promener dans ces parages que ma mère aimait, à essayer de la retrouver… Il me semble que je vais la rencontrer au détour de cette allée…

À ce moment précis, au détour même de l'allée que Primevère désignait du doigt, une ombre se montra une seconde, puis

disparut aussitôt. Ni Primevère, ni le prince ne virent cette ombre.

– Mais vous ! reprit vivement la jeune princesse, vous surtout avez besoin de repos…

Le prince soupira. Il comprit que Primevère cherchait la solitude.

– Je vous laisse donc, dit-il sans tristesse apparente.

Primevère tendit son front. Le vieillard y déposa un baiser paternel, puis se retira avec un soupir que Béatrix n'entendit pas.

Le prince Manfredi, la tête penchée, se dirigea lentement vers le palais, en passant par les allées qu'il venait de suivre avec Béatrix. Tout à coup, une voix murmura à son oreille, railleusement :

– Bonjour, prince Manfredi !

Et, d'un fourré, il vit sortir une femme masquée.

– Qui êtes-vous ? fit le prince. Que faites-vous ici à pareille heure ?

– Je vous cherchais, prince… Qu'importe qui je suis ? Vous ne voyez pas mon visage, mais vous allez connaître ma pensée.

L'ombre éclata de rire. Le prince Manfredi avait pâli. Le persiflage de la femme masquée lui semblait cacher d'effroyables avertissements.

– Qui êtes-vous ? Parlez ou je vous arrache votre masque !

– Prince, dit alors la femme avec une soudaine gravité, vous ne saurez pas mon nom, parce qu'il est inutile que vous le sachiez. Vous ne verrez pas mon visage parce qu'il est impossible qu'un Manfredi violente une femme.

– Par le ciel, gronda sourdement le prince, parlez !… Que voulez-vous me dire ?

– Je n'ai rien à vous dire, fit tranquillement l'ombre… Vous ne me croiriez pas… Mais j'ai mieux à faire que de parler… Venez, prince !… Et vous verrez vous-même sa trahison ! Vous entendrez le traître !

Le prince passa ses mains sur son front moite de sueur. Il suivit la femme qui s'enfonçait par de nombreux détours dans le méandre des allées du parc. Tout à coup, elle s'arrêta. Ils étaient sous le couvert d'un épais fourré. Devant eux, par-delà une bande de gazon qu'éclairait la lune, une femme était assise sur un banc. Et, à genoux devant elle, un homme couvrait sa main de baisers. Manfredi les reconnut sur-le-champ. C'était Primevère, princesse Manfredi. C'était le chevalier de Ragastens.

La dame masquée les lui montra en étendant le bras vers eux, puis, comme si elle n'eût plus rien à faire, doucement, elle se recula et disparut sans bruit, laissant Manfredi hagard, frappé d'une immense stupeur.

Le valet, que Lucrèce avait gagné à prix d'or, était à son poste. Et, comme il demandait s'il faudrait l'attendre encore le lendemain soir, cette fois, elle répondit :

– Non… Maintenant, c'est fini…

Par les rues noires de Monteforte, elle gagna une maison de pauvre apparence qui se trouvait située non loin de la grande

porte par où le comte Alma et Ragastens avaient fait leur entrée. Elle entra, monta au premier étage et pénétra dans une pièce qu'éclairait un seul flambeau. Un homme était là qui attendait. Il était vêtu en cavalier.

– Garconio, lui dit Lucrèce, je vais rentrer au camp.

– Et moi, madame ?

– Toi, tu restes, pour le surveiller. Attache-toi à lui. Qu'il ne fasse plus un pas, maintenant, dont tu ne puisses me rendre compte.

– Bien, madame. Vous pouvez vous fier à moi.

– Je le sais, Garconio, dit Lucrèce avec un sourire de satisfaction. Tu es un serviteur sûr parce que tu travailles pour ton propre compte… Seulement, prends garde ! Si cet homme te voit, tu es perdu…

Le lendemain matin, au moment où s'ouvrait la porte, Lucrèce monta à cheval et, la figure à demi cachée par une écharpe légère, se présenta pour franchir cette porte. L'officier de garde, voyant une femme seule, ne fit aucune objection pour la laisser sortir.

Elle partit au galop. Trois heures plus tard, elle déboucha du défilé d'Enfer et, évitant le camp des alliés par un long détour, elle mit pied à terre vers midi devant la tente de César où elle entra aussitôt.

César, allongé sur un petit lit de sangles, causait avec deux ou trois de ses principaux lieutenants. Sa blessure, bien que peu dangereuse, le faisait cruellement souffrir.

– Comment ! s'écria Lucrèce en entrant. Blessé ?…

– Ma sœur ! s'exclama César.

Elle fit un signe imperceptible que comprit César. Celui-ci renvoya aussitôt les conseillers qui l'entouraient.

– Oui, blessé ! dit-il alors. Blessé par ce damné Ragastens, qui fait tout crouler autour de nous, depuis que nous avons eu le malheur de le rencontrer… Mais toi, d'où viens-tu ?…

– Je viens de Monteforte, répondit tranquillement Lucrèce.

– De Monteforte ? s'écria César.

La tranquille audace de Lucrèce stupéfiait César.

– C'est magnifique, ce que tu as fait là ! s'écria-t-il.

– D'autant plus que cela va te permettre de te venger.

César eut une exclamation de joie furieuse et voulut faire un mouvement pour se soulever. Mais la douleur lui arracha un cri et il retomba, haletant.

– Explique-toi, dit-il en se remettant. Si ce que tu dis est vrai, Lucrèce, si tu as trouvé le moyen de mettre cet homme en mon pouvoir, tu peux compter sur ma reconnaissance.

– Nous verrons cela plus tard, dit Lucrèce avec un sourire. Pour le moment, réponds à mes questions. Tiens-tu absolument à t'emparer de Monteforte ?

– Si j'y tiens ?… Ah ça ! Tu deviens folle ?…

– Ainsi, tu te refuserais à renoncer à marcher sur la ville ?

– Certes ! Par l'enfer, je la raserai, comme je l'ai dit à mon père, et je sèmerai moi-même du blé sur l'emplacement de ses remparts !

– Et puis, tu as une autre raison, avoue-le !…

– Oui ! Je sais ce que tu veux dire… Eh bien c'est vrai, je veux que la fille des Alma soit à moi !…

– En ce cas, il faut te hâter. Ragastens est dans la place et Béatrix ne le voit pas d'un mauvais œil.

César devint blême. Puis, après une minute de réflexion.

– Et tu dis que, pour avoir Ragastens en mon pouvoir, il me faudrait renoncer à détruire Monteforte ?…

– Ou feindre d'y renoncer !

– Ah ! ah !… Je crois que nous allons nous entendre !

Lucrèce, alors, se pencha vers son frère et lui parla longuement à voix basse.

Enfin, l'entretien prit fin. Alors, César appela l'officier qui se tenait en permanence devant la porte de sa tente.

– Monsieur, lui dit-il, envoyez-moi mon maître de camp et mes hérauts d'armes…

– Bien, monseigneur…

Une demi-heure plus tard, le bruit se répandait dans tout le camp, que César allait envoyer à Monteforte des parlementaires chargés de lui faire des propositions avantageuses. Quelques-uns approuvèrent la démarche. D'autres, en plus grand nombre,

la jugèrent honteuse et murmurèrent que, décidément, César Borgia baissait… Nul ne soupçonna la vérité…

LI

SOIS BRAVE, FIDÈLE ET PUR

Ragastens, le soir de ce jour où il avait été créé chevalier-preux et avait reçu l'accolade du prince Manfredi, se dirigea vers le palais du comte Alma.

Une sorte de remords angoissé lui venait, non de son amour, mais de la démarche qu'il allait encore tenter et que, malgré tous ses raisonnements, il se sentait incapable de ne pas exécuter. En effet, toute la journée, il s'était dit : « Je n'irai pas ! »

Mais, lorsque vint le soir, il commença à piétiner avec impatience dans sa chambre. Bientôt, il sortit et il se dirigea sans hésitation vers l'endroit des grilles qu'il avait déjà escaladé.

Là, il attendit que tout fût devenu silencieux dans le palais et que l'heure fût arrivée où il supposait que Primevère serait à sa place habituelle. Enfin, il franchit la grille, passa par les mêmes allées où il avait déjà passé, aboutit au même point et revit Béatrix au même endroit.

Il s'avança aussitôt vers elle. Elle l'attendait en effet. Elle le vit arriver et sourit. Ce qu'ils se dirent…

Le moment vint, pourtant, où il fallut se séparer. Après un dernier adieu, Primevère s'éloigna lentement vers le palais. Ragastens demeura sur place, immobile, pétrifié par son bonheur

et, depuis longtemps, elle avait disparu, lorsqu'avec un profond soupir, il s'éloigna, lui aussi.

Comme il allait atteindre la grille, il lui sembla qu'on marchait derrière lui. Il se retourna vivement. En effet, quelqu'un venait derrière lui !

Ce quelqu'un ne songeait pas à se cacher. Ragastens vit sa haute silhouette flottante dans l'obscurité. Vivement, il se jeta derrière un arbre et attendit que l'homme eût passé. Mais l'homme ne passa pas !… Il s'arrêta devant l'arbre, et, en faisant le tour s'arrêta près de Ragastens.

– Le prince Manfredi ! murmura celui-ci, frappé de vertige.

Le vieillard, les bras croisés, les yeux flamboyants, sa grande taille légèrement courbée, le regardait ardemment. Ragastens comprit *qu'il savait !…*

Éperdu d'épouvante – non pour lui, mais pour Béatrix ! – il fit un suprême effort pour rassembler ses esprits.

– Prince… commença-t-il.

– Pas un mot ! dit le vieillard d'une voix si changée que Ragastens la reconnut à peine. J'ai tout vu, j'ai tout entendu. Bénissez le ciel que je conserve mon sang-froid et que, pour éviter un scandale, une tache à mon nom, je ne vous tue pas ici comme un chien ! Demain… chez moi… je vous attends…

– J'y serai, prince ! dit Ragastens tout à coup ramené au calme par les paroles de Manfredi.

– J'y compte, monsieur, s'il vous reste une parcelle d'honneur et de dignité !

– J’y serai ! répéta Ragastens avec hauteur.

Et il salua le prince d’un grand geste. Puis, sans prendre de précaution, désormais inutile, il marcha droit sur la grille qu’il franchit. Bientôt, il était rentré chez lui.

La nuit fut affreuse pour lui. Il la passa à combiner des arrangements qui s’écroulaient l’un après l’autre. Le jour vint sans qu’il se fût arrêté à rien de satisfaisant. Seulement, il avait résolu de prévenir la princesse Béatrix avant de se rendre chez Manfredi.

Mais, lorsqu’il arriva au palais Alma, il eut beau parcourir les galeries et les salles où d’habitude il rencontrait Primevère, il ne la vit pas. Rongé d’inquiétude, il fit prévenir le prince Manfredi qu’il était au palais, à sa disposition, attendant son bon vouloir. Mais on lui répondit que le prince Manfredi était en conseil secret. Ragastens dut attendre.

Vers midi, on apprit qu’il n’y aurait aucune audience, et le bruit se répandit que le prince Manfredi était gravement malade. En même temps, l’un des valets du prince vint se présenter à Ragastens.

– Mon maître, lui dit-il, vous prie de le venir trouver dans la soirée.

Ragastens quitta le palais, encore plus agité qu’il n’y était entré. Manfredi n’avait nullement assisté à un conseil secret, comme il l’avait fait dire. Dans la matinée, il s’était contenté de prier le comte Alma de retenir sa fille près de lui, toute la journée, sous des prétextes quelconques. Puis, le vieillard s’était préparé à recevoir Ragastens.

Lorsque, vers cinq heures, on vint lui dire que le chevalier était à sa porte, il ordonna de faire entrer Ragastens. L’instant

d'après, les deux hommes étaient en présence, debout, à un pas l'un de l'autre. Ils se regardaient avec une curiosité maladive, comme s'ils ne s'étaient jamais vus…

À ce moment, la grande porte s'ouvrit à deux battants, et un introducteur, s'avançant jusqu'au milieu du salon, annonça gravement à haute voix :

– Les hérauts d'armes et officiers parlementaires de Monseigneur César Borgia, duc de Valentinois, duc de Gandie, se présentent pour porter à monseigneur le prince Manfredi, chef suprême de l'armée alliée, les offres pacifiques de leur noble maître !…

Ragastens n'eut pas un geste. Peut-être n'avait-il même pas entendu. Seulement, il vit la main du prince Manfredi qui retombait de la garde de son poignard.

Il le vit relever la tête et jeter devant lui un regard où il y avait de la folie. Il suivit alors ce regard. Et il s'aperçut que la porte était ouverte à deux battants.

La grande galerie était pleine d'officiers en armes et de seigneurs. Près de la porte, trois hérauts en hoqueton de cérémonie sonnèrent une fanfare ; puis trois officiers de l'armée de César, costumés en guerre, entrèrent dans le salon… Et la porte se referma.

Toute cette scène, Ragastens la vit comme en rêve. Déjà, les hérauts s'étaient rangés près de la porte. Les officiers parlementaires, ayant laissé leur suite dans la galerie, s'approchèrent du prince Manfredi et s'inclinèrent profondément.

– Que voulez-vous, messieurs ? demanda le prince d'une voix brisée, tandis que son regard ne quittait pas Ragastens.

– Monseigneur, dit alors le parlementaire, nous, officiers de l'armée de monseigneur le duc de Valentinois et de Gandie, notre maître, nous venons, de sa part, en tout honneur et toute bonne foi, vous soumettre une proposition de paix…

Le prince Manfredi, livide, les dents serrées, fit un signe de la tête.

– Voici cette proposition que vous, chef suprême de l'armée alliée, apprécierez selon la haute sagesse et ce grand esprit d'équité que l'Italie entière se plaît à reconnaître en vous… Monseigneur César Borgia estime que trop de sang déjà est répandu et que l'heure est venue où les querelles intestines qui déchirent la malheureuse Italie doivent s'apaiser. Il renonce pleinement à toute prétention sur le comté de Monteforte. Il s'engage à ramener son armée sur les terres de Rome. Il s'engage, en outre, à ne plus jamais prendre les armes contre Monteforte. Il s'engage à restaurer quelques-unes des principautés qui ont disparu, notamment la vôtre, monseigneur, avec tous les droits, privilèges, prérogatives qui y étaient attachés.

Manfredi écoutait avec stupeur ces offres extraordinaires.

– Contre ces avantages, continua l'officier, monseigneur le duc de Valentinois demande simplement que votre armée soit licenciée… pour preuve de sa bonne foi, il fournira douze otages choisis parmi les seigneurs de son entourage. Pour preuve de la bonne foi des alliés, il demande, comme c'est justice, qu'on lui livre un otage, et il se contentera d'un seul. Nous sommes chargés de vous le désigner…

– Désignez-le ! fit le prince d'un ton bref.

– Pour donner la mesure entière de ses dispositions conciliatrices, notre maître n'a pas voulu choisir quelqu'un des sei-

gneurs que vous aimez. Il se contente de l'un de vos officiers, qui n'est même pas de ce pays et que vous connaissez à peine. C'est celui qu'on nomme le chevalier de Ragastens. J'ai dit, monseigneur. Quelle réponse dois-je porter à l'illustre capitaine que nous avons ici l'insigne honneur de représenter ?…

Le prince Manfredi fut secoué d'un long tressaillement. Il regarda Ragastens.

Celui-ci s'était croisé les bras. Ses yeux, étincelants d'insolence volontaire, de défi, d'arrogance cherchée, allaient du prince Manfredi aux officiers parlementaires.

Une joie terrible agita le vieux Manfredi. Il tenait sa vengeance. Une vengeance affreuse, comme il n'eût pu en imaginer une plus complète.

– Nous attendons, prince ! reprit l'officier de Borgia.

Ragastens fit un pas vers Manfredi. Et, les bras toujours croisés, les yeux dans les yeux, d'une voix basse, empreinte d'un mépris hautain, il murmura :

– Qu'attendez-vous pour me livrer ?

Le prince demeura un instant comme écrasé. Son visage devint plus livide encore.

Il sentait sur lui le souffle de Ragastens. Et il lui semblait que ce souffle l'emportait dans une tempête de mépris. Enfin, il se redressa et étendit le bras. Ragastens se dirigea vers les parlementaires comme si, déjà, il eût été prisonnier.

– Messieurs, dit alors le prince, voici ma réponse.

La voix du vieillard était étrangement calme. Une sorte d'auguste solennité s'était étendue sur sa figure qui, l'instant d'avant, était ravagée par les secousses de la passion.

– Ma réponse, continua-t-il, c'est celle que vous ferait tout homme de sens. Vous donner le chevalier de Ragastens, ce ne serait pas seulement une lâcheté…

Les parlementaires firent un geste.

– Attendez, reprit le prince. Nul de vous n'ignore la haine personnelle de César Borgia contre M. de Ragastens. Venir me proposer, à moi chevalier de l'ordre des Preux, de livrer un ennemi à son ennemi mortel, c'est m'insulter gravement.

– Prince ! interrompit l'officier avec hauteur.

– Je n'ai pas fini, dit Manfredi avec la même majesté. La raison que je viens de vous donner, vous ne la comprenez pas, sans doute. Capables de faire appel à la félonie, vous et votre maître, vous êtes incapables de comprendre la loyauté. Je vais donc vous donner, comme je vous le disais en commençant, une raison de simple bon sens.

Les officiers parlementaires étaient blancs de fureur. Quant à Ragastens, il se demandait s'il rêvait.

– Voici, messieurs, acheva Manfredi. Allez dire au prince Borgia que le chevalier de Ragastens est le seul que je ne puisse pas lui livrer, parce que, dès ce moment, je le désigne pour prendre le commandement de notre armée, au cas où je viendrais à succomber dans une bataille.

– Prince !… s'écria Ragastens, bouleversé d'émotion.

Mais Manfredi lui imposa silence d'un geste. Puis, s'adressant aux envoyés de César :

– Allez, messieurs. Nous n'avons plus rien à nous dire.

Les trois officiers saluèrent. La grande porte fut ouverte. Les hérauts sonnèrent une brève fanfare. Puis les parlementaires traversèrent la galerie, suivis de leur escorte.

Cependant, le prince et Ragastens étaient demeurés seuls. Le chevalier, le cœur gonflé, vaincu par la magnanimité de son adversaire, contempla un moment le vieillard avec une sorte de vénération.

– Monsieur, vous ne me devez pas de gratitude. C'est pour moi-même que j'ai agi… j'ai voulu obéir à la devise de l'ordre auquel j'appartiens : Brave, fidèle et pur !

– Cette devise, fit Ragastens d'une voix brisée par l'émotion, vous obligeait peut-être à ne pas me livrer à César, elle ne vous forçait pas à me créer votre successeur.

– Jeune homme, vous ne m'avez pas compris… Je vais donc vous expliquez clairement ce que j'attends de vous.

– Parlez, monseigneur. D'avance, je souscris à vos désirs.

– Oui !… Je sais qu'on peut se fier à votre parole. Jurez donc, monsieur, que vous respecterez ma volonté.

– Je vous le jure par mon nom, dit Ragastens gravement. Je vous le jure sur cet insigne d'honneur et de chevalerie que vous avez mis autour de mon cou.

– Bien ! dit le vieillard avec une sombre satisfaction. Je vous demande donc tout d'abord de ne jamais lui révéler, *à elle,* ce qui s'est passé entre nous.

– Je vous le jure…

– Ceci, dans le cas où un hasard vous remettrait en sa présence. Mais je vous demande maintenant de ne pas chercher à la revoir, moi vivant.

Ragastens eut une seconde d'hésitation.

– Je vous le jure, dit-il enfin. Vous avez acquis sur moi des droits dont vous usez cruellement, monsieur !

– J'en use avec clémence, répondit le vieillard.

Mais, se remettant aussitôt, il poursuivit :

– Monsieur, dans l'abominable situation que vous m'avez faite, je n'ai pu songer à un duel que vous n'auriez pas accepté. Cependant, votre vie m'appartient.

– Elle est à vous, dit Ragastens fermement.

– Si votre vie est à moi, reprit le prince avec une froideur glaciale, j'ai donc le droit d'en disposer à mon gré ?…

– Oui, monsieur.

– Eh bien, voici ce que j'ai résolu : à notre prochaine rencontre avec César Borgia, vous vous ferez tuer…

Ragastens tressaillit. Il eut une révolte instinctive. Mais sourdement, il répondit :

– Je me ferai tuer !

Le vieux Manfredi eut un regard d'admiration pour l'homme qui, sur un ton aussi simple, faisait une aussi formidable réponse.

– J'ai votre parole, dit-il.

Ragastens fit un signe de tête.

Ragastens salua profondément le vieillard et sortit.

LII

CAPRERA

La fureur de César fut grande lorsque ses envoyés lui rapportèrent la réponse du prince Manfredi.

– Tu vois à quoi tu m'exposes, dit-il aigrement à Lucrèce qui assistait à l'entretien.

Lucrèce ne répondit pas. Elle méditait, cherchant à deviner ce qui avait pu se passer.

– Ce sont des hommes de fer ! dit-elle enfin à César. J'aurais dû me douter… Mais tout n'est pas perdu !

– Que veux-tu dire ?

– Laisse-moi faire… Je retourne à Monteforte.

– Tu finiras par te faire prendre !

Lucrèce haussa les épaules.

– Donne-moi quatre hommes sûrs et solides, dit-elle simplement.

César fit venir un officier et lui désigna quatre de ses gardes personnels.

– Je vais jouer la suprême partie, dit alors Lucrèce. En cas de victoire, il y aura double profit : pour toi et pour moi.

– Parle clairement.

– C'est inutile. Tu verras… Un mot seulement. Quand comptes-tu donner l'assaut ?

– Dans trois ou quatre jours : dès que ma blessure me permettra de monter à cheval…

– Bien ; cela me suffit.

Et malgré tout ce que put dire César, Lucrèce refusa de s'expliquer davantage.

À Monteforte, depuis la scène qu'il avait eue avec le prince Manfredi, Ragastens se tenait renfermé chez lui. Il n'avait trouvé que ce moyen de tenir parole au prince.

Pendant ces terribles journées, l'existence de Ragastens fut une longue agonie. Un soir, Spadacape lui annonça que le bruit courait par la ville qu'on allait se battre le lendemain matin, que des mouvements avaient été remarqués dans l'armée de César et que l'assaut était prévu…

– Enfin ! soupira le jeune homme.

– Qu'avez-vous donc, monsieur le chevalier ? demanda Spadacape. Vous ne mangez plus. Vous ne dormez plus. Vous maigrissez à vue d'œil… Je suis sûr qu'on vous a jeté le mauvais œil.

– Tu crois ?…

– Dame ! Comment expliquer un si grand changement ?...

– Tu as peut-être raison. En attendant, fourbis mes armes pour demain.

– Vous irez donc vous battre tout de même ?... Malgré le mauvais œil ?...

– En quoi veux-tu que cela m'empêche d'aller me battre ?...

– C'est que... si on vous a jeté le mauvais œil, vous péririez infailliblement à la première affaire !

– Raison de plus, alors !...

Spadacape ne comprit pas et demeura ébahi. Mais, sur un signe de son maître, il se retira en hochant la tête.

Pendant ce temps, Béatrix était dévorée d'inquiétude. Le lendemain de sa dernière entrevue avec Ragastens, elle s'était rendue, comme d'habitude, à son banc de prédilection.

Comme d'habitude, le prince Manfredi lui avait tenu compagnie pendant une heure. Et rien, dans les paroles ou l'attitude du vieillard, n'avait pu révéler ses préoccupations intimes.

Puis, Manfredi s'était retiré – ou avait feint de se retirer. De loin, il guetta Béatrix. Ragastens ne vint pas.

Primevère, rentrée chez elle, se posa mille fois cette question torturante : « Pourquoi n'est-il pas venu ?... »

Le lendemain soir et les jours suivants, les mêmes scènes se reproduisirent. L'inquiétude de la jeune princesse allait grandissant.

Un soir, comme elle était au jardin, seule, rongée d'inquiétude, le prince Manfredi et le comte Alma se présentèrent tout à coup devant elle.

– Nous partons ! dit le prince d'une voix émue.

Et le comte Alma ajouta :

– Nos gardes avancées nous apportent à l'instant la nouvelle que de grands mouvements se font dans le camp de César. Il est certain qu'il y aura demain matin une nouvelle attaque. Il faut que nous soyons cette nuit même au camp… Adieu, mon enfant… Nous avons le ferme espoir que César sera encore repoussé…

Le comte serra sa fille dans ses bras. Primevère était devenue très pâle. Comme le prince Manfredi s'avançait à son tour pour lui faire ses adieux, elle prit la résolution de savoir, de faire tomber l'effrayante incertitude…

– Je suppose, dit-elle d'une voix éteinte, que tous nos guerriers sont déjà à leur poste ?

– Tous ! répondit Manfredi, Ricordo, Trivulce, Malatesta, Orsini… Tous !…

– Et monsieur de Ragastens ?…

À peine eut-elle prononcé ce nom que son visage s'empourpra puis, l'instant d'après, prit cette teinte plombée que donne la fièvre.

– Le chevalier de Ragastens ? interrogea le comte.

Mais Manfredi lui serra vivement la main, dans l'ombre. Et, d'une voix très calme en apparence, il répondit :

– Le chevalier est en mission depuis plusieurs jours…

– Mission dangereuse, peut-être ? demanda-t-elle, presque mourante.

– Oui ! fit le prince durement, mission dangereuse où, sans doute, il laissera la vie !… Adieu, princesse !…

Et il s'éloigna brusquement, suivi du comte Alma. Il bouillait. Il étouffait.

Primevère avait reculé en chancelant et alla tomber sur un banc, le visage dans les mains, toute secouée de sanglots. Puis ses sens se troublèrent, ses yeux se voilèrent et elle se renversa en arrière, évanouie.

Lorsqu'elle revint à elle, Primevère vit se pencher sur son visage une figure qui lui était étrangère. Une femme était là, devant elle. Cette femme portait le costume des paysannes aisées des environs de Monteforte.

– Ah ! s'écria la femme, vous revenez à vous, enfin !…

– Qui êtes-vous ? demanda Primevère.

– Une contadine des environs, signora.

– Que voulez-vous ?

– Je cherche la signora Béatrix… L'auriez-vous rencontrée ?… J'ai une mission très pressée à lui faire…

– C'est moi, dit Béatrix… parlez !

– C’est vous la signora Béatrix ?… Oh ! que je suis heureuse !… Il y a si longtemps que je désirais vous voir !… Dans le pays, on dit que cela porte bonheur aux fiancées comme moi de toucher votre robe !…

Primevère ne put s’empêcher de sourire.

– Vous disiez que vous avez une mission pour moi ?

– Oui, signora, pour vous ! Et on m’a bien recommandé de vous parler de façon que nul ne puisse entendre…

– Parlez… Nous sommes à l’abri. Qui vous envoie ?

– Un jeune homme beau, fier et brave… mais qui porte un nom bizarre, un nom étrange…

– Le chevalier de Ragastens ! s’écria Primevère.

– C’est cela même, fit la paysanne.

– Parlez ! Où est-il ? Pourquoi vous envoie-t-il ?… Il n’est pas blessé, au moins ?…

– Hélas !… C’est la vérité…

Primevère se raidit, fit appel à tout son courage.

– Dites-moi tout ! fit-elle avec un grand calme résolu.

– Eh bien, voilà, signora : vous ne connaissez pas notre ferme ?… Elle est à deux heures de Monteforte, à peu près… Donc, dans la soirée, comme le soleil se couchait, nous voyons entrer un cavalier dans la cour de la ferme… Je m’avance pour lui demander ce qu’il désire. Je le vois alors qui met pied à terre

et qui fait quelques pas en trébuchant, en mettant la main sur sa poitrine et il vient tomber en travers de notre porte…

– Le malheur est sur moi ! murmura Primevère en serrant nerveusement ses mains l'une dans l'autre.

– Ma mère et moi, poursuivit la paysanne, nous soulevons ce pauvre jeune homme, nous le transportons sur un lit et nous voyons alors qu'il a une profonde blessure au côté droit de la poitrine… Nous mettons la blessure à nu, nous la rafraîchissons, nous la bandons… et enfin, le jeune homme ouvre les yeux…

Primevère saisit la main de la contadine.

– Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-elle.

– Je m'appelle Bianca, dit la paysanne d'un air étonné.

– Bianca, tu es fiancée, n'est-ce pas ?… Ne t'inquiète pas de ta dot ! Je t'en ferai une telle qu'on te jalousera à dix lieues à la ronde…

– Ah ! signora !… On me l'avait bien dit que cela portait bonheur de vous approcher !

– Mais continue… dépêche-toi…

– Alors, voilà ce jeune homme qui fait signe qu'il veut parler… je m'approche tout près de lui. Il me demande d'une voix faible s'il y a un homme dans la ferme… Je lui réponds que non… Il paraît désespéré… Mais je lui dis qu'à l'occasion, je suis assez solidement bâtie pour remplacer un homme… Alors rassemblant toutes ses forces, il me dit : « Eh bien… si vous voulez que je ne meure pas désespéré, allez à Monteforte, entrez au palais, trouvez la princesse Béatrix, parlez-lui surtout sans témoins, et dites-lui qu'au moment de mourir, le chevalier de Ra-

gastens la bénira si elle daigne lui apporter une suprême consolation… » Ce sont ses paroles mêmes, signora. Je les ai répétées tout le long du chemin… Car, aussitôt que le jeune homme eut fini de parler, il retomba dans son évanouissement et, moi, attelant notre carriole, je me suis mise en route sans perdre une seconde… Voilà ma mission, signora !…

Primevère se leva et, d'une voix fiévreuse :

– Partons, dit-elle. Conduis-moi !…

– Ah ! signora, s'écria-t-elle, comme cet infortuné va être heureux !… Mais permettez à une humble paysanne de vous conseiller la prudence. La signora ne pourrait-elle pas s'arranger pour qu'on ne la voie pas sortir du palais ? Je me charge de la ramener ici avant le jour…

– Oui ! tu as raison !… Par la porte du fond du parc, nul ne me verra sortir. Viens… hâtons-nous…

Elle se mit en route à pas précipités. La contadine la suivait à deux pas.

Béatrix ne put donc remarquer qu'en arrivant à un détour d'allée, la paysanne fit un signe étrange. Une ombre cachée dans un fourré, recueillit ce signe.

Béatrix, en arrivant à la porte du fond du parc, ne songea même pas à s'étonner que cette porte fût entrouverte.

– Où est votre carriole ? demanda Béatrix.

– Je l'ai laissée hors des murs ; il y a trop de mouvement dans Monteforte.

– Allons ! dit Béatrix.

Un quart d'heure plus tard, elle arrivait à la grande porte. Elle était fermée.

– On ne passe plus ! dit le soldat de garde.

Béatrix hésita une seconde. Elle entra au poste et se montra à l'officier.

– Faites ouvrir, monsieur ! ordonna-t-elle.

L'officier se précipita en criant un ordre. La contadine était restée au-dehors, cachant une partie de son visage dans les plis d'une écharpe. Une minute plus tard, toutes deux étaient hors des murs.

– Venez, dit Bianca, la carriole est à deux cents pas d'ici…

Primevère s'élança. Elle ne tarda pas, en effet, à apercevoir une sorte de char à banc. Sans hésitation, elle sauta dans la carriole. La paysanne prit place près d'elle. Et, d'une main vigoureuse, fouetta sans relâche le cheval.

Cette course dans la nuit dura presque deux heures. Elle se fit silencieusement.

Enfin Bianca étendit son fouet dans l'ombre. Elle désignait une masse carrée qui s'estompait dans la nuit.

– Notre ferme ! prononça-t-elle.

– Il est là, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

– Oui, répondit la contadine, il est là.

Une minute plus tard, la carriole entrait dans la cour de la ferme et s'arrêtait. Bianca sauta à terre et tendit la main à Béatrix. Celle-ci sauta aussitôt et fut entraînée par sa conductrice. Son cœur battait à se rompre.

Tout à coup, elle se trouva dans une salle basse, à peu près semblable à une salle commune de ferme.

– Bianca, où est-il ? demanda-t-elle à voix basse.

La contadine éclata de rire.

– Je ne m'appelle pas Bianca ! dit la paysanne.

– Où est le chevalier ?… Parlez, malheureuse !…

– M. de Ragastens est à Monteforte…

Primevère poussa un cri de terreur et courut à la porte. À ce moment, elle entendit le grincement d'une clef dans la serrure de cette porte.

– Je m'appelle Lucrèce Borgia !

Primevère recula… Un instant, elle sentit un immense désespoir l'envahir. Mais elle ne voulut pas donner à son ennemie le spectacle d'une faiblesse ; elle se raidit dans un suprême effort et, la tête droite, la lèvre dédaigneuse, elle prononça :

– Lucrèce Borgia est ici !… Qui va-t-on assassiner ?…

– Rassurez-vous, madame ! grinça Lucrèce.

– Je n'ai pas peur de la mort.

– Je ne veux pas vous tuer…

– Que me voulez-vous donc ?

– Je veux simplement vous arracher à Ragastens.

– La raison ?

Lucrèce aiguisa son sourire.

– Raison toute féminine, madame. Vous aimez le chevalier… Eh bien, moi aussi, je l'aime !…

Ces quelques paroles s'étaient échangées, rapides comme un cliquetis d'épées. Aux derniers mots de Lucrèce, il y eut une minute de silence.

Primevère, atteinte au cœur, reprenait des forces pour ce duel effroyable.

– Prenez garde, Lucrèce Borgia ! dit-elle enfin. Le chevalier de Ragastens ne pardonne jamais une injure. Et votre amour sera pour lui la plus sanglante des insultes…

Lucrèce devint livide. Et elle qui avait d'abord résolu de torturer le cœur de Béatrix, se sentit marquée comme d'un fer rouge. Elle perdit sa présence d'esprit.

– Oui, je sais ! Ragastens dédaignera mes avances… Mais, peu m'importe, après tout ! Ce que j'ai voulu, je l'exécute. Je vous sépare. Je vous arrache l'un à l'autre. Jamais plus vous ne vous verrez.

Elle s'arrêta une seconde, haletante, sous le sourire écrasant de Primevère. Et elle marcha sur elle, comme si elle eût voulu la lacérer sur place de ses griffes.

– Jamais, entends-tu !… Toi, d’abord, tu mourras… Et quand tu seras morte, j’irai le trouver, lui ! Et je lui dirai qu’avant de te tuer, je t’ai prostituée !… Car, sache-le bien, il y a quelqu’un qui te veut, qui désire ton corps, qui te souillera de ses baisers… Et ce quelqu’un, tu le hais, tu le tiens en horreur, c’est mon frère, c’est César !

– Vous ne m’emporterez pas, s’écria Primevère, la tête perdue, car vous allez mourir, misérable !

En même temps, elle sortit de son sein un court poignard acéré qui ne la quittait jamais. Mais Lucrèce avait bondi en arrière… Et avant que Primevère eût pu s’élancer sur elle, un coup de sifflet strident avait déchiré l’air, la porte s’était ouverte violemment et quatre hommes s’étaient rués sur la jeune princesse.

– Emmenez-la ! ordonna Lucrèce d’une voix rauque.

Primevère se sentit rudement saisie par les mains horribles, les mains violentes et brutales des quatre hommes et, une minute plus tard, elle se trouva dans une voiture aux portières fermées de volets pleins.

Lucrèce, abandonnant ses vêtements de paysanne, avait revêtu un costume de cavalier. Alors elle s’élança dans la cour, sauta sur un cheval que l’un de ses hommes tenait en bride et rejoignit la voiture qui s’était déjà mise en route au galop.

Toute la nuit, ce fut une marche vertigineuse, sur les pentes abruptes des montagnes. Au point du jour, la voiture était bien loin des terres du comté, du camp des alliés et elle prit, en plaine, une route qui allait droit à la mer.

Cela dura trois jours. Pendant ces trois jours et autant de nuits, elle n’eut aucune communication avec sa prisonnière. Seulement, tous les matins et tous les soirs, un des hommes en-

trouvrait l'une des portières, glissait à l'intérieur un panier de provisions, puis refermait à clef précipitamment.

Primevère, après les premières minutes d'épouvante, avait repris tout son sang-froid. Son premier geste fut pour constater que son petit poignard ne l'avait pas quittée. Rassurée sur ce point, elle calcula froidement les chances qu'elle pouvait avoir d'échapper à l'effroyable honte dont Lucrèce l'avait menacée. Et un sourire intrépide arqua ses lèvres fières.

Au bout du troisième jour, en pleine nuit, la voiture s'arrêta. Elle était arrivée sur le bord de la Méditerranée. À quelques encablures du rivage, à l'abri des vents, au milieu d'une petite anse, une goélette attendait à l'ancre.

Lucrèce alluma une lanterne, monta sur le siège de la voiture et fit un signal. Au bout d'un instant, une lumière répondit de la goélette par un signal semblable. Alors Lucrèce écrivit au crayon deux billets courts. Elle tendit le premier à l'un des cavaliers en lui disant :

– À Tivoli !...

Et le deuxième à un autre cavalier.

– Pour le prince César Borgia !...

Les deux hommes disparurent aussitôt dans la nuit, par des chemins différents.

Quelques minutes s'écoulèrent... Puis on entendit le bruit cadencé des rames et bientôt, surgissant de l'ombre, une chaloupe vint échouer sa proue sur le sable. Trois ou quatre marins, parmi lesquels le capitaine de la goélette, sautèrent à terre et saluèrent Lucrèce. Celle-ci ouvrit la portière de la voiture en disant :

– Descendez. Toute résistance est inutile.

Béatrix descendit et jeta un rapide coup d'œil autour d'elle. Ce coup d'œil la convainquit que toute résistance ou tentative de fuite était, en effet, inutile.

Le capitaine tendait le poing pour que Primevère pût s'appuyer dessus. Mais, dédaignant l'aide qui lui était offerte, elle monta dans la chaloupe, s'assit, et s'enveloppant de son écharpe, parut dès lors indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle. Lucrèce embarqua à son tour.

– Où me conduisez-vous ? demanda Béatrix d'un ton de souveraine.

– Dans mon château de Caprera ! répondit Lucrèce.

Primevère frissonna de terreur…

LIII

LA CHUTE DE LA MAISON ALMA

Le chevalier de Ragastens avait religieusement tenu la première partie du serment qu'il avait fait au vieux Manfredi : ne pas chercher à revoir la jeune princesse. Il lui restait à accomplir la deuxième moitié de son serment.

En effet, il avait juré de se faire tuer à la prochaine rencontre avec l'armée de César. Maître de sa vie, le prince Manfredi lui avait imposé le suicide. Le moment était venu.

Ragastens, à cette minute, sentit un amer regret de la vie qu'il allait quitter. Mourir, alors qu'il était aimé !…

– Mourir sans l'avoir revue ! Fût-ce de loin ! Fût-ce une seconde !…

Il avait la tête perdue. Il brûlait de fièvre. Il appela Spadacape et lui ordonna de tenir son cheval tout sellé. Son idée était d'aller au palais, de voir Primevère sans lui parler ; puis de revenir et de courir au camp.

Pendant dix minutes encore, il hésita, piétina sur place, alla dix fois ouvrir la porte, puis la referma. Tout à coup, il se décida, descendit l'escalier en courant et, l'instant d'après, se trouva dans la rue… À ce moment, une immense acclamation retentit… De nombreuses torches apparurent, un groupe de cavaliers se montra… En tête, marchaient le comte Alma et le prince Manfredi !…

Pétrifié, Ragastens les vit venir sans faire un mouvement. Ils s'arrêtèrent près de lui. Le prince l'avait vu :

– Monsieur de Ragastens, dit-il, nous vous emmenons… Son Altesse le comte tient à vous voir dans le conseil qui va se tenir au camp.

Ragastens vacilla, comme assommé sur le coup. Mais aussitôt, son indomptable nature reprit le dessus.

– Mon cheval !… Mes armes !…

Spadacape, déjà, était près de lui, tenant la bride de Capitan. Ragastens dit quelques mots à l'oreille de Spadacape. Celui-ci répondit par un signe de tête. Puis le cavalier sauta en selle et le groupe s'éloigna au pas dans les rues de Monteforte. À ce moment, il était environ minuit.

À l'instant où le groupe qui suivait le comte Alma et le prince Manfredi avait franchi la porte de Monteforte, un cavalier s'était tout à coup joint à ce groupe et, en même temps que lui, avait franchi la porte. Ce cavalier se tint alors tout en arrière de la troupe.

Peu à peu, il se laissa distancer et, sans que personne s'en fût aperçu, demeura seul en arrière. Cet homme, alors, mit pied à terre. Puis il se mit à grimper les rochers, lentement, à tâtons… Au bout de deux heures, il se trouvait sur le plateau qui surplombait le défilé d'Enfer. L'homme s'accota alors à un rocher, sur un épais tapis de mousse et d'herbes. Bientôt, il s'endormit profondément. Cet homme, c'était le moine Garconio.

Ragastens, au moment de monter à cheval pour suivre le prince Manfredi, avait dit quelques mots à l'oreille de Spadacape. Celui-ci n'avait pas suivi le chevalier.

Mais, presque aussitôt après son départ, il s'était mis en route lui-même, était sorti de Monteforte en se faisant reconnaître du poste comme l'écuyer de M. de Ragastens et avait pris, à cheval, le chemin que Ragastens et lui avaient suivi le jour où le chevalier s'était rendu au rocher de la Tête pour se battre avec Malatesta.

Arrivé au plateau, Spadacape se mit à galoper dans la direction de l'auberge qui se trouvait au pied du rocher de la Tête. Il portait en croupe un paquet assez volumineux qui ressemblait à un paquet de cordes placées en rouleau. On n'a pas oublié, sans doute, que depuis leur arrivée à Monteforte, Ragastens et Spadacape s'étaient livrés, plusieurs soirs de suite, à un singulier travail. Spadacape sortait de la ville, conduisant une petite charrette. Et Ragastens l'escortait. Où allaient-ils, tous les deux ? Que contenait la charrette ?

Spadacape gagna l'auberge du Rocher de la Tête. Elle était vide : toute la maisonnée s'était réfugiée dans Monteforte.

Il descendit dans les caves creusées sous le rocher. L'escalier s'enfonçait de deux étages dans les profondeurs du granit. Spadacape descendit jusqu'à l'étage inférieur. Là se trouvaient trois compartiments, le premier était fermé par une porte ordinaire ; le deuxième et le troisième se fermaient au moyen d'une grille de fer très solide. C'est dans la dernière cave que se trouvait le fameux trou qui, selon la légende de l'aubergiste, avait été creusé par la fourche de Satan en personne.

Spadacape, parvenu à la dernière cave, s'agenouilla près du trou que l'aubergiste avait montré à Ragastens comme preuve indiscutable de la véracité de son récit. Il avait descendu avec lui

ce paquet bizarre qui ressemblait à un paquet de cordes. De cette corde, il coupa environ deux brasses et introduisit l'un des bouts dans le trou…

Son travail achevé, Spadacape remonta avec le restant du paquet de cordes. Alors, il revint dans la direction de Monteforte, en suivant la ligne des rochers qui surplombaient le défilé d'Enfer. À cent pas de l'auberge, il s'arrêta dix minutes devant l'un de ces rochers ; puis il en fit autant plus loin, puis plus loin encore.

Lorsque Spadacape revint vers l'auberge, il avait employé à son mystérieux travail le paquet de cordes qu'il avait apporté de Monteforte.

Le prince Manfredi et le comte Alma arrivèrent au camp sur les deux heures et demie du matin, après avoir trotté ou galopé pendant toute la traversée du défilé. Le conseil de guerre fut aussitôt réuni dans la tente du comte.

Des renseignements fournis par les vedettes avancées, il résulta que l'armée de César était placée en avant de son camp et concentrée en une seule masse. Il était certain qu'une attaque se produirait au point du jour.

Dans la tente du comte Alma, chacun émit son avis. Ragastens avait retrouvé tout son sang-froid.

– Monsieur de Ragastens, votre opinion ? demanda le comte Alma.

– Opposer à la masse concentrée par César une masse pareille. Altesse, si vous m'en croyez, l'armée alliée se placera tout entière devant le défilé qu'il faut avant tout défendre.

– L'avis est sage, fit le prince Manfredi avec une ironie qui surprit tous les assistants, mais je suis d'une opinion contraire : nous devons profiter de ce que l'armée ennemie est concentrée pour l'envelopper et l'attaquer de toutes parts à la fois…

Le plan de Ragastens était le seul praticable, en raison du faible effectif que les alliés pouvaient opposer à César. Le plan de Manfredi était d'une évidente témérité. Ce fut pourtant ce dernier qui l'emporta. D'ailleurs, une fois son avis donné, Ragastens dédaigna de le défendre.

Il était près de quatre heures lorsque le conseil prit fin ; à ce moment, le soleil se levait. Sur l'ordre de Manfredi, les trompettes sonnèrent, les troupes se mirent en marche vers le camp de César, se déployant au fur et à mesure qu'elles avançaient. Le comte Alma, le prince Manfredi et Ragastens se trouvaient au centre de l'immense éventail qui se développait lentement.

L'armée de César ne bougeait pas. Tout à coup, les alliés se précipitèrent, les trompettes et les fifres sonnèrent l'attaque. Elle fut violente et la bataille s'engagea sur toute la ligne à la fois.

César s'était laissé envelopper. Mais alors s'accomplirent les prédictions de Ragastens. Dédaignant de répondre aux troupes qui l'assaillaient sur ses flancs, César ébranla son armée qui, comme un coin énorme de fer et d'acier, s'enfonça dans le centre de la ligne alliée, avec une force irrésistible…

Pendant une heure, les alliés tinrent bon… le sang ruissela, les cadavres s'entassèrent. Ragastens, avec une poignée de cavaliers, exécuta charges sur charges. Il fonçait droit devant lui, se découvrant, passant au plus épais de la mêlée, cherchant la mort. La mort ne voulait pas de lui !…

Et ce fut au retour d'une de ces charges qui avaient paralysé l'élan de César qu'il vit tout à coup le comte Alma et le prince Manfredi entourés par un groupe de Suisses. Ragastens s'élança, suivi d'une vingtaine de cavaliers. À ce moment, le comte Alma tomba, la gorge ouverte par un coup de lance. Il tomba, tué raide, les bras en croix, les mains crispées, dans des flaques de sang.

Il y eut autour de son corps une lutte acharnée. Lorsque Ragastens vit que le prince Manfredi demeurait seul debout, enveloppé de toutes parts, avec la cinquantaine de guerriers qu'il avait autour de lui, il eut un éblouissement de désespoir intime.

– Le moment de mourir est venu !... pensa-t-il.

Et en même temps, il chargea. En un instant, il fut sur le groupe qui entourait le prince. Le vieillard, tête nue, sanglant, effrayant à voir, lui sourit. Ragastens vit ce sourire et cria :

– Je tiens parole !...

Son attaque tint du prodige et de la folie. Il se rua, ayant jeté son épée, poussant son cheval, se précipitant sur les lances... Et, au bout de quelques minutes de voltes, de vire-voltes foudroyantes, il se retrouva vivant, dans un large espace vide, devant des gens qui fuyaient, effarés.

À ce moment, un coup d'arquebuse retentit à dix pas devant lui. Ragastens entendit la balle siffler à son oreille. Puis, en arrière de lui, il y eut un cri sourd. Il se retourna... Et il vit le prince Manfredi qui roulait de son cheval et tombait non loin du cadavre du comte Alma.

Ragastens sauta à terre et courut au prince. Le vieillard avait reçu le plomb en pleine tête. Cependant, il n'était pas mort

encore. Ses yeux convulsés roulaient dans leurs orbites, il faisait un effort surhumain pour se soulever. Ragastens se pencha sur lui.

– Monsieur, lui dit Ragastens, vous m'êtes témoin que j'ai tout fait pour tenir ma parole…

– Oui ! fit le prince de la tête.

– Je n'ai pas réussi… mais la bataille n'est pas finie… Mourez en paix, monsieur… Je vous rejoins…

– Non ! articula péniblement le vieillard. Vivez… pour elle !…

Ragastens s'agenouilla et des larmes coulèrent sur ses joues, traçant un double sillon parmi la poussière noire qui couvrait son visage. Manfredi voulut parler encore. Mais sa tête qu'il avait soulevée retomba lourdement. Le prince Manfredi était mort…

Alors, Ragastens se baissa, souleva cette tête blanche et rouge et déposa un baiser à la place même que la balle avait frappée. Quand il se releva, il était livide, avec une bouche toute rouge de sang.

Il jeta les yeux autour de lui et vit Capitan qui l'avait suivi. Alors, il ramassa la large épée du prince Manfredi, sauta en selle et examina la situation.

Les chefs survivants des alliés s'étaient massés autour de lui. La bataille était perdue et la défaite allait se changer en désastre. De toutes parts, les troupes alliées fuyaient, jetant leurs armes, se précipitant vers le défilé.

– Nous sommes perdus ! dit une voix près de Ragastens. Le chevalier se retourna et vit Giulio Orsini.

– César va marcher sur Monteforte, poursuivit celui-ci.

– Il faut le laisser marcher ! dit Ragastens. Et, s'adressant à voix basse à Orsini :

– Mon cher ami, tâchez de rallier autour de vous tout ce que vous pourrez et battez en retraite dans le défilé… Laissez-vous poursuivre par César jusqu'à Monteforte.

– Je ne comprends pas…

– Avez-vous confiance en moi ?

– Confiance illimitée…

– Faites donc ce que je vous dis… Moi… je vais préparer à monseigneur Borgia une petite surprise à ma façon…

Tandis que Giulio Orsini faisait sonner la retraite et s'enfonçait dans le défilé d'Enfer avec tout ce qui restait de troupes valides, Ragastens s'éloigna à fond de train du champ de bataille.

Une demi-heure plus tard, il commençait à grimper les pentes inaccessibles du plateau. Bientôt il fut obligé de mettre pied à terre. Mais Capitan le suivit, les naseaux en feu, hennissant… Au bout d'une heure de cette ascension, Ragastens se trouva sur le plateau. À ce moment, il vit l'arrière-garde de César s'enfoncer dans les gorges qui menaient à Monteforte.

Ragastens laissa souffler une minute Capitan. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, le plateau était désert. Alors, il se

mit en selle et partit comme un ouragan dans la direction du Rocher de la Tête…

Le moine Garconio avait passé une nuit paisible sur son lit de mousse, en plein air. La rosée du matin le réveilla. Il se leva, se secoua et éclata de rire.

– César, avec ses renforts, a vingt mille hommes, dit-il à haute voix. Quelle déroute pour les alliés !… Ragastens, c'est aujourd'hui le grand jour de justice…

Le moine choisit un bon emplacement pour assister à la déroute des alliés et voir si Ragastens serait parmi les survivants. Il alla jusqu'à l'auberge du rocher de la Tête. Mais il ne s'y arrêta pas. Il alla un peu plus loin et trouva enfin une place commode d'où il pouvait voir admirablement tout ce qui se passerait dans le défilé.

À ce moment, la bataille était commencée, là-bas, au loin, et des bouffées de rumeurs en arrivaient jusqu'à Garconio. Cependant, les heures coulaient. Garconio avait apporté des provisions. Il se mit à manger tranquillement, sans cesser d'examiner le défilé.

Tout à coup, les rumeurs se rapprochèrent. Il se pencha. Des hommes, des soldats accouraient : ils appartenaient à l'armée des alliés ; c'étaient les premiers fuyards qui s'étaient jetés dans le défilé pour se réfugier à Monteforte. Puis, presque aussitôt, ce ne furent plus des hommes isolés : des troupes entières passèrent au pas de course…

– Qu'est-ce que j'avais dit ? hurla Garconio délirant de joie. Mais je ne vois pas de Ragastens ! Tout à l'heure, j'irai visiter le champ de bataille… et je le trouverai !…

Le défilé, maintenant, grouillait de monde. C'était comme une fourmilière humaine surprise par quelque catastrophe et fuyant, éperdue, sous les rayons du soleil impassible. Enfin, une troupe apparut, qui tenait bon encore, qui reculait lentement en bataillant.

La clameur qui montait de cette fournaise était formidable… Et ce fut alors la tête de colonne de l'armée de César qui se montra. Les troupes de Borgia s'avançaient en bon ordre, en rangs serrés.

– Monteforte sera pris tout à l'heure ! s'écria le moine.

Puis, haletant d'émotion :

– Ragastens n'y est pas !… Il est tombé là-bas !… Je vais voir !…

L'armée de César continuait à avancer. Maintenant elle était tout entière sous les yeux du moine qui, penché en avant, accroché à un rocher, trépignait et hurlait.

À ce moment, une épouvantable détonation se fit entendre dans la direction de Monteforte.

Le moine, en se penchant de ce côté, vit s'élever dans les airs une épaisse colonne de fumée, mélangée de pierres, de rochers énormes… Puis cela se dissipa. Et il entendit des hurlements, il vit un recul épouvanté de l'armée de César… La pluie de rochers retombait sur l'armée, écrasant des pelotons entiers…

– Qu'est cela ? murmura le moine en blêmissant.

Une seconde détonation retentit… mais plus rapprochée de Garconio. La même colonne de fumée s'éleva, la même pluie de

pierres s'éboula, les mêmes hurlements, les mêmes gémissements éclatèrent… L'armée de César voulait reculer, ceux qui venaient par-derrière continuaient à avancer ; le désordre était indescriptible.

Le moine poussa un affreux juron. Puis il s'élança sur le plateau, en courant vers l'auberge. Alors, à cinq cents pas de lui, il vit un homme se pencher, allumer une mèche. Une troisième détonation ébranla la masse des rochers. En bas, la clameur fut effroyable… Cet homme massacrait à lui tout seul une armée entière…

Et Garconio, levant le poing au ciel, fit entendre un cri de malédiction. Il venait de reconnaître Ragastens…

Ragastens bondissait en se rapprochant de l'auberge. Une fois encore, il se baissa, un feu pétilla… une fois encore, l'explosion retentit !…

Semblable à un Titan, Ragastens émiettait une montagne pour écraser une armée !… Il bondit encore, et une cinquième explosion fit ébouler des pans énormes de rochers…

Le moine pétrifié, hagard, le regardait faire comme dans un cauchemar. Il le vit enfin se précipiter dans l'auberge. Alors, une sorte de délire l'affola. Lui aussi courut à l'auberge et, se jetant à l'intérieur par la porte où il avait vu entrer Ragastens, il se vit devant un escalier qui s'enfonçait dans le sol.

Et livide, les cheveux hérissés de terreur, fou de fureur, il se rua dans l'escalier. Il parcourut en courant deux ou trois caves où régnait un demi-jour et, tout à coup, il aperçut Ragastens qui mettait le feu à une longue mèche de poudre.

La mèche commença à pétiller. Alors Ragastens se leva, sortit de la dernière cave et, machinalement, tira la grille de fer après lui. Il marcha sur la deuxième grille sans se hâter.

Tout à coup, il entendit un éclat de rire strident. La grille sur laquelle il marchait venait de se fermer violemment ! Ragastens se trouvait prisonnier dans la deuxième cave, entre deux portes grillées de fer !…

Derrière lui, dans la dernière cave pétillait la mèche qui allait mettre le feu à un amas de poudre énorme… Et il ne pouvait plus l'éteindre !… Devant lui, dans la première cave, par-delà la grille qui venait de se fermer, il vit une forme noire. C'était le moine ! C'était Garconio qui riait ! Il avait collé sa figure aux barreaux.

– Eh bien, démon ! gronda-t-il. Te voilà donc pris à ton piège !…

Ragastens haussa les épaules et tourna le dos.

– Meurs ! hurla le moine. Meurs désespéré !

Et Garconio se précipita au-dehors. Ragastens avait inutilement essayé de rouvrir la grille qui le séparait de la mèche. Cette grille qu'il avait tirée à lui était fermée par un crampon enfoncé dans le roc et il eût fallu une clef, maintenant, pour l'ouvrir !

La mèche se consumait lentement.

Ragastens calcula qu'il avait encore un peu plus d'une minute à vivre. Il se croisa les bras, s'assit dans un coin et, fermant les yeux, il évoqua de toutes les forces de son âme l'image qui était dans son cœur.

– Adieu, Primevère !… murmurait-il.

Tout à coup, il y eut dans l'escalier une dégringolade furieuse. Un homme apparut, un lourd marteau à la main.

– Spadacape ! tonna Ragastens en bondissant.

Spadacape ne répondit pas ; il assenait sur la serrure de la grille des coups capables de démolir une des portes de bronze du château Saint-Ange. Au troisième coup la grille sauta. Ragastens se jeta dans l'escalier.

Alors Spadacape saisit à pleine main une forme noire qui gisait sur le sol. Cette forme, c'était le moine Garconio. Il avait les mains et les pieds liés.

– Grâce ! hurla le moine en se tordant.

Spadacape, sans lui répondre, le traîna dans la cave, près de la grille de fer, derrière laquelle brûlait la mèche. Alors, à son tour, il se précipita dans l'escalier. En quelques bonds, il rejoignit le chevalier et tous les deux s'éloignèrent rapidement.

Ils n'avaient pas fait cinquante pas qu'une détonation plus formidable encore que les autres, retentit lugubrement. La masse des rochers vacilla pendant quelques secondes. Puis il y eut un éboulement fantastique, des pierres gigantesques fusèrent en l'air, parmi lesquelles Ragastens vit un instant la loque noircie et poudreuse d'un corps humain, puis tout retomba dans le défilé avec un effroyable fracas.

Lorsque la fumée et la poussière soulevées se furent dissipées, l'auberge avait disparu. Le Rocher de la Tête s'était éboulé, effondré, émietté… Et on ne voyait plus à cette place qu'une immense excavation béante d'où des milliers de reptiles s'enfuyaient effarés.

Alors, tandis que les débris de l'armée de César se sauvaient, éperdus de terreur, Ragastens, du haut d'un roc, se pencha sur le défilé. Parmi les fuyards, au loin, il aperçut César qu'il reconnut à son cheval noir et à son panache. Il eut un rire éclatant, un rire nerveux, irrésistible. La tension de nerfs qu'avait exigée l'étonnante manœuvre se résolvait dans ce rire…

À ce moment, comme si, malgré les clameurs, il l'eût entendu, César leva la tête. Il vit Ragastens. Son poing se tendit vers lui dans un geste de menace désespéré.

– Au revoir, monseigneur ! cria Ragastens de toute la force de ses poumons.

Mais déjà César, entraîné par le flot déchaîné des fuyards, disparaissait à un tournant du défilé d'Enfer. Ragastens se tourna vers Spadacape.

– Merci ! lui dit-il en lui tendant la main.

– Ah ! monsieur, l'affreuse bête que ce moine !

– Oui… sans toi, c'est moi qui sautais à sa place ! Mais tu l'avais donc vu ?

– Tout à fait par hasard. Comme vous m'aviez dit que vous vouliez seul mettre le feu aux mines que nous avions préparées, je m'étais mis à l'écart, à quelque distance de l'auberge, pour juger de l'effet… Tout à coup, à vingt pas de moi, je vois grouiller quelque chose de noir. Les explosions commençaient et faisaient merveille… Je regarde, je vois la bête… je veux dire le moine… Je le vois qui se précipite comme un fou… je le suis de l'œil… Soudain, il se rue vers l'auberge… Je me précipite derrière lui… et j'arrive à temps pour l'entendre éclater de rire… Je

ramasse un marteau dans la cuisine de l'auberge, je dégringole l'escalier… vous savez le reste…

– Merci, mon brave compagnon… Je te dois deux fois la vie…

– Bon ! Je vous dois bien autre chose, moi ! Je suis encore votre obligé…

– À propos, où est Capitan ?…

– Je l'ai attaché là-bas.

– Bien. Tu vas le ramener à Monteforte.

– Et vous, monsieur !

– Moi, je reviens par le défilé.

En effet, Ragastens se dirigea rapidement vers les bords du plateau, en avant de la première mine qu'il avait fait sauter, et commença à descendre.

En bas, l'armée des alliés s'était arrêtée. D'abord, on n'avait rien compris à ces coups de tonnerre qui grondaient l'un après l'autre. Mais quand on vit tomber la pluie des énormes pierres, quand on vit des pans de rochers s'ébouler et écraser les poursuivants, des cris d'enthousiasme s'élevèrent… Toute l'armée comprit que Monteforte était sauvée, que les troupes de César étaient écrasées.

Ce fut un délire de joie. On acclamait l'inconnu qui venait de sauver l'armée et la ville. Les chefs survivants s'étaient massés et examinaient la déroute de l'ennemi. Et eux aussi se demandaient qui était ainsi intervenu au dernier moment, maniant la foudre et le tonnerre comme un dieu résolu à les sauver.

Ce fut à ce moment qu'on aperçut un homme qui commençait à descendre du haut du plateau.

– C'est Ragastens ! cria Giulio Orsini…

Le nom de Ragastens courut de bouche en bouche. Et lorsque le chevalier arriva enfin au bas, il n'eut pas le temps de sauter à terre ; mille bras se tendirent vers lui ; il fut saisi, embrassé, à demi étouffé, et après avoir failli sauter, il faillit succomber aux étreintes de ses amis… Lorsque le délire de la joie se fut un peu calmé, on se mit en route pour Monteforte. Ragastens, qui avait sauté sur un cheval, marchait en tête, comme un chef d'armée qui rentre victorieux ; ainsi l'avaient voulu les officiers et les chefs survivants.

Ragastens, le cœur battant, marchait vers le palais du comte d'Alma.

– Il n'y a plus d'Alma ni de Manfredi pour épouser la princesse ! se disait-il rêveur.

À ce moment, il vit qu'il était au bas de l'escalier monumental du palais. Il leva les yeux, s'attendant à voir Primevère. Mais elle n'était pas là…

– Elle a sans doute appris la mort de son père et du prince Manfredi, songea-t-il.

Il mit pied à terre. Les chefs l'entourèrent.

– Venez, chevalier, lui dit alors Giulio Orsini… À vous revient l'honneur de faire le récit de la bataille à madame Béatrix, désormais seule souveraine du comté.

Ragastens monta le grand escalier, environné de guerriers et de seigneurs, tandis que la foule envahissait la grande place.

Son cœur battait à rompre. L'instant décisif de sa vie allait sonner.

À ce moment, une femme âgée, principale dame d'honneur de la princesse, s'avança au-devant du groupe.

– Seigneurs, dit-elle, j'ai une affreuse nouvelle à vous annoncer… La princesse Manfredi a disparu, seigneurs !…

– Disparue ?…

– On s'est aperçu de cet événement cette nuit, deux heures environ après le départ du comte et du prince. Des recherches ont été faites toute la nuit et tout le jour ; il a été impossible de retrouver les traces de la jeune princesse, excepté qu'un officier qui était de garde affirme l'avoir vue sortir de Monteforte, mais sans pouvoir dire quel chemin elle a pris.

Un silence lugubre accueillit ces paroles. Ragastens demeura un instant comme hébété !… Puis, tout à coup, il tomba comme une masse, les bras en croix…

LIV

LE FILS DU PAPE

Quelques jours s'étaient écoulés. César, après avoir envoyé à Tivoli un messager pour raconter à son père la catastrophe du défilé d'Enfer, avait précipitamment ramené les débris de son armée à plus de deux jours de marche de Monteforte.

Le nombre des morts s'élevait à près de mille. Mais il y avait trois fois plus de blessés. Ce n'eût été rien sans la panique irrésistible qui se mit dans ses troupes : des régiments entiers se débandèrent et désertèrent.

Lorsque César Borgia s'arrêta dans sa retraite désordonnée, il constata avec désespoir qu'il n'avait plus autour de lui que trois mille hommes environ.

C'était l'irrémédiable défaite ! C'était la fin de son orgueilleuse carrière de capitaine invincible avec qui, jusque-là, des monarques puissants comme Louis XII de France n'avaient pas dédaigné de traiter. C'étaient tous ses rêves brisés ! Pour comble, au bout de huit jours d'incertitude et d'irrésolution, il apprit que le pape, épouvanté lui-même et prévoyant un soulèvement général, s'était enfui auprès de Lucrèce, en l'île de Caprera.

Deux jours auparavant, il avait vu arriver dans sa tente l'un des hommes qu'il avait donnés à Lucrèce. Cet homme lui avait remis un billet qui ne contenait que ces mots :

« Dès que tu auras pris Monteforte, viens me retrouver à Caprera. Je t'y ménage une agréable surprise. »

– Dès que j'aurai pris Monteforte, gronda César. Cette folle ne se doute pas de ce qui est arrivé. Elle se doute encore moins des malheurs qui nous attendent !…

En effet, les nouvelles qu'il recevait de Rome étaient des moins rassurantes. Le peuple s'agitait.

Un soir, l'officier qui veillait devant sa tente lui annonça l'arrivée du marquis de Rocasanta, l'officier général de la police de Rome.

C'était le type du courtisan. Il avait le flair des catastrophes et des fortunes en préparation, il avait mis tout son talent à savoir fuir les unes et se rapprocher des autres. César connaissait son homme et il savait que son arrivée ne présageait rien de bon. Il donna l'ordre de l'introduire sur-le-champ dans sa tente.

– Tout d'abord, dit Rocasanta dès qu'il fut en présence de Borgia, laissez-moi vous féliciter, monseigneur, de ce que vous êtes debout et en bonne santé… Nous avons appris votre blessure et étions fort inquiets, à Rome…

– Cette blessure-là n'est rien, grommela César. J'ai la peau dure, par tous les diables, et le fer qui doit m'envoyer *ad patres* n'est pas forgé encore. Mais je suppose que vous n'avez pas fait le voyage uniquement pour vous enquérir de ma santé !

– En effet, monseigneur, dit Rocasanta sans relever l'ironie de ces derniers mots, je vous apporte de graves nouvelles. Jugez-en, monseigneur : le peuple de Rome est en pleine rébellion. La campagne se lève. Des bandes se forment un peu partout.

César assena un formidable coup de poing sur une table légère qui supportait des boissons. Verres et table roulèrent pêle-mêle. Le marquis ne broncha pas.

– Ces misérables, reprit-il, n'ont pas osé marcher sur le Vatican ou sur le château Saint-Ange. Ils n'ont pas de chefs et sont tout épouvantés de leur audace. Mais je ne puis vous dissimuler que dans huit ou dix jours au plus tard, la rébellion sera maîtresse du château de Saint-Ange.

– Mais qui a pu pousser ces imbéciles ?...

– Qui, monseigneur ?... Personne : je vous l'ai dit ; ils n'ont pas de chef, et c'est ce qui fait que rien n'est perdu. J'ai employé le seul moyen de gouvernement dont nous disposons toutes les fois que le manant se permet de se fâcher, les arrestations en masse, quelques exécutions sommaires, au hasard... Hélas ! Cette fois, rien n'y fait !

César regarda le marquis de travers. Il sentait dans son attitude une ironie inavouée.

– Pour comble, reprit Rocasanta, Sa Sainteté a jugé le moment favorable pour faire un petit voyage à Caprera... Le ciel me garde de juger les actes du Saint-Père !

– Mais enfin, mon père a eu peur, n'est-ce pas ? Vous pouvez le dire, marquis.

Rocassanta fit un geste découragé. César se mit à tourner dans sa tente comme un fauve. Le policier l'examinait du coin de l'œil, essayant de deviner ses intentions.

– Que me conseillez-vous ? demanda tout à coup Borgia.

« Nous y voilà ! » pensa le marquis.

– Dites votre pensée, Rocasanta. Vous connaissez admirablement la situation. Nul n'est mieux qualifié que vous en ce moment pour me donner un bon conseil…

– Monseigneur, fit sérieusement Rocasanta, vous m'autorisez à parler librement ?

– Je vous l'ordonne !

– Eh bien, voici mon avis tout net : il n'y a plus qu'une autorité qui puisse s'imposer à nos rebelles, c'est l'autorité religieuse. Seul, la majesté pontificale peut encore courber les têtes. Il faudrait, monseigneur, il faudrait un pape rentrant à Rome en grande cérémonie, entouré de milliers de prêtres, de cardinaux et d'évêques… Mais pour oser une pareille cérémonie, ce n'est pas un vieillard qu'il faut !… C'est un pape jeune, fort, audacieux et qui sous sa simarre tienne le poignard tout prêt à frapper le premier insensé qui oserait murmurer !…

En parlant ainsi, Rocasanta fixait César. Celui-ci était devenu pâle.

– Oui, l'idée est grande et audacieuse…

– Et si ce pape jeune dont je parle se trouvait être, en même temps, un glorieux capitaine dont la renommée est à peine atteinte par un incompréhensible revers, la rébellion s'évanouirait d'elle-même et le pouvoir pontifical serait consolidé pour longtemps peut-être, tout au moins pour le temps nécessaire à l'écrasement définitif de la révolte…

César plongea ses yeux dans les yeux du marquis.

– Vous voulez que je prenne la tiare ?…

– Oui, monseigneur, dit nettement Rocasanta. C'est le seul moyen de sauver la situation.

– Mais, fit César d'une voix sombre, pour que je sois élu pape, il faut que mon père soit déposé !… Jamais le conclave…

– Ou qu'il meure ! interrompit Rocasanta fermement. Dieu m'est témoin que je donnerais ma vie pour prolonger les jours glorieux du Saint-Père… Mais enfin… il est vieux… la mer est bien mauvaise sur les côtes de Sardaigne, du côté de Caprera…

César ne l'écoutait plus. Il n'entendait plus le démon tentateur qui venait de jeter dans sa tête la semence du parricide. Il s'était plongé en une sombre méditation.

La méditation de César dura longtemps. Rocasanta, maintenant, gardait le silence et attendait. Enfin, César releva la tête et murmura.

Le marquis comprit : Alexandre VI était condamné à mort !

– Monseigneur, dit-il, d'une voix indifférente, si vous avez une commission… délicate à faire à Caprera, je puis vous indiquer un homme…

– Qui est-ce ?…

– Un jeune homme que mes fonctions m'ont permis de juger, d'étudier et d'apprécier : le lecteur de Sa Sainteté.

– L'abbé Angelo ? s'exclama dédaigneusement César.

– Lui-même, monseigneur ! N'en dites pas de mal ; il a une qualité précieuse ! Il est ambitieux ! Prenez un esprit médiocre et agitez devant cet esprit l'espoir d'un titre auquel il aspire en secret. Faites-lui entrevoir la possibilité de s'orner bientôt de ce

titre. Nourrissez, en un mot, sa vanité. Cet homme est votre créature. Ah ! monseigneur, si vous avez quelque besogne à accomplir, ne choisissez ni un dévoué, ni un haineux, prenez un ambitieux, prenez l'abbé Angelo…

– Je crois que vous avez raison, marquis, dit César rêveur. Mais l'abbé veut donc être évêque ?

– En attendant mieux !

– Je n'y vois aucun inconvénient, pour ma part.

– En ce cas, hâtez-vous, monseigneur. Je vous l'ai dit : le temps presse. Rome s'agite. Il faut frapper un grand coup et vous imposer à l'admiration comme à l'épouvante des foules.

– Où est l'abbé ? demanda brusquement César.

– Il est resté à Tivoli. Voulez-vous que je le voie ?

– Non : je vais moi-même aller à Tivoli. Retournez directement à Rome… Combien de temps pouvez-vous tenir ?

– Quelques jours… Mais si je sais que l'événement dont nous parlons va se produire, cela me donnera des forces. Quelques bruits habilement répandus dans une ville désemparée peuvent changer la face des choses.

– Allez donc, mon cher marquis. Et songez que votre fortune est attachée à la mienne.

– Serais-je ici, monseigneur, si je n'en étais convaincu ?

LV

L'ABBÉ ANGELO

César Borgia, ayant confié le commandement de ses troupes à un vieux reître, partit pour Tivoli avec une faible escorte. Ayant fait diligence, il y arriva le lendemain dans la soirée.

À peine arrivé dans l'appartement qu'avait occupé son père, César fit venir l'abbé Angelo.

L'abbé Angelo était âgé de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Mais il en paraissait une vingtaine. C'était, en apparence du moins, le type achevé de l'abbé de cour : galant, empressé, pommadé, fardé, toujours à la dernière mode. Il avait un visage rose et frais, un air de candeur fait pour inspirer confiance.

– Voyons, l'abbé, dit César en se jetant sur un fauteuil, que pensez-vous de la situation ?

L'abbé Angelo tressaillit. Jamais César ne lui avait parlé de choses sérieuses. Maintes fois, il avait assisté à des conseils de famille, sans qu'on prît garde à lui.

– Monseigneur, répondit-il en s'efforçant de rougir, une si grave question… à moi…

– Les hommes intelligents sont rares… et plus rares encore les serviteurs dévoués. Vous êtes de ceux-là : parlez donc en toute franchise et sans mâcher les mots.

L'abbé s'était remis. César avait quelque chose de grave à lui demander. Il quitta séance tenante cet air enjoué dont il se faisait un masque.

– Monseigneur, dit-il, voici mon avis tout net : à moins d'un événement considérable et imprévu, je pense que la situation est désespérée. Ce qu'il y a de grave, ce n'est pas que vos troupes, monseigneur, aient subi un échec immérité. Les échecs se réparent… Non. Ce qui est effrayant, c'est que Sa Sainteté se soit trouvée dans un tel état d'esprit qu'elle ait cru devoir mettre la mer entre elle et Rome…

– Savez-vous que vous êtes fort intelligent, l'abbé ?… Tout ce que vous venez de dire est très juste… La mitre irait bien à votre tête intelligente…

Angelo avait un peu pâli.

– Si Dieu et le Saint-Père m'appelaient au soin de gouverner un diocèse, dit-il sourdement, je crois, en effet, que le pape n'aurait pas à s'en repentir.

– Malheureusement, mon père ne songe pas à vous !…

– C'est la vérité même, monseigneur !

– Vous disiez qu'un événement considérable pourrait seul modifier la face de la situation. De quelle nature, selon vous, devrait être cet événement ?…

L'abbé ne répondit pas. César se leva et se rapprocha de l'abbé :

– Que pensez-vous de mon père ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

L'abbé eut un frisson. Il leva les yeux sur son interlocuteur et, d'une voix sourde, il répondit :

– Le pape est bien vieux… voilà ce que j'en pense !…

– Expliquez-vous… Parlez sans crainte…

– Ce que je viens de dire, monseigneur, enferme toute ma pensée… Le pape est trop vieux… Il est fatigué… Son règne a été glorieux, trois fois saint… mais ce règne a épuisé ses forces…

– Que feriez-vous pour qui vous nommerait évêque ?…

– Tout !

– Mais pour vous nommer, il faut être pape, n'est-ce pas ?… Si je l'étais, moi, vous auriez la mitre, Angelo !

L'abbé comprit que, maintenant, ce qu'il pourrait dire était inutile. Seulement, ses mains tremblaient légèrement.

– Angelo, reprit César à voix basse, veux-tu être évêque… et plus tard cardinal ?…

L'abbé s'inclina profondément, s'agenouilla presque, et d'une voix presque indistincte, prononça :

– J'attends vos ordres, *Saint-Père !*…

– C'est bien, l'abbé. On ne m'avait pas trompé.

Cependant, César s'était assis à une table et s'était mis à écrire. Quand il eut fini, il tendit à l'abbé le parchemin sur lequel il venait d'apposer sa signature.

– Lisez, dit-il. Entre nous, maintenant, il n'y a plus rien de secret. La lecture de cette lettre vous indiquera ce que j'attends de vous.

L'abbé se mit à lire attentivement, en pesant chaque mot :

« Ma chère sœur,

L'abbé Angelo, qui vous remettra ce mot et en qui j'ai pleine confiance, vous dira pourquoi je ne puis vous rejoindre à Caprera. J'espère pourtant y venir dans quelques jours. Je pense que notre père jouit d'une bonne santé ; mais je n'ose trop m'arrêter à cet espoir. La dernière fois que je l'ai vu, il m'a semblé bien mal et je redoute une issue fatale. Si ce douloureux événement survenait à bref délai, l'abbé Angelo viendrait m'en prévenir. Adieu, ma bien chère sœur. L'abbé Angelo vous aidera à donner à notre père les soins que nécessite son état ; mais je crains que les médicaments dont il est porteur soient impuissants à enrayer le mal. Je vais marcher sur Rome où j'attendrai des nouvelles avec une impatience que vous devez concevoir.

Votre frère,

CÉSAR, DUC DE VALENTINOIS ».

Lorsque l'abbé eut fini de lire cette lettre, César Borgia le regarda fixement.

– Voyons, fit-il avec un calme effrayant chez cet homme qui venait de signer la condamnation à mort de son père, êtes-vous de mon avis en ce qui concerne la santé de mon père ?...

– J'ai approché de très près le Saint-Père, dit froidement Angelo, et je suis entièrement de votre avis, hélas !...

– *Combien de jours lui donnez-vous à vivre ?...*

L'abbé Angelo calcula mentalement pendant une minute.

– *Huit jours au plus*.

L'effroyable question du fils du pape et la sinistre réponse de l'abbé avaient été formulées à voix basse.

Tout était réglé, entendu. César alla ouvrir une fenêtre et respira bruyamment. Puis, se tournant vers l'abbé :

– Je vais retourner immédiatement au camp. De là, je me mettrai en marche sur Rome… Et vous, l'abbé, quand partez-vous ?

– Demain matin.

– Pourquoi pas tout de suite ?

– Parce que, monseigneur, j'ai besoin de voir la personne qui va me remettre les *remèdes indispensables* et cette personne, je ne puis la voir que cette nuit.

LVI

RENCONTRE DANS LA NUIT

Rosa Vanozzo, la Maga, avait quitté Raphaël Sanzio et Rosita au moment où ceux-ci avaient pris la route de Florence. Rosa était revenue directement à Tivoli et elle avait repris son poste d'observation dans la grotte du gouffre de l'Anio.

Plusieurs jours se passèrent. Comment vécut pendant cette période la mère de César et de Lucrèce ? Quelles furent ses pensées et à quels préparatifs se livra-t-elle dans le mystère des nuits ?…

Il est probable qu'elle passa ce temps à se procurer des intelligences dans la villa. La Maga, en fuyant Rome, avait emporté avec elle assez de pierreries et de pièces d'or pour constituer une fortune. Elle se servit de ces richesses pour gagner un ou plusieurs domestiques et se ménagea le moyen de pénétrer dans la villa quand le moment lui semblerait venu d'agir.

Or, vers le temps, à peu près, où César Borgia se préparait à forcer le défilé d'Enfer, il arriva un soir que le pape sortit de la villa avec plusieurs personnes de sa suite, pour se promener dans les environs.

Au moment où le pape revenait vers la villa, il faisait nuit noire. L'abbé Angelo avait accompagné son maître, comme il en avait l'habitude. À un moment, il resta en arrière du groupe formé par les personnes qui escortaient le pape : l'abbé Angelo était collectionneur ; il s'était donc arrêté pour ramasser dans

l’herbe quelques vers luisants qui étincelaient d’un éclat particulier. Lorsqu’il se releva, sa besogne achevée, il aperçut tout à coup une ombre derrière un rocher…

Il demeura immobile. Bientôt, ses yeux distinguèrent nettement l’ombre en question : c’était une femme.

Lorsque le vieux Borgia eut disparu, cette femme demeura quelques minutes encore immobile… Puis, très distinctement, l’abbé entendit la femme qui disait :

– Va, Rodrigue… va tranquille et calme, pendant que je souffre… l’heure approche où tu expieras tes crimes d’un seul coup.

Angelo ne bougea pas et retint son souffle jusqu’au moment où la femme s’éloigna. Alors, il la suivit. L’abbé la vit entrer dans la caverne de l’Anio. Plusieurs jours de suite, il l’épia…

Une nuit – peu de temps après cet événement sur lequel il garda le silence – l’abbé Angelo ne dormait pas.

Tout à coup il tressaillit. À l’autre bout du couloir, il venait d’apercevoir quelque chose de vague et de noir qui se traînait silencieusement le long du mur.

L’abbé Angelo demeura immobile, devant sa porte entrouverte. Dans sa chambre, il n’y avait pas de lumière. La « chose » approchait. Bientôt elle fut devant lui.

Brusquement, Angelo allongea le bras : sa main rencontra et saisit avec violence une main, il l’attira à lui et rentra dans sa chambre dont il ferma la porte.

– Silence ! Ou je crie et vous dénonce !…

Alors, il alluma un flambeau. Et la Maga apparut dans la lumière. Elle regarda sans colère celui qui venait de se dresser entre elle et le pape.

– Asseyez-vous, dit-il à voix basse, nous avons à causer… Je sais que vous venez pour tuer le Saint-Père… D'un mot je pourrais vous faire arrêter, ce serait votre mort. Ce mot, je ne le dis pas…

– Alors, dit Rosa Vanozzo avec un calme étrange, c'est que vous aussi vous voulez tuer Rodrigue Borgia !

– Non ! Je ne souhaite pas sa mort si sa mort doit m'être inutile. Mais il est certain que la mort du pape doit me servir un jour…

– Que me voulez-vous donc ?

– Que vous attendiez.

– Et si je ne veux ou si je ne puis attendre ?

– Alors, je crie, je réveille tout le monde, vous êtes prise et on vous exécute ; vous mourez avec l'horrible désespoir de n'avoir pu accomplir votre vengeance !

Rosa Vanozzo examina attentivement l'abbé.

– Vous êtes jeune, dit-elle ; vous êtes à l'âge où l'on aime, où l'on hait avec force, où le sentiment domine la raison… Quelle est donc la passion qui vous pousse ?…

– L'ambition ! répondit Angelo en saisissant le bras de la vieille femme.

– Oui, je comprends ! fit Rosa en hochant la tête. Vous avez vécu dans l'atmosphère empoisonnée des Borgia et le poison vous a pénétré jusqu'à l'âme.

– Êtes-vous résolue à attendre ?

– J'ai patienté des années, je puis patienter des jours. Mais quand le moment sera-t-il venu ?…

– Je vous préviendrai !

– Soit ! dit-elle enfin. J'attendrai. Vous savez où me trouver…

À la suite de cette rencontre, l'abbé eut avec elle plusieurs entretiens dans la caverne du gouffre. Le jour où le vieux Borgia partit précipitamment, il alla la trouver :

– Le pape n'est plus à Tivoli, dit-il.

– Je le sais, fit tranquillement Rosa Vanozzo.

– Le pape se réfugie à Caprera auprès de sa fille Lucrèce. L'armée de César vient d'essuyer une défaite… il y a des séditions à Rome et un peu partout.

– C'est le châtiment qui vient !… Le hasard m'a empêchée de le tuer l'autre nuit. Béni soit ce hasard, puisque Rodrigue peut assister à l'écroulement de sa puissance ! Mais maintenant, jeune homme, hâtez-vous…

LVII

LE PÈRE ET LA FILLE

Une heure après le départ de César, l'abbé Angelo se rendit à la caverne du gouffre de l'Anio. À son attitude plus nerveuse, la vieille Rosa devina la vérité :

– L'heure est venue ? dit-elle froidement.

– Oui… je pars…

– Vous voulez dire que nous partons ?

Angelo garda une minute le silence. Un pli barrait son front. Rosa l'examinait avec une attention soutenue.

– Eh bien ? fit-elle.

– Écoutez, dit enfin l'abbé. L'heure est venue, c'est vrai. Avant huit jours, le pape sera mort, je vous le jure… Que viendrez-vous faire à Caprera ?… Votre vengeance sera accomplie… Remettez-moi cette eau terrible que vous savez préparer… Et je pars !…

La Maga haussa les épaules.

– Vous êtes un enfant, dit-elle. Et vous ne savez pas ce que c'est que la vengeance. Je ne veux pas que le pape meure : je veux le tuer. Je l'ai sauvé un jour qu'il était gravement malade. Je lui ai donné les moyens de frapper les ennemis qui voulaient

sa mort. J'ai fait tout cela, enfant, *pour me le conserver*. Je veux être là… Vous pensez que j'aurai attendu toute une vie l'instant propice pour que, stupidement, je vous abandonne ma vengeance ?…

Elle éclata d'un rire sinistre.

– C'est moi, entendez-vous, qui lui verserai le poison…

– Vous m'épouvantez ! balbutia enfin l'abbé. Je ferai ce que vous voudrez…

– Vous m'obéirez jusqu'au bout ?…

– J'obéirai…

– Venez donc… partons !…

Deux heures plus tard, une voiture fermée quittait Tivoli et prenait la direction d'Ostie, petit port de mer situé non loin de Rome, à l'embouchure du Tibre.

À Caprera[7], la nouvelle du désastre du défilé d'Enfer avait porté à Alexandre VI un coup d'autant plus terrible qu'il était inattendu.

Aussi lorsqu'il reçut l'envoyé de Lucrèce lui annonçant qu'elle se rendait à Caprera, sa décision fut prise. Dès le lendemain, il se mettait en route, presque secrètement. Quatre jours plus tard, il débarquait à Caprera.

---

[7] Tel quel dans le texte imprimé. Il faut plutôt lire « À Tivoli ». *(Note du correcteur – E.L.G.)*

Lucrèce le reçut avec toutes les démonstrations de la joie filiale la plus vive. Mais l'arrivée soudaine de son père lui causait une vague inquiétude en même temps qu'une sourde irritation. Il paraissait soupçonneux, et dès son arrivée, malgré la fatigue, il voulut visiter le château de Lucrèce.

Il était situé sur le bord de la mer, sur la côte qui regarde l'Italie. De ce côté-là, le château était inaccessible. La côte se hérissait de rochers à pic.

Du côté de la terre, un large fossé plein d'eau établissait une autre rivière non moins infranchissable. Le vieux Borgia parut vivement satisfait.

– Ma fille, répéta-t-il à diverses reprises, tu es un excellent architecte militaire. Ce château est imprenable.

Lucrèce, qui s'était toujours un peu méfiée des caprices de la fortune, avait depuis plusieurs années obtenu de son père la propriété de la petite île de Caprera, qu'un étroit canal sépare de la Sardaigne. Elle avait dans le port d'Ostie une goélette à elle, toujours prête à cingler. Une autre goélette plus petite était ancrée sur la côte occidentale de Caprera, en face de la Sardaigne. Lucrèce avait ainsi paré à tout événement et assuré sa fuite en cas de revers.

La visite du château terminée, le pape fut installé dans un somptueux appartement où Lucrèce avait transporté tout le luxe raffiné dont elle s'entourait à Rome. Cet appartement se composait d'une dizaine de pièces. Le vieux Borgia examina soigneusement les portes et les serrures. Alors seulement il parut un peu tranquillisé.

Il renvoya les serviteurs qui s'empressaient autour de lui et demeura seul avec Lucrèce de plus en plus inquiète.

– Qu'es-tu venue faire ici, ma fille ?

– Mais mon père, vous savez que j'y viens de temps à autre…

– Ainsi, tu n'avais aucune raison particulière pour te réfugier à Caprera ?

– Aucune, mon père, répondit-elle très naturellement.

– Tu ignores donc ce qui se passe ?

– Il se passe donc quelque chose ?

– Il se passe, ma fille, que César est en pleine déroute, que Rome se soulève et qu'à cette heure le conclave se rassemble peut-être pour me déposer !

Lucrèce demeura stupéfaite et épouvantée.

– En sorte, dit-elle en tremblant légèrement, que ce qui vous amène à Caprera…

– C'est la peur, ma fille ! interrompit le vieillard.

– La peur !… Ah ! mon père, vous n'avez jamais employé ce mot-là…

– Un jour, dans mon oratoire, au Vatican, un homme a refusé les offres que je lui faisais… César s'est élancé pour le poignarder : j'ai retenu César ! L'homme s'est évadé… il a été à Monteforte… C'est lui qui vient de détruire l'armée de César…

– Ragastens ! s'écria Lucrèce avec une rage contenue.

– Un jour a suffi, continua le vieux Borgia. Ce peuple qui tremblait devant moi a relevé la tête lorsqu'il a appris la nouvelle de la catastrophe…

» Lucrèce ! Je n'ai plus confiance qu'en toi… Tu sais comme je t'ai toujours aimée et préférée à tes frères, à César lui-même ! Le vieux lion que tout abandonne et sur lequel les loups et les renards veulent s'acharner, tu le protégeras ?…

– Ah ! mon père, s'écria Lucrèce, pouvez-vous en douter ?… Ici, vous êtes en parfaire sécurité. Ne craignez plus rien… Quant à ce misérable Ragastens, j'ai votre vengeance toute prête… une vengeance telle que cet insensé en mourra dans le désespoir…

– Oh ! S'il était vrai !…

– N'en doutez pas, mon père !… Je vais de ce pas envoyer quelqu'un à César. Il faut qu'il vienne ici…

Le pape se redressa.

– César ? dit-il avec une rage mêlée d'épouvante, César !… Ah ! Connais toute la vérité !… Parmi tant de cardinaux qui guettent la tiare et conspirent ma mort, parmi tant de seigneurs qui souhaitent en secret ma chute, celui qui souhaite le plus ardemment ma mort, c'est César… César veut être pape à ma place… si César vient ici, ce sera pour me tuer…

– Mon père, vous vous trompez… je vous le jure…

– Lucrèce ! s'écria le vieillard avec une évidente terreur, jure-moi que tu ne feras pas venir César…

– Si cela doit vous rassurer, mon père, je vous le jure.

– Va maintenant, reprit-il. J'ai besoin de repos… Demain, tu me parleras de cette vengeance que tu médites contre cet homme…

Lucrèce se retira. Dès qu'elle fut arrivée dans son appartement, son visage perdit cette expression de pitié et de tendresse filiale dont elle s'était masquée devant son père.

Une heure plus tard, un courrier partait pour l'Italie, chargé de remettre à César ce simple mot :

« Il est indispensable que tu viennes à Caprera, toute affaire cessante. Je t'attends ».

LIX

À L'AVENTURE

Pendant ce temps, le pauvre Ragastens se morfondait. Mais comme c'était un esprit actif, tout en se morfondant, il agissait. Le premier coup avait été rude, certes. Et la gloire qu'il venait d'acquérir ne balançait pas en lui le chagrin profond de la disparition de Primevère.

Dès qu'il fut revenu à lui, Ragastens prit à part la vieille suivante qui avait annoncé le malheur et l'interrogea longuement. Mais elle ne put que confirmer son récit. L'officier qui était de garde au moment où Béatrix était sortie ne put lui-même apporter au mystère aucun éclaircissement.

Brisé par les fatigues de la journée, désespéré, Ragastens rentra chez lui et finit par s'endormir d'un lourd sommeil entrecoupé de cauchemars. Le lendemain matin, il vit entrer dans sa chambre Giulio Orsini.

– Mon cher ami, lui dit celui-ci, le conseil des chefs se rassemble au palais. Il s'agit maintenant d'aviser aux moyens de profiter de la victoire. César est en pleine déroute. Son armée se débande. Nous allons marcher sur Rimini, puis sur Bologne, Piombino… C'est l'Italie délivrée… Nous avons pensé que vous deviez prendre le commandement des troupes alliées.

– Je ne viendrai pas au conseil, répondit Ragastens.

– Que dites-vous ? s'écria Orsini stupéfait.

– Je dis que je refuse le titre glorieux que vous et vos amis voulez m'offrir ; je dis que je vais dès ce matin quitter Monteforte. Ma vie est prise : la jeune comtesse a disparu de Monteforte ; je la retrouverai ou je succomberai à la tâche.

Orsini, tout attendri, tendit la main à Ragastens :

– Pardonnez-moi, mon ami… Oui, vous avez raison, et je n'aurai pas le triste courage d'ajouter un mot pour essayer de vous dissuader…

» En tout cas, n'oubliez pas ceci : nous laissons dans Monteforte une garnison de trois mille hommes. Cette petite armée est à votre disposition, à votre premier signal. Quant à l'argent dont vous pourriez avoir besoin, mes coffres vous sont ouverts et mon intendant viendra tout à l'heure prendre vos ordres.

Les deux amis échangèrent une fraternelle poignée de mains dans une chaude étreinte. Puis Orsini se retira en secouant tristement la tête. En effet sa conviction, comme celle de tous les chefs, était que la princesse Béatrix avait péri victime de sa témérité bien connue.

Chez Ragastens seul, la foi demeurait inébranlable. Primevère disparue, oui !… Morte, non ! Tous ses soupçons avaient fini par se concentrer autour de ce nom : Lucrèce Borgia !

Ragastens soupçonnait Lucrèce Borgia, mais il lui eût été impossible de formuler nettement son soupçon. Seulement, il se disait avec force que Béatrix vivait, qu'elle l'attendait, et il était résolu à la chercher…

Il appela Spadacape et lui donna ses ordres en vue d'un long voyage. À ce moment parut l'intendant de Giulio Orsini qui venait se mettre à sa disposition. Ragastens fit remplir de ducats

les sacoches du cheval de Spadacape. Il eût cru faire injure à l'amitié d'Orsini en ne puisant pas, comme il avait dit, dans ses coffres.

Bientôt après, il se mit en route, suivi de Spadacape. Mais Giulio Orsini lui avait ménagé une surprise. Au moment où il franchit le portail du palais Orsini qu'il habitait, il vit dans la rue une double haie de soldats qui rendaient les honneurs.

Ce fut donc au milieu des acclamations des soldats et de la foule que Ragastens s'avança.

Près de la porte, il trouva les chefs qui l'attendaient, massés, et qui le saluèrent de leurs vivats. Ragastens violemment ému ne voulut pas s'arrêter. Il se contenta de crier :

– Au revoir !

Et lançant son cheval au galop, il s'éloigna rapidement.

– Où allons-nous, monsieur le chevalier ? lui demanda alors Spadacape.

– À l'aventure ! répondit Ragastens.

Le mot était à peu près exact. Ragastens n'avait qu'une seule et unique indication. Lorsque le chevalier avait demandé à l'officier par où était partie la jeune princesse, il avait répondu :

– Par là !...

Il avait désigné son chemin qui contournait les remparts de Monte-forte pendant un quart de lieue avant de s'enfoncer dans la campagne. Comme indice, c'était vague. Mais Ragastens dut s'en contenter. Il se lança donc dans le chemin qui lui avait été indiqué.

Au bout d'une heure de trot allongé, Ragastens se trouva en présence d'une ferme isolée. Il n'avait jusque-là rencontré ni auberge, ni habitation de quelque nature qu'elle fût. Il mit donc pied à terre et entra dans la grande salle de la ferme.

Une vieille femme filait un rouet. Près d'elle, un gamin d'une douzaine d'années tressait de l'osier. Les hommes étaient sans doute aux champs.

– Paix et salut à vous, ma bonne vieille ! fit Ragastens selon la formule usitée.

– Paix et santé ! répondit la vieille. Andréa, va chercher une cruche de piquette fraîche pour l'étranger que Dieu nous envoie…

– Merci, bonne femme ! Je n'ai besoin de rien… de rien que de quelques renseignements.

– Parlez, monsieur, dit la paysanne, et si cela est en mon pouvoir, je vous satisferai.

– Avez-vous vu passer depuis cette nuit, près de minuit ou une heure du matin, une jeune dame probablement à cheval ?

– Je n'ai rien vu ! dit-elle en faisant un signe de croix.

Ragastens avait noté un tressaillement. Il avait encore mieux noté le signe de croix. Il n'ignorait pas que le signe de croix accompagne généralement le mensonge pour lequel il demande pardon à Dieu.

Ragastens fut donc persuadé que la vieille avait vu quelque chose. Il reprit d'un ton plus sévère :

– Ainsi, vous n'avez vu personne passer sur la route cette nuit, ou ce matin ? Et personne n'est entré dans votre ferme ?…

– Bien certainement, personne, monsieur ! fit la vieille.

Et là-dessus, nouveau signe de croix plus fervent que le premier.

– Grand'mère ! s'écria à ce moment le gamin, et la belle dame qui est venue, tu l'oublies donc ?…

– Tais-toi, Andréa !… Cet enfant ne sait pas ce qu'il dit, monsieur…

Ragastens, se tourna vers la vieille fermière :

– Pardonnez-moi, madame, dit-il. Malgré tout le respect que m'inspire votre grand âge, je serai forcé de me livrer à quelque violence, si vous ne me dites la vérité. Sachez qu'un grand crime a été commis. Vous êtes sur le territoire d'Alma et vous dépendez de la justice de Monteforte. Si vous ne me dites toute la vérité, il est probable que dès ce soir vous serez arrêtée ainsi que tous les habitants de cette ferme.

– Seigneur Jésus, ayez pitié de nous !… Comment faire ?… Car elle nous a menacés de mort…

– Et moi je vous jure qu'il ne vous arrivera rien de mal si vous dites la vérité. Songez que si le comte Alma est assez puissant pour vous protéger, sa colère aussi pourrait vous coûter cher…

– Eh bien oui, monsieur, il est venu une dame, voici quelques jours…

– Qui est cette dame ?

– Je l’ignore… C’est la vérité même… Elle nous a demandé de loger ici une voiture et quatre soldats, en nous payant bien…

– Continuez !… fit rudement Ragastens, voyant que la vieille hésitait.

– Elle nous a demandé de lui laisser pour une nuit, la grande salle de notre ferme, en nous faisant jurer que nous ne chercherions pas à savoir ce qui s’y passerait… Et pour cela elle nous a aussi donné de l’argent.

– Après ?… Elle est venue la nuit d’avant-hier ?

– Oui, fit la fermière terrorisée.

– Seule ?…

– Non… Avec une autre dame.

– Achevez ! dit-il en pâlissant… Que s’est-il passé ?…

– Nous avons entendu comme un bruit de discussion… puis les soldats sont entrés, ils ont saisi la jeune dame… Ils l’ont mise dans la voiture… et tous sont partis…

– Dans quelle direction ? haleta Ragastens.

– Vers le bas de la montagne…

Ragastens n’en entendit pas davantage ; il se précipita au dehors et sauta à cheval.

– Lucrèce ! gronda-t-il en se lançant au galop dans la direction indiquée… Elle l’a enlevée !… Ah ! je lui ai pardonné par deux fois !… Mais malheur à elle, maintenant…

LIX

GIACOMO

Ragastens put assez facilement suivre la trace de Lucrèce jusqu'au bas de la montagne. Il n'y avait qu'une route possible pour une voiture et il la suivit. De loin en loin, une auberge, une ferme. Il y entrait, obtenait le renseignement cherché, puis repartait.

Mais, arrivé en plaine, toute indication disparut. Là, plusieurs routes se croisaient. Laquelle prendre ?... Accablé, Ragastens s'arrêta sous un bouquet de peupliers et s'assit à l'ombre.

Par un besoin de parler de son malheur, et aussi dans l'espoir d'un bon conseil, il mit Spadacape au courant de la sinistre aventure. Spadacape écouta ce récit avec un intérêt qui se traduisit par de fréquentes exclamations.

– Mais cette femme est donc enragée ! s'écria-t-il lorsque le chevalier eut fini. Elle a donc le diable au corps !...

– Ce n'est que trop vrai ! Tu n'entrevois aucune piste ?...

– Aucune, monsieur le chevalier. Mais si nous devons apprendre du nouveau, ce ne peut être qu'à Rome.

– À Rome ! fit sourdement Ragastens.

– Ah ! Je sais que c'est dangereux. Pas pour moi... et puis, au fond, ça me ferait assez de plaisir de risquer ma tête pour

vous… Mais vous, monsieur, vous qui êtes condamné… Il y a à Rome, un certain marquis de Rocasanta avec qui j'ai eu assez souvent maille à partir. Je puis vous assurer que c'est un policier de premier ordre.

– Allons à Rome ! s'écria Ragastens. Le conseil est bon.

– Un instant, monsieur. Votre tête est mise à prix… Laissez-moi vous conduire en certaine maison des environs, où vous serez en sûreté comme vous l'étiez à l'auberge de la Fourche. Pendant ce temps, j'entrerai dans la ville et je me charge d'y apprendre tout ce qui sera nécessaire.

Ragastens secoua la tête et, sans répondre, il se mit à trotter rapidement dans la direction de la Ville Éternelle. Spadacape le suivait tout contristé. Il voyait son maître dans un véritable état de désespoir.

Grâce à la solidité de leurs montures, ils arrivèrent aux portes de Rome dès le soir du quatrième jour. À mesure qu'il approchait de la grande ville, Ragastens remarquait un mouvement extraordinaire. La campagne de Rome habituellement solitaire et morne était animée d'un va-et-vient de gens d'apparence belliqueuse. Il entra enfin dans Rome et ce ne fut pas sans un battement de cœur.

Il passa en frémissant devant le Palais-Riant, silencieux et sombre. Et un spectacle extraordinaire le frappa alors : les vitraux des fenêtres étaient cassés ; les statues qui ornaient le vestibule étaient renversées… le palais paraissait avoir été mis à sac. D'ailleurs, la ville entière présentait un étrange aspect.

Des groupes de bourgeois parcouraient les rues ; ils étaient armés de hallebardes ou d'épées, quelques-uns portaient des arquebuses.

Ragastens traversa, sans être inquiété, ces groupes qui devenaient plus nombreux et plus bruyants à mesure qu'il avançait vers le centre de la ville.

– Que dis-tu de tout cela ? demanda-t-il à Spadacape.

– Je dis, monsieur le chevalier, que les braves Romains ont tout l'air d'en avoir assez de leur esclavage. La servitude a du bon, je ne dis pas non. Cela dispense un peuple de penser et d'agir. Mais on se lasse de tout, même du bonheur d'être écorché vif par les princes.

Par un détour, Ragastens arriva à son ancienne hôtellerie, l'auberge du *Beau-Janus*. Il entra dans la cour et mit pied à terre. Bartholomeo, le digne aubergiste, en voyant entrer un cavalier, s'était précipité vers lui. Mais il s'arrêta béant de surprise :

– Monsieur le chevalier de Ragastens ! murmura-t-il.

– Moi-même, cher monsieur Bartholomeo… En quoi ma présence vous surprend-elle ?…

– En rien, monsieur… c'est-à-dire, si fait !… Quand je pense que ces coquins de Borgia ont osé vous condamner !… Mais au fait… Quel honneur pour mon auberge !… Vive M. de Ragastens, l'ennemi de César Borgia !…

L'aubergiste eût continué à exprimer bruyamment son enthousiasme si Ragastens ne l'eût saisi par l'oreille.

– Maître Bartholomeo, lui dit-il, écoutez bien ceci, dans votre intérêt : si vous continuez à crier mon nom, je vous coupe l'oreille que je tiens.

L'aubergiste se tut instantanément.

– De plus, acheva Ragastens, si j'apprends que vous ayez révélé à qui que ce soit ma présence dans votre auberge, c'est les deux oreilles que je vous couperai.

– Je ne dirai rien, affirma Bartholomeo.

– En ce cas, nous resterons bons amis. Conduisez-moi donc à cette petite chambre qui donne sur le Tibre…

– Du tout ! Je veux donner à monsieur le chevalier la plus belle chambre de l'hôtellerie, la chambre des princes.

Mais Ragastens persista à vouloir reprendre modestement la chambre qu'il avait occupée en arrivant à Rome. Elle était pleine de ses souvenirs… En outre, Ragastens était un nageur de première force ; le Tibre avait déjà été une fois son chemin de liberté ; il comptait reprendre ce même chemin en cas d'alerte trop pressante.

Dès le même soir, Ragastens, guidé par Spadacape, commença ses recherches. Mais tout fut inutile. Au bout du huitième jour, après avoir battu Rome et les environs, il n'avait pas trouvé le moindre indice qui pût le mettre sur la piste de Lucrèce Borgia.

Ces huit jours, il les vécut dans une fièvre et une angoisse grandissantes. Pendant ce temps, l'émeute des Romains suivait son cours normal ; le peuple assiégeait maintenant le château Saint-Ange. Le neuvième jour, Ragastens passait devant les ruines du Palais-Riant. En arrivant sur la place, il aperçut un petit homme vêtu de noir qui, levant machinalement les yeux, aperçut à son tour le chevalier.

– Monsieur de Ragastens ! s'écria-t-il.

Ragastens tressaillit et poussa vivement son cheval sur l'inconnu.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

– Vous ne me reconnaissez pas ?... Je vais vous dire qui je suis, mais pas ici, monsieur le chevalier. Il faut que je vous parle ! Je ne suis venu à Rome que pour cela... J'arrive de Monteforte !

– De Monteforte ! s'écria Ragastens. Venez, vite !...

Il rentra à l'auberge du *Beau-Janus* dont l'inconnu franchit la porte en se cachant soigneusement le visage. Lorsqu'ils furent installés dans la petite chambre du bord du Tibre, le petit homme, après s'être assuré que nul ne les épiait, s'approcha de Ragastens :

– C'est moi qui vous apportai ici même un sac d'argent... Je suis Giacomo...

– L'intendant de Lucrèce Borgia !

– Oui, monsieur ! fit Giacomo. Et je suis bien heureux de vous avoir rencontré...

Mais Ragastens lui avait saisi le bras...

– Où est votre maîtresse ? lui demanda-t-il d'une voix tremblante d'émotion. Parlez !... Ou, par tous les diables...

– Inutile de menacer, monsieur. Je suis un ami et je courais après vous pour vous apprendre ce que vous auriez cherché sans doute inutilement.

– Vous ? s'écria Ragastens. Vous, un serviteur de Lucrèce Borgia ?

– Je suis son serviteur, c'est vrai ! Ou plutôt je l'ai été… Mais, je hais cette femme. J'ai vécu près d'elle, la haïssant comme je haïssais son odieux frère…

– Parlez donc, dit-il.

– Monsieur, dit alors Giacomo, j'ai été à Monteforte pour vous trouver. Là, j'ai su que vous étiez parti et j'ai supposé que vous iriez à Rome…

– Mais, demanda Ragastens, d'où veniez-vous ? Pourquoi me cherchiez-vous ?

– Je venais du camp de César où j'avais suivi la signora Lucrèce. Et je vous cherchais pour vous prévenir qu'elle méditait une terrible vengeance contre vous. J'ai surpris entre elle et son frère des entretiens qui m'ont fait dresser les cheveux sur la tête…

– La vengeance est accomplie ! fit sourdement Ragastens. Je vous remercie, mais vous me prévenez un peu tard… Mais vous pouvez du moins m'aider à réparer le mal qu'elle a fait…

– Je suis tout à votre service.

– Eh bien, fit en hésitant Ragastens, pouvez-vous me dire où se trouve en ce moment Lucrèce ?

– C'est facile, dit simplement Giacomo, la signora est à Caprera.

– Vous en êtes sûr ?

– Absolument, puisque je dois aller l'y rejoindre.

– Nous irons ensemble !

– Vous voulez aller à Caprera ?… s'écria Giacomo.

– Dès ce soir je me mets en route !

– Ah ! monsieur, vous ne savez donc pas ce que c'est que Caprera !… Vous ne savez donc pas que Lucrèce a entraîné là tous ceux dont elle voulait se défaire en secret et qu'elle n'osait faire poignarder à Rome !…

Ragastens frémit en songeant à Primevère.

– Mais vous ne savez donc pas, s'écria-t-il avec un sanglot qu'il ne put étouffer, que Lucrèce Borgia s'est emparée de la femme que j'aime !…

Ragastens ne put en dire davantage. Il se jeta sur son lit, enfouit sa tête dans l'oreiller et se mit à sangloter comme un enfant. Spadacape entraîna Giacomo hors de la chambre.

– Laissons-le pleurer, dit-il alors, le pauvre chevalier en a bien besoin…

Puis Spadacape se mit à interroger l'intendant sur les moyens les plus rapides de se transporter à Caprera et prépara tout pour le départ, prévoyant que la crise du chevalier ne serait pas de longue durée et qu'il voudrait se mettre en route à l'instant même. En effet, une demi-heure ne s'était pas écoulée que Ragastens l'appelait et lui disait de préparer le départ.

– Tout est prêt, monsieur, répondit Spadacape.

LX

LE PORT D'OSTIE

Au moment où Ragastens montait à cheval, Giacomo lui fit ses adieux.

– Tout ce que je pourrais vous dire pour vous détourner de ce voyage serait inutile, ajouta-t-il. Je vais de mon côté me rendre à Caprera pour reprendre mon service auprès de la signora Lucrèce, car je n'en ai pas fini avec elle.

– Pourquoi ne pas faire route ensemble ?

– La signora le saurait infailliblement et cela suffirait peut-être à vous faire échouer dans votre projet, quel qu'il soit ; cela suffirait en tout cas pour me faire assassiner. Seulement, voici ce que je voulais vous dire… Sur la gauche du château, en longeant le bord de la mer, il y a, à un quart de lieue environ, quelques cabanes de pêcheurs. Entrez dans la troisième de ces cabanes, dites que vous venez de la part de Giacomo, et vous serez bien reçu. Partout ailleurs, vous seriez dénoncé.

Ragastens serra vigoureusement la main du vieillard et partit. De Rome à Ostie, la distance n'est guère que de quelques petites lieues. Ragastens fit rapidement le trajet et arriva en pleine nuit au port.

Il fallait passer la nuit à Ostie. Ragastens chercha des yeux une auberge où il pût s'abriter avec Spadacape. Mais toutes les lumières étaient éteintes.

– Nous allons donc passer la nuit à la belle étoile ?

– Monsieur, dit alors Spadacape, si vous voulez me suivre, je me charge de vous trouver un abri.

– Tu connais donc Ostie ?

– Eh ! Monsieur, dans mon ancien métier, il fallait prévoir un peu tout ce qui pouvait arriver. Et dans ce *tout,* la possibilité d'une fuite par mer tenait naturellement sa place. Nous étions en accointance avec certains mariniers de la côte, et je crois que c'est parmi eux que nous trouverons notre affaire pour le voyage de Caprera.

Quelques minutes plus tard, Spadacape s'arrêtait devant une maison basse, de sinistre apparence, dont la porte et les fenêtres étaient soigneusement fermées.

Spadacape et Ragastens avaient mis pied à terre devant la porte. Le premier siffla d'une façon particulière et, presque aussitôt, la porte s'entrouvrit, un homme parut. Il eut un moment d'effarement et de soupçon en apercevant deux cavaliers qui avaient tout l'air de gens de guerre. Mais Spadacape s'approchant de lui prononça à voix basse quelques paroles. Il se rassura aussitôt et, frappant dans ses mains, appela une sorte de domestique.

– Conduis à l'écurie les chevaux de ces seigneuries.

– Si leurs seigneuries veulent prendre la peine d'entrer… dit le patron de l'auberge.

Et il s'effaça pour les laisser pénétrer dans une salle basse. Cette salle était garnie de tables et de bancs. Sur les tables, des

brocs et des gobelets d'étain. Sur les bancs, des marins et quelques filles.

À l'entrée de Ragastens et de Spadacape, il se fit un instant de silence plein de défiance ; mais le patron esquissa de la main quelques signes mystérieux et les hôtes du bouge, sans plus se soucier des nouveaux arrivés, reprirent leurs conversations.

Spadacape et Ragastens avaient été s'asseoir à une table inoccupée. Le patron apporta sur la table une cruche et deux gobelets.

– Tu m'avais dit qu'ici nous trouverions des marins pour nous transporter à Caprera, dit Ragastens.

– Attendez, monsieur… D'abord, soyez sûr qu'aucun patron de tartane ou de goélette ne voudra vous embarquer si vous dites que vous allez à Caprera.

– Pourquoi cela ?

– Parce que la signora Lucrèce déteste les curieux, c'est une femme de précaution et tous les marins de la côte savent ce qu'il en coûte de conduire des étrangers trop près de son château…

– Comment faire, alors ?…

– Rappelez-vous, monsieur, que le digne patron de cette auberge nous a accueillis parce que nous sommes en fuite ; nous allons en Sardaigne ; du moins, je le lui ai fait croire quand je lui ai parlé tout à l'heure. Dans quelques minutes, tous les marins qui sont ici vont le savoir. Et alors, nous n'aurons que l'embarras du choix.

– Attendons, en ce cas !

L'attente ne fut pas longue. En effet, au bout de quelques minutes, un vieux marin à barbe grise s'approcha, en se dandinant, des deux hommes, et sans y être d'ailleurs invité, prit place auprès de Ragastens, se versa un plein gobelet de vin qu'il vida d'un trait.

– Je suis le patron de la *Stella,* fine mouche qui file vent devant comme hirondelle de mer ; je m'appelle Giuseppo.

Ragastens salua gravement de la tête.

– Et comme ça, reprit le marin, il paraît que la terre du continent vous brûle les pieds ?... Et alors, vous ne seriez pas fâchés d'aller voir ce qui se passe en Sardaigne ?

– Tout juste.

– Alors, si le cœur vous en dit, je vous embarque à bord de la *Stella*. Nous levons l'ancre à quatre heures du matin. C'est deux ducats seulement pour chacun de vous… Un ducat payé au départ ; l'autre en débarquant…

– Ce prix me convient, dit Ragastens.

– Bien ! dit Giuseppo. N'oubliez pas : à quatre heures.

– Nous n'aurons garde !

LXI

LA TARTANE « LA STELLA »

Deux heures plus tard, Ragastens et Spadacape quittèrent à leur tour l'étrange cabaret. Ils se rendirent sur le port, Spadacape conduisant en main les deux chevaux. Ils ne tardèrent pas à trouver la *Stella* accotée à une sorte d'appontement.

Les chevaux furent embarqués. Car tout était prévu par les patrons de ces petits bâtiments qui se livraient à des commerces de toute nature. À quatre heures du matin, comme il l'avait dit, le patron Giuseppo fit larguer les amarres et leva l'ancre.

Pourtant il avait l'air embarrassé…

– À propos, j'ai oublié cette nuit de vous prévenir… Oh !… ce n'est pas grave. Nous allons en Sardaigne ; nous y allons même directement ; mais je pense que cela ne vous ennuiera pas trop que je m'arrête en route…

– Vous arrêter ?… Où cela ?…

– Oh ! Le temps de tirer quelques bordées devant Caprera, de toucher l'île, puis nous repartons aussitôt !

– Vous touchez Caprera ? s'écria Ragastens.

– Je réponds de tout, fit le patron à voix basse. Il n'y a aucun danger. Et d'ailleurs, je n'arrêterai que pour déposer deux passagers.

Le cœur de Ragastens se mit à battre violemment. Il pâlit un peu. Giuseppo remarqua cette pâleur :

– Ne craignez donc rien ! Les deux passagers sont inoffensifs… Un jeune homme et une vieille femme.

– Et ils vont à Caprera ?

– Oui ! J'ai fait marché avec eux hier soir et ils ont passé la nuit à bord. Peut-être bien qu'ils avaient plus que vous encore intérêt à se cacher.

– Où sont-ils ?

– Dans les cabines que je leur ai aménagées à l'avant… Mais enfin, cela ne vous ennuie pas, n'est-ce pas, que je touche Caprera ?

– Non… au contraire.

Giuseppo regarda Ragastens d'un air étonné. Il ne comprenait pas. Mais en homme habitué à respecter tous les secrets du moment qu'on le payait, il se tut. Ragastens était demeuré tout étourdi.

– Où est ma cabine, à moi ? demanda-t-il au bout d'un instant.

– Là… Descendez par cette écoutille… vous trouverez deux bons hamacs, si vous voulez vous reposer.

– J'en ai grand besoin… À propos, patron Giuseppo, il est inutile, vous entendez bien, que vos passagers connaissent ma présence à votre bord.

– Compris ! fit le marin en clignant des yeux.

Ragastens fit signe à Spadacape de le suivre et s'enfonça par une petite échelle dans l'écoutille qui lui avait été indiquée.

– Spadacape, dit Ragastens, lorsqu'ils furent seuls, il y a deux passagers à bord.

– Je le sais, monsieur, j'ai entendu.

– Ces deux passagers débarquent à Caprera !…

– Oui ! Eh bien, ce sera pour nous une bonne occasion !

– Spadacape, il faut absolument savoir qui sont ces deux passagers et ce qu'ils vont faire à Caprera.

– C'est à quoi je pensais, monsieur.

Tout en causant, Spadacape furetait dans l'étroit espace que le patron de la *Stella* avait pompeusement appelé une cabine et n'était guère qu'un réduit servant de débarras.

Spadacape finit par découvrir dans un coin un vieux bonnet phrygien et une chemise avec une ceinture rouge de matelot.

– Voilà mon affaire ! murmura-t-il.

En dix minutes, il eut opéré sa transformation et apparut les jambes nues, la poitrine découverte, le bonnet phrygien sur la tête. Ainsi habillé – ou déshabillé – il ne se distinguait en rien des autres matelots de la *Stella*.

– Monsieur le chevalier, dit-il, ne bougez pas d'ici et ne vous montrez pas. Avant une heure, je vous apporte des renseignements exacts.

Sur ce mot, Spadacape monta par la petite échelle sur le pont. Il se dirigea vers l'avant du navire. À l'avant, s'ouvrait une écoutille semblable à celle de l'arrière. Près de l'écoutille se dressait un rouleau de cordages. Spadacape s'allongea près de ces cordages, comme un matelot désœuvré qui s'apprête à faire un bon somme. Et il manœuvra de telle sorte que sa tête, peu à peu, se trouva placée sur le rebord de l'écoutille.

D'abord, il ne vit rien. Puis, ses yeux s'étant accoutumés à l'obscurité du réduit, Spadacape finit par apercevoir dans l'angle le plus noir une vieille femme qu'il pensa n'avoir jamais vue. Près d'elle, un jeune homme qu'il reconnut aussitôt pour l'avoir aperçu de loin dans les cortèges du pape, les jours de cérémonie. C'était l'abbé Angelo qui passait à Rome pour l'un des grands favoris de Sa Sainteté.

Pendant plus de deux heures, Spadacape guetta, écouta. Mais il ne vit rien, n'entendit pas un mot qui pût lui laisser entrevoir les intentions des deux voyageurs. Désormais rassuré, il se leva, revint auprès de Ragastens.

– Eh bien ? demanda celui-ci.

– Rien à craindre, monsieur le chevalier. J'ai reconnu l'homme : c'est un jeune abbé qui fait partie de la maison du pape, l'abbé Angelo. Quant à la femme, acheva Spadacape, je ne la connais pas ; mais j'ai tout lieu de supposer que c'est quelque gouvernante, ou quelque domestique de la signora Lucrèce.

– Et ils ne se disent rien ?...

– Rien.

Vers six heures du soir, la tartane était en vue de Caprera. Ragastens monta sur le pont et se dissimula dans l'angle formé

par la pointe du navire qu'encombraient des rouleaux de cordes. Il tenait à jeter un coup d'œil sur l'abbé et la vieille femme qui l'accompagnait.

La côte de Caprera était visible, avec son hérissement de rochers à pic que dominait la masse blanchâtre du château de Lucrèce. Ragastens contempla avidement le vaste bâtiment, que protégeaient des murailles épaisses.

Ragastens fut soudainement distrait de ses pensées par un mouvement que fit la tartane, sur un commandement du patron Giuseppo. Brusquement, le bâtiment vira de bord. Ragastens, étonné de ces mouvements qu'il ne comprenait pas appela Giuseppo. Celui-ci s'approcha.

– Vous n'abordez donc pas ?…

– Pas encore ; et, en attendant, je tire quelques bordées pour ne pas m'éloigner.

– Quand aborderez-vous ?

– À la nuit.

– À la nuit ! pensa Ragastens. Les deux voyageurs ont donc intérêt à ne pas se montrer ?…

Cependant le soleil s'était couché. Pendant deux heures encore, la tartane manœuvra devant Caprera. La nuit était venue, une nuit noire, sans lune. La tartane, tout à coup, se mit à filer droit sur les rochers ; près d'une heure plus tard, elle amena ses voiles, mais sans mouiller l'ancre. Le canot qui suivait à l'arrière fut amené bord à bord, contre une échelle de corde jetée au flanc du bâtiment.

Alors Ragastens vit paraître les deux mystérieux voyageurs qui allaient être déposés à Caprera. Mais il n'eut pas le temps de les examiner. Déjà ils étaient dans le canot qui s'éloigna, conduit à force de rames par deux marins de la *Stella*.

– Vous voyez, dit Giuseppo à Ragastens que la chose n'aura pas été longue. Dans une demi-heure, le canot sera de retour et nous filons sur la Sardaigne.

– Où est le château ? demanda Ragastens.

– Oh ! nous l'avons laissé à une bonne lieue sur la droite.

Ragastens ne dit plus rien et attendit le retour du canot. Au bout d'une demi-heure, comme l'avait dit Giuseppo, un bruit de rames se fit entendre.

Giuseppo poussa un soupir de satisfaction. Car il n'était qu'à demi rassuré tant qu'il se trouvait dans les eaux de Caprera.

– Nous allons pouvoir partir, dit-il. Sur quel point de la Sardaigne voulez-vous que je vous dépose ?

– Je ne vais pas en Sardaigne ! dit Ragastens.

– Ah bah !... Et où, alors ?

– Vous allez me débarquer ici, à Caprera.

Le patron de la *Stella* fut très probablement étonné de ce brusque changement, mais il n'en laissa rien paraître.

– À votre aise, dit-il simplement. Voici le canot bord à bord, vous n'avez qu'à descendre.

– Oui, mais avant de vous quitter, je voudrais vous dire quelques mots de façon que nul ne nous entende.

– Suivez-moi ! dit Giuseppo avec la même tranquillité.

Quelques instants plus tard, Giuseppo et Ragastens se trouvaient installés dans la petite chambre du patron.

– Voulez-vous gagner une petite fortune d'un seul coup ?

– Votre Seigneurie n'a qu'à parler… Que faut-il faire ?

– Je descends à Caprera ; je vais y rester quelques jours ; deux ou peut-être dix ; je ne sais pas exactement… Il me faut un bâtiment pour le retour… Voulez-vous croiser en vue de la côte jusqu'à ce que je vous fasse signe de m'envoyer le canot ?…

– Oui ! dit Giuseppo : ce sera dix ducats par jour.

– Dix ducats, soit ! Plus une somme de cinquante ducats le jour où je toucherai l'Italie.

– Je suis votre homme ! fit-il. Écoutez, lorsque vous aurez besoin du canot, si c'est le jour, tirez trois coups d'arquebuse du haut du rocher devant lequel vous allez aborder ; si c'est la nuit, allumez trois feux sur le rocher…

Ragastens acheva de s'entendre avec le patron de la *Stella*. Puis il remonta sur le pont.

– Et vos chevaux ? demanda alors Giuseppo.

– Ils resteront à bord ; ils nous seraient inutiles à terre.

Puis suivi de Spadacape, Ragastens descendit dans le canot qui, vingt minutes après, toucha le sable d'une étroite plage.

Ragastens escalada aussitôt la falaise du rocher ; il trouva en haut une route qui suivait le bord de la mer. Ils se mirent à marcher d'un bon pas. Bientôt ils arrivèrent à une sorte de hameau sans doute habité par des pêcheurs et composé d'une douzaine de cabanes.

Ragastens chercha la cabane indiquée par Giacomo. Et quand il l'eut trouvée, il remarqua qu'elle était encore éclairée, tandis que tout le hameau était plongé dans l'obscurité. Il frappa à la porte.

Un homme parut, une lanterne à la main.

– Que demandez-vous ? demanda-t-il d'un ton rude.

– Nous venons de la part de Giacomo, répondit Ragastens.

– Entrez ! dit l'homme. Vous allez trouver l'autre personne qui vient comme vous.

Ragastens entendit mal cette partie de la réponse, ou il ne la comprit pas. Il entra, suivi de Spadacape, et se trouva dans une pièce assez étroite.

Près d'une cheminée, bien qu'il n'y eût en réalité pas de feu, une femme assise tendait ses mains vers l'âtre. Spadacape saisit le bras de Ragastens et lui montra cette femme :

– La vieille qui était à bord de la *Stella !* murmura-t-il.

– La Maga ! s'exclama-t-il.

LXII

L’AILE DE LA MORT

Alexandre Borgia menait dans le château de sa fille l’existence d’un condamné. Chez ce vieillard qui, jusqu’alors, avait donné des preuves constantes d’une incroyable énergie morale, s’était produite soudain une dépression des facultés de l’esprit. Tous les soirs, avant de s’endormir il se verrouillait solidement. Il était rare qu’il dormît deux nuits de suite dans la même chambre.

Peu à peu, pourtant, le pape se rassurait. Lucrèce, d’ailleurs, s’ingéniait à lui démontrer que, dans ce château si bien gardé, il n’avait rien à redouter.

Le vieillard, au bout de quelques jours, s’enhardit jusqu’à descendre seul, le soir, à la nuit, dans son jardin qu’il avait tout de suite pris en affection parce qu’il lui rappelait les jardins de Tivoli. Comme à Tivoli, il aimait à se promener seul.

Un soir donc, le pape était descendu dans le jardin où il aimait à méditer. Il allait lentement, par les allées, caressant de ses doigts les fleurs qui dressaient leurs têtes vers la fraîcheur. La nuit vint.

Alexandre Borgia s’assit sur un banc, sous un massif d’arbustes, et aspira à pleins poumons la brise nocturne qui entraînait avec elle des parfums de myrtes, de lentisques mêlés à des parfums d’algues marines. Il sentait un immense repos entrer dans son esprit.

Soudain il demeura cloué sur place, hagard, une sueur froide au front…

Du bout de l'allée, un fantôme blanc s'avançait lentement… C'était le fantôme d'une femme… Sa longue robe blanche traînait sur le gravier de l'allée sans faire de bruit… Une écharpe blanche couvrait à demi son front… Mais la lune éclairait en plein son visage doux et triste.

– Honorata ! murmura le vieillard.

Il n'avait plus la force de faire un geste. Il était pétrifié par cette apparition.

Lentement, silencieusement, le fantôme s'avançait.

Il voulut crier. Le son expira dans sa gorge.

Le fantôme s'approcha encore. Il passa devant Borgia, tout près de lui. La robe blanche frôla le vieillard…

Ses yeux exorbités ne la perdaient pas de vue… La femme s'éloigna lentement, et enfin disparut… Alors, le pape poussa un grand cri et tombant à la renverse sur le banc s'évanouit.

Quand il revint à lui, sa fille, des serviteurs l'entouraient.

– Qu'avez-vous, mon père ? s'écria Lucrèce.

Mais il ne voulut rien dire. Il se hâta de remonter dans son appartement, soutenu par deux serviteurs. Et ce fut quand il se vit seul avec Lucrèce qu'il se décida à parler :

– C'est fini, ma fille, balbutia-t-il.

– Mais au nom du ciel, mon père, que vous est-il arrivé ?... Reprenez courage !...

– C'est fini !... Plus de courage ! Plus rien !... C'est fini, te dis-je !... Car l'aile de la mort m'a touché ce soir !...

Le fantôme blanc qui avait frôlé de sa robe le vieux Borgia épouvanté s'était enfoncé dans les profondes allées du jardin, pendant que Lucrèce, en toute hâte, faisait remonter son père dans son appartement. Il avait gagné une porte de l'aile droite du château et, ayant monté un étage, était entré dans une chambre vaste, mais simple.

Quiconque avait connu la comtesse Honorata, morte empoisonnée par le pape, eût cru la voir revivre en cette jeune femme.

Ce fantôme, en effet, ou plutôt cette femme, c'était la fille de la comtesse, c'était Béatrix, c'était Primevère... Depuis qu'elle était enfermée dans le château de Caprera, elle vivait pour ainsi dire séparée du reste du monde.

Les huit premiers jours s'étaient passés ainsi pour la prisonnière dans la dissolvante et terrible misère morale que créent la solitude et le silence absolus.

Un jour, la servante ne vint pas : ce fut Lucrèce qui entra dans la chambre. Primevère, d'un geste rapide s'assura que son petit poignard était bien à sa place. Elle s'attendait à voir entrer César derrière Lucrèce. Il n'en fut rien.

Rassurée sur ce point, Primevère dédaigna dès lors de fixer son regard sur sa visiteuse. Celle-ci la contempla en silence pendant quelques minutes.

– Vous ressemblez admirablement à la comtesse votre mère… On vous prendrait pour elle… si ce n'est qu'elle avait les traits fatigués… par les chagrins… sans doute, et les cheveux presque blancs.

Lucrèce continua après un long silence :

– Je suis venue m'enquérir auprès de vous de ce que vous pourriez désirer… Vous me rendrez cette justice que je ne vous ai point maltraitée… À propos, je vous annonce la prochaine visite de mon frère César…

Un imperceptible tressaillement de Primevère apprit à Lucrèce attentive que le coup avait été rude. La fille de Borgia eut un petit rire satisfait.

– Est-ce que cette visite vous contrarie ? demanda-t-elle en exagérant le ton de l'inquiétude. Ce serait dommage. Il vous aime tant, ce cher César !…

Mais Primevère s'était reprise et immobilisée. Puis Lucrèce avait regagné son appartement en méditant :

– Oui !… Elle ressemble à sa mère d'une manière frappante… Qui sait si cela ne pourra pas me servir…

Des journées s'écoulèrent encore, effroyables pour Primevère, condamnée au silence dans cette chambre où elle était enfermée à clef. Sa seule consolation était de se mettre à la fenêtre. Alors, pendant des heures, elle examinait l'horizon.

Elle en venait à souhaiter ardemment de pouvoir parler à quelqu'un, à n'importe qui, ou encore de pouvoir, ne fût-ce que pendant quelques minutes, se promener dans les allées de ce beau jardin qu'elle avait sous les yeux.

Un matin, à son réveil, elle ne trouva plus ses vêtements. À leur place, une longue robe blanche, un voile blanc… Primevère prit d'abord la résolution de rester couchée. Il lui semblait que cette étrange substitution de vêtements cachait quelque piège abominable. Mais bientôt elle redouta de ne point être habillée, prête à la défense. Et elle revêtit la robe blanche.

Une heure plus tard, elle vit entrer Lucrèce.

– Je ne vous importunerai pas longtemps, dit Lucrèce avec une singulière douceur. Je veux seulement vous dire qu'à partir d'aujourd'hui, tous les soirs, vous serez libre de descendre vous promener au jardin…

Une grande défiance s'éleva dans l'esprit de Primevère contre cette douceur. Le soir, lorsqu'elle entendit qu'on lui ouvrait sa porte, elle demeura dans sa chambre. Le lendemain et le surlendemain elle résista encore. Enfin, elle s'abandonna…

LXIII

UN BON LECTEUR

Lucrèce Borgia avait accompagné son père tremblant dans son appartement. Cachée derrière un massif d'arbustes, elle avait assisté, invisible, à la mise en scène qu'elle avait combinée. Elle avait entendu le vieillard frappé de terreur, adresser de balbutiantes paroles au fantôme de la comtesse Alma. Puis, lorsque Primevère eut disparu et que le pape se fut évanoui, elle s'était élancée vers lui en appelant au secours. Maintenant, elle s'efforçait, en apparence, de calmer son père.

– Mais enfin, s'écria-t-elle, qu'avez-vous vu, mon père ?... Est-il possible que vous vous abandonniez à des terreurs puériles ?

– Oui... tu as raison, ma fille... répondit le vieux Borgia qui peu à peu se remettait ; ces terreurs sont indignes de moi... Mais, dis-moi, ma bonne Lucrèce, ne crois-tu pas que les morts puissent se lever de leurs tombes ?... Parle-moi, Lucrèce !... Ne me laisse point dans cet épouvantable silence !... oh !... ces flambeaux, allume-les... là !... dans ce coin... ces masses d'ombres qui se meuvent... vois-tu !...

Le vieillard s'exaltait. Tranquillement, Lucrèce alluma les flambeaux.

Jusque fort tard dans la nuit, Lucrèce veilla sur son père. Enfin le vieillard s'endormit d'un sommeil agité. Sa fille le contempla pendant quelques minutes avec un étrange sourire.

Peu à peu, le sourire disparut de ses lèvres. Lentement, elle recula, les yeux fixés sur son père endormi. Et si le vieux Borgia s'était réveillé à ce moment, ce regard qui pesait sur lui l'eût épouvanté plus encore que les fantômes créés par le délire de la peur !...

Lucrèce, en sortant des appartements de son père, descendit aux jardins où le pape avait eu cette vision qui l'avait tant frappé. Le silence le plus profond régnait maintenant dans le château. Tout était éteint.

Seule une fenêtre demeurait faiblement éclairée : c'était celle de la chambre de Primevère qui, toujours sur ses gardes, laissait brûler un flambeau jusqu'au jour. Lucrèce leva la tête vers cette fenêtre.

– Oui ! murmura-t-elle avec haine. Tu te méfies... mais toutes tes précautions ne serviront à rien !...

Quand elle rentra dans son appartement, environ une heure après, le valet qui veillait constamment à l'antichambre lui dit :

– Un homme venu d'Italie attend la signora.

– Depuis quand est-il arrivé ? demanda-t-elle.

– Depuis une demi-heure environ.

– Et il vient d'Italie ?

– De la part de monseigneur César.

Lucrèce eut une exclamation de joie et fit un signe. Quelques instants plus tard, l'homme venu d'Italie était devant elle.

– L'abbé Angelo ! s'exclama-t-elle.

L'abbé s'inclina avec toute la grâce qu'il affectait et selon les dernières modes en usage pour la révérence.

– Quand avez-vous abordé, mon cher abbé ?

– Il y a moins d'une heure, signora. J'ai fait diligence par la route.

En même temps, Angelo tirait de son manteau une lettre qu'il présentait à Lucrèce :

– Monseigneur le duc de Valentinois, dit-il, m'a chargé de vous apporter ce parchemin qu'il n'a voulu confier qu'à une personne sûre.

Lucrèce parcourut la lettre. Elle jeta sur l'abbé un long et pensif regard. Puis elle s'assit, et longuement, mot par mot, relut la lettre. Lorsqu'elle crut enfin en avoir pénétré le sens, elle examina en dessous le jeune abbé.

« Comment César a-t-il pu se confier à cet écervelé ? » pensa-t-elle.

Et, tout haut :

– Vous connaissez évidemment le contenu de cette missive ?

– Oui, madame : le contenu… et le sens.

La voix de l'abbé s'était soudain modifiée et était devenue dure et ferme. Lucrèce le regarda avec étonnement. Déjà l'abbé Angelo continuait :

– Au cas où le contenu de cette lettre ne vous conviendrait pas, madame, je repartirais dès demain pour en aviser Monseigneur. Mais si, comme nous avons tout lieu de le penser, vous êtes d'accord avec nous pour les soins à donner à Sa Sainteté, il serait urgent de prendre les dispositions nécessaires… Car j'ai hâte de retourner en Italie pour placer sur ma tête la mitre que votre illustre frère a bien voulu me faire espérer…

Ces paroles de l'abbé contenaient toute une explication que Lucrèce comprit. Elle répondit gravement :

– Mon cher Angelo, je ne vous connaissais pas… Nous aurons à causer… plus tard… Vous valez certainement mieux qu'une mitre !…

– C'est mon avis, madame, dit froidement Angelo.

– En attendant, réglons donc l'affaire spéciale qui vous amène à Caprera. Prenez ce siège… là, près de moi.

L'entretien de Lucrèce et d'Angelo commença à voix basse et dura fort longtemps. Vers midi, Lucrèce entra chez son père. C'était l'heure où elle allait généralement le voir. Elle égayait le repas du vieux Borgia.

Ce jour-là, le pape paraissait plus sombre encore que d'habitude. Lucrèce s'enquit de sa santé, évita de parler des terreurs que son père avait manifestées la nuit précédente, fit changer le coussin qu'il avait sous les pieds sous prétexte qu'il n'était pas assez moelleux.

– Mon père, je vous ai ménagé une surprise.

– Laquelle ? demanda le pape avec inquiétude.

– Vous n'avez personne pour vous faire la lecture et cela vous ennuie…

– M'aurais-tu trouvé un bon lecteur ?… Que n'ai-je pensé à emmener cet excellent Angelo… Il me manque…

– J'ai fait mieux que de vous trouver un lecteur… j'ai envoyé un messager à l'abbé Angelo pour lui dire de venir vous retrouver ici…

– Ah ! Tu es vraiment ma consolation, ma pauvre Lucrèce !… Et quand arrivera-t-il ce brave Angelo ?

– Il est arrivé, mon père !

En même temps, Lucrèce frappa sur un timbre avec un petit marteau. L'abbé Angelo parut et alla s'agenouiller devant le vieillard qui esquissa une rapide bénédiction.

LXIV

LA LISEUSE DE PENSÉES

Comme on l'a vu, Giuseppo, le patron de la *Stella,* avait débarqué Rosa Vanozzo et l'abbé Angelo à une lieue environ du château de Lucrèce. Tous les deux prirent rapidement la direction du château, en passant par la route qui longeait la côte. Ils arrivèrent à cette agglomération de cabanes de pêcheurs, que nous avons signalée. Rosa Vanozzo s'arrêta devant l'une de ces cabanes.

– C'est ici qu'il faudra venir me chercher quand il en sera temps, dit-elle. Continuez votre chemin jusqu'au château. Moi, je reste ici.

L'abbé nota soigneusement la cabane qui était la troisième en venant du château, puis s'enfonça dans la nuit…

Dans la cabane du pêcheur indiquée par Giacomo, Spadacape avait reconnu la vieille femme qu'il avait vue à bord de la *Stella* et Ragastens avait reconnu en elle l'étrange protectrice de la petite Fornarina.

Lorsque Ragastens et Spadacape entrèrent dans la pauvre cabane, la Maga n'eut pas un geste. Pourtant, dès le premier coup d'œil, elle avait reconnu Ragastens. Après avoir longtemps vécu d'amour, elle vivait maintenant de sa haine : une haine farouche et patiente et obstinée.

Le pêcheur qui avait introduit les deux hommes dans sa cabane examina un instant Ragastens.

– Ici, dit le pêcheur, vous serez en sûreté. Nul ne viendra vous y déranger. Je vous montrerai votre chambre qui est assez cachée pour qu'on ne puisse vous y trouver au cas où l'on vous chercherait. Je vous prierai de témoigner à Giacomo que j'ai fait selon ses volontés.

– Je n'y manquerai pas ! dit Ragastens. Et cela ne tardera guère car, au moment où je me suis mis en route pour venir ici, Giacomo quittait Rome pour faire également voile vers Caprera.

À ces mots, Rosa Vanozzo releva la tête.

– Giacomo vient ici ? demanda-t-elle.

– Oui, madame…

– Bien !

Et elle reprit son immobilité première.

– Ne me reconnaissez-vous pas, madame ? fit Ragastens en s'approchant d'elle.

– Je vous reconnais.

Elle dit ce mot d'une voix moins âpre que sa voix ordinaire. Il s'y mêla quelque douceur : Ragastens était l'homme qui avait sauvé Rosita !… Elle le considéra une minute, d'un regard morne, et elle ajouta :

– Vous aussi, vous souffrez…

– À quoi voyez-vous cela, madame ?

– Je l’ai vu tout de suite, là-bas, dans la caverne de l’Anio… Je vous ai alors souhaité d’être heureux… Je vois que mon souhait ne s’est pas réalisé.

Ragastens demeura silencieux. La Maga prit un long temps :

– J’ai su par un abbé quelle avait été votre attitude à Monteforte… C’est vous qui avez arrêté l’effort de César… Et vous avez fait cela après que César vous eut offert auprès de lui une situation très belle. Pour moi, la vérité sur vous est très claire… Vous aimez la jeune comtesse…

L’œil atone de la vieille Maga s’était animé. Ragastens était muet d’étonnement : Rosa Vanozzo savait toujours tout !

– Êtes-vous venu la chercher ici ?…

– Oui, madame, si je suis venu à Caprera, c’est dans l’espoir de la retrouver…

– Vous craignez que Lucrèce ne l’ait assassinée ? Rassurez-vous sur ce point.

– Que voulez-vous dire ?… Sauriez-vous quelque chose ?

– Je ne sais rien, dit lentement la Maga ; je suppose, voilà tout !… Mais, dites-moi, avez-vous jamais été en relations avec Lucrèce ?

– Hélas, oui… pour mon malheur.

– Lucrèce vous aimait ?

– Peut-être, madame… fit Ragastens avec une sorte de réserve.

– J’en suis certaine, à présent. Lucrèce a dû bâtir des projets pour lesquels elle s’est vue repoussée. De là sa vengeance.

– Tout ce que vous dites là est la vérité même !…

La Maga eut un pâle sourire.

– C’est que je connais bien Lucrèce ! dit-elle.

– Mais que disiez-vous, madame ? Que Lucrèce n’avait pas attenté à la vie de Béatrix ?… Qui vous le fait supposer ?…

– Je vous dis que je connais Lucrèce. Non seulement elle a voulu vous faire souffrir, mais elle a cherché un supplice raffiné pour sa rivale…

– Vous m’épouvantez, haleta Ragastens.

– La mort, continua la vieille femme, n’est pas un supplice aux yeux de Lucrèce. Habituée au meurtre, elle a cessé de considérer la mort comme un châtiment redoutable. Elle ne tue que pour supprimer un obstacle. Mais dès qu’il s’agit d’une vengeance, Lucrèce redoute au contraire que la mort ne vienne lui ravir sa victime.

Ragastens, saisissant le bras de la Maga :

– Mais d’où vient que vous la connaissez ainsi ?…

La Maga considéra un instant Ragastens, puis, avec calme, simplement, elle répondit :

– C’est ma fille !…

– Votre fille ?

– Ma fille, oui !… Il a fallu que je fusse une mère monstrueuse pour jeter au monde ces deux fléaux qui s'appellent Lucrèce et César Borgia !…

Ragastens, bouleversé de pitié, en oublia un moment sa propre désolation.

– Vous êtes bon, lui dit la Maga en revenant à elle. Je vous avais bien jugé…

Elle se leva, comme pour se retirer dans la chambre que le pêcheur avait mise à sa disposition.

– Pour votre fiancée, dit-elle, ne redoutez pas la mort…

– Que faut-il donc que je redoute ? dit-il sourdement.

– Lucrèce a écrit à César… Et César, à l'heure qu'il est, est peut-être en route pour Caprera…

La Maga se retira.

LXV

BORGIA RASSURÉ

Quelques jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée de l'abbé Angelo au château de Caprera. Lucrèce attendait avec impatience l'arrivée de César auquel elle venait encore d'expédier un courrier. Dans son esprit, comme dans celui de son frère, le vieux Borgia était condamné. Cependant, elle attendait…

Angelo lui avait exposé son plan. Il fallait introduire la vieille sorcière qu'il avait amenée dans le château. Une fois là, cette femme agirait.

Elle se résolut à « laisser faire » l'abbé Angelo.

Le premier soin de celui-ci fut d'inspirer au vieillard une confiance illimitée. Il y parvint. Et si le vieux Borgia continua à s'enfermer la nuit à triple verrou, s'il continua à changer de chambre tous les soirs, du moins ses terreurs s'évanouirent peu à peu, grâce aux efforts de l'abbé Angelo.

Il en était arrivé à sortir même du château. Il se risquait parfois le soir sur la grève, où il se promenait à pas lents.

Les nouvelles qu'il recevait de la Ville Éternelle devenaient d'ailleurs meilleures. L'insurrection qui avait pris naissance dans le peuple à la suite de la défaite de César semblait s'étouffer elle-même.

Maintenant, le pape commençait à calculer le moment où il pourrait entrer à Rome. C'est ce qu'il expliquait à son confident, l'abbé Angelo, un soir que tous deux, quelques jours après l'arrivée de l'abbé, se promenaient sur la grève, au pied de la falaise rocheuse. Des gardes précédaient et suivaient le pape à distance.

– Je n'ai jamais vu si bon air à Votre Sainteté…

– C'est la mer, vois-tu… Quel calme !… Oui, Angelo, je me sens fortifié depuis quelques jours… Je le dois en grande partie à ma fille… Elle n'a pas failli un instant ! Elle m'a encouragé… Mais ce n'est pas tout, Angelo. Arrivé ici avec des pensées d'amertume et de colère, je ne me sens pas la force de méditer le châtiment des rebelles… Je veux que le pardon soit général. Si tu savais comme le pardon apaise…

Et, comme pour lui-même, il ajouta :

– Si je pardonne, peut-être me pardonnera-t-on aussi, à moi !…

À ce moment, une ombre noire parut distinctement sur le bord de la mer. Le vieillard la vit, et soudain repris par ses épouvantes, saisit la main d'Angelo.

– Vois-tu ?… fit-il d'une voix angoissée.

– Oui, je vois… Que Votre Sainteté ne craigne rien… Je vais appeler les gardes…

L'ombre s'était approchée. C'était une femme habillée de noir. Angelo la reconnut. C'était la Maga !…

LXVI

VIE POUR VIE !

La bouche de l'abbé qui s'ouvrait pour appeler les gardes se referma. Sa pensée très nette à ce moment fut que la dernière heure du pape était venue.

– Inutile d'appeler, murmura-t-il à l'oreille du vieillard, c'est une inoffensive pauvresse de la côte.

Rosa Vanozzo s'était lentement avancée et s'arrêta devant le pape. Celui-ci ne voyait pas son visage qu'une écharpe noire jetée sur la tête cachait à demi.

– Que voulez-vous ? demanda rudement le pape.

– Parler seule à seul à Rodrigue Borgia, répondit-elle, de façon que le pape seul l'entendît. Et aussitôt, elle ajouta :

– Un crime est dans l'air. Votre vie est menacée. Si vous m'écoutez, vous êtes sauvé. Si vous ne m'écoutez pas, vous êtes perdu… Choisissez… Faites vite !

– Vous dites que vous pourrez me sauver ? balbutia-t-il à voix basse.

– Oui !… Et seule, je le puis !… Renvoyez cet homme !

Le vieux Borgia eut une minute d'affreuse indécision…

– Angelo ! fit-il tout à coup. Retire-toi, mon enfant.

– Il suffira, reprit la femme, qu'il soit assez loin pour ne pas entendre… Il peut ne pas nous perdre de vue…

– Tu entends, Angelo ? fit joyeusement le vieux Borgia… Écarte-toi un peu, mais sans quitter la grève, de façon que je continue à te voir.

L'abbé obéit et s'éloigna d'une vingtaine de pas.

– Parlez, bonne femme ! dit alors le pape.

Rosa Vanozzo laissa tomber l'écharpe qui cachait une partie de son visage.

– Me reconnaissez-vous, Maître ? demanda-t-elle.

– La Maga ! s'exclama le pape.

– Vous pouvez me faire saisir, si vous voulez… dit froidement Rosa ; je vous préviens que vous êtes perdu, si je ne suis là pour vous sauver.

De nouveau, la terreur s'empara du vieux Borgia.

– Parle donc ! dit-il avec angoisse.

– Il faut d'abord que vous ayez pleine et entière confiance en moi…

– J'attends que tu me dises qui veut me frapper ici, pourquoi et comment je suis menacé de mort !…

– Cela, fit la Maga, je ne vous le dirai pas. Je ne puis vous le dire…

– Que me veux-tu donc ? gronda le pape avec une irritation contenue.

– Vous proposer un échange… Deux existences sont menacées… La vôtre et celle d'une malheureuse dont je vais vous parler… Vous pouvez la sauver : si vous la sauvez, je vous sauve ! Sinon, je laisse faire !

– Je ne comprends pas !… Celle dont tu parles… qui est-ce ?…

– La comtesse Béatrix, la fille du comte Alma.

– Béatrix ! s'écria le vieillard étonné. Tu dis que je puis la sauver ?…

– Écoutez, reprit rapidement la Maga… Vous avez tué la mère… vous pouvez, vous devez sauver la fille… Béatrix a été enlevée… Par Lucrèce !

– Par Lucrèce ?…

– Béatrix enlevée a été entraînée jusque dans ce château où elle est séquestrée, d'où elle ne sort jamais… Dites un mot, imposez votre volonté à Lucrèce, et Béatrix sera libre.

– Et si je m'y refuse ?…

– Je vous l'ai dit ; je vous propose un échange ; votre existence contre celle de Béatrix… Vie pour vie !…

Le vieux Borgia frémit.

– Je sauverai Béatrix !

– Vous le jurez ?…

– Sur l'Évangile et la croix…

– Alors, dit lentement la Maga, vous êtes sauvé… Si vous croyez en Dieu, remerciez-le de vous avoir donné le pouvoir d'échanger votre vie contre une autre…

Le pape voulut interroger encore l'étrange vieille. Mais déjà celle-ci s'était reculée et disparaissait dans la nuit. Le pape demeura quelques minutes à la fois étonné et terrifié. Puis il appela l'abbé Angelo. Celui-ci s'empressa d'accourir.

– Tu avais raison, dit Borgia. C'est une pauvresse inoffensive qui est venue me demander une grâce.

– Et Votre Sainteté la lui a accordée ?…

– Je te l'ai dit, Angelo : c'est une grande joie que de faire grâce et de pardonner. Rentrons !

Et, en toute hâte, ils se dirigèrent vers le château. Au moment où ils arrivaient devant la porte du château, Lucrèce sortait entourée de gardes qui portaient des flambeaux.

– Ah ! mon père, s'écria-t-elle, je sortais vous chercher… j'étais si inquiète !…

– Bonne Lucrèce ! Je n'ai jamais mieux apprécié qu'en ce moment ton dévouement… Viens, nous avons à causer de choses graves.

Le pape rentra dans ses appartements, suivi de Lucrèce. L'abbé Angelo se glissa derrière eux…

LXVII

DÉSESPOIR

Rosa Vanozzo, en annonçant à Ragastens la probable venue de César Borgia, lui avait porté un coup terrible. Le chevalier demeura tout d'abord comme frappé de stupeur. Il devinait le genre de vengeance que s'était réservé Lucrèce.

Il fut tiré de sa léthargie par le pêcheur qui, le touchant au bras, le pria de le suivre. Ragastens obéit machinalement.

La cabane se composait de deux uniques pièces.

La première – celle où Ragastens et Spadacape avaient fait leur entrée – servait à la fois de cuisine, de chambre à coucher et de salle à manger. La deuxième pièce servait de débarras et était encombrée de fagots pour faire du feu, de filets suspendus aux solives du plafond.

Le pêcheur écarta les fagots entassés, et mit à nu une trappe que recouvraient des débris de toile à voile. La trappe ouverte, il descendit un escalier et se trouva alors dans une cave de médiocres proportions. Cette cave, eu égard à la pauvreté de la cabane, était meublée avec un luxe relatif. Il y avait là trois lits, une table, une armoire contenant des provisions. Il était évident que cette cave avait dû servir et devait encore servir de retraite. À qui ?… Ragastens ne se le demandait même pas. Il remercia son hôte qui se contenta de lui dire :

– Ici, vous êtes en sûreté… N'en sortez que la nuit.

Ragastens se jeta tout habillé sur l'un des trois lits pendant que Spadacape s'accommodait du lit voisin.

Une heure plus tard, il sauta à bas de son lit et fit un mouvement comme pour appeler Spadacape. Mais le fidèle écuyer s'était endormi. Il n'était pas amoureux, lui !

Ragastens le regarda d'un œil d'envie. Puis, sans le réveiller, il remonta au rez-de-chaussée de la cabane. Il y retrouva le pêcheur qui s'occupait de réparer le filet avec lequel il allait partir à la pêche au point du jour.

Ragastens sortit et se dirigea rapidement vers le château. La nuit était noire. Il ne connaissait pas le pays, et pourtant, il marchait sans hésitation, guidé par l'instinct qui lui avait fait abandonner la route pour prendre par la grève.

Ragastens escalada les rochers et examina avidement la demeure qui abritait à la fois Lucrèce et Primevère. Un fossé plein d'eau faisait le tour du château. Il suivit ce fossé…

Il lui fallut une heure pour se retrouver au même point. Il avait contourné le mur, et passé devant la grande porte. De toutes parts, le château était inaccessible.

Ragastens s'assit sur une pierre et laissa tomber sa tête dans ses mains. Il se sentit perdu. Peu à peu, la nuit se fit moins noire. Alors, Ragastens put mesurer le redoutable ennemi auquel il s'attaquait. Le malheureux s'enfuit vers la cabane où il arriva épuisé…

Pendant cette journée, la Maga demeura invisible. Vers dix heures du soir, Ragastens reprit le chemin du château, accompagné cette fois de Spadacape. Ils rôdèrent toute la nuit autour du château. Lorsqu'ils regagnèrent, au soleil levant, la cabane

du pêcheur, Ragastens était étrangement calme. Sa résolution était prise. Le plan de Ragastens était très simple, et il l'exposa à Spadacape. La physionomie de Ragastens l'épouvanta.

– Monsieur, commença-t-il, tout n'est pas fini, que diable !... Vous vous êtes tiré de pas autrement dangereux... Croyez-moi, le désespoir ne vous vaut rien...

– Où prends-tu que je sois désespéré ?...

– Je le vois bien à votre figure, monsieur.

– Tu te trompes, je réfléchissais à un plan d'attaque, et je viens d'en trouver un. Je vais te l'exposer... Voici ce que j'ai résolu : ce soir, nous nous présenterons à la porte du château, comme des cavaliers envoyés de Rome par César. Nous avons une commission très importante à remettre à Lucrèce... On nous ouvre... nous entrons...

– Si on nous laisse entrer !...

– Tais-toi ! Nous entrons, te dis-je !...

– Bon ! Et une fois dedans ?...

– De deux choses l'une : ou on nous conduit à Lucrèce, et alors, le reste me regarde. Ou on ne veut pas nous conduire à elle et alors, écoute bien : tu tombes sur ceux qui nous entourent ; tu les maintiens ; tu te fais tuer sur place ; cinq minutes me suffiront ; cinq minutes, Spadacape, tu entends bien !...

– Monsieur, s'il ne faut que me faire tuer, vous pouvez compter que vous réussirez. On ne meurt qu'une fois !... Je suis donc votre homme pour ce soir.

Et, en lui-même, l'ancien bandit se dit :

« C’est fini ! Nous sommes perdus tous les deux. »

Cette deuxième journée fut aussi lugubre que la première. Ragastens la passa sur son lit, la tête au mur, se demandant parfois s’il ne valait pas mieux en finir tout de suite. Le soir venu, Ragastens ne parla plus de son projet : il s’était accordé un jour encore pour trouver un plan plus praticable.

Le lendemain, comme Ragastens avait fini par s’endormir d’un sommeil fiévreux, il fut soudain réveillé par un bruit de voix. Il reconnut aussitôt l’une des deux voix : c’était celle de la Maga. Il écouta un instant et ne tarda pas à reconnaître l’autre voix : c’était celle de Giacomo.

– Tu vas rentrer au château, disait la Maga ; tu t’arrangeras pour que je puisse y entrer moi-même.

– Vous avez bien réfléchi, signora ?

– Pas un mot, Giacomo !… Ce qui doit s’accomplir s’accomplira. Tu dis que César va s’embarquer ?

– Demain matin… Il sera ici demain dans la soirée ou vers le milieu de la nuit.

Ragastens sauta à bas de son lit. L’instant d’après, hagard, terrible à voir, il entrait dans la chambre de la Maga et saisissait Giacomo par le bras :

– Que dites-vous ? César Borgia vient ici ?

– Monsieur de Ragastens !… s’écria Giacomo.

– César vient ici ! dit la Maga. Giacomo a vu le patron de la goélette qui doit l’amener.

Ragastens se laissa tomber sur un escabeau. Il était à bout de forces. Soudain, il se leva.

– Où allez-vous ? demanda la Maga.

– Au château ! répondit Ragastens. Et je tue tout ce qui vient devant moi, jusqu'à ce que je sois tué !...

– Attendez ! s'écria-t-elle. Laisse-moi, Giacomo. Laissez-moi aussi, chevalier... Dans une heure, venez me retrouver. Dans une heure, je vous dirai si vous devez aller au château vous faire tuer...

Ragastens et Giacomo sortirent. Cette heure, le chevalier la passa debout devant la porte de la Maga.

La Maga, une fois seule, avait quitté l'escabeau de bois où elle était assise, et s'était accroupie à terre, le menton sur les genoux, dans cette attitude que des années d'habitude avaient fini par lui imposer.

– Il a sauvé Rosita, mais est-ce une raison suffisante ?...

Lorsque, d'une voix brisée, elle appela Ragastens, celui-ci fut épouvanté de la pâleur qui couvrait le visage de Rosa. Elle lui apparut, semblable à un spectre.

– Demeurez en paix, dit-elle ; je vais, pour vous, tenter l'impossible. Si quelque chose au monde peut sauver Béatrix, c'est la démarche que je vais faire ce soir... Ne m'interrogez pas...

Le soir, Rosa se mit en route pour le château. Elle projetait d'y entrer, grâce à l'abbé Angelo qui la mettrait en présence de

Rodrigue. Le hasard l'avait bien servie et l'entrevue qu'elle voulait avoir s'était passée sur la grève.

Elle prit aussitôt le chemin de la cabane. Deux cents pas plus loin, elle trouva Giacomo qui l'attendait là.

– Tu vas rentrer au château, lui dit-elle. Tu t'arrangeras pour faire savoir à Rodrigue que son fils va arriver à Caprera.

– Il le saura dans une heure, signora. Est-ce tout ?…

– C'est tout pour le moment. Tous les soirs, tiens-moi au courant de ce qui se passe dans le château…

LXVIII

DISCUSSION DE FAMILLE

Le vieux Borgia entra dans son appartement suivi de Lucrèce. Quant à l'abbé Angelo, il se glissa dans une pièce voisine, résolu à ne pas perdre un mot de ce qui allait se dire.

Le pape jeta sur sa fille un regard sournois et, sans préparation, il dit d'une voix indifférente :

– Tu ne m'avais pas dit que la fille du comte Alma est ta prisonnière ?

Lucrèce s'était depuis longtemps habituée à prendre un masque d'impassibilité absolue toutes les fois qu'elle se trouvait devant son père. Elle se contenta de répondre :

– Je ne vous ai pas parlé de cette fille, mon père, parce que vous avez assez de sujets d'inquiétude ; c'est une affaire personnelle que j'ai à régler avec elle. Je me proposais de vous parler de mes intentions lorsque le moment serait venu…

– Et ce moment n'est pas venu ?…

– Non, mon père : pas encore.

À ce moment, on gratta à la porte. Lucrèce, enchantée d'échapper à un entretien auquel elle n'était pas préparée, se hâta d'aller ouvrir, malgré l'exclamation du pape :

– Qu'on nous laisse !

À la porte, Lucrèce trouva un domestique qui lui annonça que son intendant Giacomo venait d'arriver et demandait à lui parler sans retard.

– Qu'il vienne ! dit Lucrèce à voix basse ; et en même temps, elle tirait la porte pour que son père ne vît pas ce qui se passait. Giacomo parut.

– Signora, dit-il, selon vos ordres, je suis passé au Palais-Riant pour y prendre ce que je devais vous apporter à Caprera ; le Palais-Riant n'existe plus ; la populace l'a brûlé.

– Quelles autres nouvelles ? demanda-t-elle.

– Monseigneur le duc de Valentinois est en route pour Caprera.

– Tu es sûr ?

– Absolument, signora !

– Écoute, Giacomo ! Pour la mauvaise nouvelle de la destruction de mon Palais, j'avais fort envie de te faire donner dix coups de bâton… mais pour la bonne nouvelle de l'arrivée de César, tu as droit à dix ducats. Va te les faire donner, mon ami…

Lucrèce rentra auprès de son père.

Le vieux Borgia, pendant cette scène, avait médité sur les moyens d'amener sa fille à relâcher Béatrix. Il vit rentrer Lucrèce l'œil brillant, le sourire aux lèvres.

– Tu as donc reçu quelque bonne nouvelle ?

– Peut-être, mon père… Mais je vous en prie, reprenons notre entretien au point où nous l'avons laissé…

– Que t'a-t-elle fait ? dit le vieillard.

– *Elle ?…* Rien !… Je vous disais tout à l'heure qu'il n'est pas encore temps de vous informer de mes intentions sur la fille du comte Alma… Eh bien, je me trompais : le moment est venu, au contraire…

» Vous savez que j'ai toujours tâché de profiter de vos leçons. Vous m'avez montré l'exemple, mon père : la comtesse Honorata vous gênait. Vous l'avez supprimée. La fille me gêne, moi : je vais la supprimer.

– Et si je te demandais sa grâce, que dirais-tu ?

– Je vous la refuserais, répondit Lucrèce.

– Si non seulement je te demandais sa grâce, mais si je te priais de la laisser dès demain libre de regagner l'Italie ?…

– Vous riez mon père !…

–… Mais si je te disais que ma vie dépend de sa liberté ?…

– Comment cela ?

– Écoute… Tu as entendu parler à Rome, d'une vieille magicienne très renommée. On l'appelait la Maga.

– J'ai entendu parler de cette femme, en effet.

– Eh bien, cette sorcière, que je crois seulement douée d'une intelligence extraordinaire, cette Maga – j'ignore pourquoi – s'est attachée à moi. Elle m'a sauvé la vie. Elle m'a aidé à

surveiller mes ennemis. Enfin, de toute son attitude, il résulte pour moi que je dois avoir en elle une confiance illimitée… Maintenant, écoute bien : la Maga est ici… La Maga m'a parlé…

– Elle vous a parlé !…

– Tout à l'heure, sur la grève, elle m'a abordé. Et ceci, ma fille, me fait penser que les gardes que tu places autour de moi s'acquittent bien mal de leur devoir. À partir d'aujourd'hui, je ne sortirai plus du château… Donc, la Maga m'a parlé. Elle m'a annoncé que ma vie est menacée.

– Chimères ! fit Lucrèce en pâlissant.

– Je te répète que j'ai en cette femme une confiance sans bornes, confiance justifiée, puisque tout ce qu'elle m'annonce se réalise… Ma vie est menacée, j'en suis sûr… Et ce que m'a dit la Maga ne concorde que trop avec mes pressentiments… Or, sais-tu ce qu'elle a ajouté ? Que je serais sauvé si Béatrix était rendue à la liberté…

– Mon père, dit-elle, il est parfaitement possible que cette femme ait pour vous l'affection que vous dites. Je n'en doute pas. Mais je vois dans cette affection la preuve qu'elle a pu se tromper de bonne foi… Conservez-lui votre confiance, mais rassurez-vous… aucun péril ne vous menace.

Mais le vieux Borgia secoua la tête.

– Je te demande, reprit-il, de remettre cette Béatrix en liberté. Je te dis qu'il y va de ma vie. Et tu hésites !…

Lucrèce se leva.

– Jamais, dit-elle avec le même calme, je ne sacrifierai mes intérêts aux songeries d'une vieille folle, si évidente que soit

l'affection qu'elle a pour vous. Écoutez-moi à votre tour, mon père. Je vous jure, moi, que votre vie n'est pas en danger. Y eût-il même complot contre vous, que ce complot viendrait se briser au pied des murs de ce château. L'île entière est sillonnée par mes espions. Les côtes sont surveillées. Aucun navire ne peut aborder sans que j'en sois informée. Nous pouvons soutenir un siège d'un an. Il y a ici une garnison dont chaque homme se jetterait du haut de ces rochers sur un signe de moi. Nous avons des armes, des vivres. Tout est prévu. Vous êtes certainement aussi en sûreté ici qu'au Vatican…

Ces paroles produisaient peu à peu leur effet. Le vieux Borgia se rendait compte que Lucrèce n'exagérait nullement : il était réellement impossible de pénétrer par force ou par ruse dans le château.

Pour mieux convaincre son père, Lucrèce lui servit enfin le récit de l'enlèvement de Béatrix et les raisons qui le motivaient : tenir Béatrix, c'était tenir Ragastens.

– J'ai capturé Béatrix, acheva Lucrèce. Je l'ai amenée ici. Comprenez-vous, mon père ? Me demandez-vous encore de la renvoyer libre ?

– Non pas. Lors même que je devrais y risquer la vie ! Me venger de Ragastens ! Ah ! je ne donnerais pas cette joie pour la plus belle province d'Italie ! Mais que comptes-tu en faire, de cette petite ? Est-ce que cet homme ne va pas la chercher… la trouver peut-être ?

– Il ne la cherchera pas longtemps, dit Lucrèce avec un sourire de triomphe. Car je compte la lui renvoyer…

– Je ne comprends pas…

– La lui renvoyer déshonorée… César sera ici demain… César est capable de tous les crimes, je le sais, mais César raisonne. César n'ignore pas qu'il ne peut rien sans vous ; que, vous mort, sa puissance à lui s'écroule…

– C'est juste !…

– César vient demain, reprit Lucrèce. Demain, la fille du comte Alma sera la maîtresse de César. Il a une passion pour elle… Que le Ragastens vienne nous demander sa fiancée : nous lui rendrons une loque vivante !…

– Assez, ma fille, assez !… Tu es digne de moi !…

– Oui ! je me vante d'être une vraie Borgia.

Le père et la fille se regardèrent. Lucrèce se retira. Elle fit le tour par un cabinet qui donnait sur la chambre du pape et, de l'autre côté, ouvrait sur un couloir. Elle franchit vivement le cabinet, comme si elle se fût doutée qu'il y avait là quelqu'un. Il n'y avait personne.

Elle ouvrit rapidement la porte opposée, et elle eut alors une lueur de satisfaction dans le regard. À l'autre bout du couloir, elle venait d'apercevoir une ombre qui s'éloignait discrètement. Dans cette ombre, elle avait reconnu l'abbé Angelo.

Arrivée dans le petit salon où elle venait d'habitude, Lucrèce fit demander l'abbé. Celui-ci se présenta quelques minutes après.

– Eh bien, lui dit Lucrèce à brûle-pourpoint, où en sommes-nous, mon cher Angelo ?… Il me semble que votre vieille sorcière tarde bien à agir !…

– J'attendais vos ordres…

– Fais donc… Es-tu sûr qu’elle se décidera à agir ?…

– Oui, signora !…

– Bien ! Cependant, il faut tout prévoir. Si elle manifestait l’intention d’attendre un jour ou deux, vous n’auriez qu’à lui répéter la conversation que je viens d’avoir avec mon père…

– Quelle conversation, madame ?

– Celle que vous avez entendue du cabinet. Allez et hâtez-vous !

LXIX

SUPRÊMES RÉSOLUTIONS

Grâce à l'un de ces judas que la fille de Borgia avait imaginé de placer un peu partout, Giacomo avait aussi entendu ce qui venait de se dire entre le pape et Lucrèce. Peu après Angelo, il se mit en route à son tour.

Il était environ minuit lorsque l'abbé arriva à la cabane du pêcheur. Bientôt, il était en présence de Rosa Vanozzo. Elle ne témoigna aucune surprise de le voir à pareille heure. Elle supposa qu'il allait chercher à savoir ce qu'elle avait dit au vieux Borgia sur la grève.

– L'heure est venue d'agir, dit-il brusquement. Quand voulez-vous que ce soit ?…

– Il faut attendre deux jours, répondit la Maga. Je ne suis pas prête.

– Vous voulez voir si le vieux Borgia relâche la jeune comtesse Alma, comme il vous l'a juré ?

– Comment savez-vous cela ? demanda-t-elle.

– Le vieillard s'est joué de vous. Béatrix ne sera pas mise en liberté. Elle subira le supplice auquel elle est condamnée. Vous aurez laissé passer l'occasion. Il sera trop tard.

L'abbé Angelo raconta alors point par point la scène entre Borgia et sa fille. Quand l'abbé eut fini son récit, elle garda une minute le silence.

– Ce sera pour demain ! fit enfin la Maga.

– Quelle heure ?

– Au soir.

– Quand voulez-vous entrer au château ?

– Dès cette nuit. Pouvez-vous me cacher toute la journée de demain ?

– Facilement. Venez avec moi.

– Non. Je serai à la porte du château dans deux heures. J'ai des préparatifs à terminer.

– J'y serai aussi. Je vous introduirai.

– Bien. Allez, maintenant. Laissez-moi seule. L'abbé Angelo se retira.

Rosa était demeurée tout étourdie. Ainsi, Rodrigue lui avait réservé une dernière trahison ! Silencieusement, elle passa dans le compartiment de cave où se trouvait Ragastens. Spadacape lui fit signe de ne pas faire de bruit et lui montra le chevalier endormi.

La Maga fit un geste comme pour toucher Ragastens. Mais au moment où elle allait réveiller le chevalier, elle entendit qu'on entrait dans sa chambre. C'était Giacomo qui arrivait.

Ne voyant personne dans la pièce réservée à Rosa, l'intendant entra dans celle que le pêcheur avait destinée à Ragastens. Il aperçut la Maga.

– Des choses graves…

– Je sais ! dit la Maga. L'abbé est venu tout me dire.

– Il faut prévenir le chevalier…

Spadacape, sans perdre de temps, alla toucher au bras le jeune homme endormi.

– Monsieur, lui dit-il, notre voisine… Elle veut vous parler.

– Un malheur est arrivé ! s'écria Ragastens.

– Le malheur n'est pas arrivé, dit la Maga. Rassurez-vous, rien n'est peut-être perdu encore…

– Dites-moi tout par le détail, demanda-t-il d'une voix où un étranger n'eût pas surpris un tremblement.

Brièvement, clairement, avec la netteté d'une sentence, la Maga résuma l'entrevue qu'elle avait eue avec Borgia, puis les nouvelles apportées par l'abbé Angelo, confirmées par Giacomo – poussés tous deux par des motifs bien différents !

Ragastens releva la tête, au moment où la Maga partait pour le château, afin d'en finir avec sa vengeance.

– Merci, madame, dit-il avec une singulière douceur.

Ragastens, sans un mot, se laissa aller dans les bras de la vieille. Puis celle-ci s'arracha à son étreinte, lentement, sans se

retourner, monta l'escalier et s'enfonça dans la nuit. Ragastens, alors, se tourna vers Giacomo.

– Demain, dit-il, je tenterai de forcer la porte du château. Quelle heure est la plus favorable ?…

– Écoutez, dit le petit vieillard, les choses ne peuvent se passer ainsi… Vous présenter à la porte du château ?… Vous serez tué avant de l'avoir franchie…

– Avez-vous autre chose à me proposer ? fit Ragastens d'une voix morne.

– Peut-être !… Je ne sais pas encore !… Convenons d'une heure pour demain…

– Tout est subordonné à l'heure à laquelle arrivera César. Il faut que j'entre avant lui, voilà tout !

– Voilà tout ! s'écria Giacomo… César arrivera vers minuit… Voulez-vous dix heures ?…

– Dix heures, soit !

– Au lieu de vous présenter à la porte du château, trouvez-vous sur les rochers de la côte, à l'endroit où le fossé est interrompu et où le mur surplombe directement le roc… Si vous ne voyez rien… c'est que je n'aurai rien pu faire et alors, agissez selon votre inspiration… À demain… dix heures !

Giacomo s'élança à son tour vers l'escalier et disparut. Demeuré seul, Ragastens murmura :

– Un jour encore !…

Tout à coup il aperçut Spadacape qui fourbissait activement épées et poignards. Alors, il songea à renvoyer le digne serviteur. Il chercha un moyen de l'éloigner…

– Que fais-tu là ? demanda-t-il.

– Vous voyez, monsieur, je fourbis *nos* armes pour demain. N'est-ce pas demain jour de bataille ?

– À quoi bon te donner ce mal ?…

– Monsieur, répondit Spadacape, puisque *nous* mourons demain, je veux que nous mourions proprement. Ce sera ma dernière coquetterie.

LXX

NAVIRE EN VUE

Depuis le moment où Giacomo était parti, le chevalier, assis sur une pierre de la grève, avait attendu le jour. L'aube se leva enfin.

Ragastens, les yeux fixes et vides, regardait sans voir. Ses souvenirs se levaient l'un après l'autre et tout cela aboutissait à la vision d'une jeune fille habillée de blanc, lancée au galop d'un cheval fougueux, et venant se ranger près de lui pour s'écrier :

– Monsieur, qui que vous soyez, protégez-moi, délivrez-moi de cet homme !…

Les heures tombaient lentement… Le soir vint. Ragastens était à la même place. Tout à coup, une voix l'arracha violemment à sa rêverie suprême.

– Vous regardez la voile qui monte là-bas, à l'horizon ?…

Ragastens fut sur pied d'un bond. Il regarda l'homme qui venait de lui poser cette question *indifférente*. Il reconnut le pêcheur, son hôte. Ragastens le saisit violemment par le bras qu'il secoua.

– Que dis-tu ? gronda-t-il. Une voile qui vient ?… C'est *lui,* n'est-ce pas ! C'est *lui !…*

Le pêcheur, stupéfait, recula et il reprit son examen de la mer.

– Voyez-vous, dit le pêcheur, il a le cap droit sur Caprera… Le diable me damne si ce bateau-là ne vient pas d'Ostie… Tenez ! Vous devez le voir, maintenant !…

Ragastens détourna la tête. Qu'importait qu'il vit ou qu'il ne vit pas. Ce navire venait d'Ostie ! Il piquait sur Caprera !… C'était tout ce qu'il avait besoin de savoir : c'était César !…

– C'est une goélette de grande allure, dit tranquillement le pêcheur.

– Dans combien de temps pensez-vous qu'elle arrivera ici ?

– Dans les conditions où ils naviguent, ces gens peuvent aborder ce soir vers dix heures… Mais je ne sais pourquoi ils n'ont pas tendu toute leur toile… Ils ont peut-être intérêt à n'aborder qu'assez tard… S'ils continuent ainsi, ils ne seront pas à Caprera avant minuit.

Le pêcheur souhaita le bonsoir à son hôte et se retira. Ragastens demeura les yeux fixés sur le navire. Mais bientôt, la nuit se fit et Ragastens ne vit plus rien…

– Monsieur, il est neuf heures ! murmura tout à coup Spadacape près de lui.

Ragastens parut se réveiller d'un long cauchemar.

– Allons ! dit-il simplement.

Lorsque la goélette fut en vue de Caprera, César ordonna de diminuer l'allure du navire. Il ne voulait débarquer qu'à la nuit.

Vers dix heures, César Borgia sautait sur le rivage et renvoyait le canot qui l'avait amené. Il était seul. Il se mit à courir vers la porte du château en contournant les murs. Un quart d'heure plus tard, il était en présence de Lucrèce.

– Enfin ! Toi !... s'écria celle-ci.

– Elle est là ?

– Tu vas la voir, dit Lucrèce, viens !

– Pourquoi trembles-tu ?

Lucrèce saisit la main de César et l'entraîna rapidement à travers des couloirs. Devant une porte, elle s'arrêta, haletante et prononça ceci :

– Elle est là. Si elle te résiste, tue-la. Si tu ne la tues pas, je la tue !... Va !...

LXXI

LA COUPE D'OR ET LA COUPE D'ARGENT

La nuit précédente, quand la Maga arriva devant la porte du château, une ombre sortit d'un fourré et s'approcha d'elle. C'était l'abbé Angelo. Il jeta sur elle un vaste manteau, et lui dit :

– Venez. La signora Lucrèce veut vous parler…

Rosa Vanozzo avait suivi l'abbé. Celui-ci manifestait une agitation fébrile. Il fit entrer Rosa dans une chambre faiblement éclairée, où il la laissa seule. Quelques minutes plus tard, Lucrèce apparut.

– Vous êtes prête ? demanda-t-elle.

– Je suis prête…

– Quand voulez-vous agir ?…

– Il faut d'abord que je le voie… que je *lui* parle… Ne craignez rien : je sais le moyen de me faire accueillir, sans rien compromettre.

– Vous ne pouvez le voir que demain.

– Ce sera donc pour demain soir… Mais il faut que je puisse entrer d'abord chez lui, sans qu'il le sache.

– Facile : il descend tous les matins au jardin. Vous profiterez de ce moment.

– Donc, à demain matin. D'ici là, laissez-moi.

Lucrèce, pensive, fit quelques pas pour se retirer. Tout à coup, elle revint sur Rosa :

– Quel motif avez-vous de le tuer ?...

Rosa Vanozzo leva la tête. Son étrange regard épouvanta Lucrèce. Rosa répondit :

– Et vous ?

Lucrèce s'en alla sans oser répondre, ni poser une autre question.

Elle ne se coucha pas de la nuit et attendit le jour avec impatience. Le jour vint... la matinée s'avança : mais le pape ne descendit pas au jardin.

Ce matin-là, le vieux Borgia prépara son départ. Vers quatre heures, il donna ses ordres pour qu'il pût s'embarquer dès qu'il le voudrait. À huit heures, après le coucher du soleil, le pape dit à Angelo :

– Je veux une dernière fois me promener parmi ces fleurs que j'aimais.

Silencieuse et patiente Rosa avait passé cette journée dans la chambre où Lucrèce l'avait laissée. Elle n'avait pas touché au repas que sa fille elle-même lui avait apporté. Le soir, un peu après huit heures, Lucrèce ouvrit la porte brusquement et lui fit signe, trop agitée pour parler. Rosa la suivit. Quelques instants après, toutes deux étaient dans la chambre du pape.

– Vous êtes décidée à lui parler ? demanda Lucrèce.

– Il le faut !

– Vous répondez de tout ?

– J'en réponds ! Soyez tranquille : *votre père* va mourir… *Il* doit avoir l'habitude de boire avant de s'endormir ?

– Oui !… Un vin fortifiant… enfermé là…

Lucrèce désignait du doigt un petit meuble. Lui seul avait la clef du petit meuble. Ou du moins il le croyait.

– Vous pouvez ouvrir, n'est-ce pas ? dit Rosa.

Lucrèce tira rapidement une petite clef de son vêtement et ouvrit le meuble.

– Vite ! gronda-t-elle.

Mais Rosa ne se hâtait pas. Elle examinait l'intérieur du meuble. Il y avait, outre des vivres, une douzaine de flacons d'un vin spécial dont le vieillard buvait tous les soirs un doigt, avant de se coucher. Sur une étagère, deux coupes, dont l'une en or, l'autre en argent. Le pape se servait indifféremment de l'une ou de l'autre. Rosa Vanozzo saisit la coupe d'argent.

– Hâtez-vous ! reprit Lucrèce.

La vieille haussa les épaules. Puis elle fouilla dans son sein et en sortit un petit carré de parchemin rougeâtre.

– Voici le poison, dit-elle. C'est un poison qui ne pardonne pas. Je ne lui connais pas de contrepoison.

Lucrèce hochait la tête.

– En frottant le bord de la coupe avec ce parchemin, continua la Maga, on dépose sur l'argent une impalpable poussière… Rien au monde ne peut le sauver…

Rosa se tut. Elle demeura une minute pensive. Puis elle tendit à Lucrèce la coupe d'argent et le carré de parchemin rougeâtre. Lucrèce se recula, horrifiée…

– Vous voulez que ce soit moi ? balbutia-t-elle.

– Allons ! Avez-vous peur, Lucrèce ?…

– Silence, malheureuse !…

– Prenez donc cette coupe d'argent, si vous voulez qu'on ne nous entende pas ! Bon !… Le poison, maintenant !… Bon !… Frottez, maintenant !…

À mesure que parlait Rosa Vanozzo, Lucrèce, comme en un cauchemar, obéissait… Soudain, Rosa reprit la coupe d'argent.

– C'est assez ! dit-elle. Allez-vous-en !… Le reste me regarde… Lucrèce sortit. Rosa Vanozzo, demeurée seule, remit la coupe d'argent à la place où elle l'avait prise. Puis elle dérangea un peu la coupe d'or. Enfin elle poussa la porte du petit meuble sans la fermer tout à fait. Cela fait, elle se dirigea vers un cabinet attenant à la chambre, s'y assit et attendit… Soudain, elle se dressa : on parlait, dans la chambre de Rodrigue Borgia. Elle écouta…

LXXII

LE BON GÉNIE D'ALEXANDRE VI

C'était, en effet, le pape, qui, sa promenade terminée, rentrait dans sa chambre. Le vieillard était de fort belle humeur. Ses terreurs s'étaient entièrement dissipées. Toute sa pensée se tendait vers l'heure prochaine de son retour à Rome. Débarrassé de Ragastens, il reprendrait la marche normale de ses conquêtes.

C'est à ces choses qu'il songeait tout en se préparant à se mettre au lit. Le valet de chambre ayant achevé sa besogne, le vieillard causa quelques minutes encore avec Angelo, puis le renvoya. Demeuré seul, il ferma sa porte à double tour et inspecta soigneusement la serrure, comme il faisait tous les soirs. Lorsqu'il se retourna, il vit Rosa Vanozzo debout au milieu de sa chambre.

Le saisissement fut tel qu'il n'eut pas la force de jeter un cri. Il parvint à balbutier :

– Que viens-tu faire ici ?

– Vous sauver, maître ! répondit Rosa.

– Me sauver ! s'écria le pape. Mais d'abord, comment es-tu ici ?...

– Je suis entrée tout à l'heure dans le château sous prétexte d'offrir un choix de bijoux à la signora Lucrèce. J'ai su que vous

étiez au jardin. J’en ai profité pour me glisser dans ce cabinet et y attendre votre retour.

Le pape frémit. Un assassin eût pu faire ce que venait d’exécuter la Maga.

– Mais pourquoi n’as-tu pas demandé à me voir au jardin ?

– Parce que, peut-être, c’eût été donner l’éveil à l’assassin.

– À l’assassin… il est donc dans ce château ? fit le pape dans un cri de terreur.

La Maga haussa les épaules.

– Serais-je ici, dit-elle, si le danger n’avait pas été proche ?

– Je vais appeler ! dit-il. Je vais faire fouiller partout.

Il se dirigea vers la porte. La Maga l’arrêta d’un geste.

– N’appelez pas, c’est la mort qui viendrait !…

Il se rapprocha d’elle, vivement.

– Que veux-tu dire ?…

– J’ai voulu vous sauver encore cette fois, dit-elle, parce que je veux absolument sauver la fille du comte Alma… Vous m’avez juré de la faire rendre à la liberté… Vous seul, ici, avez l’autorité nécessaire pour cela…

La Maga, soudainement, prit le vieux Borgia par la main et le conduisit devant le petit meuble qui renfermait les deux coupes.

– Ouvert ! s'exclama le pape. Qui a ouvert ?

– L'abbé Angelo.

– Lui !… J'aurais dû m'en douter… Ah ! le serpent !… Il a empoisonné mon vin, n'est-ce pas ?…

La Maga secoua la tête.

– Regardez les coupes, maître.

– *On a touché à la coupe d'or !* s'écria le vieux Borgia en tremblant. Je remarque toujours la place exacte où je mets ces deux coupes… la coupe d'argent n'a pas été touchée… la coupe d'or a été dérangée…

– Il a empoisonné la coupe d'or dans l'espoir que vous vous en serviriez ce soir ou demain…

Le pape grelottait. Ses dents s'entrechoquaient.

Fébrilement, le vieillard saisit un flacon et le posa sur une table. À côté du flacon, il posa les deux coupes. Puis il se tourna vers la Maga. Il riait d'un rire féroce.

– Tu vas voir ! Cache-toi là, dans le cabinet, et regarde bien. Rosa Vanozzo se dirigea vers le cabinet. Pendant ce temps, le pape frappait à coups redoublés sur son timbre. Puis il ouvrit la porte.

– Qu'on m'envoie mon lecteur ! ordonna-t-il au valet accouru.

Quelques instants plus tard, Angelo apparut.

– Angelo, mon enfant, je t'ai appelé pour que tu boives un peu de ce vin avec moi.

– Saint-Père !… bégaya l'abbé frappé de vertige.

– Eh bien, qu'as-tu donc ? ricana le pape. Tiens, je veux te faire honneur. À toi la coupe d'or !… À moi la modeste coupe d'argent…

– Grâce ! râla le prêtre en tombant sur ses genoux.

Le vieux Borgia leva très haut sa coupe, puis, lentement, comme s'il eût savouré le bon vin qu'elle contenait, il vida la coupe d'argent.

– Bois, maintenant !

Angelo prit la coupe d'or et, fermant les yeux, la vida… Le pape eut un éclat de rire infernal. Il saisit la main de l'abbé.

– Eh bien, Angelo ! gronda-t-il. As-tu bien réussi ton crime ! Es-tu satisfait d'avoir voulu empoisonner ton bienfaiteur ?… Meurs misérable !…

– Ce jeune homme ne mourra pas !

La voix qui, soudain, prononça ces paroles fit se retourner le pape. Il vit Roza Vanozzo.

– Que dis-tu, sorcière d'enfer ?…

– Je dis, répondit Rosa, je dis que ce prêtre ne mourra pas ! Je dis que c'est toi, Rodrigue, qui vas mourir !… Je dis que la coupe d'or est inoffensive et que toi, Borgia, tu as bu dans la coupe d'argent, dans la coupe empoisonnée !…

Un double hurlement retentit. Le hurlement de joie délirante de l'abbé qui se rua sur la porte, l'ouvrit et s'enfuit en titubant ; le hurlement de désespoir, s'exhalant de la gorge du pape Alexandre VI.

À ce moment, des craquements, des pétillements se firent entendre… Des clameurs lointaines éclatèrent… Une âcre fumée, des flammes : le château de Lucrèce flambait.

LXXIII

STATUE VIVANTE SUR STATUE DE BRONZE

Un peu après neuf heures du soir, Spadacape avait arraché Ragastens à sa douloureuse rêverie. Le chevalier prit, sans se hâter, le chemin du château. La tentative était insensée : il le savait.

Il mit une heure à franchir la distance assez courte qui séparait le château du hameau des pêcheurs. Arrivé sur le rocher où Giacomo lui avait dit de se trouver au pied de la haute muraille, il secoua la tête.

– Rien ! dit-il. Ce vieillard n'aura pu rien faire… Allons… c'est du côté de la porte que doit se livrer notre dernier combat… Spadacape… mon ami… il est encore temps de te retirer…

– Vous me faites injure, monsieur, dit Spadacape. J'espère bien mourir en même temps que vous ! Mais attendons un instant… qui sait ?…

– Soit, attendons encore un instant…

À ce moment, un bruit mat retentit sourdement derrière eux, Spadacape se retourna…

Il jeta une exclamation de joie ; saisissant le chevalier par le bras, il lui fit faire volte-face et lui montra quelque chose qui pendait du haut du mur…

– Une corde ! rugit le chevalier…

Déjà Spadacape avait bondi vers la corde dont l'extrémité attachée à une grosse pierre venait de heurter le roc. Ragastens s'approcha et, sans plus prononcer un mot, se mit à monter à la force des poignets… Deux minutes plus tard, il était sur le sommet de la muraille.

Il vit que la muraille surplombait un massif d'arbustes : les jardins du château finissaient là… Au fond, se dressait la sombre masse du château lui-même, avec quelques fenêtres éclairées. À ses pieds, Ragastens entrevit une ombre…

– Vite ! Hâtez-vous !

Ces paroles montèrent jusqu'à Ragastens ; il reconnut la voix de Giacomo. Spadacape, à ce moment, apparaissait au haut du mur.

– Descendez monsieur, pendant que je retiens la corde… Ragastens s'accrocha à la corde et descendit en quelques secondes en se laissant glisser, pendant que Spadacape, suspendu dans le vide, de l'autre côté du mur, faisait contrepoids !… Puis, Spadacape se mit debout sur le mur et sauta.

– Vite ! répéta fébrilement Giacomo. Il est temps !…

Il s'élança en courant, sans suivre les allées, coupant en ligne droite par les plates-bandes. La course dura cinq minutes : le jardin était vaste et profond. Tout à coup, Giacomo s'arrêta. Ils étaient au pied du château, contre le piédestal d'une statue de bronze. Giacomo leva les yeux… Une lumière brillait faiblement à une fenêtre. Le vieillard leva le bras vers cette lumière.

– C'est là ! dit-il.

– Comment y arriver ?

– Écoutez bien ! César Borgia vient d'arriver. (Ragastens ne proféra pas un cri, n'esquissa pas un geste.) Il est avec sa sœur… Inutile d'essayer de monter là-haut par les escaliers du château… Impossible ! Voici la fenêtre… il faut entrer par là !… Quand vous sortirez de la chambre, là-haut… prenez le couloir à gauche… descendez le premier escalier rencontré… vous aboutirez à la cour d'honneur… Quant aux gardes de la porte… ils seront occupés… La grande porte sera libre… Allez… Adieu !… Hâtez-vous… Dans dix minutes, vous ne pourriez plus redescendre… Adieu !…

Giacomo s'élança et disparut. Dans le couloir qu'il venait de signaler, il ouvrit une porte… elle donnait sur une vaste salle basse encombrée de fagots secs…

Il alluma une torche…

Dès que Giacomo eut cessé de parler, Ragastens, froidement, avait, d'un rapide regard, jugé de la situation.

La fenêtre signalée était au premier étage. Mais ce premier étage avait une hauteur de près de vingt-cinq coudées. Ragastens avait jugé la situation d'un coup d'œil. Il saisit la main de Spadacape.

– Quand je serai là-haut, dans la chambre, dit-il, cours te poster près de la grande porte… Dès que tu me verras apparaître, rue-toi sur la porte, tue, poignarde, assomme, mais il faut que la porte soit ouverte…

– Elle le sera !…

– Embrasse-moi !…

Les deux hommes s'étreignirent… Alors Ragastens montra la statue de bronze à Spadacape.

– Monte ! dit-il.

Spadacape s'élança, sauta sur le piédestal et commença à escalader la statue. Ragastens le suivit de près…

– Je suis aux bras ! dit Spadacape.

– Plus haut ! répondit Ragastens.

– Me voici sur l'épaule !…

– Mets-toi debout sur la tête !…

Spadacape obéit sans hésitation. Sur la tête de la statue géante, il se tenait debout, raide, les bras collés au corps… Tout à coup, Ragastens fut debout sur l'épaule de la statue…

– Tiens-toi !

– Je me tiens !…

Alors commença une ascension fantastique… cela dura moins d'une demi-minute…

– Ta main !

Spadacape couda son poignet, tout en gardant le bras au corps, Ragastens mit le pied dans sa main… D'un effort lent, ininterrompu, sans secousse, il se hissa… L'instant d'après Ragastens avait les deux pieds sur les épaules de Spadacape… Il leva les deux bras… L'extrémité de ses doigts toucha le rebord de la fenêtre…

Spadacape sentit sur sa tête un pied…, tout le poids du corps de Ragastens, puis, tout à coup, plus rien !… Comment il descendit de sa vertigineuse position ?… Comment il se retrouva en bas, courant vers la porte signalée par Giacomo ?… Il lui eût été impossible de le dire… Seulement, une fois sur le sol, ayant levé les yeux vers la fenêtre, il vit Ragastens qui, accroché au rebord, se hissait, d'un effort surhumain !…

LXXIV

SPERANZA !

Depuis le soir où elle avait pu descendre une heure dans les jardins du château, Primevère n'avait plus reçu la visite de Lucrèce Borgia. Sa chambre – sa prison – demeurait fermée. Primevère était maintenant résignée à la mort.

Son plan était d'une terrible simplicité. Elle avait conservé son poignard ; c'était là toute sa défense. Lorsque César paraîtrait, elle se poignarderait…

Un soir, accoudée à l'appui de la fenêtre, il lui sembla qu'une ombre s'agitait sous sa fenêtre, au pied de la colossale statue dont elle dominait la tête de bronze. L'ombre, un homme, leva la tête vers elle, lui fit un signe. Et ce mot, jeté à voix basse, monta, à peine perceptible.

– *Speranza !…*

– Espérance ! murmura-t-elle. En est-il encore pour moi ?… Oh !… Si c'était possible !…

Comme elle prononçait une dernière fois cette parole qui, en un pareil moment, avait un sens si profond, des pas précipités retentirent dans le couloir…

La porte s'ouvrit violemment. César Borgia parut…

La pensée de Primevère venait d'être entraînée si loin de César, qu'un rire de douleur et de folie éclata sur les lèvres de l'infortunée. Elle saisit son poignard et le leva…

D'un bond foudroyant, César s'était jeté sur elle et lui avait saisi les deux poignets… Les doigts de Primevère se détendirent, l'arme tomba… Elle se vit perdue !… César n'avait pas prononcé un mot.

La face enflammée de César Borgia était à deux doigts de la figure de Primevère. Il haletait.

– Je sais bien que tu me hais… mais moi, je t'aime ! Tu es à moi !…

Il avança le visage… Primevère eut un brusque retrait du buste, et César poussa soudain un rugissement de rage en lâchant les deux poignets. De toute la force de son mépris, Primevère venait de lui cracher au visage !…

Il eut la sensation qu'elle allait lui échapper ; elle bondissait vers la fenêtre… Alors il se rua.

– Tu es à moi ! gronda-t-il.

Primevère, haletante, les poignets meurtris, fit une dernière tentative pour repousser le fauve.

– Ragastens ! Ragastens ! À moi ! À moi, Ragastens ! hurla Primevère.

– Me voici !

En même temps, sous une poussée formidable, les vitraux volèrent en éclats, la fenêtre s'ouvrit violemment.

– Ragastens ! vociféra César qui se jeta en arrière, tandis que Primevère tombait évanouie…

Et, tirant un large et court poignard de sa ceinture, il se mit en garde. Ragastens marcha droit sur lui.

– Tu vas mourir ! gronda-t-il.

Les deux hommes étaient maintenant à un pas l'un de l'autre, César replié sur lui-même, Ragastens penché en avant, le poignard en arrêt. Au loin, du fond des longs couloirs montait un étrange et inexplicable ronflement… plus loin encore, des clameurs sourdes s'élevaient dans la nuit… Ces bruits, ils ne les entendaient pas…

Ragastens, tout à coup, fit un pas… Le bras de César se détendit… l'acier de son poignard jeta un éclair… la lame traversa l'étoffe sans blesser le chevalier. L'instant d'après, il y eut un enlacement farouche… Puis, un piétinement rapide, des grognements brefs, puis le geste foudroyant d'un bras… un *ah !* étranglé, un râlement furieux d'agonisant, un giclement de sang… et Ragastens, rouge, horrible, admirable, se releva, se rua, tout ruisselant du sang de l'autre… se pencha sur Primevère évanouie, la saisit, l'enleva dans ses deux bras, et bondit jusqu'au couloir…

Là il s'arrêta, pantelant… Le couloir était plein d'une âcre fumée noire… Au fond, du côté de l'escalier, des flammes, se tordaient en spirales écarlates…

Spadacape, descendu de la statue, s'était précipité vers le couloir indiqué par Giacomo. Au milieu du couloir, il vit soudain une porte s'ouvrir et un homme apparaître. Spadacape tenait son poignard à la main… Il allait frapper… une lueur aveu-

glante qui, tout à coup, éclaira le couloir, lui montra l'homme… C'était Giacomo…

– Vous ! s'écria-t-il.

Sans répondre, Giacomo lui désigna la salle d'où il sortait et où s'enflammait en pétillant l'énorme entassement de fagots… Puis il saisit Spadacape par le bras.

– Vous allez voir ! dit-il.

– Mais lui !… le chevalier !…

– Le feu va prendre sur la façade de derrière… Lui, pourra descendre… s'il se hâte… Mais elle !… Ah !… Quoi qu'elle fasse, elle est morte !… Morte toute la nichée de vipères !…

Le vieillard était secoué d'un rire insensé… Spadacape, jetait un regard angoissé tantôt sur la grande porte, tantôt sur l'escalier par où devait descendre Ragastens…

– Regardez ! fit soudain Giacomo.

Du château, partaient maintenant des cris, des appels désespérés. Des ombres passèrent, affolées. Les seize hommes de garde à la porte sortirent précipitamment des pavillons et, s'élançant vers le château, se jetèrent dans le couloir que Spadacape venait de quitter…

Giacomo s'élança vers le pavillon des gardes, abandonné pour l'instant, suivi de Spadacape. Des clefs étaient suspendues à un clou. Il les saisit… Quelques secondes plus tard, la grande porte était ouverte !…

Spadacape avait empoigné l'estramaçon de l'un des gardes qui s'étaient précipités vers le feu, laissant là leurs armes. Ainsi

armé, il s’avança au milieu de la cour d’honneur, se dirigeant à nouveau vers l’escalier.

L’arrêt de Ragastens devant les flammes ne dura qu’une seconde… Il serra Primevère évanouie contre sa poitrine, ramena les plis de la robe avec un soin méticuleux, alors il marcha droit sur l’escalier. Et, dans les flammes, alors, il commença à descendre… De bond en bond, il franchit des rideaux de feu, il arriva en bas, haletant, les sourcils et les cheveux roussis, les mains brûlées, exténué.

– Tuez-le !… Assommez-le !… Poignardez-le !…

Une fenêtre donnant sur la cour d’honneur s’était ouverte, et une femme échevelée, vociférait ces clameurs. C’était Lucrèce Borgia !…

Les quelques hommes restés dans la cour entendirent… Ils virent cet homme qui fuyait, les vêtements à demi brûlés, qui fuyait emportant une femme dans ses bras… Ils s’élancèrent pour l’entourer…

– Place ! Place ! tonna Ragastens.

– Tuez-le ! hurla Lucrèce.

Trois poignards jetèrent des éclairs. Ragastens fonça en avant : l’un des poignards l’atteignit à l’épaule droite et érailla largement les chairs… Il se tourna, écumant, et l’homme poussa un cri de douleur : d’un coup de dents, Ragastens venait de trancher à demi le poignet de l’homme…

– Place ! Place !…

Au même instant, un estramaçon tourbillonna… Deux des assaillants tombèrent, le crâne fracassé.

– En avant, maître ! clama Spadacape.

Ragastens bondit vers la porte, qu'il franchit !…

Spadacape passa à son tour, assommant d'un dernier coup le dernier des poursuivants. Giacomo passa… Et il tira sur lui la porte qui se referma lourdement.

– Le signal à la *Stella !* râla Ragastens.

Spadacape s'élança en avant. Et Ragastens continua de courir vers la mer. Il serrait dans ses bras la bien-aimée dont la tête pâle reposait sur l'épaule sanglante que le poignard du garde avait lacérée !…

Là-bas, dans la nuit, sur un rocher, trois feux s'allumèrent tout à coup : c'était le signal que faisait Spadacape au patron de la goélette la *Stella* qui, cachée dans une crique, attendait ses passagers !…

– En avant ! murmura Ragastens, à bout de forces, titubant.

– On nous poursuit ! fit une voix près de Ragastens, celle de Giacomo.

– Embarque ! Embarque ! cria une voix du canot.

Ragastens se vit sur le rivage… Comme dans un rêve, il aperçut Spadacape et Giacomo dans le canot, les marins, la rame levée… Des lueurs de torches apparurent tout à coup derrière lui…

Ragastens souleva Primevère, il enjamba le bordage du canot qui se mit à voler sur les flots, tandis que sur le rivage éclataient les impuissantes malédictions d'une trentaine d'hommes lancés à sa poursuite…

Ragastens, en atteignant le canot, poussa un soupir et tomba évanoui… Le choc réveilla Primevère… Elle jeta autour d'elle un regard d'étonnement, aperçut tout à coup la tête livide, échevelée de Ragastens… Elle ne cria pas !… Elle crut à un rêve !… Et, comme en un rêve, elle saisit cette tête dans ses deux mains, et doucement, longuement, déposa sur le front un baiser où palpita tout son amour !…

LXXV

LES DERNIÈRES PAROLES DE ROSA VANOZZO

L'abbé Angelo s'était enfui, délirant de joie, au moment où la Maga s'était écriée, s'adressant au pape :

– Ce prêtre ne mourra pas ! C'est toi, Rodrigue, qui vas mourir ! Car tu as bu dans la coupe d'argent… la coupe empoisonnée !…

Angelo ne se demanda pas ce qui venait d'arriver. Il ne chercha pas à le savoir. Il n'avait qu'une idée : fuir !

Soudain, il se heurta à une porte fermée. Alors il se vit enveloppé de fumées noires…

Il essaya d'ouvrir la porte… Il s'aperçut avec terreur que cette porte était fermée du dehors. Il reprit en courant le chemin qu'il venait de parcourir. Il fallait absolument passer par le couloir où se trouvait l'appartement du pape… L'abbé, terrorisé, se précipita de ce côté… Il vit une chambre ouverte et s'y jeta…

Une femme, debout, contre un judas percé dans le mur, regardait un spectacle qui l'hypnotisait sans doute… car elle n'entendit pas Angelo… elle n'entendait pas les ronflements de l'incendie… Cette femme, c'était Lucrèce.

L'abbé la contempla un instant… il devait tout redouter de Lucrèce, après avoir été son complice… l'occasion était bonne…

un coup de poignard par derrière. Il chercha l'arme qu'il portait toujours sous son vêtement et fit un pas. À ce moment, Lucrèce se mit à reculer lentement, ses yeux pleins d'horreur toujours fixés sur le judas dont elle ne semblait pouvoir détacher son regard. L'abbé Angelo l'entendit balbutier :

– *C'était ma mère !*... J'ai aidé ma mère à empoisonner mon père !...

L'abbé, qui s'était immobilisé au premier mouvement qu'elle avait fait, s'avança alors vers elle. Son coup manqué, il ne songeait plus qu'à l'incendie.

– Madame, dit-il, le château brûle... il faut fuir !...

– Le château brûle ! fit Lucrèce comme si elle se réveillait d'un cauchemar pour retomber dans un autre.

Elle éclata de rire et s'élança, suivie de l'abbé Angelo. La pièce où elle entra donnait sur la cour du château. Elle ouvrit la fenêtre pour voir ce qui se passait... La vision de Ragastens emportant Primevère dans ses bras lui fit pousser un hurlement de rage et de folie...

Ragastens disparut sous la grande porte du château.

Alors, écumante, elle se retourna et se rua vers la chambre de Béatrix...

Elle vit César étendu, immobile dans une mare de sang... Alors, elle voulut s'élancer au-dehors... Soudain, le feu qui entoura Angelo – il devait en mourir – lécha la porte de la chambre.

Rugissante, Lucrèce se mit à tourner dans la chambre comme une tigresse prise au piège. Un mouvement soudain de César la fit s'arrêter.

– Il vit ! murmura-t-elle. Il vit ! Mais pour mourir dans le feu !… »

Tout à coup, elle poussa un cri.

– La trappe ! Tout n'est pas fini.

Elle saisit César par les pieds, le traîna dans un angle de la pièce. Alors, de la main, elle tâta le mur…

Le bruit sec d'un ressort se fit entendre… le plancher s'enfonça… tout le carré de l'angle, où Lucrèce avait traîné son frère se mit à descendre, tous les deux disparurent.

Le château était plein de ces trappes et de ces judas. La trappe sur laquelle Lucrèce venait de se placer la descendit en quelques secondes dans les caves. Arrivée là, elle laissa son frère étendu sur le sable… Deux minutes plus tard, avec une trentaine de gardes, elle se jetait à la poursuite de Ragastens !… On a vu qu'elle arriva trop tard !…

D'un geste farouche, Lucrèce renvoya alors ses gardes. Accroupie sur une roche, elle vit le canot accoster la *Stella*. Alors un sanglot de rage lui échappa…

Lucrèce, alors, se releva et, hagarde, jeta autour d'elle un regard de démence…

– Qui vient ? gronda-t-elle.

Ce qui venait, ce que Lucrèce venait de voir, c'était une ombre que les rochers abritaient contre la grande lueur de l'incendie, et qui s'avançait vers la mer…

– Ma mère ! bégaya-t-elle ! Ma mère !…

Rosa Vanozzo passa sans la voir.

Rosa Vanozzo descendait, descendait toujours… Elle atteignit le sable du rivage, et continua à marcher vers la mer, les bras tendus…

Au moment où Rosa Vanozzo, quittant le cabinet où elle s'était retirée, entrait dans la chambre du pape Alexandre VI et où l'abbé Angelo s'enfuyait, le vieux Borgia avait poussé un hurlement de désespoir. Rosa saisit la coupe empoisonnée et la porta à ses lèvres.

– Tu mens, n'est-ce pas ? bégaya-t-il, ivre de terreur. Les coupes n'étaient pas empoisonnées.

– C'est fini, Rodrigue… Ton agonie va commencer…

– Mais toi aussi tu as bu dans la coupe d'argent… Tu mens !…

– Tu te trompes, Rodrigue… je vais mourir aussi… Nos deux destinées sont indissolubles…

– Tu mens ! Si j'étais empoisonné, je sentirais déjà le mal…

Le vieux Borgia qui levait ses deux poings sur la Maga s'abattit tout à coup dans un fauteuil… Son visage se plaqua de taches rouges… ses lèvres devinrent violettes…

– Oh ! bégaya-t-il, elle n'a pas menti ! Sauve-moi !... Lucrèce !... César !... À moi !...

– Insensé ! éclata la Maga. Tu appelles César et Lucrèce... Sais-tu qui a expédié ici le prêtre chargé de t'empoisonner... ? C'est César !... Sais-tu qui a empoisonné la coupe ? C'est Lucrèce...

– Tué par mes enfants !... Mais qui donc es-tu, toi qui es complice ?...

– Ne cherche pas parmi tes victimes. Cherche plus loin dans tes souvenirs !... Va jusqu'à ta jeunesse ! Va jusqu'à l'Espagne... Va jusqu'à Jativa...

Le pape darda sur la Maga des yeux pleins d'épouvante... Il jeta une clameur déchirante...

– Oh ! cria-t-il d'une voix brisée, l'Espagne !... Jativa !... Je te reconnais !... Tu es Rosa.

Il joignit les mains, se laissa glisser du fauteuil, tomba la face sur le parquet.

– Tu es Rosa !... Tu es la mère de mes enfants ! Grâce, Rosa !...

– Tu me demandes grâce !... Insensé ! Sais-tu ce que, par toi, j'ai souffert ?...

– Grâce ! pitié ! répéta Rodrigue en frappant le parquet de son front.

La voix s'affaiblissait. Le froid mortel avait gagné les mains et les bras.

– Grâce ! Pitié ! gronda Rosa Vanozzo. Il ose prononcer ces mots !

– Maudite !… Sois… maudite !

– Meurs damné ! répondit funèbrement Rosa Vanozzo.

Le vieux Borgia se raidit dans un spasme. Alexandre VI avait poussé son dernier soupir !…

Pendant quelques secondes, Rosa Vanozzo le regarda fixement. Soudain, elle se dressa toute droite.

Elle traversa une pièce, longea un couloir empli de fumée et se mit à descendre un escalier à demi embrasé, tandis qu'autour d'elle l'incendie grondait et ronflait. Elle sortit de la cour, gagna les rochers, descendit sur le rivage. S'aperçut-elle qu'elle entrait dans l'eau ?…

Rosa Vanozzo marcha droit devant elle. La mer fut bientôt à la hauteur de ses épaules… elle marcha encore… Sa tête seule dépassait le niveau de l'eau… Au loin, sur la mer violemment éclairée par les reflets de l'incendie, ses yeux, dans un dernier regard, se fixèrent sur une goélette qui fuyait sous le vent… à l'arrière du navire, deux ombres étroitement enlacées… Ragastens et Primevère, ivres de joie et d'amour !… Ce fut la dernière vision de Rosa Vanozzo. Une vague la prit, la roula, l'entraîna…

Et elle disparut à jamais !…

ÉPILOGUE

LES JARDINS DE MONTEFORTE

Trois ans se sont écoulés. Une tiède soirée d'été. Nous sommes à Monteforte dans les vastes et magnifiques jardins du palais des Alma.

Là se sont réunis, en cette fin de belle journée, les maîtres du palais antique, tandis que l'intendant général, maître Giacomo, surveille les serviteurs qui portent des rafraîchissements, et que le capitaine des gardes du palais, le signor Spadacape, appuyé sur sa lourde épée, contemple le tableau qu'il a sous les yeux.

Sur un banc, Primevère et Rosita ont pris place. À dix pas du banc, Raphaël Sanzio, installé devant son chevalet, achève un tableau.

Aux pieds de Primevère se roule un jeune enfant, âgé d'un an environ : il s'appelle Manfred, en souvenir du prince dont Primevère porta le nom ; c'est le fils de Ragastens et de Béatrix. L'enfant se traîne vers deux hommes assis un peu à l'écart et causant ensemble. Ces deux hommes sont le chevalier de Ragastens, comte Alma, seigneur de Monteforte et son ami Machiavel.

Machiavel, rêveur, développe sa pensée.

– Vous avez porté un coup terrible à la papauté… D'ailleurs, tout craque et se détraque dans le vieux monde… Les Borgia sont finis. Lucrèce, réfugiée à Ferrare cherche à se faire

épouser par ce pauvre duc et emploie sa rage chronique à dissiper les millions qu'elle arracha jadis aux Romains… César guerroie misérablement en des provinces écartées et se meurt lentement de cette blessure qui se rouvre au moindre effort… Les arts, la philosophie, la science se reprennent à vivre. On dirait que le monde respire et renaît… Oui, c'est vraiment une *renaissance*…

Ragastens avait cessé d'écouter : il souriait à Primevère et suivait les efforts de son fils.

– Oui, continua Machiavel, c'est une ère de renouveau…

À ce moment, le jeune Manfred atteignit enfin son père et se cramponna à sa jambe : Ragastens le saisit, l'enleva dans ses bras, et murmura :

– Renaissance !…

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Septembre 2008
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Gilbert, Jean-Marc, AlainC, PatriceC, Coolmicro, Jean-YvesL et Fred.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.